





J. VANDERVORST

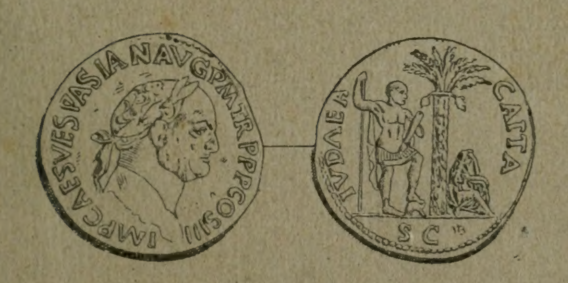
ISRAËL ET L'ANCIEN ORIENT

PRÉFACE

DE

S. E. LE CARDINAL MERCIER

Illustrations hors texte



BRUXELLES

LIBRAIRIE ALBERT DEWIT

Rue Royale, 53

1915

Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont dix hors série et cinq numérotés de 11 à 15.

ISRAËL

ET

L'ANCIEN ORIENT

IMPRIMATUR

Mechliniæ, 12 Julii 1915.

J. Thys, can., lib. cens.

J. VANDERVORST

DOCTEUR EN THÉOLOGIE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE BIBLIQUE DE JÉRUSALEM
PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE MALINES

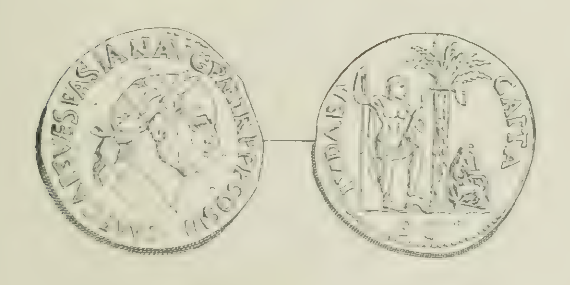
ISRAËL

ET

L'ANCIEN ORIENT

Oh ! si mon peuple voulait m'écouter, Israël marcher dans mes voies, je courberais aussitôt la tête de ses ennemis, je tournerais ma main contre ses oppresseurs. (Ps. LXXXI, 14-15.)

PRÉFACE DE S. EM. LE CARDINAL MERCIER



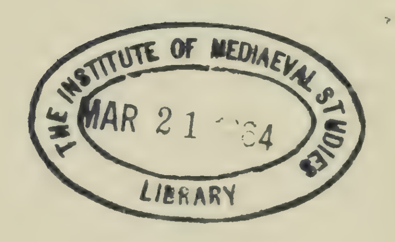
BRUXELLES

LIBRAIRIE ALBERT DEWIT

Rue Royale, 53

—

1915


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
MAR 21 1964
LIBRARY

A MA

MÈRE BIEN-AIMÉE

QUI CONSENTIT GÉNÉREUSEMENT A MON SÉJOUR EN PALESTINE

A SON

ÉMINENCE RÉVÉRENDISSIME

LE CARDINAL MERCIER

ARCHEVÊQUE DE MALINES

QUI ME FIT ADMETTRE A L'ÉCOLE BIBLIQUE DOMINICAINE DE JÉRUSALEM

AUX

DÉVOUÉS ET SAVANTS MAITRES

QUI M'Y FORMÈRENT.

ARCHEVÊCHÉ
DE
MALINES

Malines, le 12 juillet 1915.

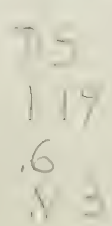
Mon cher Professeur,

Votre séjour en Orient, votre formation à l'École biblique de Jérusalem vous avaient préparé à entreprendre le travail que vous publiez aujourd'hui et que, dans un sentiment de piété filiale auquel je suis très sensible, vous voulez bien me dédier.

Vos chers élèves du Séminaire ont déjà largement bénéficié du fruit de vos études. Votre commerce journalier avec eux vous a fait constater que vous leur facilitiez beaucoup l'intelligence des récits bibliques en les replaçant dans leur cadre géographique et historique de l'ancien Orient.

Le clergé qui, de plus en plus, reprend l'étude des Livres saints, se rend compte du besoin qu'il a de mieux comprendre l'histoire d'Israël. Mais il n'a généralement ni l'occasion d'avoir accès aux grandes bibliothèques, ni le loisir d'interroger les sources. Vous avez fait pour lui le travail de recherche nécessaire, et il vous en saura gré.

Les gens du monde eux-mêmes s'attachent avec un intérêt croissant aux problèmes qui touchent à l'origine de notre Sainte Religion, et je crois que tout homme attentif au mouvement de la pensée religieuse souscrira volontiers à cette parole qu'écrivait, il y a plus de dix



ans déjà, le marquis de Vogué qui eut le premier, paraît-il, l'idée d'une école biblique à Jérusalem : « Il « est temps que le grand public soit saisi de l'évolution « qui se fait dans la critique des sources religieuses « que, pour ma part, je considère comme nécessaire au « maintien de la foi dans les régions intellectuelles. »

Je souhaite le succès à votre travail; nos séminaristes vous seront reconnaissants de leur avoir rendu plus faciles et plus attrayantes leurs études scripturaires; le clergé et, je l'espère, une élite de laïques vous feront bon accueil; j'ai confiance que Dieu bénira votre activité scientifique et votre zèle sacerdotal.

Recevez, je vous prie, mon cher Professeur, avec mes félicitations bien cordiales, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† D.-J. Card. MERCIER,
Arch. de Malines.

AVANT-PROPOS

Les récits de la Bible, pour circonstanciés que soient plusieurs d'entre eux, gardent presque toujours le silence sur les faits qui se passaient à l'écart du théâtre de leur action. Çà et là une sobre allusion rattache à la politique générale du monde oriental telle répercussion des événements sur le petit État juif. C'est que, contemporains souvent des faits relatés, et écrivant pour des contemporains, les historiographes n'avaient pas à rappeler des choses que tous avaient présentes à la mémoire et qui, du reste, n'étaient pas d'un intérêt aussi immédiat que les souvenirs proprement nationaux.

Alors même que les chroniqueurs relataient le passé, ce n'était pas toujours à des annales officielles qu'ils recouraient, mais parfois à des traditions populaires, pour remettre les actions dans leur cadre historique ; de plus, fréquemment, le but parénétique de l'auteur dispensait celui-ci des précisions qu'on est en droit d'exiger de l'historien.

Seulement, ceux-là qui relisent ces narrations à de longs siècles de distance et se meuvent dans une tout autre civilisation, réclament un enchaînement plus rigoureux et des rapports plus nets des situations entre elles.

Nous avons cru faire œuvre utile en essayant, — sans trop

nous étendre toutefois, — ce raccordement des événements bibliques avec l'histoire des anciens peuples d'Orient qui influencèrent les destinées de la race élue; — œuvre patriotique en même temps, par l'apport de notre pierre, si modeste soit-elle, à l'édifice intellectuel de notre glorieux pays.

Sans doute, les grandes publications sur le vieil Orient ne manquent pas, et chaque jour paraissent des monographies qui nous permettent de préciser les physionomies des personnages et de mieux comprendre le rôle qu'ils remplirent.

Il existe aussi des histoires étendues du peuple juif en particulier, mais, pour ne citer que celles d'Ewald et de Renan, elles sont un peu vieillies, et — faut-il le dire? — trop souvent entachées des préoccupations rationalistes de leurs auteurs. A ce dernier reproche n'échappent ni l' « Israëlitische und Jüdische Geschichte » de Wellhausen, ni la « Geschichte des Volkes Israël » de B. Stade, ni la « Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu-Christi » de Schürer. D'ailleurs, si les spécialistes, disposant des connaissances et du temps voulus pour s'appliquer à une étude approfondie des sciences juives et orientales, resteront nécessairement toujours le petit nombre, par contre, ceux qui ont avantage à s'initier aux grandes lignes de ces mêmes sciences, à connaître les conclusions auxquelles aboutissent les érudits, constituent dans la classe instruite un respectable contingent.

Les éditions des cunéiformes, des hiéroglyphes, des papyri, des écrits rabbiniques, des historiens de l'antiquité; les revues, les encyclopédies et les grands ouvrages sur l'histoire, les mœurs et l'archéologie des peuples orientaux, ne se rencontrent que dans de rares bibliothèques privées; un ouvrage qui les résume, en dégage les traits principaux et essentiels, a l'avantage d'atteindre quiconque s'est familiarisé avec la lecture des Livres Saints et voudrait disposer de certains renseignements pour situer les récits qu'il y trouve.

Nous sommes convaincu de la nécessité qui s'impose actuellement à tout esprit qui s'applique aux études bibliques, ou qui saisit l'importance du rôle joué dans l'histoire générale par l'ancienne nation juive, d'être édifié au moins sur les sources où l'on peut puiser de plus amples informations et de connaître les résultats, auxquels sont arrivées tant d'investigations laborieuses, entreprises pour donner une intelligence plus nette des péripéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Elaboré en vue des cours donnés à nos chers élèves du Grand Séminaire de Malines, ce volume, nous osons l'espérer, ne rendra pas service qu'à eux seuls.

Ces quelques considérations justifient, ce nous semble, la méthode suivie dans ce livre. Là où les auteurs bibliques ont donné plus de développement à leur récit, surtout quand ils parlent des faits domestiques intéressant une tribu ou un héros plus connu (nous visons ici, par exemple, le Pentateuque, Josué, les Juges, les deux livres de Samuël), nous avons été le plus sobre ; là où ils se bornent à des indications sommaires ou négligent la connexion de la politique juive avec celle du dehors, là surtout où leurs renseignements nous font totalement défaut, nous nous sommes étendu davantage. Il en résulte dans l'exposé une inégalité très marquée, mais intentionnelle.

L'ouvrage a été réparti en six grandes périodes nettement délimitées. On souhaiterait à première vue des sections plus nombreuses, mais on conviendra que le sujet : Israël au milieu de l'Ancien Orient, est trop enchevêtré pour se prêter à des divisions faciles et adéquates. A titre d'aide-mémoire ou de points de rattache, nous avons mis en marge quelques noms permettant de mieux repérer les événements gravitant autour d'un personnage ou se rapportant à son époque. Une table des noms propres ainsi qu'une table des textes bibliques cités, faciliteront la recherche des faits particuliers.

Une grande carte de l'Ancien Orient, avec, en surcharge,

une carte plus petite de la Palestine, est jointe en supplément à l'ouvrage. Elle sert à toutes les époques : dès lors on voudra ne pas s'étonner de trouver des noms modernes voisinant avec des désignations franchement archaïques ; la multiplication des cartes aurait rendu excessif le prix du volume. Faisant suite aux deux tables déjà citées, une liste alphabétique des noms géographiques indiqués sur la carte renvoie à leur segment respectif. Il est à remarquer que la courbe des parallèles des latitudes est dessinée d'après un segment de sphère s'étendant jusqu'au 80° de longitude, pour déterminer aisément la situation de quelques contrées orientales de l'empire d'Alexandre le Grand, mentionnées à l'extrémité Est de la carte.

En fait d'illustrations, nous avons fourni ce que nous avons pu. Les monnaies, reproduites toutes en grandeur originale, se trouvent pour la plupart — les plus rares en électrotypes — au Musée biblique de l'Université de Louvain. Notre vénéré et cher maître, le Révérendissime Père Lagrange, après nous avoir encouragé à entreprendre ce travail, avait mis à notre disposition les clichés et dessins de la *Revue Biblique :* les risques et dangers de guerre ont rendu leur envoi impossible; nous ne lui exprimons pas moins toute notre gratitude pour sa délicate et gracieuse avance.

Nous remercions ceux de nos collègues et élèves qui ont eu l'amabilité de nous prêter leur obligeant concours pour la revision de notre ouvrage, la transcription du manuscrit, la correction des épreuves et le dessin de la carte.

M. le chanoine Caeymaex s'est acquis un titre spécial à notre reconnaissance pour le dévoûment dont il n'a cessé de nous donner preuve en l'occurrence.

L'Auteur.

ADDENDA ET CORRIGENDA

Page 11, lignes 5 et 6, *au lieu de :* sont et sortis les derniers contingents cananéens et phéniciens les bandes des Hycsos... *lire :* sont sortis les derniers contingents cananéens et phéniciens et les bandes des Hycsos...

Page 16, ligne 12 de la note, *lire :* dix-septième — vingtième.

Page 21, à la fin de la ligne 16, *ajouter :* et.

Page 57, ligne 8 de la note, *supprimer :* pp. après 2 Reg., III.

Page 68, note 1, *lire :* pp. 158-182.

Page 121, ligne 8, *au lieu de ;* Ašour-etili-lâni, *lire :* Ašour-etil-ilâni.
Même page, note 2, ligne 4, *lire :* pp. 99-102.

Page 130, ligne 1, *au lieu de :* Lybiens, *lire :* Libyens.

Page 137, ligne 36, *lire : 2* Reg., XXV, 4.

Page 189, ligne 7, *lire :* Néhémie, son frère.

Page 197, ligne 15, *au lieu de :* Néh. XVIII, 29, *lire :* XIII, 29.

Page 198, ligne 7, *au lieu de :* fu, *lire :* fut.

Page 215, note 6, *au lieu de :* πρωτευότευοντες, *lire :* πρωτέυοντες.

Page 222, ligne 13, *au lieu de :* il laisse, *lire :* il reste.

Page 223, remarque à la ligne 23 : C'est un fait unique dans la *grande* diaspora. On se rappellera qu'il existait déjà au commencement de l'époque perse un temple de Jahvé dans l'île d'Eléphantine. Voir pp. 138-139 et 359-361.

Page 255, en marge, *au lieu de :* smonéenne, *lire :* asmonéenne.

Page 306, ligne 23, *lire :* בֵּית-דִּין.

Page 327. Dans la note jointe à la description de la monnaie, *au lieu de :* De Saulny, *lire :* De Saulcy.

Page 329, dernière ligne de la note, *lire :* Schürer I, pp. 600-642.

Page 336, ligne 17, *au lieu de :* aggera, *lire :* aggeres.

Page 339, ligne 24, *au lieu de :* et l'un des, *lire :* l'un des

Page 346. Dans la légende du revers de la première monnaie, *lire :* לחרות.

Page 363. Le deuxième mois du calendrier phénicien doit *se lire :* Zîv, le cinquième du calendrier macédonien : Λῳος.

PREMIÈRE PÉRIODE

Des origines
à l'établissement de la Royauté juive.

PREMIÈRE PÉRIODE

Des origines à l'établissement de la Royauté juive.

Akkadiens et Sumériens.

Aussi haut que les documents historiques nous permettent de remonter, nous trouvons dans la partie basse des bassins du Tigre et de l'Euphrate deux peuples différents de langue et de race ; l'un sémitique, dans la région Nord, ayant comme centre Agadé ; l'autre non sémitique, dans le Sud-Est : ce sont les Sumériens (1). Le pays de Šoumer comprenait les villes d'Uruk, Larsa, Ur, Nippour, Oumma et Lagaš. Celui d'Akkad, situé au Nord-Nord-Ouest du premier, englobait les villes d'Agadé, Kiš, Kutta, Sippar, Babylone et Borsippa.

Dès l'époque la plus reculée, dès avant le troisième millé-

1) Sur la distinction des Sumériens comme race différente des Sémites et sur la première histoire de ces peuples, résumée ici, voir les études suivantes :

Dhorme, *Les Origines babyloniennes* dans *Conférences de Saint-Étienne*, 1909-1910, pp. 3-52. Paris, Gabalda, 1910.

Hammourabi Amraphel dans *Revue Biblique*, 1908, pp. 205-226. Paris. Lecoffre (Gabalda).

La religion assyro-babylonienne; première leçon, *Les sources*, pp. 1-36. Paris, Gabalda, 1910.

Le R. P. Dhorme nous écrivait encore en juillet 1913 : « Je maintiens certainement l'origine non sémitique des Sumériens. Plus j'étudie la Babylonie ancienne, plus je considère comme inexplicables sa religion et sa civilisation en dehors de l'hypothèse sumérienne. »

Lagrange, *Études sur les religions sémitiques*, 2me édition, chap. Ier, *Les Sémites*, pp. 41-69. Paris, Lecoffre, 1905.

Vincent, *Canaan d'après l'exploration récente*, chap. VII. *Canaan dans l'Histoire générale*, pp. 427 ss. Paris, Gabalda, 1907.

naire, ce sont les Sémites d'Akkad qui exercent la suprématie sur toute la Chaldée; celle-ci a sa civilisation toute faite à ce moment et cette civilisation est sémitique de toutes pièces. Cette civilisation est-elle autonome ou a-t-elle été empruntée à une civilisation voisine : celle des Sumériens? Rien ne prouve cette dernière hypothèse. L'art des Akkadiens (la stèle de Naram-Sin, conservée au Musée du Louvre, en est un spécimen) l'emporte sur celui de Lagaš ou de Nippour plutôt qu'il ne lui cède. C'est l'époque des rois de Kiš. Le premier roi connu, Me-Silim, un Sémite, établit la plus ancienne stèle de démarcation entre les territoires sumériens de Lagaš et d'Oumma. Pendant un certain laps de temps toutefois le pays de Šoumer dispute la prééminence au pays d'Akkad, et lorsque la stèle de Me-Silim est détruite par les habitants d'Oumma, ce sera un roi de Lagaš, E-an-na-tum, qui la remplacera par sa propre stèle, connue sous le non de « stèle des vautours » (1). Nous sommes toujours avant l'an 3000. Le dernier roi de la première dynastie de Lagaš, Uru-ka-gi-na, qui réforma les abus existants, surtout les exactions commises par le sacerdoce, voit son pays envahi par les gens d'Oumma, sous la conduite du roi d'Erech, Lugal-zag-gi-si.

Pendant que Lagaš subit cette éclipse et que le roi d'Erech s'étend vers le Nord, Kiš atteint son apogée sous le règne de Ma-an-iš-tu-su. Celui-ci agrandit la ville d'Agadé, qui, sous Sargon l'ancien et Narâm-Sin, son fils, occupe le premier rang dans les bassins de l'Euphrate et du Tigre (2800-2750). Sargon apparaît aussi comme le vainqueur de l'Elam à l'Est et de l'Amourrou à l'Ouest. Il construit deux temples à Babylone qui, à cette occasion, fait son entrée dans l'histoire.

Narâm-Sin, qui nous a laissé sa superbe stèle de victoire, réprime au Sud, les villes d'Erech et de Naksou, à l'Est, l'Elam; et au Nord, il monte jusqu'au lac de Van en Arménie. Aussi, le premier des souverains de Šoumer et d'Akkad, il prend le titre classique de « roi des quatre régions » c'est-à-dire Akkad au Nord, Elam au Sud, Amourrou à l'Ouest, Soubartou

(1) Cette stèle est conservée en partie au Musée du Louvre, en partie au British Museum.

(Assyrie) à l'Est. Mais cette dynastie d'Agadé, si illustre sous ces deux rois, disparaît brusquement, et nous assistons à une véritable renaissance artistique et religieuse de Lagaš, la capitale de Šoumer.

Parmi ses Patesi (1) ou monarques-prêtres, le nom de Gu-de-a (2500) est surtout connu par les constructions religieuses qu'il entreprit. Le Louvre possède les deux cylindres de fondation du temple qu'il dédia à Nin-gir-su, dieu de Lagaš. Mais après lui Lagaš disparaît à son tour pour ne plus se relever. Aux environs de 2400, c'est Ur qui devient le centre de la civilisation chaldéenne, surtout sous le roi Dungi, bâtisseur de nombreux temples, et dominateur des pays de l'Est. A la dynastie d'Ur succèdent immédiatement les rois d'Isin, dont il nous est parvenu moins d'inscriptions; ils énumèrent comme villes principales de leur royaume : Nippour, Ur, Eridou (2), Erech et Isin. Mais bientôt un nouveau courant envahit la Chaldée; les populations sémitiques de l'Ouest, qu'on groupait sous le titre général de « gens du pays de l'Amourrou », remontent du désert arabique, qui s'étend à l'Ouest de l'Euphrate et communique avec la péninsule sinaïtique, et refluent vers cette terre si extraordinairement riche. Ces Arabes chassent Lipit-Ištar, dernier roi d'Isin, et un des leurs, Sumu-abu, fonde la première dynastie de Babylone. (3) Elle comprend onze rois, dont Ha-am-mu-ra-bi, qui en sera le sixième monarque.

Les Elamites avaient profité de ces troubles occasionnés par l'invasion venue de l'Ouest pour attaquer la Chaldée à l'Est. 1635 ans avant Assurbanipal, vers 2285, le roi d'Elam, Kutir-Naḫḫunte, attaqua la Chaldée à l'Est; il ravagea le pays d'Akkad (la Babylonie), en pilla les temples et établit ainsi, pour deux siècles, la domination d'Elam sur la Mésopotamie.

La suprématie sur la Chaldée du Sud passa alors à une nouvelle dynastie : celle de Larsa dont l'un des représentants

(1) Pa-te-si, représentant du dieu de la cité sur la terre, ou vicaire d'un roi plus fort.

(2) Eridou, ville la plus méridionale de la Chaldée primitive.

(3) Chose à remarquer : cette première dynastie babylonienne qui comptera onze rois n'est pas autochtone mais arabe.

postérieurs, Rim-Sin (1) se rendra maître à la fois d'Ur, d'Erech, d'Eridou, d'Isin, Nippour et Lagaš, tout en restant un allié soumis de l'Elam. Quelques années après, Rim-Sin et ses alliés les Elamites seront défaits par Hammourabi, célèbre à jamais par son code qui nous renseigne sur les lois civiles, la religion et la morale de la société babylonienne vers 2040 (2). C'est une ère de prospérité, pendant laquelle les rois restaurent et bâtissent de nombreux temples, fortifient les villes et exécutent toutes sortes de travaux d'utilité publique.

Pendant toute cette période, un va-et-vient incessant mélangeait les populations strictement babyloniennes et les populations ouest-sémitiques

Sous la poussée des envahisseurs arabes ou amorrhéens (3) les Akkadiens abandonnent donc les rives de l'Euphrate pour remonter les plaines du Tigre jusqu'à Ašour. Pendant que Šumu-abu inaugure en Babylonie la dynastie amorrhéenne vers 2150, et fortifie Babylone d'un mur qui portera son nom, Ilu-Šumma, l'akkadien, refoulé vers le Nord, repousse plus septentrionalement encore l'ancienne population mittannite (apparentée aux Hittites d'Asie-Mineure), et installe à Ašour, fondée par les Mittanites maintenant refoulés, les Sémites qu'il a amenés du pays d'Akkad (4). C'est ici que se place la migration de Térah, le père d'Abraham. On se demande si cette famille de Térah, en d'autres mots les Hébreux, n'était pas, elle aussi, de race arabe, — à cause de la ressemblance des noms arabes ou ouest-sémitiques, qu'on retrouve dans certains contrats de l'époque, avec ceux des descendants de Térah (5). Le Père Lagrange opine en ce sens. Le Père Dhorme admet toutefois que ce pourraient être aussi de purs noms babylo-

---

(1) Rim-Sin, l'Ariok d'Ellâssâr de la Bible : Cfr. Rev. Bibl., 1908, pp. 208 ss.

(2) Depuis Hammourabi l'axe de la domination est à jamais déplacé en faveur de la Chaldée du Nord LAGRANGE. *Etudes sur les religions semitiques, 2e édit.* p. 60.

(3) Tous ces étrangers que diverses poussées amenaient de l'Ouest étaient désignés par les Babyloniens sous le même vocable de « gens de l'Ouest » ou Amorrhéens.

(4) *Conférences de Saint-Étienne*, 1909-1910 : *Les origines babyloniennes*, pp. 50-52.

(5) *E. R. S2.*, pp. 60, 61.

niens. Tout fait supposer d'ailleurs que ce clan fixé à Ur sera venu d'une première intrusion des Sémites en Chaldée, lorsque ceux-ci supplantèrent la population sumérienne primitive. Il n'est pas probable, en effet, que, si la famille de Térah était seulement venue à Ur avec le flot envahissant qui permit à Šumu-abu d'asseoir sa dynastie en Babylonie, elle eût dû, comme nous allons le voir, fuir l'oppression de celle-ci.

On lit dans la Genèse, XI, 31 : Térah prit son fils Abrâm ainsi que Lot, fils de Ḫârân, son petit-fils, et Sârai, sa bru, femme de son fils Abrâm. Il les fit donc sortir d'Ur des Chaldéens pour se rendre au pays de Canaan, et ils vinrent jusqu'à Ḫârân où ils habitèrent.

Or, nous savons que, vers 2046, en la quatorzième année de son règne, Sin-muballit, qui régna vingt ans, et fut le père d'Hammourabi, passa les gens d'Ur au fil de l'épée. Seulement, on n'extermine pas une ville entière, bon nombre d'habitants échappent toujours; ensuite, Ur, sur la rive occidentale de l'Euphrate et la ville de Ḫârân (1), avaient toutes deux comme culte local celui du dieu Sin (la lune) et celui de sa parèdre Nin-gal; d'autre part, la ville de Ḫârân n'est pas mentionnée dans les inscriptions de Šoumer et d'Akkad antérieures à cette période. Eu égard à ces considérations, on se demande si cette transposition de culte n'a pas eu lieu à l'occasion d'une émigration aux temps du massacre dont nous avons parlé, et si Térah et sa famille, soucieux de se mettre en sécurité et de sauver leur culte qui commençait à souffrir de l'absorption des divinités locales par Mardouk à Babylone, n'ont pas fait partie de cette émigration; le synchronisme d'Abraham et d'Hammourabi va nous faire constater que les deux événements se passèrent à la même époque.

La Genèse, XII à XIII, 7, nous apprend comment Dieu choisit Abraham pour être le père d'un grand peuple, — de ce peuple, qui sera le peuple choisi; comment, sur l'invitation

(1) Ḫarrânu, au Sud d'Édesse. Cette ville était l'aboutissant des caravanes, qui venaient du Sud, c'est-à-dire de la Babylonie, de l'Ouest : pays d'Amurru, et de l'Est : Elam et Médie, d'ou le nom de : Ḫarrânu, qui signifie « route ».

divine, Abraham quitta le pays de Ḫârân, dressa ses tentes en Canaan, entre Béthel et Haï, descendit en Egypte pour échapper à la famine qui affligeait le pays et revint quelque temps après à son ancien campement.

Au chapitre XIII, 7, on nous dit que les Cananéens et les Phéréséens habitaient la contrée au moment de la venue d'Abraham.

C'est donc ici le moment de faire la connaissance de ces peuplades avec lesquelles les descendants du patriarche seront en contact.

Cananéens et Araméens.

Nous nommons Cananéens (1), comme la Bible le fait elle-même communément, tous les habitants du pays qui va de l'Ouadi-el-Arich (11 h. au Sud de Gaza) à la hauteur de Hamath (2), quoique dans le sens strict et restreint (Num., XIII, 19) ce nom désigne les habitants d'une certaine partie du pays de Canaan, à savoir, ceux qui se tenaient dans les plaines du Jourdain et au bord de la mer. Il semble bien que, vers le milieu du troisième millénaire, il s'est produit un grand déplacement de peuples qui, partis des lagunes du golfe Persique, ont envahi d'abord l'Elam et la Chaldée, — ce que nous avons déjà constaté, — atteint les plaines fertiles et les riches montagnes de la Syrie, et subjugué l'Egypte même où ils sont installés dès le XXIII[e] siècle : ce sont les Hycsos (3). D'après Jules l'Africain, ces Hycsos étaient phéniciens, venus peut-être du golfe Persique. M. Maspero y voit des Khâti, mais reconnaît que le gros de la population envahissante était sémite et fixe la date de l'invasion entre 2500 et 2250. Il se pourrait aussi que ce mouvement qui créait l'installation des Phéniciens sur le littoral de la Méditerrannée et mettait l'Egypte aux mains des Hycsos, ne fut qu'un simple renfort donné à un ancien élément cananéen déjà fixé dans l'Ouest (4). Ce dernier fait est

(1) *E. R. S2.*, p. 57.

(2) La Bible ne les considère pas comme les plus anciens habitants du pays. Ceux-ci seraient les Rèphaïm, 'Anaqim, Eimim, Zamzoummin. (Deut. II., 20-21.) Mais l'histoire ne nous renseigne pas sur leur compte.

(3) Voir Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, 3 vol., Paris, Hachette, 1895-1899, II, pp. 53 ss.

(4) *E. R. S2.*, pp. 57-59.

confirmé par les découvertes récentes. M. Macalister, interprétant les fouilles entreprises par lui à Gézer, se voit obligé de rapprocher de l'an 3000 les débuts sémitiques de cette contrée (1). D'autres vagues, issues du même réservoir de peuples, viendront, à partir du XXe siècle environ, déferler sur les premières couches sémitiques de Syrie ; la plus fameuse est dite *araméenne* : c'est à la migration de ces Araméens que doit être soudée celle des Hébreux. Malgré leur communauté probable d'origine avec les Cananéens, ni Araméens, ni Hébreux ne se considéreront comme de même famille avec leurs devanciers : ils ne sont nullement imbus de leur culture et n'ont, pour eux, que de l'antipathie.

Avant de continuer l'histoire d'Abraham, intercalons en cet endroit quelques détails ethnologiques sur les peuples dont nous citions les noms.

Assyro-Babyloniens, Cananéens, Araméens, Arabes, tribus Thérakides, Phéniciens, établissements éthiopiens, sont tous sémites. Ce n'est pas par filiation proprement dite que tous ces peuples se rattachent à Sem : Canaan, par exemple, était son neveu (Genèse, X).

Ces peuples parlent des langues apparentées ; elles se ressemblent tellement qu'on peut les considérer comme les fractionnements d'une même langue. Ces Sémites ont donc vécu d'une union plus étroite que ne nous font connaître les documents écrits. L'aire occupée par les Sémites comprend au Sud l'Arabie, s'arrête au Sud-Ouest à l'Egypte, à l'Ouest à la Méditerranée ; le Taurus et l'Amanus, le cours supérieur de l'Euphrate et les montagnes du Kurdistan lui sont la limite au Nord ; et à l'Est elle s'arrête aux plateaux de la Médie.

Hugo Winckler dans sa brochure : *Die Völker Vorderasiens* fait venir tous les Sémites de l'Arabie. Qu'il y ait eu plusieurs migrations sémites venues de là, c'est incontestable ; mais les Sémites que nous trouvons solidement établis en Chaldée dès les débuts de l'histoire, viennent-ils également de là? C'est possible mais ce n'est pas prouvé. Le Père Schwalm trouve que, socialement, il est plus vraisemblable

---

(1) Cfr. VINCENT, *Canaan*, pp. 434, 435.

que les Sémites descendirent des plateaux arméniens (1). M. Meyer conjecture que les envahisseurs furent les Sumériens et non pas les Chaldéens (2). D'après M. de Morgan, les présémites de la Mésopotamie seraient non des immigrés, mais les descendants des hommes pléistocènes de l'Asie antérieure (3).

La tradition d'une migration cananéenne vers le milieu du troisième millénaire s'est perpétuée avec une singulière précision et nous est rapportée par les historiens grecs Hérodote, Strabon, Pline, Justin (4); aussi l'opinion citée ci-dessus du Père Lagrange semble-t-elle partagée par M. de Morgan (*op. laud.*), qui dit les Cananéens séparés du tronc sémitique à une époque fort reculée (p. 214) et distingue deux mouvements de peuples : le premier, donnant à la Syrie et à la Palestine des colonies mésopotamiennes et le second, espacé par bien des siècles du premier, qui amena les Hycsos en Egypte et les Hébreux dans le pays de Canaan (p. 217).

Bientôt après l'invasion les Cananéens s'étaient dispersés. Les uns se répandirent dans les vallées de l'intérieur, de l'Amanos au Séir et dans les plaines qui se déroulent au Sud du Carmel jusqu'au désert et à la frontière d'Egypte. Les autres se logèrent le long de la côte entre le Liban, les massifs de la Palestine et la mer. Ceux-ci étouffés entre le Liban et la Méditerranée se firent marins et commerçants. Ce sont les Phéniciens, installés sur la côte depuis l'Oronte jusqu'au promontoire du Carmel. Ils devinrent célèbres par leur commerce, leur industrie : verrerie, céramique, étoffes, objets de toilette, et leur navigation qui dégénéra souvent en piraterie. Leurs comptoirs s'étendirent jusqu'en Espagne. Le nom de Phœnix est une forme élargie de « Pouanit », pays que les plus anciens monuments égyptiens identifient avec les régions de la mer Rouge. Les Cananéens du golfe Persique en transférèrent le nom en

(1) SCHWALM, *La vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*. Paris, Gabalda, 1910, p. 44.

(2) MEYER, *Sumerier und Semiten in Babylonien*. Cotta'sche Buchhandlung, Berlin, 1906, p. 111.

(3) DE MORGAN, *Les premières civilisations*. Paris, Leroux, 1909, p. 181.

(4) *E. R. S2.*, pp. 57-58.

Syrie, les Phéniciens de Syrie le menèrent en Afrique et les Phéniciens d'Afrique (Pœni) l'exportèrent dans leurs colonies les plus lointaines (1).

Nous le répétons : du même réservoir de peuples dont sont et sortis les derniers contingents cananéens et phéniciens les bandes des Hycsos, d'autres vagues viendront, à partir du XXe siècle environ, déferler sur les premières couches sémitiques de Syrie; la plus fameuse est dite araméenne. Malgré leur communauté probable d'origine avec les Cananéens, les clans araméens ne se considérèrent pas du tout comme de même famille avec leurs devanciers. A cette migration araméenne doit être soudée celle des Hébreux, dont l'antipathie pour les Cananéens qu'ils trouveront plus tard devant eux s'expliquera dès lors de façon plus saisissante (2).

Nous rencontrons tout d'abord les Araméens là où les a placés la Bible, c'est-à-dire surtout à l'Ouest de l'Euphrate à partir de Damas, quoiqu'on les trouve aussi sur la rive orientale, à Ḥârâṇ. Le cœur de l'Aramée est bien l'Osrhoène (Edesse, Mardin) où fleurit plus tard la littérature syriaque. Les Araméens occupèrent le pays du Mitâni, jadis habité par une race non-sémitique et s'implantèrent d'ailleurs sur toutes les frontières du désert de Syrie (qu'ils avaient probablement occupé précédemment), depuis Damas jusqu'au Bas-Euphrate.

Au IXe siècle, la langue araméenne sera répandue partout et prévaudra bientôt sur la langue des civilisés.(2 Reg.,XVIII,26.) Leur pénétration dans tous ces pays s'explique plutôt par le commerce que par la guerre. Nulle part les Araméens ne forment un groupement compact et résistant. Leur manque de cohésion comme nation (3) se retrouve dans l'ordre religieux —

(1) MASPERO, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient* 7e édit. revue. Paris, Hachette, 1905, pp. 216, 217.

(2) VINCENT, *Canaan*, p. 435.

(3) Voir sur la difficulté de la répartition exacte des Cananéens, Amorrhéens et Araméens : MASPERO, II, pp. 147 ss. VINCENT, *Canaan*, note, pp. 453-456.

« Il est d'autant moins aisé de distinguer ces Araméens dans l'Antiquité que le nom d'Aram représente pour les Hébreux les populations de la Syrie

ils s'adaptent à tous les panthéons des pays où ils s'installent — et dans le caractère indécis de leur langue. C'est ce qui en fit un utile instrument de relations internationales. Mais si la couche araméenne est devenue comme une lisière entre l'Arabie et les pays d'ancienne culture sémitique, elle a pénétré cependant, comme un coin, du côté du Nord et séparé les Cananéens de la civilisation euphratéenne. C'est dans ce mouvement araméen que la Bible range Abraham. Le Père Schwalm a très bien fait ressortir cette facilité d'adaptation aux circonstances locales, propre aux Araméens, dans les différentes situations par lesquelles passèrent les Hébreux (1).

Les Khâti. Quant au peuple nommé Khétas sur les monuments égyptiens, et Khâti par les Assyriens, il paraît appartenir aux races qui ont peuplé le Caucase. D'abord cantonnés sur les plateaux de la Cappadoce, ils débouchèrent par les défilés du Taurus dans la Syrie du Nord et dans la Cilicie. Quelques-unes de leurs tribus, entrainées à la suite des Hycsos, s'étaient éparpillées dans le bassin moyen du Jourdain et vers les côtes de la mer Morte, puis elles s'étaient concentrées autour d'Hébron. Le gros de la nation occupa le Naharanna entre le Balikh et l'Oronte, les versants de l'Amanos et une partie de la plaine cilicienne. Situé sur le passage des caravanes entre la Chaldée et l'Egypte, leur domaine fut un des marchés les plus riches de l'Orient, dont Gargamish fut la station préférée (2). L'aire de son art est extrêmement étendue; on en trouve les traces dans toute l'Asie mineure et jusqu'aux confins de l'Assyrie.

Vu que vers 2000, époque où les Babyloniens se vantaient de règner sur l'Occident, ceux-ci reconnaissent le Khâtu comme état indépendant et que Toutmès III (1500-1450), qui a conquis toute la Syrie méridionale, ne le compte pas parmi ses tributaires, le Khâtu devait avoir comme limite Sud tout au plus la Commagène au Nord de l'Osrhoène. Ce point de départ ainsi

jusqu'à l'Euphrate, tandis que chez les Assyriens il ne s'applique qu'à l'Orient de l'Euphrate, à certains petits peuples de Mésopotamie et de Basse-Chaldée ». VINCENT, *Les Nabateens*, Rev. Bibl., 1898, p. 584.

(1) *Op. laud.*, pp. 25-46. — *E. R. S.*[2], pp. 61, 63.

(2) MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 215.

fixé dans l'Asie mineure, l'aire recouverte par leurs monuments et les noms propres que nous ont transmis les Égyptiens montrent bien que nous n'avons pas affaire aux Sémites.

Certains passages bibliques (1) semblent pourtant les confondre avec les Cananéens. Mais une simple distinction de temps suffit probablement à résoudre cette énigme. Lorsque David et Salomon entrèrent en contact avec les Hétéens, ceux-ci étaient déjà sans doute presque complètement sémitisés et ils ne durent plus se distinguer beaucoup des autres Sémites ; or, la plus ancienne population connue entre l'Oronte et l'Euphrate était de race cananéenne.

Ce qui plus est, il se pourrait que ce nom de Khâti fut moins un nom de peuple qu'un nom de pays. Or, ce pays était incontestablement, avant l'occupation par ces Caucasiens, un pays sémite où se sont arrêtées les premières hordes des Cananéens venues du Sud-Ouest. Rien d'étonnant dès lors que les occupants postérieurs aient été désignés comme Cananéens. D'ailleurs (1 Reg., X, 29) la Bible parle des Hétéens d'une façon qui ne peut s'appliquer qu'aux Khâti et par opposition aux Cananéens strictement dits (2 Reg., VII, 6.)

Ces renseignements ethnologiques donnés, revenons aux événements qui intéressent la race juive naissante.

Abraham, de retour en Canaan, se fixa, après quelques migrations, près d'Hébron et Lot choisit les environs du Jourdain et les bords de la mer Morte. (Gen., XIII.) **Abraham Hammourabi.**

Le chapitre XIV de la Genèse nous raconte un épisode qui nous permet, grâce aux inscriptions cunéiformes, de fixer l'époque à laquelle nous nous trouvons : « Au temps d'Amraphel, roi de Sennaar, d'Arioch, roi d'Ellassar, de Chodorlahomor, roi d'Elam, et de Thadal, roi de Goïm, il arriva qu'ils firent la guerre à Bara, roi de Sodome, à Bersa, roi de Gomorrhe, à Sennaab, roi d'Adama, à Séméber, roi de Séboïm et au roi de Bala qui est Ségor. Ces derniers s'assemblèrent tous dans la

(1) Gen. XXIII, 3 ss. — Ex. III, 8, 17, XIII, 5, XXIII, 23, 28, XXXIV, 11. — Num. XIII, 30. — Deut. VII, 1, XX, 17. — Jos. XXIV, 11. — 1 Reg. IX, 20 — Esd. IX, 1. — Neh IX, 8. — Ezech. XVI, 3, 45.

vallée de Siddim qui est la mer Salée ». (Gen.,XIV,1-2.) Nous voyons que c'est Chodorlahomor, roi d'Elam, qui conduit l'expédition. Or, Amraphel de Sennaar n'est autre qu'Hammourabi de Babylonie, Ariok d'Ellassar semble bien être Rim-Aku ou Rim-Sin de Larsa. Quant au nom de Chodorlahomor, il est strictement élamite dans ses deux composés : Kudur-lagamar. Cette campagne à Sodome doit se placer vers 2011, avant la trentième année d'Hammourabi, monté sur le trône vers 2041 (1); en effet, c'est le roi d'Elam qui apparaît comme le chef de l'expédition et Amraphel comme son subordonné.

Or, parmi toutes les dates relevées, soit dans les listes chronologiques, soit dans les contrats datés du règne d'Hammourabi, le nom d'Elam n'apparaît pas avant la trentième année du monarque ; mais, pour cette année-là, on trouve la mention que les troupes d'Elam furent battues ; de vassal Hammourabi devenait suzerain, et c'est pourquoi, désormais les pièces le concernant, parleront de l'Elam. L'année suivante, la trente-et-unième de son règne, comme nous l'apprend la chronique babylonienne d'Hammourabi, il marcha contre Rim-Sin de Larsa et le défit. Voilà donc le récit d'Abraham situé dans son milieu et à sa date historique.

Abraham resta dans la terre de Canaan ; toutefois il fit chercher une femme de son pays d'origine en Mésopotamie pour Isaac, son fils ; c'est encore là que celui-ci envoie son fils Jacob dans le même but, pour ne pas se mêler aux Cananéens au milieu desquels les patriarches habitaient (2).

Jacob resta vingt ans en Mésopotamie, après quoi il revint en Canaan avec sa famille et tous ses biens et s'y installa.

(1) Nous serions entraînés dans un exposé trop long, si nous voulions justifier cette année 2041 comme date d'accession au trône d'Hammourabi. Le Père Scheil, qui s'appuyait sur des données étrangères à celles sur lesquelles table le Père Dhorme, avait abouti à 2050 pour le commencement du même règne. L'écart n'est pas sensible. On trouvera des détails justificatifs dans l'article déjà cité du Père Dhorme : *Hammourabi-Amraphel*. Rev. Bibl., 1908, pp. 220-226.

(2) Le pays de Paddan-Aram dont il est parlé, Gen. XXV, 20, XXVIII, 2 et alibi, est situé entre l'Euphrate et le cours supérieur du Khabour, à cheval sur le Balikh, peut-être Tell-Faddân près de Harran. MASPERO, II, p. 64, note 4.

L'aventure de son fils Joseph et la famine qui sévit dans la contrée, le poussèrent néanmoins plus tard dans le delta où ses descendants finirent par constituer une tribu importante. (Gen., XXXVII-L.)

Nous voyons les fils de Jacob accueillis avec faveur par ces populations de la Basse Egypte, que nous avons dit être en majeure partie sémites; on les accueillit d'autant mieux qu'on sentait le besoin de se fortifier continuellement contre les populations autochtones, hostiles malgré tout (1).

L'Egypte ancienne.

Il n'entre pas dans les cadres de notre travail de faire l'histoire de l'Egypte avant ses rapports avec le peuple d'Israël. Nous nous contenterons du sommaire dressé par M. Maspero : il suffira pour rattacher l'époque présente aux âges antérieurs de l'histoire égyptienne et donner dès maintenant un court aperçu des événements postérieurs, sur lesquels il nous faudra insister davantage, puisqu'ils auront leur répercussion sur les destinées de la nation juive.

« Il se produisit quatre grandes révolutions dans la vie politique de l'Egypte. Au début des âges, le centre de gravité du pays repose sur Thinis (dans la Haute-Egypte en deçà de Thèbes) : Thinis est la capitale et le tombeau des rois. Bientôt, toutefois, avec la troisième dynastie, Memphis impose ses souverains à tous et elle est l'entrepôt du commerce et de l'industrie. C'est la seconde période, celle qui marque l'apogée de l'Egypte archaïque, mais vers la sixième dynastie, le centre de gravité se déplace et tend à s'abaisser vers le Sud. Il s'arrête d'abord à Héracléopolis dans la Moyenne-Egypte (neuvième et dixième dynasties), puis il descend encore et se fixe à Thèbes sous la onzième dynastie. Dès ce moment Thèbes reste la capitale réelle et elle fournit les rois : à l'exception de la quatorzième dynastie, xoïte, toutes les dynasties, de la onzième à la vingt-et-unième, sont thébaines de naissance. Quand les pasteurs envahirent la vallée, la Thébaïde s'ouvre comme un refuge à la nationalité égyptienne, et ses princes, après avoir lutté pendant des siècles contre les conquérants, finissent par

(1) MASPERO, II, p. 62.

affranchir le royaume entier au profit de la dynastie thébaine, la dix-huitième, qui ouvre l'ère des guerres étrangères. Sous la dix-neuvième dynastie, un mouvement inverse à celui qui s'était produit vers la fin de la sixième, redresse peu à peu le centre de gravité vers le Nord et vers la mer. Avec la vingt-et-unième dynastie, tanite, Thèbes perdit son rang de capitale, et les villes du delta, Tanis, Bubaste, Mendès, Sébennytos et surtout Saïs, se disputèrent la primauté avec acharnement. Désormais toute la vie active se concentra dans les nomes maritimes ; ceux de la Thébaïde, ruinés par les invasions éthiopiennes et assyriennes, furent privés de leur influence : Thèbes tomba en ruines et ce ne fut plus qu'un rendez-vous de touristes curieux. » (1)

A cet exposé nous ajouterons deux remarques :

1° Au moment où l'Egypte débute dans l'histoire, elle ne débute pas dans sa civilisation. Celle-ci dénote à ce moment (vers le cinquième millénaire) un état de développement qui, d'après les calculs les plus modérés, doit avoir exigé trois mille ans de formation. Les arts y avaient atteint à cette époque une perfection qui ne sera guère dépassée (2).

---

(1) M. Maspero se propose dès lors de diviser l'histoire d'Egypte en trois périodes, correspondant chacune à la suprématie d'une ville ou d'une portion du pays sur le pays entier :

1° Période archaïque (première-dixième dynasties). Elle se subdivise en deux périodes secondaires :

a) Empire thinite. Première-deuxième dynasties.

b) Empire memphite. Troisième-dixième dynasties.

2° Période thébaine (onzième-vingtième dynasties). Suprématie de Thèbes et des rois thébains. Cette période est divisée en deux parties par l'invasion des Pasteurs :

a) Ancien empire thébain. Onzième-quatorzième dynasties.

b) Nouvel empire thébain. Dix-septième vingtième dynasties.

3° Période saïte (vingt et unième-trentième dynasties). Suprématie de Saïs et des autres villes du delta. Cette période est divisée en deux parties par l'invasion perse :

a) Première période saïte. Vingt et unième-vingt-sixième dynasties.

b) Deuxième période saïte. Vingt-septième-trentième dynasties.

(*Hist. anc.* pp. 51,52).

(2) Rappelons à titre documentaire les peintures sur stuc, détachées de l'un des mastabas de Meidoum, représentant des oies qui paissent et datant de la troisième dynastie (4450-4240) (n° 11 du catalogue du Musée du Caire), ainsi que les deux statues peintes en calcaire du prince Rahospou

2° Il faut se mettre en garde contre l'idée que les habitants de l'Egypte relevaient toujours en droite ligne, sans intermédiaire, de la dynastie dominante de l'époque. Nul pays n'a été plus féodal que l'Égypte et c'est précisément la multiplicité de ses maîtres locaux et conséquemment leurs continuelles rivalités qui ont nui si fréquemment à ses intérêts domestiques et à son expansion extérieure.

Entrée des Hébreux en Egypte.

Il est difficile, sinon impossible, de fixer l'époque exacte à laquelle les enfants de Jacob pénétrèrent dans le pays du Nil. M. Maspero (1) fait remarquer que les récits de la Genèse témoignent d'un état de choses analogue à celui que le roman égyptien de Sinouhit nous révèle sur les Bédouins pour le temps des douzième et treizième dynasties. Ceux-ci sont toutefois antérieurs à ceux de l'immigration hébraïque.

Pendant cette période de domination étrangère dans le Nord de l'Egypte, au cours de laquelle les Hébreux y entrèrent, Thèbes n'avait pas perdu complètement l'ascendant qu'elle avait exercé jadis sur les barons féodaux; d'instinct, on ne se soumettait qu'à contre-cœur aux Asiatiques et, quoique ceux-ci se fussent laissé imprégner de la civilisation égyptienne, ils étaient toujours considérés comme des intrus; aussi la période d'hégémonie que les chroniques égyptiennes attribuent aux Hycsos de la seizième dynastie ne fut-elle pas probablement pour eux un temps de tranquillité complète et de domination incontestée. Sous la dix-septième dynastie, les princes thébains se soulèvent et Ahmosis commença contre les étrangers la guerre de délivrance. L'an V d'Ahmosis il n'y eut plus en Egypte de rois Pasteurs, mais une partie des anciens conquérants resta dans le pays à l'état d'esclaves (2).

« La longueur de la domination asiatique n'est pas connue exactement. On est d'accord pour supposer que les trois

---

et de sa femme Nofrit, découvertes également dans un des mastabas de Meidoum et datant de la quatrième ou cinquième dynastie (4240-3700) (n° 9 du Musée du Caire). L'expression de vie et le naturel des attitudes sont ravissants.

(1) MASPERO, II, p. 71, note et I, pp. 471-473.

(2) MASPERO, II, p. 81, note 2.

moments distingués dans le récit de Manéthon (Müller-Didot, *Fragmenta historicorum græcorum,* t. II, pp. 566-68) répondent : 1° la conquête et les six premiers rois à la quinzième dynastie thébaine ; 2° la soumission complète (du delta) à la seizième dynastie ; 3° la guerre de l'indépendance à la dix-septième dynastie, composée de deux séries *parallèles*, l'une de Pasteurs, l'autre de Thébains. On discute longuement sur le temps que l'oppression (des Pasteurs) dura. La meilleure solution est encore celle qui fut préconisée par Erman, d'après laquelle la quinzième dynastie aurait régné 284 ans ; la seizième 234 ; la dix-septième 143 ; ce qui donnerait pour les trois réunies 661 ans. L'invasion (des Hycsos) aurait donc eu lieu vers 2346, vers le temps où la puissance des Elamites était la plus forte ; l'avènement de la seizième dynastie tomberait alors vers 2062, et le commencement de la guerre sous Ahmosis entre 1730 et 1720 (1). »

Les Egyptiens appelèrent les Bédouins asiatiques du sobriquet injurieux de « Shaousou », pillards, voleurs, qui leur convenait à merveille ; ils l'appliquèrent par la suite aux étrangers qui s'emparèrent du delta, à l'époque ci-dessus indiquée de cette migration de peuples, et le chef qui dominait sur eux, ils le saluèrent dans leur langue du nom de « roi des Shaousou » — Hiq Shaousou — dont les Grecs ont tiré pour le peuple le mot de Hykoussos « Hycsos » (2).

Le Père Lagrange (3) fait remarquer que si les Egyptiens n'ont pas nommé expressément les Hycsos par leur nom et que si les désignations sont vagues, elles s'appliquent pourtant toutes sans efforts à des Sémites, tandis qu'elles excluent les Khâti que les Egyptiens connaissaient bien et ont décrits autrement. Quoique M. Maspero se soit désisté de l'opinion qui range l'invasion des Hycsos dans le grand mouvement cananéen, c'est pourtant celle qui a pour elle les raisons les plus plausibles. M. Maspero reconnaît d'ailleurs que le gros de ces étrangers était sémite, puisqu'on embaucha souvent des Cananéens et des Bédouins pour le camp retranché de

(1) Maspero, II, p. 73, note 1.
(2) Maspero, II, p. 54 et notes 3 et 4.
(3) *E. R. S*2., p. 59, note 2.

Haouarou (Avaris-Tanis). Ces peuplades ne sont toutefois pas à prendre pour des nomades ; les plus voisines de la mer et de la Chaldée avaient dû mener la vie sédentaire (1).

Parmi les peuplades du delta qui, sous la deuxième série de la dix-septième dynastie furent asservies par les Thébains, après que ceux-ci eurent repris le pouvoir sur ces Hycsos, il faut compter les *Hébreux* dont le livre de l'Exode nous retrace l'oppression subie en Egypte et la délivrance, sur l'ordre de Dieu, par Moïse, après une tyrannie qui dura selon la Bible, 430 ans. (D'après Ex., XII, 40; d'après Gen., XV, 13 : 400 ans.)

Sur cette question de l'époque où se fit l'exode, les avis sont toujours partagés. L'Exode.

D'après M. Miketta (2) l'événement se passerait sous Aménophis II (1491-1436). Il prend comme date minima du règne d'Hammourabi, qu'il considère comme contemporain d'Abraham, l'année 2100 (alors que d'après le P. Scheil on ne peut remonter au-delà de 2050) et les années d'asservissement des Hébreux en Egypte comme étant de 430 (d'après Ex., XII, 40 et non d'après Gen., XV, 13, qui, étant une prophétie, indique un chiffre rond de 400 ans). Additionnant ces 430 ans avec les années écoulées entre Abraham et l'immigration en Egypte, il obtient une période de 645 ans depuis Abraham jusqu'à l'exode (3). En soustrayant 645 de 2100 on arrive à 1455, en plein règne d'Aménophis II (1491-1436 d'après lui). M. Miketta voit dans les Habiru des lettres de Tell-el-Amarna (4) les Hébreux.

(1) MASPERO, II, p. 62.

(2) MIKETTA, *Der Pharao des Auszuges*, dans la collection *Biblische Studien*, Herder, Fribourg, 1903.

(3) Les LXX donnent Ex., XII, 40 : 430 ans pour le séjour en Canaan *et* en Egypte.

(4) Les lettres ou tablettes cunéiformes dites de Tell-el-Amarna furent trouvées, vers la fin de 1888, dans des cassettes en bois, par une fellahine égyptienne qui cherchait du sébah (poussière nitrée, employée comme engrais), aux environs des ruines dites « Tell-el-Amarna », où fut jadis le palais d'Aménophis IV. (Les pavements en stuc peint de ce palais ont été trouvés par M. Flinders Pétrie, en 1891-92, du côté Est du Nil, à une demi-heure de la localité riveraine de Hagg-Kandil). La pauvresse les vendit pour quelques piastres, comme « antika » à des connaissances qui les écoulèrent à Achmim, à Louxor et au Caire. On estime à 360 à peu près le

Ces Ḫabiru sont représentés dans les tablettes du roi Abdi-ḫiba d'Urusalim comme dévastant les territoires du pharaon dans le pays de Canaan. Cette considération lui fait maintenir son avis sur le pharaon de l'exode, tout en reconnaissant que ses conclusions ne peuvent être qu'hypothétiques (1).

Nous avons déjà fait remarquer que cette fixation du règne d'Hammourabi à l'époque 2100 est discordante de celle de 2050

---

nombre primitif des tablettes, dont plusieurs furent brisées au cours des négociations qu'elles subirent.

Le Musée de Berlin en possède la plus grande partie : 199 tablettes et une vingtaine de fragments ; 80 reposent au British-Museum de Londres ; 50 au Musée égyptien du Caire et 22 au Musée d'Oxford. Ces tablettes en terre cuite appartiennent, pour le plus grand nombre, au règne d'Aménophis IV; quelques-unes à celui de son prédécesseur Aménophis III. Plusieurs ont été expédiées par la chancellerie pharaonique ; la plupart proviennent des roitelets d'Asie-Mineure et du pays de Canaan ; quelques-unes même des rois de Babylonie et d'Assyrie, et elles sont adressées, soit aux pharaons, soit à des personnages de leur maison, soit à leurs hauts fonctionnaires ; elles sont écrites en babylonien, la langue diplomatique internationale de l'époque ; toutefois, il s'y mêle des expressions et des tournures cananéennes, parfois aussi certaines expressions babyloniennes sont traduites par le mot hébreu correspondant. Quelques unes de ces tablettes contiennent même des syllabaires et des exercices de lecture, sans doute à l'usage des scribes égyptiens. Le thème de ces lettres est divers. Certaines annoncent l'envoi de présents et demandent en échange des produits égyptiens ; d'autres contiennent des demandes en mariage, ces alliances réciproques maintenant la bonne entente entre les cours orientales de l'Egypte et de l'Assyro-Babylonie ; beaucoup sont d'un intérêt politique plus immédiat. Nous y voyons les princes phéniciens et cananéens rendre compte au pharaon ou à ses grands de la situation de leurs pays soumis à sa suzeraineté. On y lit des dénonciations réciproques d'infidélité, la justification de griefs formulés, des protestations de soumission ; souvent une demande de secours, qui ne vient jamais, pour défendre le pays contre les incursions des Amurru, des Ḫattatu et des Ḫabiru.

L'impression d'ensemble qui se dégage de cette correspondance, c'est que l'Egypte, occupée et absorbée par des difficultés intimes, n'est pas à même de retenir sous une domination efficace et par des démonstrations guerrières ces pays dont les occupants manifestent des velléités d'indépendance et dont les territoires sont envahis déjà par des hordes étrangères. Nous avons ainsi des renseignements sur bien des questions chronologiques, géographiques et politiques à une époque et pour des territoires sur lesquels nous sommes si peu documentés.

Voir dans l'appendice la copie d'une des lettres d'Abdi-ḫiba d'Urusalim à Aménophis IV.

(1) *Die Amarnazeit*, p. 44, brochure de la collection « *Biblische Zeitfragen* ». Aschendorffsche Buchhandl. Münster i W., 1908.

(2040 d'après le P. Dhorme) donnée par le P. Scheil (1). Ensuite, cette identification des Ḫabiru (qui appartiennent au groupe des Habbatu ou Sa-Gaz) avec les Hébreux n'est pas certaine. Les lettres de Tell-el-Amarna ne donnent pas à entendre d'ailleurs que les Ḫabbatû, dont font partie les Ḫabiru, soient des envahisseurs venus de l'étranger, tels que le seraient les Hébreux, mais bien plutôt des nomades qu'on opposerait aux habitants des villes. Ḫabiru est un participe qui peut signifier les « passants », tandis que עִבְרִי est un gentilice supposant une désignation locale ou généalogique (2).

D'autres voient avec plus de raison, semble-t-il, le pharaon de l'exode en Ménephtah I (1300-1250 environ, d'après la liste du catalogue du British Museum). Ex., I, ss. nous apprend qu'Israël bâtit des villes en Egypte pour servir d'entrepôts de blé à pharaon, savoir Pithom et Ramsès.

Or, les récits égyptiens (papyrus Anastasi, II, pl. 1, 2 Anastasi, IV, pl. 6), célèbrent la fondation de la ville de Ramsès par le pharaon Ramsès II, père de Ménephtah (3). De plus, la stèle de Ménephtah (4) semble bien faire allusion à l'exode quand elle dit : « Le Hittite rend hommage, les Cananéens sont capturés comme tous mauvais, l'Ascalonite est transporté, Gézer est empoigné, Jamnia est fait comme n'existant pas, *Israël est déraciné et n'a pas de graine* ». Cette façon particulière de s'exprimer sur Israël qui est comparé à une plante déracinée, qui ne se reproduira pas, s'applique à merveille à une race errante et sans patrie qu'était alors Israël, après son départ de Gessen et avant l'entrée dans la terre promise (5).

---

(1) On en trouvera la justification dans : *Textes Elamites-Anzanites*, 2e série, p. XIII. Tome V des *Mémoires de la délégation en Perse*. Paris, Leroux.

(2) DHORME, *Les pays bibliques aux temps d'El-Amarna*. Rev. Bibl. 1909. pp. 72, 73.

(3) PHILIPPE VIREY, *Note sur le pharaon Ménephtah et les temps de l'exode*. Rev. Bibl. 1900. p. 580, note 1.

(4) Cette stèle fut érigée par ce prince à l'occasion de sa victoire sur les Lybiens et découverte par M. Flinders Pétrie derrière les colosses de Memnon, près de Thèbes, rive Ouest, à 10 minutes à l'Est de Médinet-Habou.

(5) Rev. Bibl., 1900, p. 585.

M. Flinders-Pétrie (1) préfère reconnaître dans « Israïlou » un ancien clan des montagnes de Canaan qui ne se serait jamais fixé en Egypte, ou encore un clan formé et grossi par des émigrations successives, car rien ne prouve que *tous les Hébreux* demeurèrent en Egypte jusqu'au moment de l'exode sous Moïse; Gen., L nous en montre allant enterrer Jacob au champ de Macpéla vis-à-vis de Mambré, et il n'y a aucun inconvénient à admettre qu'un certain nombre soit resté sur les lieux et ait fini par constituer un groupe assez nombreux. Cela expliquerait pourquoi la stèle les appose à leurs voisins d'Ascalon, de Gézer et de Jamnia (2). Le motif en est que M. Flinders-Pétrie entend cette expression « Israël est déraciné et n'a pas de graine » d'une défaite en bataille rangée, infligée par les Egyptiens à cet Israël; dès lors, ce ne peuvent pas être les Hébreux en exode sous la conduite de Moïse, pour le motif justifié, que nulle part, dans la Bible, au milieu des guerres et des agitations qui se produisaient au moment de la prise de possession de Canaan, et pas davantage sous le gouvernement des Juges, il n'y a trace d'invasion égyptienne en Palestine. Cette expédition aurait eu lieu dès lors avant l'entrée en Palestine des Hébreux de l'exode.

Nous préférons partager l'opinion de Virey (3) d'après lequel le sens du mot égyptien « fekt » qui est employé pour caractériser la situation d'Israël, doit signifier autre chose que la défaite d'Hébreux, fixés définitivement sur une terre. Il est à remarquer que dans cette inscription les noms des autres peuples sont précédés du signe hiéroglyphique indiquant une race étrangère) accompagné du signe hiéroglyphique ⏝ qui indique le sol étranger possédé par cette race (). Seul Israël n'est pas distingué par le second signe, et cette omission semble bien indiquer que, s'il existe comme race, il n'existe pas comme pays. Si la racine « fek » se retrouve dans le mot copte ϥⲟϫ dont le sens est bien « arracher, déraciner » (*Version*

(1) *Contemporary Review*. May 1896, pp. 625-27. *Egypt and Israël*.
(2) Deiber, *La stèle de Ménephtah et Israël*, Rev. Bibl. 1899, p. 275.
(3) Rev. Bibl. 1900, p. 582-85.

copte, Mat. XIII, 29; Luc, XVII, 6), nous aurions une confirmation de plus; quoiqu'il en soit, il semble bien que l'exode se place le mieux sous le successeur du roi qui fit bâtir Pithom et Ramsès, c'est-à-dire sous Ménephtah, et probablement en l'an III de son règne, la stèle ayant été gravée l'an V.

M. Maspero est entré également dans ces vues; jadis il avait cru devoir mettre l'exode sous un des successeurs de Ménephtah, maintenant il dit, II, pp. 443, 444 : « L'opinion la plus accréditée place l'exode des Hébreux sous le règne de Ménephtah et le témoignage d'une inscription triomphale semble le confirmer. Si c'est bien l'Israël biblique qui se révèle pour la première fois sur un monument égyptien, on pourra supposer qu'il venait à peine de quitter la terre de servage et de commencer ses courses errantes ».

M. Pelt constate aussi que l'opinion la plus admise est celle qui place l'exode sous Ménephtah (1).

Les Hébreux passèrent le bras de la mer Rouge probablement entre le lac Timsah et les lacs amers (2) pour se lancer dans les déserts de la presqu'île sinaïtique, où ils durent endurer les privations qui si souvent leur arrachèrent des murmures; ils eurent même à combattre les Amalécites. (Ex., XVII, 8, ss.) On lira l'Exode à partir de XV et le Lévitique jusqu'à X, 11, pour se rappeler les épisodes qui caractérisèrent le séjour des Hébreux avant et pendant la manifestation de Jahvé au Sinaï.

La deuxième année, au vingtième jour du deuxième mois, ils levèrent leur campement et reprirent leur marche vers la terre promise. Ils se dirigèrent sur Cadès (Aïn Gadès ou Kdeis), d'où Moïse envoya des explorateurs se rendre compte du pays jusqu'à Hébron (Num., XIII). Apprenant les difficultés qu'il aurait à s'emparer de cette contrée, le peuple se révolta, en punition de quoi il dut errer pendant 38 ans encore dans le

(1) PELT, *Histoire de l'Ancien Testament*, vol I, 4e édition, Paris, Lecoffre, 1904, p. 221.

La géographie du temps de la dix-huitième dynastie nous montre la mer Rouge remontant, quoique par des passages à peine continus et par conséquent à peine inondés, jusqu'aux environs de Pithom ou Héroopolis. LAGRANGE, *Itinéraire des Israélites*, Rev. Bibl. 1900 pp. 78-81.

UBAGH, *El Sinai*, Oliva, Barcelona, 1913, pp. 55 ss.

désert. (Num., XIV, 32, 33). Ce temps écoulé (Num., XIV-XX), Moïse envoya de Cadès des messagers au roi d'Edom pour lui demander (XX, 14, ss.) de passer par son territoire et d'entrer ainsi dans le pays de Canaan, mais les Edomites s'opposèrent à ce projet et les Israélites furent contraints de prendre le chemin de la mer Rouge, pour passer derrière Edom en contournant le mont Séir, qui dans la Bible désigne toujours le massif de montagnes au Sud d'Hébron (1) et non pas la montagne orientale où est Pétra. Deut., II, 8 (LXX) indique la route suivie : « Nous passâmes donc à distance de nos frères, les enfants d'Esaü qui habitent en Séir, par le chemin de l'Arabah, près d'Aïlon et d'Ezion Gaber. » Ils remontent la vallée stérile et inhabitée de l'Arabah qui divise le territoire d'Edom, pour obliquer vers l'Est dans le désert de Moab, probablement au torrent de Zared. Ils arrivent d'abord à Salmona (inconnue jusqu'ici), puis à Phounon (2) et ensuite à Iyé-ha-'Abarim (distinguant ainsi de Iyé de Juda, Jos., XV, 29) (3). Or, ces monts Abarim sont ceux qui dominent la mer Morte jusqu'au Nébo au Nord, jusqu'à la limite de Moab au Sud. Ce ne peuvent être les collines à l'Est du désert de Moab, (« *à l'Orient du soleil* » qui ne figure pas dans Num., XXXIII, 44, doit être rayé de Num., XXI, 11; cfr. Rev. Bibl, 1900, pp. 286 et 443). C'est donc le long de la vallée de Zared, que les Israélites contournent Moab, à l'Ouest, en passant de l'Arabah entre le Gébal et Kérak, pour arriver au désert par derrière l'Arnon, Num., XXI, 13, (ils contournent donc Moab par l'Ouest et par le Nord. Rev. Bibl. 1900, p. 444), et, une fois passé le torrent de l'Arnon, ils entreprirent la conquête du pays des Amorrhéens,

(1) Lagrange, *Phounon*, Rev. Bibl. 1898, p. 115.

(2) Kirbet-Fenân, à l'Est des sables rouges de Feddân, à 10 kilomètres Nord-Ouest de Chôbak, à la lisière Est de l'Arabah. L'identification faite en 1896 du Kirbet-Fenân avec le Phounon biblique par le P. Lagrange prouve l'itinéraire par l'Arabah. (Cfr. Lagrange. *Itinéraire des Israélites*. Rev. Bibl. 1900, p. 286 et *Phounon*. Rev. Bibl. 1898, pp. 112 ss.)

De toutes nos chevauchées en Palestine nous n'en avons pas connue de plus difficile à effectuer que celle de Phounon et si nous n'avions pas été précédés par le P. Lagrange en 1896, nous ne l'aurions jamais tentée. Nos Arabes d'ailleurs ne se montraient guère enthousiastes de l'expédition. Voir le récit de cette journée dans Ubagh : *El-Sinaï*, pp. 315 ss.

(3) Rev. Bibl., 1900, p. 286.

dont le roi Séhon d'Hésébon avait également refusé le passage, puis celle du pays de Basan et de Galaad (1) pour passer ensuite à l'Ouest du Jourdain (cfr. Deut., I-III et Josué).

Encore une fois, nous interrompons le récit des événements pour donner les renseignements nécessaires sur les peuples avec lesquels les Hébreux entrent en contact : Edomites, Moabites et Amorrhéens.

Edomites Moabites Amorrhéens.

Si l'on ne compte pas la tribu illégitime d'Amalec, on trouve douze tribus pour Edom. (Gen., XXXVI, 4-14; 16-22.)

En quittant Canaan, Esaü vint s'établir dans les montagnes de Séir (Gen., XIV, 6, XXXVI, 8; Deut., II, 5), d'abord occupées par les Horites. Il est prouvé que les monts et les plateaux au Sud de la Judée portaient le nom de mont Séir et qu'il n'y a pas lieu d'entendre par là le Djébel-ech-Chérah (2). Edom s'étendait, en plus, à l'Orient de l' « Arabah » dans le Chérâ et le Djebâl ; au Sud-Est, il comprenait Elath et Eziongaber (1 Reg., IX, 26) ; à l'Ouest il touchait à Cadès-Barné, Aïn-Qdeis (Jos., XV, 2-4), où il confinera à la tribu de Juda. Bosra, Phounon, Théman et Pétra étaient de ses villes principales. Au moment de l'entrée des Hébreux dans la terre promise, nous voyons les Edomites leur refuser le passage par leur pays. Plus tard David les soumit ; dans la suite ils se révolteront souvent et attaqueront fréquemment les

(1) Un différend étant né entre Laban et Jacob, ceux-ci pour le terminer firent une alliance en témoignage de laquelle ils érigerent un monceau de pierres que Jacob appela « Galaad » (גַּלְעֵד : « monceau du témoignage » de גָּלַל : « rouler des pierres » et עוּד à l'hiphil : « rendre témoignage, assurer » Gen., XXXI).

Est-ce l'origine du nom donné au pays ou la scène se passa ? En tout cas, à ce pays de « Galaad » dont il est souvent question, correspond partiellement ce qui sera appelé plus tard la Transjordane et la Pérée ; il est difficile de préciser les territoires visés dans les multiples emplois de ce mot. Les limites extrêmes semblent avoir été outre le Jourdain à l'Ouest, les montagnes du Hauran et même le désert de Syrie à l'Est ; l'Arnon au Sud et l'Hermon au Nord. Le pays est un massif de montagnes parallèles à celles qui traversent la Palestine de l'autre côté du Jourdain. Lieu de pâturage recherché par les Rubénites et les Gadites, Num., XXXII, 1-4, Cant., IV, 1 et VI, 5; il était occupé par de vastes forêts : Jér., XXII, 6. Les Amorrhéens, Ammonites et Israélites en occupèrent diverses parties.

(2) LAGRANGE, *Le Sinaï Biblique*. Rev. Bibl., 1899, pp. 374-76.

Juifs. Ils coopéreront à la guerre de Nabuchodonosor contre Sédécias et profiteront de cette occasion pour occuper le midi de la Judée, où nous les retrouverons, et nulle part ailleurs, à l'époque des Machabées. Ils auront alors dû évacuer leurs positions à l'Est de la mer Morte devant les Nabatéens. Jean Hyrcan (135-104) leur imposera la circoncision. A l'époque machabéenne le mot Idumée s'applique également à une bonne partie de la Judée Méridionale (en comprenant Hébron et Bethsura) qui, demeurée sans maîtres, au moment de la captivité, fut envahie par une immigration considérable de la population édomite. C'est la force de ses citadelles bâties sur les rochers et de ses refuges inaccessibles qui faisait l'orgueil d'Edom. (Jer., XLIX. 10-16; Abdias, 3-6.) (1)

Moab était frère d'Ammon et fils aîné de Lot. (Gen., XIX, 36-37.) A l'époque de sa plus grande extension, Moab s'étendait depuis le Jabbok (partie Sud-Est : Nahr-es-zerka) jusqu'au moderne Ouadi-el-Hésa (torrent de Zared au Nord de Taphîleh). A l'époque de la conquête israélite, il était borné au Nord par l'Arnon (Num., XXI, 13); au Sud par : Iyé-ha-'Abarim (Num., XXXIII, 43-45), à deux journées de marche de Phounon; sa frontière orientale était le désert qui s'étend jusqu'à l'Euphrate (Deut., II, 8), à l'Ouest c'était la mer Morte. Peu de temps auparavant (Num., XXI, 26 et Jos., XIII, 25) la frontière passait au Nord d'Hésébon et atteignait Rabba. Séhon des Ammonites avait déjà repoussé les Moabites jusqu'à l'Arnon, lors de la conquête israélite.

Le roi Mésa, dont il sera question plus loin, ne doit pas avoir reporté sa frontière au delà de Madaba, car c'est la dernière ville septentrionale qu'il cite. Du temps d'Isaïe et Jérémie le pays s'étendait de nouveau jusqu'à Méphaath (Jér., XLVIII, 21), à dix kilomètres au sud de Rabbath-Amon (Kirbet-Nefâ?). C'est dans la plaine ou sur le haut plateau de Moab que se place l'idylle du livre de Ruth. Moab suivra les destinées des peuples palestiniens dans leur sujétion aux grands empires

(1) *Dictionnaire de la Bible*, publié par Vigouroux. Paris, Letouzey et Ane, 1912, cinq tomes, au mot *Idumée*.

de l'Asie. Les Asmonéens, profitant des troubles dans lesquels se trouvera impliquée la Syrie, s'empareront de Moab septentrional (*Ant. Jud.*, l. XIII, ch. 13, § 5), dont plusieurs localités passeront aux Hérodes. Le reste fera partie du royaume arabe nabatéen dont Damas sera la capitale. En 106, Trajan réduira l'Arabie, dont Moab fait partie, en province romaine (1).

Le terme d'Amorrhéen désigne dans la Bible, parallèlement à celui de Cananéen, les habitants de la Palestine antérieurs aux Hébreux (2). On s'est aperçu que E parle d'Amorrhéens là où J parle de Cananéens et P de Canaan, toutefois la Bible elle-même distingue entre les deux, tout en laissant subsister une unité de race, par le fait qu'elle ne leur assigne jamais le même habitat. Le pays est tout d'abord au pouvoir des Cananéens : ils le partagent plus tard avec les Amorrhéens qui occupent tout le haut du pays, la plaine restant réservée aux Cananéens (Num., XIII, 29, Deut., I, 7, Jos., XI, 3); plus tard encore surviendront des épaves hétéennes. Cananéens et Amorrhéens faisaient partie de l'ébranlement initial qui avait introduit les Sémites en Syrie ; mais, tandis que les premiers pénétraient jusqu'à la mer et s'y installaient, les Amorrhéens se cantonnaient dans la plantureuse Coelé-Syrie (3) autour de Quodshou (4). Dans la suite, ébranlés par le choc des hordes asiatiques, harcelés constamment par les Araméens, ils évacuèrent en partie les positions qu'ils occupaient sur l'Oronte et le Litany et descendirent vers le Sud en refoulant les Cananéens. Ils occupèrent les alentours du lac de Génésareth, les monts au sud du Thabor, le bassin moyen du Jourdain et les cités à l'Est du Jourdain. Bientôt le territoire envahi fut partagé en deux royaumes : au Nord, celui de Bashan qui comprenait, avec le Hauran, les steppes arrosés par le Yarmouk ; au Sud, celui de Hesbon de qui relevaient les districts situés sur le Jabbok et l'Arnon à l'Est de la mer

(1) *Dict. Bibl.* au mot *Moab*.
(2) MASPERO, II, p. 148, note 2.
(3) VINCENT, *Canaan*, pp. 453-56, note.
(4) MASPERO, II, p. 148.

Morte (1). Ils assujettirent encore une partie des petits États cananéens entre le Jourdain et la Méditerranée. Un de leurs clans campait au bord de la mer entre Ekron et Joppé (Jud., I, 34): un autre installé à Jébus au mont Moriah se faisait appeler Jébusites. D'autres s'étaient fixés près de Sichem et au Sud d'Hébron, en assez grand nombre pour imposer aux montagnes qui longent la mer Morte le nom de « monts des Amorrhéens ». (Deut., I, 7, 22 ss.) (2).

Occupation de la Palestine par les Hébreux.

Après le règne de Ménephtah qui avait, comme sa stèle nous l'apprend, rétabli la domination égyptienne sur les provinces palestiniennes, des tendances de rébellion se manifestèrent de nouveau dans les régions extrêmes de l'empire (3). Les peuples d'Asie Mineure, culbutés apparemment par quelque migration septentrionale, avaient reflué vers la Syrie. Royaume hébreu, régions amorrhéennes, Phénicie, provinces égyptiennes de Canaan, tout avait été mis à mal par les envahisseurs. Ramsès III, en l'an VIII de son règne (peu après 1250 ?), les défit dans la Séphélah et les poursuivit par terre et par mer le long de la plage jusqu'à l'Oronte, pendant qu'une partie de ses troupes traversait la Cœlé-Syrie et ravageait les terres jusque dans les plaines de l'Euphrate. Ce qui restait des vaincus, il l'installa sur la côte, les Philistins (4) dans la Séphélah, les

(1) MASPERO, II pp. 676, 677.

(2) MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 222.

(3) Cfr. VINCENT, *Canaan*, pp. 458 ss. MASPERO, II, p. 466.

(4) La Bible (Deut., II, 33, Jer., XLVIII, 4. Amos, IX, 7) fait venir les Philistins de Caphtor qu'on identifie communément avec l'île de Crète; aussi, 1 Sam., XXX, 14, Ezéch., XXV, 16, Soph., II, 5, sont-ils appelés les כְּרֵתִים : (VAN HOONACKER, *Les douze petits prophètes*, Paris, Gabalda, 1908, pp. 280, 81). Sous le règne de Ramsès III, il y eut dans la Syrie et la Palestine une invasion des peuples du centre de l'Asie Mineure, culbutés par la poussée des masses européennes, qui avaient franchi le Bosphore et la Propontide (mer de Marmara). Après avoir ravagé la Cœlé-Syrie, ils s'attaquèrent aux sujets du pharaon. La Crète était à ce moment le siège d'un empire maritime, dont les chefs écumaient les mers et harcelaient les états policés de la Méditerranée orientale. Pendant que les hordes asiatiques précitées s'avançaient par voie de terre, ces pirates filaient le long de la côte, comme nous l'avons fait remarquer dans le texte. Les armées égyptiennes rencontrèrent probablement dans la Séphélah les

Zakkala du Carmel à Dor. A ce moment même les Hébreux franchissaient le Jourdain. Canaan décimé, affaibli et divisé, allait se voir compénétré par les nouveau-venus.

Certains récits bibliques à tournure synthétique donneraient à entendre que deux ou trois campagnes auraient consommé la conquête. (Jos., VI-XII.) D'autres passages nous font comprendre qu'en réalité ni conquête ni fusion ne furent complètées de si tôt. Le passage XIII, 1, après la récapitulation de XII en est une preuve palpable : « le pays qui te reste à soumettre est très grand » est-il dit à Josué, sur la fin de sa vie, et la répartition du pays entre les diverses tribus, donnée par les chapitres suivants XV-XX, peut être considérée plutôt comme juridique que comme une question de fait. Les récits du livre des Juges nous en donnent la preuve manifeste.

A l'approche de l'invasion, les roitelets cananéens essayent un mouvement d'union. (Jos., IX, 1, 2 et X.) Les Cananéens se coalisèrent au Sud, à l'instigation d'Adonisédeq, roi de Jébus ; ils furent dispersés non loin de Gibéon. (Jos., X, Jud., I, 1-9.) Les Amorrhéens du Nord, rassemblés autour de Jabin, roi d'Hazor, furent défaits aux eaux de Mérom, et la Galilée mise à feu et à sang. (Jos., XI.) (1)

Mais ces premières victoires remportées, les Israélites cessent l'action commune ; la prise de possession effective se fait séparément, chaque tribu se dirigeant vers le lot de son choix, ou celui qui lui a été assigné. Judas et Siméon s'installent dans le Négeb ; Ruben et Gad s'en retournent à leurs troupeaux parqués à l'Orient du Jourdain et de la mer Morte, pays qu'ils avaient obtenu déjà auparavant ; Ruben occupait la côte orientale de la mer Morte jusqu'à Jéricho aux dépens d'Ammon, et

bandes venues par voie de terre, et leurs galères poursuivirent les pirates jusqu'à l'Oronte. Ramsès, après les avoir vaincus, en installa une partie sur la côte, les Zakkala du Carmel à Dor et les Pulusati dans la Séphélah, (Maspero, II, pp. 459-71 ; Rev. Bibl., 1901, p. 318), du torrent d'Egypte aux environs de Joppé. Gaza, Asdoud, Ascalon, Gath et Ekron furent les villes principales de ce peuple, qui se mêla par des alliances répétées aux maîtres primitifs du sol, dont ils adoptèrent la langue et la religion. Leur armée valait surtout par ses chars et ses archers. Vers la fin du douzième siècle, une de leurs flottes s'empara de Sidon, ce qui donna pour longtemps à Tyr la prépondérance en Phénicie. (Maspero, *Hist. anc.*, pp. 368-374).

(1) Maspero, II, p. 680.

Gad au Nord de Ruben jusqu'au Jabbok. (Num., XXXII, Deut., III, 12-17.) Manassé eut également une enclave dans le pays de Galaad et de Basan et disputa aux Araméens les plaines situées entre le lac de Génésareth et la rive Nord du Yarmouk. Les autres tribus entament le centre et le Nord de Canaan : Ephraïm englobe les Amalécites (1) aux environs de Siloh; Benjamin s'installe sur les hauteurs qui dominent Jéricho; Issachar, Zabulon, Nephtali, Aser gagnèrent les collines qui s'élèvent derrière Tyr et Sidon. Outre son installation dans le Négeb, Juda occupa encore les environs de Jérusalem; Dan se tint d'abord près de Juda et de Siméon, ensuite à Laïs (Ouest de Banéas). La tribu de Lévi n'eut jamais d'existence politique; Ruben se fondit bientôt avec Gad (la stèle de Mésa au neuvième siècle ne connait que des Gadites). Plusieurs tribus n'atteignirent leur croissance normale que dans la suite des temps, notamment Ephraïm, Manassé, Benjamin, Juda. Siméon s'unit bientôt à Juda. (Gen., XLIX, 7).

(1) Amalec était le petit-fils d'Esaü par Eliphaz et Thamna la horéenne. Il est possible toutefois que la Bible ne nous indique pas en cet Amalec le père des Amalécites. En effet : 1° Amalec est appelé par Balaam : « le commencement des peuples » Num., XXIV, 20, ce qui se comprendrait difficilement, si on y voyait le descendant du petit-fils d'Esaü ; 2° ils sont plutôt distingués de la nation iduméenne qu'ils n'y sont rattachés (2 Sam., VIII, 12, 13 ; 1 Chron., XVIII, 11 ; Ps., LXXXII, 7, 8); 3° tandis que les Iduméens, comme peuple parent d'Israël, doivent être épargnés et leur territoire respecté, Deut. II, 4-8, 9, 19, Amalec est voué à la mort Ex., XVII, 4; Deut., XXV, 17-19; 1 Sam., XV, 2-3, et son pays doit appartenir aux Hébreux. Num., XIV, 24, 25 (*Dict. Bibl.* au mot *Amalec* 1).

« Moïse ne reproche jamais aux Amalécites d'avoir attaqué les Israélites leurs frères; circonstance aggravante qu'il n'aurait pas omise, s'ils eussent été descendants d'Esaü, et en ce sens, frères des Israélites. Dans l'Ecriture on voit presque toujours les Amalécites joints aux Cananéens et aux Philistins et jamais aux Iduméens et lorsque Saül fit la guerre à Amalec et qu'il l'extermina, les Iduméens ne se donnèrent pas le moindre mouvement pour les secourir ni pour les venger. Il est donc vraisemblable que les Amalécites dont il est souvent parlé dans l'Ecriture, étaient un peuple descendu de Canaan, et dévoué à l'anathème, de même que les autres Amorrhéens, et fort différents des descendants d'Amalec petit-fils d'Esaü ». (CALMET, *Dictionnaire historique... de la Bible*, édition petit in-8° de 1783, chez Lens, à Toulouse, I, p. 176.)

Il est assez difficile de fixer les limites occupées par le territoire des Amalécites. Les Hébreux les rencontrent une première fois dans la région septentrionale de la péninsule sinaïtique, au Nord et à l'Est du golfe de

Chaque tribu travaillait d'ordinaire à son profit; aussi se trouvèrent-elles finalement séparées en trois troncs :
au centre : Ephraïm, Manassé et Benjamin;
au Sud : Juda et Siméon;
au Nord : Issachar, Aser, Nephtali, Zabulon et Dan.

Les forteresses de Mageddo, Taanak, Ibleam, Jezréel, Endor, Beshan formaient une barrière infranchissable aux tribus du Nord, les empêchant de rejoindre leurs frères du Sud. Les Danites n'eurent qu'une demi-douzaine de postes entre Aïalon et Jaffa. Comme nous l'avons dit, Manassé, gêné dans son expansion, cherchera fortune sur la rive Orientale du Jourdain, au Nord du Yarmouk, dans les vastes espaces qui s'appuient aux monts du Hauran.

Les diverses tribus s'unirent aux divers peuples dont elles prirent trop souvent les religions, se querellèrent entre elles et subirent fréquemment le joug des nations auxquelles elles s'étaient mêlées : Amorrhéens, Ammonites (1), Moabites, Philistins. (Jud., III, 5-7.)

Suez. Ex. XVII, 8, puis les explorateurs les retrouvèrent à la frontière méridionale de la Palestine dans le Négeb. Num., XIII, 29, XIV, 45. C'est là aussi que Chodorlahomor semble les avoir rencontrés : Gen., XIV, 7 ss. I Sam., XXVII, 7 ss. et XXX les met dans le voisinage des Philistins. Leur région confinait donc à l'Egypte, aux Philistins, au Sud de Juda et aux Iduméens. Le livre de l'Exode, XVII, 8-16, raconte la célèbre bataille entre les Hébreux et les Amalécites dans la péninsule du Sinaï. Pendant la période des Juges, les Amalécites, de concert avec les Madianites et les Moabites, s'attaquèrent plusieurs fois aux Hébreux. Mais Saül et David prennent leur revanche sur le peuple qui avait si lâchement harcelé leurs pères dans le désert. Deut., XXV, 17-19). I Chron., IV, 42-43, parle d'une dernière défaite infligée aux Amalécites du temps d'Ezéchias. Depuis lors il n'est plus parlé d'Amalec, ni les prophètes ne le citent, ni les documents assyriens n'en parlent. On peut croire donc qu'à partir du huitième-septième siècle il a disparu comme peuple.

(1) Ammon était fils de Lot et de sa plus jeune fille. (Gen., XIX, 38.) Les Ammonites s'établirent à l'Est de la mer Morte et du Jourdain après avoir vaincu une race de géants appelés les « Zamzoummim ». (Deut., II, 20, 21.) Eux-mêmes furent plus tard vaincus par les Amorrhéens qui les refoulèrent du pays de Galaad vers le Sud et vers l'Est.

Ils furent, avec les Moabites, les ennemis jurés des Hébreux, dès l'entrée de ceux-ci dans la terre promise; parfois ils furent soumis par la force des armes, mais continuellement aussi ils se révoltaient et s'alliaient à leurs ennemis pour les attaquer. Dans la confédération syrienne des douze rois contre Salmanasar à la bataille de Karkar, en 854, se trouvait aussi le roi

De temps à autre un héros (juge) rendait l'indépendance à sa tribu et à quelques autres. Les deux tribus de Joseph réussirent à coaliser celles du Nord contre les Cananéens et leur chef Siséra. Ce fut le fameux combat de Taanak, près de Megiddo, célèbre par le cantique de Déborah, — dans son lyrisme un des plus beaux morceaux de la vieille littérature juive. (Jud., V.)

Gédéon de Manassé rallia encore une fois les tribus contre les Madianites (1). Après la victoire on voulut le faire roi; il refusa, tout en restant leur chef, et se fixa à Ophra d'Abiézer, près de Sichem. A sa mort, Abimélek, un de ses fils illégitimes, massacra ses frères et se fit proclamer roi à Sichem. Mais il

---

des Ammonites, Baasa, fils de Réhob: ils furent dès lors les tributaires de l'Assyrie. Plus tard, après la chute de Jérusalem, plusieurs d'entre eux durent s'installer dans les anciens royaumes d'Israël et de Juda, puisque c'est sur l'instigation de Baalis, roi des Ammonites, que sera tué Godolias, le gouverneur, que Nabuchodonosor avait établi à Jérusalem, et puisque lors du retour de la captivité et de la restauration nous trouverons un Ammonite du nom de Tobie à la tête de ceux qui s'opposent à la reconstruction des murs de Jérusalem (Neh., IV, 3, 8, VI, 1, 12, 14); d'ailleurs à ce moment il y avait déjà des alliances matrimoniales entre les grands de Juda et la famille de ce Tobie (Néh., VI, 17-19), preuve que celle-ci dût être fixée depuis un temps déjà en territoire judéen. Ils furent défaits dans de nombreux combats par Judas Machabée (1 Mac., V, 6, 7) et passèrent plus tard sous la domination romaine, lorsque celle-ci s'étendit sur toute la Syrie et l'Arabie. (Voir *Dict. Bibl.* au mot *Ammonites*.)

(1) Les Madianites sont des Abrahamites, mais des descendants de sa femme Cétura. (Gen., XXV, 2.) Il est difficile de préciser la région où ils habitaient. La tradition arabe place leur patrie originaire sur la rive orientale du golfe d'Aqaba. Il est probable que de là des rameaux se seront introduits dans la péninsule sinaïtique et dans les plaines de Moab. Gen., XXXVI, 35. Ex., II, 15, XVIII, 1, 5, 27. Num., XXII, 4, 7, XXXI. Jud., VI, 1-3. 1 Reg., XI, 1, 8.

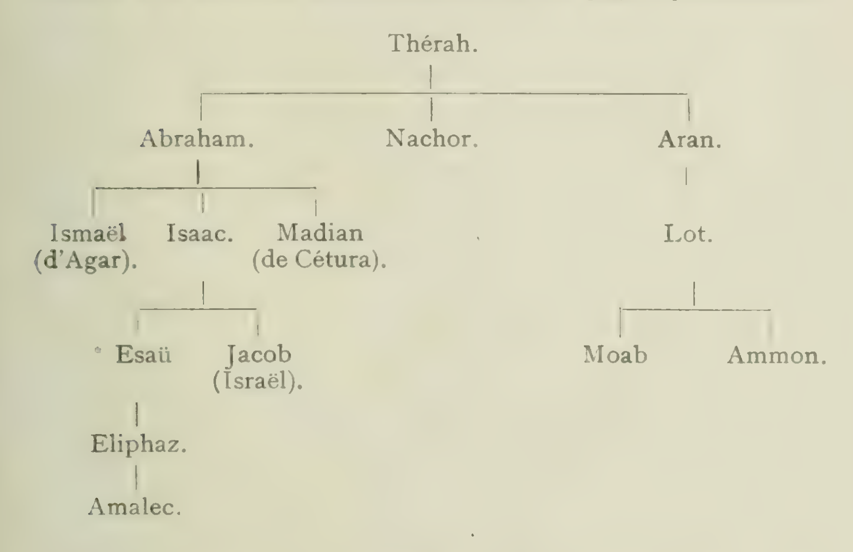
Parents des Madianites sont également les Ismaélites. Ismaël était fils d'Abraham et de sa servante Agar. (Gen., XVI.)

La Genèse XXV, 12-16 lui donne douze fils, chefs d'autant de tribus, et XVI, 12, elle caractérise bien l'ancêtre des tribus arabes : « ce sera un âne sauvage que cet homme, sa main sera contre tous et la main de tous sera contre lui et il dressera ses tentes en face de tous ses frères ». Les différentes tribus ismaélites ont occupé le territoire compris entre le Hedjaz au Sud, Damas au Nord, la Palestine transjordane à l'Ouest, et le désert de Syrie à l'Est. Ismaélite est parfois pris dans le sens de riche négociant des caravanes. Jud., VIII, 24. Dans le récit de Joseph, J parle d'Ismaélites Gen. XXXVII, 27 et E de Madianites 28

fut tué à la prise de Thébez (Nord de Sichem). Les tribus isolées l'une de l'autre retombèrent au pouvoir de leurs voisins. (Jud., VII-IX.) Dans le Sud, Juda en vint aux mains avec les Philistins, déjà maîtres de Tyr et de Sidon. Ce fut au temps de Samuel qu'Israël secoua le joug philistin.

Nous avons rempli notre programme en traçant de la sorte les caractères de la politique générale suivie par les Israélites dans les premiers temps de leur séjour en Canaan. Nous renvoyons pour les détails aux livres de Josué, des Juges, et aux sept premiers chapitres du premier livre de Samuel.

Nous donnons ici le schéma généalogique des peuplades apparentées aux Hébreux mentionnées dans les pages précédentes:



Avant d'entamer la période suivante, fixons notre attention sur la chronologie des Juges. Au premier livre des Rois, VI, 1, il est dit qu'il s'est écoulé quatre cent quatre-vingts ans (LXX : 440) depuis l'exode jusqu'au commencement de la construction du temple, la quatrième année de Salomon. Or, en additionnant toutes les dates fournies par le livre des Juges, on compte depuis l'oppression de Kouchan (Jud., III. 8) jusqu'à la judicature de Samson, (XVI, 31) quatre cent dix ans. Il manque les quarante années du désert, un minimum de vingt-cinq ans

pour Josué (d'après Josèphe, *Ant.* l. V, ch., 1, § 29), les quarante années d'Héli, quarante ans pour Saül (d'après Actes XIII, 21 et Josèphe, *Ant.*, l. VI, ch. 14, § 9), les quarante années de David, et les quatre premières de Salomon : ce qui fait cinq cent quatre-vingt dix-neuf ans. Il reste encore à compter la durée de la judicature de Samuel, nulle part donnée dans les Saints livres, mais néanmoins supposée assez longue, 1 Sam., VII, 15, et l'intervalle écoulé entre Josué et Othoniel qui fut probablement aussi de quarante ans. (Jud., III, 11). Cela nous fournit un chiffre de loin supérieur à celui de quatre cent quatre-vingt, donné par 1 Reg., VI, 1. Différentes explications ont été tentées.

On a suspecté l'authenticité du chiffre de 1 Reg., VI, 1. Nous avons déjà relevé la variante des LXX : 440. Mais ce qui frappe davantage, c'est le chiffre de Josèphe *Ant.*, l. VIII, ch. 3, § 1, et qui est de cinq cent quatre-vingt-douze ans pour cette période. Seulement, ne faut-il pas attribuer ce chiffre à un calcul personnel de Josèphe, qui devait avoir également remarqué l'incohérence des données bibliques ?

MM. Vigouroux et Pelt veulent résoudre la difficulté en établissant des synchronismes dans les oppressions et les judicatures; cela parait manifestement contraire à la pensée de l'auteur des Juges qui, même à propos des petits juges, établit un ordre rigoureux de succession. (III, 31, XI. 3, XII, 8, 11, 13.) (1).

La meilleure solution est celle qui repose sur les anciennes traditions juives et orientales, à savoir, d'admettre que l'auteur, qui devait bien se rendre compte de la disproportion qui existait entre ses chiffres, a systématiquement omis les années pendant lesquelles les Israélites ont subi l'oppression des nations étrangères au milieu desquelles ils habitaient, et qu'il a rejeté également dans son calcul les trois années du règne d'Abimélek, dû au crime, et les quarante années de Saül répudié par Jahvé.

On obtient alors le résultat suivant :

---

(1) M. Pelt reconnaît d'ailleurs lui-même la difficulté de ce système. Cfr. *Histoire de l'Ancien Testament*, vol. I, p. 353.

Désert (Num. XIV, 34)	40
Othoniel (Jud. III, 11) . . . . , .	40
Ehoud (Jud. III, 30)	80
Débora et Baraq (Jud. V, 32) . . .	40
Gédéon (Jud. VIII, 28)	40
Samson (Jud. XV, 20, XVI, 31) . .	20
Héli (1 Sam. IV, 18 d'après LXX) .	20
(« Texte massor. 40) .	
David (1 Reg. II, 11)	40
Au total	320 ans.

En plus, la somme fournie par les judicatures des petits juges et les quatre années de Salomon aboutit à quatre-vingts. Il reste alors quatre-vingts ans aussi pour Josué et Samuel et l'ensemble nous donne les quatre cent quatre-vingts de 1 Reg., VI, 1. (1)

Ce schéma présente un caractère particulier qui saute aux yeux; nous avons affaire notamment avec des périodes de vingt, quarante et quatre-vingts ans. Mais des chiffres pareils font comprendre la pensée de l'auteur, qui n'est pas de donner des nombres exacts, la nature ne marchant pas par étapes de vingt, quarante, quatre-vingts, mais de fournir des cycles ayant une valeur proportionnelle (2). Il n'y a donc pas moyen d'être fixé sur les dates historiques en se fiant à ces données là. Les tenants de l'opinion qui place l'exode sous Aménophis II s'emparent habituellement de ce chiffre de quatre cent quatre-vingts ; mais appuyer cette opinion sur une chronologie aussi factice que celle fournie par le livre des Juges, c'est se contenter d'un fondement peu stable.

La dernière solution, celle que proposent Moore et le Père Lagrange, satisfait incontestablement mieux que toutes celles qu'on avait tentées. Mais, quelle que soit celle qu'on adopte, on

---

(1) Remarquons que le nombre de 25 pour Josué est donné non par la Bible mais par Josephe, et qu'il ne peut être qu'un minimum : quant à la durée du ministère de Samuel, la Bible ne la mentionne nulle part.

(2) Voir MOORE *Judges* dans « *The international critical commentary* ». Edinburgh, Clark, 1908, pp. XXXVII ss.

LAGRANGE, *Le Livre des Juges*, Paris, Lecoffre, 1903, pp. XXXIX ss.

doit s'apercevoir que, tels qu'ils sont, les chiffres fournis par le texte sont inconciliables. Nous avons donc toute liberté de chercher une explication satisfaisante (1). Malgré tous les essais entrepris, nous ne sommes pas encore fixés sur la chronologie absolue du temps des Juges (2) et pas davantage de celui de l'exode. Il faut reconnaître que les données fixes nous échappent.

Indécise est la chronologie biblique pour la période des Juges; imprécise aussi la chronologie égyptienne pour les dix-huitième et dix-neuvième dynasties (3). S'il semble plus probable que l'exode ait eu lieu sous Ménephtah, il n'a pas encore été fourni de preuve convaincante pour l'arrêter entre telles dates précises du milieu du treizième siècle. Le Père Lagrange dit que tous les faits de l'histoire des Juges tiendraient aisément dans une période de deux cents ans. (*Op. laud.*, p. XLV.) Mettons deux cent cinquante ou trois cents ans ; il n'y a jusqu'à présent aucune donnée de l'égyptologie qui nous empêcherait d'antidater dans les mêmes proportions le règne de Ménephtah.

---

(1) C'est aussi l'avis des éditeurs de Crampon qui préconisent néanmoins l'explication par les synchronismes, tout en reconnaissant ne pouvoir déterminer ceux-ci. « Assigner une date précise aux événements de cette période nous paraît impossible ». *La Sainte Bible*, Tournai, Desclée, Tome II, p. 91.

(2) Nous rencontrerons plus loin des difficultés semblables pour la chronologie des règnes en Juda et Israël. Nous citerons alors l'opinion de Saint Jérôme sur les préoccupations de concilier pareilles divergences.

(3) Le *Guide to the Egyptian collections*, du British Museum, 1909, p. 186, donne six différents systèmes de chronologie proposés par des égyptologues de valeur :

	I	II	III	IV	V	VI
XVIIIe dyn.	1822	1655	1796	1703	1700	1580
XIXe »	1473	1326	1404	1462	1400	1320
XXe »	1279	1183	1195	1288	1200	1200

DEUXIÈME PÉRIODE

Depuis l'établissement de la Royauté jusqu'à la chute de Samarie en 722

DEUXIÈME PÉRIODE

Depuis l'établissement de la Royauté jusqu'à la chute de Samarie en 722

Tous les peuples sémites, qui de l'état nomade avaient passé à l'état sédentaire, avaient adopté le système de gouvernement monarchique. Les Hébreux aussi commençant à comprendre, que, pour se maintenir au milieu de peuplades hostiles, il leur fallait réunir leurs forces, sentirent le besoin d'avoir à leur tête un chef unique et une institution stable. Ils demandèrent à Samuel l'établissement de la royauté. (1 Sam., VIII-IX.)

Jusqu'alors Jahvé lui-même avait directement assumé la conduite de son peuple choisi. Il avait appelé Abraham, et soustrait les descendants du patriarche à la tyrannie égyptienne ; il leur avait communiqué son code d'alliance au Sinaï. Plus récemment, il avait suscité des Juges, pour tenir en quelque sorte, encore que de façon intermittente, la place du pouvoir central théocratique. (LAGRANGE, *Juges*, pp. 36, 37.) La demande parut donc témoigner d'un manque de confiance dans cette Providence spéciale, qui avait prouvé sa sollicitude constante pour la race élue. (1 Sam., VIII, 6-8.) Mais Dieu, pour disposer le cours des choses *fortiter sed suaviter*, laisse de préférence se déployer les énergies déposées dans les causes secondes; Il octroya aux Israélites l'organisation que les circonstances semblaient rendre nécessaire selon le calcul humain. (VIII, 22, IX, 16.)

Désormais une double autorité régira Israël : le sacerdoce et la royauté ; toutefois, Jahvé fera comprendre

par un organe dépendant directement de Lui qu'Il entend maintenir la théocratie comme régissant formellement son peuple. A côté du prophétisme organisé comme profession, et qui trahira trop souvent des visées de politique humaine, Dieu suscitera, par un ordre directement intimé à ses élus, des hommes qui rappelleront au peuple et même à ses rois et à ses prêtres, les exigences jalouses et saintes, qu'est en droit de poser Celui qui s'était choisi Israël pour son épouse. Il ne tolérera pas ce qu'Il appelle « ses prostitutions » et toujours Il lui fera entendre que Jahvé est le Dieu dont Israël est le peuple.

Saül. Après la défaite, infligée par Saül de Benjamin et Jonathas son fils, aux postes philistins de Gibéa et Michmas, Saül, que Dieu avait désigné (1 Sam., IX-X), devint roi, et son autorité s'étendit sur la nation entière, à l'Est sur Galaad, au Sud sur Juda (qui jusqu'alors avait dû subir le joug philistin) et sur les oppresseurs voisins : Moab, Ammon, Edom, Philistins, Amalécites et le royaume de Sobah.

Nous sommes arrivés à la première moitié du onzième siècle.

Parmi les fidèles serviteurs de Saül se trouvait David de Juda, qui se lia de l'amitié la plus étroite avec le fils du roi, Jonathas, au point que celui-ci « l'aima comme son âme ». (1 Sam., XVIII, 1, 3.) Saül, toutefois, fut jaloux des succès de celui que Jahvé avait destiné à lui succéder (1 Sam., XIII, XV, XVI), et David, pour échapper aux embûches de Saül, se retira un an et quatre mois chez les Philistins, dont le roi Akkis de Gath récompensa ses services en lui donnant Ziklag, au Sud-Ouest de Lachis. (1 Sam. XXVII.) Mais les Philistins, qui méditaient une campagne contre Israël, se méfièrent de David et forcèrent Akkis à le renvoyer. Il retournait à Ziklag, lorsqu'il apprit que les Amalécites avaient pillé sa ville; il les poursuivit et leur reprit tout le butin. Pendant ce temps les Philistins attaquèrent les tribus du centre. Saül et Jonathas furent défaits et tués au pied des monts de Gelboë dans la plaine de Jezréel. Cette défaite fut pleurée dans l'élégie de David sur Jonathas et Saül. (2 Sam., I.) « C'est un de ces morceaux qui portent avec eux le cachet de

l'authenticité ; la force et la délicatesse des sentiments, la beauté de leur expression, la rare saveur poétique et guerrière de tout le morceau se sentent suffisamment sans qu'il soit besoin d'un commentaire esthétique. » (DHORME, *Les livres de Samuel*, Paris, Gabalda, 1910, pp. 276 et 278).

Isbaal, fils de Saül, soutenu par les partisans de sa maison, fut établi roi sur toutes les tribus d'Israël, excepté la maison de Juda qui obéit à David. Celui-ci régna à Hébron sept ans et six mois. Mais Isbaal ayant été assassiné, toutes les tribus se soumirent à David.

David.

Les Philistins, inquiétés par cette réunion de tous les clans israélites, tentèrent plusieurs incursions ; ils furent défaits et perdirent leur capitale Gath (à l'Est d'Asdoud), ainsi que les villages de son ressort ; après quoi David s'empara de Jérusalem, la citadelle des Jébuséens, dont il fit sa capitale (1). Jérusalem était admirablement située et les Jébuséens en étaient bien conscients quand ils faisaient dire à David que les aveugles et les boiteux suffiraient à le repousser (2 Sam., V, 6). Elle ne comportait à ce moment là que la partie méridionale de la colline orientale (plus tard la ville englobera aussi la colline à l'occident du Tyropéon) « entre le mur S. actuel du Haram et l'escarpement qui domine le confluent des vallées du Tyropéon et du Cédron ». C'est dire que « ce coteau était enserré de toutes parts, le Nord excepté, par des vallées profondes ». (Cfr. VINCENT, *Jérusalem*, tome 1er, Paris, Gabalda, 1912, p. 163.) D'autre part, Jérusalem, à raison de sa position plus centrale, convenait mieux qu'Hébron comme capitale. Ces succès permirent à David de s'étendre encore. Il soumit Moab, défit Hadadézer de Sobah (qui lui-même avait assujetti le royaume syrien de Hamath), et les Iduméens, qui avaient profité de cette guerre ponr razzier Juda, furent anéantis dans la vallée du Sel, au Sud de la mer Morte. (2 Sam., VIII.)

M. Maspero (*Hist. anc.*, pp. 386-89) dit : « Quelques années d'une politique habile, avaient transformé les Hébreux

---

(1) Cfr. DHORME, *Les Livres de Samuel*, pp. 316, 317.

en conquérants. Leur autorité était respectée des bords de l'Oronte au torrent de l'Egypte, et aux rives de la mer Rouge. Moab, Edom, Ammon relevaient directement de leurs officiers; les Philistins fournissaient le froment et l'huile à la table royale; la Phénicie leur offrait ses bois précieux et leur prêtait ses artistes. Zobah, Hamath et les Etats de l'Aramée leur payaient redevance. Leur royaume en arrivait presque à être un empire, mais il était étriqué, mal né et peu viable... » Déjà sous David les Ammonites s'entendirent avec Hadadézer de Sobah et soulevèrent la Syrie. Mais ils furent défaits. La Syrie avait donc momentanément trouvé son maître. Définitivement dominateurs en Mésopotamie, les Assyriens (1) avaient essayé au commencement du XI[e] siècle d'étendre leur domination sur la Syrie; mais les Hittites confédérés non loin de Karkémisch avaient infligé vers 1060 à Ašournazirabal II une défaite qui pendant quelque temps devait tenir les Assyriens au delà de l'Euphrate. Ceux-ci ne songeaient donc pas en ce moment à intervenir sur les territoires syriens et l'Egypte usait les restes de son énergie d'autrefois dans des querelles intestines.

---

(1) Sous le règne de Samsou-ditana, dernier roi de la première dynastie babylonienne, une invasion de Hittites avait jeté le trouble dans les pays d'Akkad, et une autre dynastie dite « du pays de la mer » était montée sur le trône de Babylonie. Mais cette deuxième dynastie n'eut qu'une domination éphémère. Elle fut remplacée par les Kassites venus de l'Est, et Gandiš, qui conquit Babylone, inaugura cette nouvelle dynastie, laquelle commença vers 1800 et resta au pouvoir jusque vers 1178.

Les villes d'Ašour et de Ninive se rencontrent déjà dans le code de Hammourabi. Mais les premiers souverains assyriens en lutte contre les tribus indisciplinées voisines, n'ont guere laissé de vestiges de leur puissance. Avant le quinzième siècle, Babel et Ašour fixaient à l'amiable leurs domaines respectifs. Avec Adad-Nirari I (vers 1325-1290) commencent les textes historiques de quelque étendue, et Toukoulti-Ninib I d'Assyrie (vers 1260-1240) inaugura la série des annales des rois d'Assyrie, qui vont jusqu'à la chute de Ninive en 601. Toukoulti-Ninib est vainqueur de Babylone et sous Téglath-Phalasar I, vers 1100, la puissance du peuple assyrien est sans rivale. Mais l'expansion extérieure de l'Assyrie sera arrêtée encore quelque temps par l'opposition des races d'Asie Mineure: à plusieurs reprises ses voisins, surtout les Babyloniens, tâcheront de lui ravir sa suprématie; néanmoins ces moments de crise seront courts et longtemps elle en sortira victorieuse.

Tant que vécurent David et ses généraux, Joab surtout, les positions furent maintenues, mais les Hébreux préférèrent céder à leurs inclinations d'agriculteurs et retomber dans les petites rivalités de tribu à tribu. La puissance hébraïque devait cesser presque d'elle-même, sitôt ces grands chefs disparus. (Voir la carte du royaume hébreu à l'époque de David dans MASPERO, II, p. 732). A la fin de sa vie, David associa au trône Salomon, fils de Bethsabée, femme d'Urie le Hittite, aux dépens d'Adonias son quatrième fils, né de Khaggit. (1 Reg., I)

Salomon, par un mariage, s'allia avec le pharaon d'Egypte (1 Reg., III, 1) et, en guise de dot, les Egyptiens réduisirent à son profit la ville cananéenne de Gézer, libre jusque là. (IX, 16 ss.) Depuis l'époque de l'exode la Bible ne fait plus mention de l'Egypte. Après Ramsès III (qui d'après les inscriptions du temple de Medinet-Habu bâti par lui, fit sentir sa suzeraineté par ses campagnes dans la Syrie du Sud), le déclin de sa dynastie fut brusque. Les rivalités entre les dynasties thébaines et celles du delta, qui se manifestèrent sous la dynastie suivante (XXIe, 1080-950), doivent avoir empêché toute intervention efficace au dehors. Le papyrus Golenischeff, daté de la cinquième année du dernier Ramesside, — Ramsès XII (environ 1125), — nous apprend que Wenamon, un envoyé du pharaon-pontife Hrihor auprès de Zekarba'al, roi de Byblos, exige de celui-ci du bois du Liban pour la construction d'une barque d'Amon, sous prétexte que la terre et la mer et le Liban appartenaient à Amon, et par conséquent à l'Égypte. La réponse de Zekarba'al est raide : ses ancêtres n'ont jamais fourni que moyennant paiement, ce qui signifie que l'Egypte n'a pas de prétentions juridiques et politiques à émettre, qu'elle n'a qu'à traiter par voie commerciale. **Salomon.**

A l'époque de la royauté chez les Hébreux nous voyons les Egyptiens rentrer en scène. Le premier livre des Rois, XI, 14-22, nous parle d'un certain Addad de souche royale des Edomites, qui, lors d'une victoire de David, se réfugie chez le pharaon d'Egypte et finit par devenir son gendre. On peut conclure de là que l'Egypte n'était pas indifférente aux événements politiques de la Palestine et la suite de

l'histoire d'Israël nous en donnera la preuve manifeste (1).

Salomon témoigna des égards particuliers envers sa femme égyptienne, puisque nous voyons qu'il lui construit une habitation semblable à la sienne. (VII, 8.) Il bâtit le palais royal et le temple avec les matériaux que lui avait fournis en partie Hiram de Tyr. Il construit aussi le Millo. (IX, 9, 24,) Ce Millo est en relation avec la ville de David et on le bâtit pour protéger un endroit où la ville de David pouvait être accessible, car, en le construisant, Salomon ferme la brèche de la cité de David son père, et comble un gouffre ou une dépression compromettante pour la sécurité de la ville. (1 Reg., XI, 27.)

Au vers. 5 de 2 Chron., XXXII, le mot ἀνάλημμα rend l'hébreu מִלּוֹ. C'est une traduction heureuse qui doit signifier : « un remplissage », et de nom commun il peut être devenu nom propre. Le Millo était donc probablement une tour massive de matériaux entassés, supportant une autre tour habitée, système qui répond à celui de la construction des tours Phasael et Hippicus, telles que les décrit Josèphe. A l'entrée du Tyropéon, vers la porte actuelle des Maugrebins au Sud-Ouest du temple d'Hérode, il y avait un point faible pour la cité de David. C'est probablement à cet endroit que, insérée dans les remparts, cette tour aura été un point de défense du côté alors septentrional de la ville. Après Joas on ne parle plus du Millo; il disparait antérieurement à la captivité (2).

Salomon ne conserva pas intact le domaine de son père; l'Idumée se souleva contre lui; Rezon de Sobah s'empara de Damas. Mais Moab et Ammon se tinrent tranquilles et Tyr brigua l'alliance du roi de Juda. Il fut d'ailleurs habile administrateur; il fortifia plusieurs villes : Mageddo, Hazor (à l'Ouest du lac Houlé), Gézer, les deux Béthoron (au Nord-Ouest de Jérusalem), Tamar (au Sud d'Hébron); entoura Jérusalem de murailles, et, comme la situation de son royaume barrait la route de l'Afrique, — commandant ainsi les deux grands marchés du monde : l'Egypte et la Chaldée — outre les droits de

(1) Voir ALBRECHT ALT, *Israël und Aegypten*, Leipzig, Hinrichs, 1909, pp. 13-19.

(2) Une étude scientifique et exhaustive du Millo est donnée dans VINCENT, *Jérusalem*, tome I. Paris, Gabalda, 1912, pp. 171-187.

péage auxquels il astreignait les caravanes, il se réserva encore le monopole de divers produits égyptiens : fils, chars, chevaux (1). Il eut une flotte équipée par Hiram de Tyr à Eziongaber, qui alla chercher au pays d'Ophir (2) toutes sortes de produits rares et curieux.

David et Salomon avaient réduit les éléments du royaume de Juda en une masse homogène; mais le royaume qu'ils avaient édifié péniblement ne reposait que sur eux, comme nous l'avons fait remarquer, et eux avaient été favorisés par les circonstances.

Le Schisme. Roboam. Jéroboam.

Roboam, fils de Salomon, ne voulant pas libérer le peuple des charges que lui avait imposées Salomon, les tribus, à l'exception de celle de Juda, l'abandonnèrent et prirent pour roi Jéroboam. (1 Reg., XII, 1-24.). Celui-ci avait reçu d'Achias, le Voyant, l'annonce de sa future royauté; il s'enfuit aussitôt en Egypte auprès de Sheshonq et y demeura jusqu'à la mort de Salomon. (1 Reg., XI, 26 ss.) Celui-ci décédé, Jéroboam revint aussitôt et, une fois roi, bâtit Sichem et établit des veaux d'or à Dan et à Béthel. (1 Reg., XII, 25 ss.) On représenta souvent Jahvé en veau de Hadad, dieu principal de la Syrie, dont le nom propre a été remplacé par celui de Baal. Il est le Baal par excellence, le Baal du ciel et spécialement de l'orage (3). L'application de ces attributs à Jahvé était facile. (1 Reg., XII, 28.) Ne s'était-il pas manifesté au Sinaï au milieu des éclairs et des tonnerres? Aussi ce culte des veaux allait-il s'ancrer dans les mœurs de ce peuple charnel et matériel et les prophètes auront toujours à le désavouer (4). L'un des griefs

(1) MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 392.

(2) « On remplirait une bibliothèque rien qu'avec les traités qu'on a écrits sur l'emplacement du pays d'Ophir. On a voulu le placer en Arabie, sur la côte d'Afrique, en Perse, dans l'Inde, à Java, et jusqu'au Pérou. Les noms du bois d'Almoug,- des paons,- paraissent être d'origine indienne, et ont fait pencher la balance en faveur de l'Inde. Il se pourrait cependant qu'au lieu d'aller chercher ces objets dans l'Inde même, les matelots de Salomon les aient trouvés dans un des nombreux comptoirs de la côte d'Afrique, qui ont pu être en rapport avec l'Inde depuis une haute antiquité ». MASPERO, *Histoire ancienne*, pp. 392, 393, note 3.

(3) *E. R. S*[2]., p. 93.

(4) P. ex. Osée, XIII, 2. Cfr. VAN HOONACKER, *Les douze petits prophètes*, p. 120.

les plus graves imputés à Salomon fut l'introduction des fausses divinités, due à des motifs de harem; Roboam eut pour elles la même tolérance que son père.

La cinquième année de son règne nous assistons à une invasion de Sheshonq. (1 Reg., XIV, 25 ss., 2 Chron., XII.) Les documents nous manquent pour expliquer ce changement d'attitude de l'Egypte vis-à-vis du royaume hébreu. Nous avons déjà constaté l'accueil donné à Jéroboam à la fin du règne de Salomon par ce même Sheshonq; en ce moment la bonne entente est entièrement rompue. Changement de règne, et peut-être de dynastie (la vingt-deuxième était d'origine lybienne et s'était installée dans le delta en faisant de Bubaste sa résidence, pendant que Thèbes était en pleine décadence), manque d'obséquiosité de Salomon, soumission des Philistins au joug juif, autant de causes probables qui faisaient sentir à l'Egypte l'affaiblissement de son autorité et lui firent chercher une occasion nouvelle de la faire respecter (1). Roboam dut épuiser pour sa rançon le trésor du temple et du palais royal. « Ce ne fut ni périlleux, ni long, ni glorieux, mais il y avait deux cents ans et plus, remarque M. Maspero (II, pp. 772, 773), qu'un pharaon n'était revenu si riche des contrées situées au-delà de l'isthme ; l'Egypte entière estima que son maître avait fait merveille ». L'exploit fut enregistré sur la muraille Sud du temple d'Amon à Karnak ; on y voit le roi saisissant par la chevelure un groupe de Juifs vaincus (dont chacun représente une ville captive) et brandissant sur eux sa massue (2). Semblable expédition ne se renouvela d'ailleurs pas de sitôt.

Abias, Asa. Le successeur de Roboam, Abias, n'eut pas un long règne, mais son fils Asa règna 41 ans. (1 Reg., XV, 10.) Le second livre des Chroniques, XIV, nous parle d'une guerre qu'il dut faire contre les כּוּשִׁים et dont il sortit vainqueur. Si les pharaons des dix-huitième et dix-neuvième dynasties avaient dû à maintes reprises faire des incursions dans les petits royaumes de Palestine et de Syrie pour y maintenir leur suzeraineté, leurs

(1) Cfr. Alt, *op. laud.*, p. 25.
(2) Cfr. Baedeker, *Egypte*, 1908, p. 261.

successeurs de la vingt-deuxième, les Bubastides, virent celle-ci devenir purement théorique. Le silence des quelques inscriptions hiéroglyphiques de cette époque et celui des livres des Rois, après l'invasion de Sheshonq, sur toute intervention égyptienne en Palestine et en Syrie, donnent bien à entendre que les Egyptiens ne pouvaient guère songer à dépenser dans ces parages des forces, dont ils n'avaient que trop besoin dans le delta. Les prêtres thébains et les roitelets héracléopolitains, ainsi que ceux du delta, disputèrent à nouveau au pharaon une autorité trop autocrate; l'état se divisa derechef en petites principautés et la vingt-troisième dynastie tanite, si elle ne supplanta pas entièrement la précédente, semble du moins l'avoir coudoyée.

Lorsque par la bataille de Karkar en 854, les Assyriens voudront s'emparer de la Syrie, les Egyptiens ne figureront pas parmi les opposants (1).

Si d'une part on se dit que la puissance assyrienne n'était pas encore assez assise pour donner le ton à la Syrie et d'autre part qu'à ce moment l'Egypte a dû se désintéresser de la politique syrienne et palestinienne, on comprend que dans ces pays il y eut des puissances autochtones qui se soient renforcées et se soient disputées la domination de la Syrie.

Sur l'ensemble de cette situation semble donc trancher le récit de 2 Chron., XIV, où les LXX nous parlent d'une invasion éthiopiènne (Αἰθίοπες); et c'est en se basant sur cette interprétation que plusieurs auteurs ont vu dans le *Zérach* du récit des Chroniques, le successeur de Sheshonq : le pharaon Osorkon I. Mais, outre que cette interprétation évoquerait une situation qui semble en contradiction avec les circonstances historiques, telles qu'elles nous sont connues à cette époque sur l'Egypte et l'Ethiopie, il est à remarquer que l'ensemble repose sur une erreur de traduction. Il serait tout d'abord philologiquement difficile de retrouver dans זֶרַח Osorkon. Ensuite, dans כּוּשׁ et כּוּשִׁים il ne faut pas voir nécessairement l'Ethiopie et les Ethiopiens, mais bien la région de Cousch dans l'Arabie du Sud (2). Quant aux Lybiens de

(1) Maspero, III, p. 71, note 1.

(2) « Le plus souvent sous le nom de Chus, qu'on traduit par Ethiopie,

2 Chron., XVI, 8, ils doivent avoir été amenés par 2 Chron. XII, 3 (1). Un aperçu synthétique sur l'histoire des deux états juifs séparés nous aidera à mieux comprendre la portée des divers événements. M. Maspero s'est chargé de le tracer très nettement.

« Les deux royaumes subsistèrent donc. Juda, malgré sa petitesse, malgré son désastre récent, n'était pas trop inférieur au plus vaste Israël : David puis Salomon avaient pétri si énergiquement les éléments dont il se composait, Kaleb, Kaïn, Jerakhméel et les clans judéens, qu'ils les avaient réduits en une masse homogène, groupée autour d'une capitale et d'un sanctuaire magnifique, pénétrée d'une admiration et d'une fidélité profondes pour la famille qui l'avait faite ce qu'elle était. Le malheur ne refroidit point son zèle : il se serra autour de Roboam et de sa race avec une constance qui leur permit de durer, quand leurs rivaux plus riches s'usaient et se ruinaient sous leurs yeux. Jéroboam, en effet, et ses successeurs ne trouvèrent jamais dans leur peuple qu'un appui incertain et un dévouement médiocre; leur autorité se heurta sans cesse aux tendances séparatistes des tribus, et ils ne parvinrent à la maintenir que par la force. Jéroboam avait emprunté les cadres d'une armée aux garnisons éparses à travers le pays, et il en casernait les éléments les plus vigoureux dans sa résidence de Thirza lorsqu'il ne l'occupait pas à quelque entreprise contre Juda ou contre les Philistins. Ses descendants imitèrent son exemple, mais cet appareil militaire ne leur offrait que des garanties de sécurité médiocre. Ils étaient littéralement à la merci de leur garde, et ils ne régnaient qu'au gré de sa loyauté ou de

---

il faut entendre le pays qui est sur les côtes orientales de la mer Rouge et à la pointe de cette mer joignant l'Egypte...

« Le nom de Chus qu'on traduit d'ordinaire par Ethiopie se donne à trois pays différents les uns des autres : 1° au pays de Chus sur le fleuve Gehon (l'Araxe qui prend sa source dans les montagnes d'Arménie et se jette dans la mer Caspienne); 2° au pays de Chus sur la rive orientale de la mer Rouge; 3° au pays de Chus situé au dessus de la Thébaïde et de la Haute Egypte; et faute de distinguer ces termes on est souvent tombé dans des fautes considérables ». Sic CALMET, *Dict. hist.*, t. II, au mot *Ethiopie*, p. 444.

(1) Cfr. ALT, *op laud.*, pp. 36-39. — GESENIUS, *Hebräisches und Aramäisches Handwörterbuch*, 14me éd. Buhl. au mot כּוּשׁ.

ses caprices ; le premier ambitieux sans scrupule avait bientôt fait de débaucher ses camarades, un coup de poignard envoyait le souverain du moment rejoindre ses prédécesseurs dans la tombe, et le chef du complot s'asseyait sur le trône en son lieu. Les caractères propres à chacun des royaumes s'accusèrent aussitôt après la retraite des Egyptiens. La guerre s'alluma et se perpétua entre eux, sans trêve ni merci ». (MASPERO, II, pp. 775, 776).

Nadab, fils de Jéroboam, assiégeait Gibbethon, place forte que Philistins et Juifs se disputaient toujours (1), lorsqu'il fut assassiné par Basa après deux ans de règne. Celui-ci attaqua Asa de Juda (la trente-cinquième année du règne de ce dernier, 2 Chron., XV, 19), petit-fils de Roboam, et s'empara de Rama. Comme cette place commandait au Nord les routes qui aboutissaient à Jérusalem, elle était aux mains des Israélites (2) une capture de première importance contre le royaume du Sud ; aussi Basa eut-il soin de la fortifier. **Nadab Basa.**

Asa appela à son secours Ben-Hadad I de Damas (3) qui était d'abord allié de Basa (1 Reg., XV, 19). Le Syrien accepta

(1) La publication du « Palestine exploration found » : *Names and places in the Old and New Testament and apocrypha.* 3me édition. Londres, 1908, p. 69. identifie Gibbethon avec le village moderne de Kibbieh a l'Ouest de Timnathah ou Tibneh.

(2) Dans la suite jusqu'à la chute de Samarie, nous entendrons par Israélites ou Israël, à moins d'indication contraire, les habitants du royaume du Nord.

(3) Jusqu'au douzième siècle Damas avait été occupé par les Amorrhéens; les Araméens s'en étaient emparés alors.

Le royaume d'Aram-Soba (au Nord de la Palestine, entre l'Euphrate à l'Est et l'Oronte à l'Ouest) avait aspiré à l'hégémonie de la Syrie. Il perdit la partie contre David qui avait soumis les États du Hauran et ceux qui y confinaient : Maakah, Gessour, Damas. Mais David à peine mort, un certain Rezon les affranchit. Il avait fait ses premières armes sous Hadadézer, roi de Soba. Son maître battu, il guerroya pour son propre compte, prit Damas et recueillit la succession des princes de Soba dans les vallées du Litany et de l'Oronte. L'unité hébraïque rompue, il fit de Damas l'Etat prépondérant dans les régions du Sud et du centre. Tandis que les luttes intestines affaiblissaient Juda et Israel, les successeurs de Rezon, Tabrimmon puis Ben Hadad I s'agrandissaient en Coelé-Syrie, ils soumirent Hamath, les vallées du désert qui s'en vont au Nord-Est dans la direction de l'Euphrate et ils obligerent plusieurs des rois hittites à leur prêter hommage.

l'offre du roi de Juda et réduisit les villes de la Galilée. Asa démolit alors Rama et avec les débris il bâtit les deux citadelles de Mizpa et Géba. (1 Reg., XV, 18-22.)

Ela, Zamri, Omri

Après un règne de deux ans, Ela, fils de Basa, fut assassiné à Tirzah par Zamri qui commandait la moitié de sa cavalerie. En ce moment l'armée d'Israël était en guerre avec les Philistins devant Gibbethon. Elle acclama comme chef Omri, et Zamri, après un règne éphémère de sept jours, mit le feu au palais royal à Tirzah et s'y brûla.

Omri eut à lutter d'abord pendant quatre ans contre un compétiteur de nom Thibni, fils de Ginath. (1 Reg., XVI,, 8-22.) Sichem (1 Reg., XII, 25), Tirzah (1 Reg., XV, 21) Pnouel (1 Reg., XII, 25, rive gauche du Jabbok), Rama (XV, 17) avaient tour à tour servi de résidence aux rois d'Israël. Après avoir résidé pendant six ans à Tirzah, Omri s'installa au Nord-Ouest de Sichem et du mont Ebal et bâtit Samarie (1 Reg., XVI, 24), qui devint, grâce à sa position, le centre de résistance en Israël. Elle s'étalait (1) sur la croupe d'une colline arrondie, qui se dressait au centre d'un bassin large et profond et se reliait aux hauteurs environnantes par une crête étroite. « L'acropole de la ville antique », dit Guérin (2), « s'élève comme par étages successifs, avec des rampes doucement ménagées, jusqu'à un plateau supérieur d'où la vue est très étendue. »

Il est probable, à juger d'après 1 Reg., XVI, 25-26, qu'Omri éleva un temple à Jahvé, représenté par le veau d'or. (Cfr. Amos, VIII, 14.) Omri se vit enlever plusieurs villes de Galaad, entre autres Ramoth, qui surveillait les gués du Jabbok et du Jourdain, par Ben Hadad I et arracher par les Syriens un quartier spécial de Samarie où ils pouvaient exercer leurs métiers et adorer leurs dieux sans contrainte. (1 Reg., XX, 34.) Pour se dédommager, il établit sa suprématie sur Juda. Il soumit les cantons du Sud-Ouest, perdus depuis Salomon, conquit le pays de Madaba et imposa à Moab un fort tribut, comme

---

(1) MASPERO, II, p. 780.
(2) *La Terre Sainte*. .. I[re] partie, Plon-Nourrit, Paris, 1884. p. 270.

nous l'apprend la stèle de Mésa. (Voir plus loin) (1.) Il maria son fils Achab à Jézabel, fille d'Ithobaal, roi de Tyr. Cette alliance devait donner aux deux États la persuasion que leurs relations resteraient amicales, ce qui constituait une sécurité pour l'un et l'autre.

Les lettres de Tell-el-Amarna nous parlent de Tyr, Sidon, Byblos, et nous montrent la Phénicie dans les mêmes rapports de vassalité, plus ou moins réelle, que ceux des autres peuples palestiniens. Comme eux, elle se rendit indépendante de l'Egypte vers l'époque de l'occupation israélite et sa marine cingla en dominatrice les côtes de la Méditerranée, non seulement pour y établir des comptoirs, mais pour y occuper le sol, même assez avant dans les terres. Nous avons vu que ce sont les Phéniciens qui fondèrent Carthage (au huitième siècle) (2). Après Hiram I, qui avait porté la grandeur de Tyr à son apogée, le même esprit de discorde qui agitait les Hébreux avait soufflé sur elle. Le successeur d'Ḥiram, Baalbézer, régna six ans; Abdastart qui vint après lui périt dans une émeute : les quatre enfants de la nourrice d'Abdastart tuèrent celui-ci, leur frère de lait, et déférèrent la couronne à l'aîné d'entre eux. Ils restèrent douze ans au pouvoir; leur administration brutale et maladroite fit émigrer l'aristocratie dans les colonies d'outre-mer qu'ils soulevèrent contre la métropole. Une révolution chassa l'usurpateur et rappela l'ancienne lignée royale, sans restituer à Tyr la tranquillité dont elle avait besoin. Les trois fils survivants de Baalbézer: Méthouastart, Astarym et Phellès, se succédèrent rapidement et le dernier périt après huit mois, assassiné par son cousin Ithobaal. Celui-ci saisit avec empressement l'offre d'Omri. Les Israélites (tribus du Nord et du centre) jusqu'alors réfractaires au mouvement de civilisation matérielle, se policèrent au contact de Jézabel, au moins dans les classes supérieures et la bourgeoisie; la royauté devint un peu moins pay- **Tyr.**

(1) La réputation d'Omri fut telle que lors même qu'aura disparu sa lignée, les Assyriens désigneront encore le royaume d'Israël du nom de « Bit-Umri ».

(2) LAGRANGE, *E. R. S*[2]., pp. 57-59.

sanne et se rapprocha davantage de ce qu'elle était dans les autres monarchies syriennes, à Damas, à Hamath, à Sidon, à Tyr et dans Juda. Jézabel introduisit le culte des divinités phéniciennes qui eurent leurs temples et leurs bois sacrés à Samarie (1). Ces cultes suscitèrent la violente opposition du

---

(1) Au premier rang se trouvent les *baals*, dieux locaux considérés comme exerçant une domination réelle sur les endroits où ils étaient honorés : Baal Sidon, Baal-Libanon, Baal-Hermon. Les baals des montagnes et des sources sont fréquents. Parfois aussi le baal est déterminé par une épithète et, comme tel, s'entend de celui qui possède certaines qualités et préside à certaines actions, par exemple : Baal-Marphé ou Baal guérisseur; Baal-Zeboub ou Baal chasse-mouches; Baal-Marqod ou Baal qui préside aux danses sacrées.

Le dieu cananéen *Hadad* est, de l'aveu de tous, le dieu principal de la Syrie. Il est le baal par excellence, le baal du ciel, et spécialement le dieu de l'orage, d'où son surnom de Rammân ou Tonitruant. Or la Bible parle souvent d'un baal par excellence, que rien n'oblige à regarder comme le propre baal de Tyr, et dont les attributs ressemblaient assez à ceux de Jahvé, dieu du ciel, pour qu'on ait mêlé au culte de Jahvé, le culte de Baal, et même représenté Jahvé sous l'image d'un taureau ; le taureau de Hadad. C'était pour les Egyptiens le dieu par excellence des Asiatiques ou des Sémites de l'Ouest. (*E. R. S*[2]. pp. 83-97.)

Vient ensuite le dieu *M L K* que la bible réprouve comme une fausse divinité et dont le culte se caractérise par les sacrifices humains et les sacrifices par le feu. (Lev., XVIII, 21, XX, 2-5 ; 2 Reg., XXIII, 10 ; Jér. XXXII, 35.)

Il est incontestable que le nom de « melek » מָלַךְ : régner) est à l'origine un nom commun; mais il est devenu, plus encore que le baal, le nom d'un dieu particulier et il a été ponctué par les Massorètes « Molek », sur le thème « Bocheth » : objet infâme. (LXX, Μολὸχ.) Il désigne cette divinité sinistre du monde inférieur, du schéol, censée peupler son empire par la maladie, la peste, la famine, la guerre, qui ne lâchait prise que lorsque des victimes de choix lui étaient offertes avant le temps normal de leur décès, par conséquent toutes jeunes. Les sacrifices humains étaient d'ailleurs considérés par les Hébreux comme un usage des Cananéens. C'est chez ces derniers que nous trouvons des traces assez évidentes de la personnalité de ce dieu, dont la prononciation « Milk » nous est revélée dans les lettres de Tell-el-Amarna. Milk avait un rapport spécial avec Byblos. Les auteurs classiques ont fréquemment noté la coutume barbare des Phéniciens et des Carthaginois d'immoler les enfants par le feu. (*E. R. S*[2]., pp. 99-109.)

Achéra-Astarté. Comme il y a un maître, il y a une maîtresse; pour tous les Sémites la déesse est surtout la dame, comme le dieu était le seigneur : Baal.

Achéra dans la Bible est le nom d'une déesse et aussi d'un pieu sacré. Achéra était une déesse cananéenne dont le culte fut connu à Babylone, au moins dès les temps d'Hammourabi, et c'est précisément au pays de Canaan, dans les lettres de Tell-el-Amarna que le nom de la déesse a

prophète Élie de Thisbé et de son disciple Élisée. (1 Reg., XVII-XIX, XXI, 17-29, 2 Reg. I-II, 14.)

A la mort de Ben Hadad I, Achab rompit son vasselage et battit le nouveau roi de Damas Adadidri (aussi appelé Ben-Hadad dans la Bible) (1) à deux reprises, une première fois sous les murs de Samarie, que le roi de Damas était venu assiéger avec trente-deux rois, des chevaux et des chars innombrables, alors que Achab n'avait que sept mille hommes à lui opposer, — et l'année suivante, dans la plaine de Jezréel, **Achab**

---

d'abord été relevé. Ses origines, pour obscures qu'elles soient, sont liées à celles du dieu Achour. Celui-ci a eu de hautes destinées comme la divinité suprême de la puissante monarchie assyrienne, mais il a complètement disparu avec celle-ci.

Considérée comme presque étrangère, — car dès le temps d'Hammourabi elle est spécialement déesse des pays occidentaux, du pays de Canaan, — n'étant d'ailleurs qu'un doublet du dieu Achour, simplement compagne du dieu sans personnalité bien distincte, elle s'effaça encore plus tôt que le dieu, et à l'époque où nous transportent les livres bibliques, la confusion entre Achéra et Astarté, commencée au temps d'el-Amarna, devait avoir été complète; son nom d'Achéra n'était guère plus usité que comme une épithète d'Astarté, la grande déesse cananéenne.

Celle-ci figure, d'après la vocalisation massorétique, sous le nom de « Achtoreth » vocalisé également comme « Bocheth »; les cunéiformes ont Astartu, rendu par LXX 'Ἀστάρτη. Elle paraît dans la Bible comme la divinité spéciale des Sidoniens (1 Reg., XI,5,33; 2 Reg., XXIII, 13.) D'après 1 Sam., XXXI, 10, nous retrouvons son culte chez les Philistins.

Déesse de la guerre et de l'amour, son culte comportait les prostitutions sacrées et l'institution des hiérodules mâles. La déesse-poisson d'Ascalon Dercéto ou Atargatis, associée au dieu-poisson Dagon, à Azot (1 Sam., V, 3, 4), en est une modalité. Elle est le pendant de l'Istar assyrienne, de l'Aphrodite grecque, de la planète Vénus, et ce culte de l'étoile du matin persista chez les Arabes jusqu'à l'aurore de l'Islam. (*E. R. S*2., pp. 119-140.)

Quant à *l'Achéra : pieu-sacré*, c'est un accessoire du culte, non l'objet du culte. C'est un tronc ou pieu sacré placé près de l'autel, non pas un bois sacré, comme le veulent les LXX : τὰ ἄλση et la Vulgate : « idolum luci » et « luci ». Ce pieu sacré qui porte le nom de la déesse doit être symbolique; le plus vraisemblablement l'Achéra était une sorte de xoanon grossier, une image de la déesse dont la tête était peut-être à peine ébauchée et dont le corps était un pieu fiché en terre; comme la stèle ou le bétyle a pu devenir le symbole du baal, l'Achéra figurait la déesse qui lui était unie. (*E. R. S*2., pp. 169-180, 194 ss., 197 ss.)

(1) Voici la série des rois de Damas mêlés aux événements bibliques :

Hezion, probablement identique à *Rezon* (1 Reg., XI, 23), fondateur de

près d'Aphek. Les Juifs eurent le droit d'occuper à Damas un quartier particulier (comme les Damasquins en avaient un à Samarie) et promesse fut faite de rendre les villes enlevées jadis par Ben Hadad I. (1 Reg., XX.) Toutefois, les citadelles de la Pérée qui auraient dû être restituées aux Israélites ne semblent pas avoir cessé d'être la possession des Damasquins et Ramoth de Gilead continua d'inquiéter le royaume d'Israël comme auparavant.

Damas demeurait, malgré tout, l'État prépondérant de la Syrie; elle paraissait être en bonne voie d'opérer à son profit cette concentration du pays que ni les Hittites, ni les Philistins, ni les Hébreux n'avaient réussi à réaliser. Sa position géographique lui donnait des avantages appréciables, mais les peuples assyro-babyloniens vont l'empêcher de maintenir son hégémonie (1). Avec Salmanasar III d'Assyrie (860-825), ce pays avait commencé à reprendre le dessus. Cinq années lui suffirent pour anéantir l'Adini (Nord-Est d'Alep), entamer l'Ourartou (au Nord du lac Van) et confirmer dans l'obéissance les États tributaires de la Syrie, mais Damas et Babylone étaient demeurées indemnes. Adadidri, malgré son échec contre

la dynastie. C'est ce Rezon qui avait fait ses premières armes sous Hadadézer de Soba, battu par David.

Tab-Rimmon. (1 Reg., XV, 18.)

Ben-Hadad I, contemporain d'Asa et de Basa. (1 Reg. XV, 16 ss.)

Hadadézer ou Hadadidri, contemporain de Salmanasar et d'Achab, mort vers 845-842, nommé Ben-Hadad dans 1 Reg., XX.

Hazaël l'usurpateur (1 Reg., XIX, 15 et 2 Reg., VIII, 28), contemporain de Salmanasar et des rois d'Israël Joram et Jéhu.

Ben-Hadad II, son fils (2 Reg., XIII, 24), le contemporain du roi d'Israël Joas.

Mariah.......

Ben-Hadad III.

Rezon II.

Hadadézer, contemporain d'Achab, est bien le même que le prédécesseur de Hazaël. Il est le roi de Damas qui lutta à Karkar contre Salmanasar en 854. En effet, avec lui A-ka-ab-bu est mentionné avec deux mille chars et dix mille soldats. Or les inscriptions assyriennes prouvent qu'il n'y a pas d'intermédiaire entre Hadadézer et Hazaël. Donc le Ben-Hadad de 1 Reg., XX, est bien Hadadézer. C'est parce qu'il était roi de Damas que le récit biblique l'appelle Ben Hadad, nom qui devenait une espèce d'appellation générique.

(1) Voir sur la forte situation de Damas : MASPERO, II, pp. 787, 788.

Achab I Reg., XX, disposait néanmoins d'une puissance inquiétante : seigneur immédiat de la Coelé-Syrie et du Hauran, il avait pu rassembler autour de lui dans une confédération plus ou moins précaire Hamath, Israël, Ammon, des hordes d'Arabes et d'Iduméens, Arad et les principautés de la Phénicie septentrionale : Ousanata, Shianou, Irkanata. Douze souverains avec Adadidri se trouvèrent ainsi avoir une armée de près de cent mille hommes. Si ces divers peuples s'entendaient à constituer un empire unique, l'Assyrie allait avoir un puissant rival. Salmanasar III sortit de Ninive le 14 Iyâr (avril-mai) 854, reçut sur son passage la soumission de diverses peuplades, et se heurta à l'armée d'Adadidri à Karkar (près de l'Oronte, au Nord de Hamath ? site occupé probablement plus tard par Apamée). Deux mille chars et dix mille Hébreux d'Achab prêtèrent main-forte à Adadidri (1). Quoique Salmanasar s'attribuât la victoire, l'action dut demeurer assez indécise.

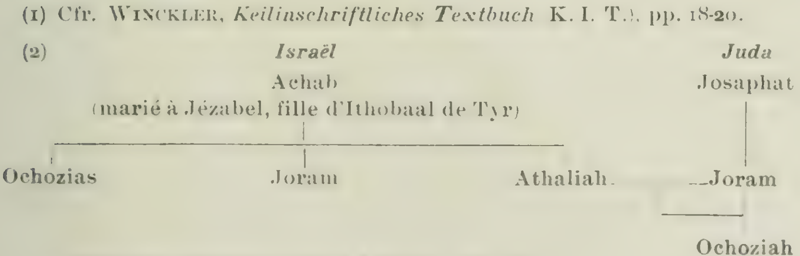
A la suite de cette bataille, il eut à réprimer des révoltes des Khâti et des Araméens ; il dut d'ailleurs renoncer au tribut payé par la Syrie. De 853 à 851, Salmanasar intervint dans des disputes de dynasties en Babylonie, et si pendant ces démêlés intérieurs de Salmanasar, les Khâti se fussent alliés à Damas, ils auraient pu espérer rester délivrés de l'Assyrie. Ils eurent le tort de s'isoler.

Josaphat et Joram de Juda.

Josaphat de Juda (qui avait succédé à son père Asa), maria son fils Joram avec Athaliah, fille d'Achab, et il accompagna celui-ci sous les murs de Ramoth-Gilead, qu'il s'agissait de reprendre à Adadidri, vu qu'elle avait été négligée dans la restitution des villes juives (2). Malgré le déguisement auquel

(1) Cfr. WINCKLER, *Keilinschriftliches Textbuch* K. I. T.), pp. 18-20.

(2)



Achab eut recours pour distraire de sa personne l'attention des Syriens, il fut tué et son armée défaite : Israël redevint vassal, probablement aux conditions antérieures à la bataille d'Aphec. Les royaumes d'Israël et de Juda eurent de nouveau à fournir leurs contingents habituels à Hadadézer dans ses luttes contre l'Assyrie.

Le règne de Josaphat de Juda marque une période de prospérité pour le royaume du Sud. Le premier livre des Rois nous donne à son sujet assez peu de détails (XXII, 41-51); mais le second livre des Chroniques est plus riche en informations. (XVII-XX.)

Josaphat se fortifia contre le royaume du Nord, reçut le tribut des Philistins et des Arabes, fit disparaître les hauts lieux et les Astartés, enseigner la loi dans les villes de Juda et observer la justice en établissant des juges équitables. Il triompha des Moabites et Ammonites qui avaient tenté de lui faire la guerre. Quant aux Edomites, un gouverneur (du royaume de Juda) les administrait en son nom.

Ochozias et Joram d'Israël.

Il équipa une flotte pour aller chercher de l'or au pays d'Ophir, comme l'avait fait jadis Salomon (1 Reg., IX, 26-28), mais l'entreprise avorta dès les débuts, les vaisseaux s'étant brisés à Eziongaber. Il s'allia avec Joram, fils et deuxième successeur d'Achab (le règne de son premier fils Ochozias ne fut qu'une maladie d'un an ou deux), dans une expédition contre Mésa, roi de Moab, qui, à la mort d'Achab, avait refusé de continuer son tribut annuel de cent mille agneaux et de cent mille béliers avec leurs toisons. Nous venons de voir qu'Edom était sous la mouvance de Juda; c'est par ce territoire que passent les armées israélites (2 Reg., III, 8) pour tourner la mer Morte, passer l'Ouadi-el-Hésa, dans le Ghòr, et gagner les plateaux en vue d'attaquer Kir Moab (Kérak).

La recension grecque de Lucien (1) donne comme allié de Joram le roi Ochozias de Juda, deuxième successeur de Josaphat; cela étant, on doit supposer qu'Edom, récemment affran-

(1) Le choix des leçons du texte fait dans sa recension par Lucien de Samosate, suppose un texte hébreu supérieur au texte massorétique et différent aussi de celui qu'eurent sous les yeux les traducteurs alexandrins (LXX.)

chi, et qui s'était donné un roi (2 Reg., VIII, 20), mais fut ultérieurement battu par Joram de Juda, ne crut pas prudent de s'opposer aux desseins des deux rois de Juda et d'Israël. Cette dernière hypothèse pourrait trouver un appui dans le fait que Mésa (d'après 2 Reg., III, 26) semble compter sur les complaisances secrètes du roi d'Edom. L'issue de cette campagne reste mystérieuse. Après avoir failli périr de soif, l'armée des trois rois confédérés commença par dévaster le territoire ennemi; puis la Bible nous fait le récit suivant : « Quand le roi de Moab vit qu'il avait le dessous dans le combat, il prit avec lui sept cents hommes, l'épée nue à la main pour se frayer un passage jusqu'au roi d'Edom ; mais ils ne purent y réussir. Prenant alors son fils premier-né, qui devait régner à sa place, il l'offrit en holocauste sur la muraille. Et une grande indignation s'empara d'Israël et ils s'éloignèrent du roi de Moab et retournèrent dans leur pays. » (2 Reg., III, 26, 27.) D'autre part, Mésa dans sa stèle semble taire allusion à ce drame, quand il dit (1): « J'ai fait ce sanctuaire à Camos de Qorkha en signe de salut, car il m'a sauvé de toutes mes chutes et m'a fait triompher de tous mes ennemis ». Peut-être, dit le Père Lagrange, les Moabites combattirent-ils dès lors avec l'énergie du désespoir; peut-être les Israélites redoutèrent-ils l'efficacité de l'horrible sacrifice; élevés depuis le règne d'Achab dans des idées à moitié païennes, ils ont pu craindre, non point que Camos se

(1) Découverte en 1868 à Diban par le Rév. Klein, de la mission protestante de Jérusalem, la stèle se trouve aujourd'hui reconstituée au Musée du Louvre par les soins de M. Clermont-Ganneau (on peut en voir un moulage au Musée biblique de l'Université catholique de Louvain) ; les Arabes l'avaient cassée, croyant que ce « Maktoub » ou inscription recelait des trésors. Intacte, la pierre mesurait 1m13 de hauteur, 0m70 de largeur et 0m35 d'épaisseur. Le roi Mésa de Moab raconte comment il délivra son pays du joug israélite sous le fils (= petit-fils) d'Omri, cfr., 2 Reg. III, pp. 4 ss., qui, lui, l'avait asservi pendant quarante ans ; et énumère les constructions qu'il a fait exécuter en partie par les prisonniers d'Israël. Voir texte dans Lidzbarski. *Altsemitische Texte*, 1stes Heft TÖPELMANN GIESSEN, 1907, pp. 5 ss.

Notes philologiques et critiques dans Rev. Bibl., 1901, pp. 25-36. LAGRANGE. *L'inscription de Mesa*.

Déductions historiques dans *Dict. biblique* au mot *Mesa*, par LAGRANGE.

Nous donnons en appendice la traduction de la stèle d'après LAGRANGE, Rev. Bibl., 1901, pp. 524, 525.

mît en colère contre eux, mais que Jahvé, auquel ils ne pouvaient offrir des victimes humaines, se trouvât dans cet état d'infériorité que les anciens coloraient publiquement en disant que leur dieu était en colère. Si on admet (d'après la recension de Lucien) que le roi de Juda était Ochozias, il est le plus simple de supposer que le retrait brusque de l'armée juive était occasionné par l'annonce d'une nouvelle attaque syrienne (1). En effet, nous savons que vers la fin du règne de Joram d'Israël, alors que régnait en Juda, Ochozias (2), Adadidri vint encore une fois assiéger Samarie, qu'il réduisit à toute extrémité (3). Le prophète Elisée en prédit la délivrance. Le bruit se répandit dans le camp syrien que des armées du Mousri (4) et des armées hittites venaient au secours des Israélites. (Voir Alt, *op. laud.* p. 39.) A cette nouvelle les Syriens s'enfuirent en hâte, abandonnant leur campement avec tous les vivres et toutes les munitions qu'il contenait. (2 Reg., VI-VII.) Peu après, Adadidri fut étouffé par un de ses intimes, Hazaël, après trente années d'un règne qui n'avait pas été sans

---

(1) Rev. Bibl., 1901. LAGRANGE, *L'inscription de Mésa*, p. 545.

(2) A Josaphat succéda son fils Joram qui commença par tuer tous ses frères et rétablir les hauts-lieux. Les Edomites essayèrent de secouer son joug ; les Philistins et les Arabes couschites firent invasion dans son royaume et lui-même mourut d'une maladie d'entrailles, après huit ans de règne (2 Chron.. XXI). Son fils Ochozias lui succéda.

(3) Ces événements doivent se passer entre la bataille de Karkar en 854 et l'année 842, car alors Salmanasar est en lutte avec Hazaël le successeur d'Hadadidri.

(4) 1 Reg., X., 28 ss , 2 Chron. I, 16 ss., IX, 28, nous racontent que Salomon tirait tous ses chevaux מִמִּצְרַיִם. D'ordinaire on a vu dans cette désignation l'Égypte. Seulement à deux reprises : 1 Reg. X, 28 et 2 Chron. I, 16 on trouve adjointe la mention מִקְוֵה et WINCKLER : (*Alttestamentliche Untersuchungen* pp. 173 ss.) propose d'entendre par Misraïm le pays de Mousri (comme KITTEL propose de lire 1 Reg., X, 28 מִמִּצְרִי). Il s'agira donc du pays cilicien de Mousri ce qui semble bien prouvé par cette adjonction de la localité de Kue, connue par les inscriptions assyriennes et qui se trouve dans le voisinage du pays de Mousri dans la Syrie du Nord. (Cfr. Alt, *op. laud.*, pp. 23-24). Le site du pays de Kue (il a été déterminé par Schrader) était la plaine de Cilicie, depuis l'Amanus jusqu'aux monts de la Kêtis, y compris la grande ville de Tarse. D'après Fr. LENORMANT, les passages 1 Reg., X, 28, et 2 Chron., I, 16, en parlent au temps de Salomon. Cfr. MASPERO, II, p. 590, note 3.

gloire. Il avait, en effet, noué d'étroites relations avec Hamath et la Phénicie, dominé trente-deux rois vassaux et résisté vaillamment aux Assyriens; s'il n'avait pas conquis la Palestine entière, il avait au moins soumis presque tout le pays de Galaad, entre le Hauran et la frontière de Moab (1).

Hazael n'hérita pas toutefois de l'autorité qui s'était attachée à son prédécesseur: les textes assyriens nous le montrent isolé des confédérés d'autrefois; Hamath, Arad, les peuples du Nord désertèrent la ligue (2). Joram d'Israël et Ochozias de Juda (qui venait de succéder à Joram de Juda) crurent le moment favorable pour renouveler contre Ramoth-Giléad la tentative de leurs prédécesseurs. Joram est blessé et se retire au palais de la plaine de Jezréel pour guérir ses blessures. Pendant qu'Ochozias va l'y visiter, Jéhu, capitaine de l'armée d'Israël, campé devant Ramoth-Giléad est oint roi par le prophète Elisée. Aussitôt il se met à la tète d'une petite troupe, et se dirige vers la résidence du roi d'Israël. Se rendant compte de ce qui se passe, celui-ci veut fuir, mais tombe percé d'une flèche; Ochozias est blessé lui aussi et s'en va mourir à Mageddo. Entré dans Jezréel, Jéhu fit jeter Jézabel, mère de Joram, de la fenètre du palais, d'où elle le narguait, et foula aux pieds son cadavre. C'était l'accomplissement de la prédiction du prophète Elie. (1 Reg., XXI, 23.)

Ochozias de Juda.

Jéhu.

Cette exécution faite, Jéhu donna l'ordre d'exterminer toute la famille d'Achab qui restait à Samarie, au nombre de soixante-dix princes, ainsi que tous ses familiers. Tous les prêtres et adorateurs de Baal furent massacrés, et le culte de Jahvé reprit ses droits; toutefois, il fut pratiqué sous la forme que lui avait imprimée Jéroboam, celle des veaux d'or, dans les sanctuaires de Béthel et de Dan.

Mais, tandis que la religion de Jahvé triomphait dans Samarie, Baal s'installa à Jérusalem, où la mort d'Ochozias avait provoqué un drame semblable à celui qui se déroulait à Samarie. Athalie, fille de Jézabel, épouse de Joram de Juda et mère d'Ochozias de Juda, apprenant la mort de son fils, extermina

Athalie et Joas de Juda.

(1) Maspero, *Histoire ancienne*, p. 443

(2) Maspero, III, p. 83.

les restes de la race de Josaphat et saisit le pouvoir. Grâce, toutefois, à Joschéba, la sœur du roi Ochozias, le fils de celui-ci, Joas, fut soustrait au massacre. Avec l'avènement d'Athalie, le culte de Baal supplanta celui de Jahvé. Mais les menées de l'impie lui valurent la haine du peuple. La septième année de son règne, le grand prêtre Joïada révéla aux chefs militaires l'existence du jeune Joas. Celui-ci fut reconnu comme roi légitime et l'intruse mise à mort. Comme le jeune roi n'avait que sept ans, la régence fut tenue par les prêtres. (2 Reg., VIII-XI.)

Le bruit de ces événements avait-il attiré l'attention de Salmanasar? Toujours est-il qu'en 842 l'Assyrien vint en Syrie et présenta sur le Sanir la bataille à Hazaël, privé maintenant de tous ses alliés. Celui-ci essuya une rude défaite, mais put encore se replier en bon ordre sur Damas que le vainqueur ne parvint pas à forcer. Il se dédommagea en dévastant la banlieue, qui, enrichie par un siècle de paix, fournit un butin presque incalculable. De là, le vainqueur descendit en Phénicie, où il reçut l'hommage de Tyr, de Sidon et de Jéhu. Ce furent les premiers rapports directs d'Israël avec Ašour, et Salmanasar les immortalisa avec d'autres de ses exploits sur « l'obélisque noir » conservé au British Museum (1).

En 839, les Assyriens revinrent à la charge, mais Ḥazaël ne se confia plus dans les opérations en masse; il préféra le système des engagements partiels et imprévus, et ne perdit que quelques villes. Salmanasar se rejeta alors sur la Phénicie pour rentrer ensuite en Mésopotamie (2). Salmanasar avait abattu le royaume de la Syrie centrale, comme son père avait conquis la Syrie du Nord. Le rêve d'hégémonie syrienne était dissipé: humiliée par les Assyriens, Damas va se dédommager sur les Juifs; mais un siècle encore et « l'on portera le reste des richesses de Damas devant le roi d'Assyrie ». (Is., VIII, 4.) En attendant, Jéhu fut battu depuis le Jourdain jusqu'au soleil levant, et Hazaël soumit tout le pays de Galaad, les Gadites,

---

(1) Voir British Museum, *A guide to the babylonian and assyrian antiquities*, 1908, pp. 29-30, and plate XIV.

Le Musée biblique de l'Université de Louvain en possède un moulage.

(2) Maspero, III, pp. 85-87.

les Manassites, depuis Aroer sur le torrent de l'Arnon jusqu'à Galaad et à Basan. (2 Reg., X, 32-33.) En Juda, Joas s'appliqua pendant la première partie de son règne, de quarante ans, à réparer le temple ravagé par Athalie, en y employant l'argent des offrandes. Mais après la mort du grand prêtre Joiada, on en revint publiquement au culte des Astartés et des idoles ; le grand prêtre Zacharie, fils de Joiada, pour avoir osé reprocher au peuple ses transgressions, fut lapidé par ordre du roi dans le parvis de la maison de Jahvé.

Menacé par Hazaël, qui avait pénétré jusqu'à Geth, dont il s'était emparé en traversant le royaume vassal d'Israël, Joas acheta de lui la paix au prix des trésors du temple et du palais royal, accumulés par Josaphat, Joram et Ochozias. Dès lors, Juda fut un vassal direct de Damas.

Peu après ce désastre, le meurtre récent de Zacharie fit éclore une conspiration contre Joas, et ses serviteurs le tuèrent dans son lit. (2 Reg., XII et 2 Chron., XXIV.)

Joachaz.

Dans le royaume d'Israël, Joachaz, fils de Jéhu, fut à tel point l'esclave de Hazaël et de son fils, Ben-Hadad II, qu'il lui fut défendu d'entretenir des soldats au delà du strict nécessaire à sa sûreté : dix mille fantassins, cinquante cavaliers et dix chars. (2 Reg., XIII, 1-7.)

Si donc Damas payait tribut à l'Assyrie, tous les pays de la Syrie méridionale, sauf peut-être Moab, le payaient à Damas. Aussi, tant que Hazaël vécut, Rammânnirari IV ou Adadnirari (812-782, petit-fils et second successeur de Salmanasar III. Maspero III, p. 113) n'osa rien contre elle. Mais après la mort de Hazaël il assiégea un de ses successeurs, Mariah dans Damas. Il exigea de lui une rançon énorme (Maspero, III, p. 102) et empêcha par cet exemple les peuples palestiniens de bouger sous son règne. L'empire assyrien s'étendait alors sur la meilleure partie de l'Asie antérieure (Ezéch., XXXI, 3-6) ; mais, arrivé à ce degré de puissance, il s'affaissa tout d'un coup et pendant un demi-siècle il se verra tenu en respect au Nord et à l'occident par l'Ourartou, pays où le Tigre et l'Euphrate prennent leur cours ; il était habité par les Kaldis, race différente des Arméniens modernes, mais affiliée toutefois aux

nations du Caucase, entre autres aux Géorgiens. Leur ville principale était Dhouspas ou Dhouspana, actuellement Van, sur le lac du même nom (1). Cette décadence de l'Assyrie durera jusqu'au règne de Téglath-Phalasar III.

Salmanasar IV (782-772) risqua encore deux campagnes contre Damas en 773 et une contre Hadrakh en 772, mais il fut contraint d'évacuer la Syrie. Sous Assourdan II (772-54) la révolte éclata à Ninive même ; elle fut réprimée, mais brisa les forces du peuple.

Joas d'Israël et Amasias de Juda.

Avec Joas d'Israël et Amasias de Juda il y eut une renaissance de vigueur dans les deux royaumes. Joas d'Israël battit Ben-Hadad II près d'Aphek et dans trois autres combats. « Il reprit des mains de Ben-Hadad, fils de Ḥazaël, les villes que celui-ci avait enlevées dans la guerre à Joachaz son père ». (2 Reg., XIII, 25.) Ce qui laisse supposer que le territoire d'au-delà du Jourdain conquis par les Syriens antérieurement à Joachaz, resta aux mains de Ben-Hadad (2).

De son côté Amasias, qui avait succédé en Juda à son père Joas, battit dix mille Edomites dans la vallée du Sel, au Sud de la mer Morte, et conquit leur capitale Séla (Pétra des Nabatéens). Encouragé par le succès, il voulut s'affranchir du joug d'Israël, qui depuis Omri pesait sur son pays et provoqua le roi Joas. Mal lui en prit ; on en vint aux prises à Beit-Shemesh (près de Deir-Aban) : Amasias fut défait et saisi. Joas entra dans Jérusalem, fit une brèche de quatre cents coudées dans le mur, depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'angle, enleva les trésors du temple et du palais et retourna avec des otages à Samarie, où il mourut peu après. (2 Reg., XIV.)

Jéroboam II

Le fils de Joas, Jéroboam II, eut un règne de quarante et un ans, pendant lequel il reconquit à peu près le royaume de David et de Salomon.

Depuis l'échec que Joas d'Israël avait infligé à Ben-Hadad II à Aphek, Damas avait déchu. Le royaume de Hadrakh, qui

(1) MASPERO, *Histoire ancienne*, pp. 448-49.
(2) MASPERO, III, p. 122, note 4.

dominait maintenant le plateau d'Alep, lui avait fermé la vallée de l'Oronte et une expédition de Salmanasar IV, en 773, lui enleva encore davantage de ses forces (1). Cet état de faiblesse permit à Jéroboam II de rétablir les limites d'Israel « depuis les environs d'Emath jusqu'à la mer de l'Arabah. » (2 Reg., XIV, 25). Galaad fut soustrait à la servitude syrienne qui pesait sur lui depuis plus d'un siècle. Damas même devint son vassal. Ammon, les tribus bédouines du Hauran, les Philistins reportèrent sur Israël l'hommage offert jadis à Hazael. Peut-être doit-on également attribuer à Jéroboam II le désastre infligé à Moab, célébré par un prophète inconnu et repris par Isaïe XV et XVI, 1-12 (2).

Cette renaissance d'Israël s'explique une fois de plus par la débilité des États limitrophes; l'Egypte, qui vivait sous le régime des petites principautés rivales (XXII[e] et XXIII[e] dynasties), n'intervenait pas dans les querelles d'Asie; l'Assyrie, nous l'avons vu, subissait une éclipse momentanée; Damas s'était affaissée brusquement et les cités qui aspiraient à la remplacer : Hadrakh et Mansuati (villes du bassin de l'Oronte, qui avaient déjà plongé Hamath, à l'Est de Homs, dans l'ombre) se défendaient avec peine contre les retours intermittents de l'Assyrien (3).

Azaria.

A la même époque le royaume de Juda redevint puissant et prospère, sous le long règne de cinquante-deux ans d'Azaria ou Ousia. Celui-ci acheva la conquête d'Edom et recouvra le port d'Elath perdu depuis Josaphat. Il soumit la Philistie, renversant les murs de Geth, de Jamnia, d'Azot et y construisant de nouvelles villes qui devaient lui assurer la soumission du pays. Il prévalut contre les Arabes de la Gabalène (LXX : τοὺς κατοικοῦντας ἐπὶ τῆς πέτρας) et les Arabes Minéens (LXX : καὶ ἐπὶ τοὺς Μιναίους) et reçut les présents des Ammonites. Il bâtit des tours à Jérusalem sur la porte de l'angle, sur la porte de la vallée et sur l'angle et les fortifia. « Il bâtit des tours dans le

(1) MASPERO, III, p. 123.
(2) Cfr. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, Paris, Lecoffre, 1905, pp. 118-120.
(3) Voir sur la situation intérieure du royaume israélite : MASPERO, III pp. 125 ss.

désert, et il creusa beaucoup de citernes, parce qu'il avait là de nombreux troupeaux, ainsi que dans la Séphélah et sur les plateaux, et des laboureurs et des vignerons dans les montagnes et au Carmel, car il aimait l'agriculture ». (2 Chron., XXVI, 1-10.) Il équipa sa nombreuse armée et garnit les murs de Jérusalem de machines de guerre. Vers la fin de sa vie il fut frappé de la lèpre, pour avoir usurpé les fonctions sacerdotales, et associa au trône son fils Joatham. (2 Chron., XXVI, 2 Reg., XV, 1-7.)

Joatham.

Au milieu de cette si grande prospérité matérielle dans les deux royaumes, se leva le prophète Amos, le premier dont la collection des oracles nous soit parvenue. Il est suivi un peu plus tard par le prophète Osée. Tous les deux exercent leur ministère proprement dans et pour le royaume du Nord.

Leurs écrits nous donnent les renseignements les plus précieux sur la situation intérieure des deux royaumes hébreux.

Les cultes taurolatriques et idolatriques, la débauche, le luxe et l'orgueil des grands, l'oppression et le mépris des pauvres, voilà les abominations qui vont attirer sur Israël les châtiments divins. Ce sera la captivité et elle est proche. (Amos, V, 11, 27, VI, 7, 14.) (1) Le prophète Isaïe, lui aussi, entendit l'appel de Dieu, la dernière année d'Ousia (VI, 1), vers 740, et exerça son ministère jusqu'à l'invasion de Sennachérib en 701. (Is., XXXVI, 1 ; 2 Reg., XVIII, 13.)

Zacharie. Sellum. Menahen.

La fortune d'Israël sembla s'être éclipsée après Jéroboam II. Zakaria, son fils, fut assassiné après 6 mois de règne, à Ibléam (Sud de Djenin, à l'Ouest des monts de Gelboë ; 2 Reg., XV, 10, d'après la recension de Lucien) (2), par Sellum qui, après un mois de règne, fut tué lui-même par Menahen, à Samarie.

Le 13 Iyar (avril) 745, monta sur le trône d'Assyrie, un des conquérants orientaux des plus fameux : c'était Téglath-Phala-

(1) Cfr. Van Hoonacker, *Les douze petits prophètes*, les introductions aux livres d'Osée et d'Amos.

(2) Le texte 2 Reg., XV, 10 a besoin d'être corrigé, T. M. a קָבָל־עָם rendu dans la Vulgate par « palam » ; d'après la recension de Lucien il faut lire l'hébreu בְּיִבְלְעָם.

sar III. On ne sait rien de précis sur son origine, mais, si celle-ci est obscure, ses exploits brillent d'un éclat unique à cette période de l'histoire. Il allait relever son pays de son effacement momentané, lui rendre ses anciens territoires et en conquérir de nouveaux.

Si au moment où Téglath-Phalasar arrivait au trône, le roi de l'Ourartou, Shardouris III, fils et successeur d'Arghistis, maître des régions du Taurus et de l'Amanus, avait remonté la vallée de l'Oronte, il eut pu pousser jusqu'à Jérusalem à travers la Syrie méridionale et coaliser toutes ces nations ; et il semble qu'il en ait eu l'intention, lorsque Téglath-Phalasar prit les devants après avoir soumis les états voisins, occupés par les Araméens, maîtres de la Mésopotamie entière (1). Il franchit l'Euphrate au printemps de 743 et attaqua non loin de ce fleuve, entre Kishtan et Khalpi, Shardouris III, courant au secours d'Arpad, laquelle venait d'ouvrir ses portes à l'Assyrien. Shardouris fut défait, mais la victoire avait coûté cher et pendant l'hiver les deux adversaires tachèrent de refaire les forces de leurs armées. Néanmoins l'Ourartou dut rester inactif, et, ses anciens alliés n'étant plus protégés par lui, ils prêtèrent hommage à Téglath-Phalasar qui incorpora de nouveau la Syrie septentrionale à l'empire. Cependant une coalition des différentes principautés arrosées par l'Oronte rappela Téglath-Phalasar vers l'Amanus, en 738 (2). Il ravagea la vallée de l'Oronte, et la Syrie entière s'inclina. Parmi les dix-huit rois énumérés dans les annales de Téglath-Phalasar nous trouvons Rezon II de Damas et Menahen d'Israël. D'autre part il est dit (2 Reg., XV, 19) : Phoul (3), roi d'Assyrie, vint dans le pays

(1) MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 465.
(2) Voir MASPERO, III, p. 150.
(3) Téglath-Phalasar eut, comme ses successeurs, à côté de son nom assyrien un nom babylonien : Poulou. La fierté de Babylone voulait que son suzerain se conduisit vis-à-vis d'elle en Babylonien. (MASPERO, III, p. 197.) L'identité de Téglath-Phalasar III avec Poulou, le Phoul de la Bible, a été mise hors de doute par la découverte de la chronique babylonienne où les règnes babyloniens de Téglath-Phalasar III et de son fils Salmanasar V sont racontés à la place où les listes dynastiques donnent Poulou et Ouloulai (nom babylonien de Salmanasar V). Voir MASPERO, III, pp. 112, 113, note 4.

et Menahen donna à Phoul mille talents d'argent, pour qu'il l'aidât à affermir le royaume dans sa main. Cette expédition en Syrie est celle que le canon des limmou (1) appelle la campagne contre Koullâni. C'est la Kalno, ou Kalneh d'Isaïe, X, 9 et d'Amos, VI, 2, dont le site est mal déterminé entre Arpad et Hamath. (Maspero, III, p. 152, note 3 et p. 153, note 1.)

En 735, après s'être assuré la soumission de tous les états voisins, Téglath-Phalasar engagea la partie suprême avec Shardouris III et s'attaqua à la capitale Dhouspana. Il ne put

(1) On appelait « limmou » les magistrats qui donnaient leur nom à l'année pendant laquelle ils remplissaient leur charge. Les Chaldéens avaient inventé de désigner les années de chaque règne par la mention d'un événement qu'elle avait vu s'accomplir ; les Assyriens leur donnèrent le nom des « limmou ». Le roi était « limmou » de droit, l'année qui suivait celle de son avènement, puis c'était le tour du tartan, qui veillait au recrutement des troupes et les commandait en temps de guerre, ou qui dirigeait l'état-major si le souverain daignait paraître sur le théâtre de l'action. Il avait rang immédiatement après le roi), ensuite venaient les ministres et les gouverneurs des provinces et des villes. Les noms des « limmou » consignés dans les archives et réunis en tables, comme plus tard ceux des archontes de la Grèce, ou des consuls romains, fournirent aux annalistes, un cadre de chronologie rigide où tous les détails de l'histoire vinrent se classer avec certitude.

Le canon nous est arrivé en trois versions différentes. Dans la plus importante, les noms des éponymes sont inscrits à la file, sans titres, ni mention d'événements ; dans les autres ils sont accompagnés des titres de chaque personnage et de l'indication des faits marquants accomplis dans l'année. Les parties conservées vont, sans interruption (du moins, la liste purement nominale) du règne de Rammân-nirari II, en 893, jusqu'au commencement du règne d'Assourbanipal, en 666. Pour les époques antérieures et postérieures on possède des noms épars auxquels on ne sait pas encore attribuer de date certaine. La plus ancienne datation est celle de l'éponymat de Moukhourilâni, qui vivait sous Rammannirari I, vers 1325.

Comme deux versions de ces canons nous donnent les événements principaux se rapportant aux éponymats, il suffisait d'en dater un pour dater tous les autres. Or, nous apprenons que pendant l'éponymat de Pur-Sagali, dans le mois de Sivan (mai-juin), il y eut une éclipse de soleil. Des calculs astronomiques récents ont établi qu'une éclipse de soleil visible à Ninive eut lieu le 15 juin 763. Ce point acquis, on était fixé pour tout le reste. Voir Maspero, II, pp. 620-21. Otto Weber, *Die Literatùr der Babylonier und Assyrer* Leipzig, Hinrichs, 1907, pp. 239-41. British Museum. *A guide to the babylonian and assyrian antiquities*, pp. 56, 57.

Le texte de ces listes est donné dans Winckler, K. I. T., pp. 71-79.

s'en emparer; mais il ravagea systématiquement la banlieue et les environs et porta ainsi à la puissance de Shardouris une blessure dont il ne se releva plus. Il dut renoncer à ses vastes desseins et songer uniquement à défendre chez lui son indépendance. Pendant près d'un siècle Ninive sera libre de concentrer toute son énergie sur deux points principaux de la frontière : au Sud-Ouest sur la Syrie et l'Egypte; au Sud-Est sur la Chaldée et l'Elam.

En Syrie la fidélité des rois était plus apparente que réelle (1)

Sous Joatham le royaume de Juda connut encore quelques années de prospérité. Ce prince fortifia plusieurs points faibles de son royaume, et fit la guerre aux Ammonites qui lui payèrent tribut. (2 Chron., XXVII, 1-6.)

Péquahia et Péquah d'Israël ; Achaz de Juda.

Pendant ce temps, l'anarchie désolait de nouveau le royaume du Nord : le fils de Menahen, Péquahia, ne règna que deux ans et fut tué dans son palais à Samarie par Péquah, fils de Romélias, un de ses officiers. Péquah et son allié Rezon de Damas songèrent à se dédommager sur Jérusalem de leurs coûteux hommages rendus à l'Assyrie. Joatham meurt ; son fils Achaz (2 Reg., XV, 37, 38), âgé de vingt ans, le remplace (2) et sous son règne le culte idolâtrique fut pratiqué avec toutes ses horreurs; le roi lui-même fit passer son fils par le feu. (2 Reg., XVI, 4.) Mais bientôt les revers politiques l'accablèrent : en 735, Rezon et Péquah défont Achaz à deux reprises. (2 Chron., XXVIII, 5-15.) Ils assiègent Jérusalem sans pouvoir s'en emparer (2 Reg., XVI, 5), mais tout le pays se voit dévasté. Edom inflige une défaite à Juda, lui enlève des captifs et prend Elath (3), les Philistins se jettent sur les villes du Midi et de l'Ouest (2 Chron., XXVIII, 16-18), et, comme Achaz résistait

(1) MASPERO, III, pp. 154-156.

(2) M. MASPERO lui attribue le canal de Siloë (III, p. 157). Nous ne pouvons nous rendre à ses raisons et croyons que ce canal a été fait par Ezéchias. (Voir plus bas).

(3) Il faut corriger 2 Reg., XVI, 6, qui fait prendre Elath par Rezon de Syrie. Au lieu de מלך־ארם il faut אדם comme le prouve d'ailleurs la seconde partie du verset, où le mot ארומים est corrigé par le qerey אדומים et par les LXX qui ont Ἰδουμαῖοι (alors qu'eux aussi

encore, les deux alliés résolurent de le détrôner (Is., VII) et de le remplacer par le fils de Tabeel (individu qui n'a pas encore été identifié jusqu'ici).

Achaz au désespoir chercha un sauveur; entouré qu'il était d'ennemis de toutes parts, il n'y avait que l'Egypte ou l'Assyrie qui pût lui donner un appui sérieux.

Après l'invasion de Sheshonq sous Roboam, ses successeurs avaient continué à se considérer par tradition comme les souverains du pays de Kharou (comprenant Israël, Juda, Ammon, Moab). Ne sortant guère de leur royaume, ils se bornaient à faire respecter leurs frontières et ils donnèrent à l'Egypte un demi siècle de paix profonde, qu'ils employèrent à des travaux d'utilité publique, surtout dans le delta où Bubastis se développa. Pourtant les mêmes causes qui avaient ruiné les Ramessides (XIX[e] et XX[e] dynasties) et les Tanites (XXI[e] dynastie) ruinèrent aussi les Bubastites : notamment, le développement exagéré de la féodalité militaire (1). Achaz n'avait donc rien à attendre de ce côté, d'autant plus que Péquah avait peut-être déjà engagé une entente avec l'Egypte pour se défendre contre la dynastie détrônée de Menahen qui avait probablement cherché son secours en Assyrie. C'est ainsi du moins qu'on pourrait comprendre le passage d'Osée, VII, 11, 12.

Malgré l'opposition d'Isaïe (VII), le roi de Juda appela donc à son secours Téglath-Phalasar en appuyant sa demande des trésors du temple et du palais royal. L'Assyrien ne se fit pas prier. Au bruit de son approche Rezon et Péquah se désistèrent de leur attaque contre Jérusalem et s'enfermèrent chacun dans son royaume. Le canon des limmou (2) nous apprend qu'il reçut d'abord en 734 le tribut des Phéniciens et châtia la Philistie. Hannon, roi de Gaza, ennemi personnel d'Achaz, s'enfuit en Egypte (3). Israël dut se défendre tout seul. Il

---

ont lu un texte corrompu pour la première partie du verset). L'ajoute du nom de רצין devant מלך-ארם est une glose du dernier copiste qui, pour plus de clarté, a cru bon d'ajouter le nom du roi à la mention du pays qu'il lisait mal.

(1) MASPERO, III, pp. 158 182.

(2) MASPERO, III, p. 186, note 3.

(3) WINCKLER, K. I. T., p. 35.

perdit successivement les places qui garnissaient sa frontière septentrionale : Ijon, Abel-beth-Maaka, Janoakh, Kadesh (Sud de Megiddo), Hazor. (2 Reg., XV, 29.) Nephtali et Galaad furent dévastés et les populations déportées en Assyrie. (1 Chron., V, 26.)

Téglath-Phalasar employa toute l'année 733 à abattre le royaume de Samarie. Israel fut réduit aux seules tribus du centre. Ephraïm, Manassé, Benjamin n'avaient plus qu'une superficie et une population égales à peine à celle de Juda et le tribut pesait lourd sur ce pays ravagé par le passage des armées ennemies.

En 732, le vainqueur mit fin au royaume de Damas. Rezon avait obtenu l'aide de Tyr, de la Philistie et des Arabes Mais Damas fut prise, le souverain mis à mort (2 Reg., XVI, 9), sa royauté supprimée, les habitants déportés à Kir (dans l'Elam, d'après Is., XXII, 6), et un gouverneur ninivite installé dans le palais royal. Ceux qui avaient prêté secours à Rezon se soumirent et cette chute du royaume de Damas entraina la soumission de toute la Syrie. D'après une tablette de Nimroud vingt-cinq rois vinrent présenter leurs hommages au vainqueur (1); Achaz y vint aussi pour remercier dans la personne de son nouveau suzerain, son libérateur. (2 Reg., XVI, 10.)

En 729, Péquah fut assassiné par le général de son armée Hoshéa ou Osée (2 Reg., XV, 30); celui-ci fut reconnu par Téglath-Phalasar, mais il dut payer dix talents d'or et un certain nombre de talents d'argent, comme nous l'apprend une inscription de Téglath-Phalasar (2). Celui-ci mourut en 727. **Osée.**

A l'avènement de Salmanasar V, son fils, le 25 Tébet, les Mèdes, l'Ourartou et les peuples du Taurus ne bougèrent pas; mais la Syrie s'agita; la ville de Sabara'in (probablement la Sepharvaïm biblique, identique à la Siberaïm d'Ezech., XLVII, 16, identifiée avec Shomeriyeh à l'Est du Bahr-Kadeš, au Sud de Hamath) qui s'était révoltée, fut prise (3). Il se peut

(1) Voir l'énumération dans WINCKLER, K. I. T., pp. 35, 36.
(2) WINCKLER, K. I. T., p. 35.
(3) MASPERO, III, p. 212, note 2

qu'à ce moment aussi Tyr fut assiégée (1). Osée probablement cessa ses versements à l'Assyrie, car nous voyons Salmanasar V monter contre lui et le contraindre au tribut (2 Reg., XVII, 3.). (2) Cette première leçon ne lui suffit pas : deux ans après, il conspira avec l'Egypte.

Ici la dynastie tanite agonisait avec son dernier roi Psamouti devant l'ascendant que gagnaient les Saïtes (Tafnakhti et Bocchoris) sur le delta et la vallée de Siout.

Osée s'adressa à Sua. On a voulu voir dans ce סוא le Shabakon de la vingt-cinquième dynastie; mais la dynastie éthiopienne ne paraît que plus tard dans les inscriptions égyptiennes. On a reconnu en Sua un des rois secondaires du delta. Les annales de Sargon l'appellent le tartan, sur lequel s'appuyera Hannon de Gaza, en 720, pour reconquérir sa couronne, perdue lors du châtiment infligé par Téglath-Phalasar à la Philistie, quand elle harcelait Achaz (3).

Sua n'eut pas le temps de venir au secours du roi d'Israël, si même il l'avait voulu. L'Assyrien averti manda Osée près de lui, le jeta en prison et lança son armée sur Samarie. Isaïe (XXVIII, 1-6) avait annoncé la ruine de « l'orgueilleux diadème des buveurs d'Ephraïm ». Elle résista pendant trois ans aux Assyriens, et Salmanasar ne la vit pas tomber (4).

---

(1) Le blocus de Tyr est raconté par Flave Josèphe d'après le récit de MÉNANDRE d'Ephèse : *Ant. Jud.*, l. IX, chap 14, § 2.

(2) Contrairement à M. MASPERO, (III, pp. 212, 213, note 4) nous voyons dans le récit de 2 Reg., XVII, 1-6 deux expéditions différentes des Assyriens en Samarie. La lecture obvie du texte nous y invite. Le canon des limmou nous dit qu'en 726 Salmanasar resta au pays. Cette première campagne en Samarie doit donc se placer en 727, au début de son règne. Le silence de Flave Josèphe sur cette première campagne s'explique ; elle n'a pas eu grande importance et il ne nous renseigne que sur la catastrophe finale. *Ant. Jud*,, l. IX, chap. 14, § 1.

(3) MASPERO, III, p. 213, note 1 et Alt *Op. laud.* p. 58.

(4) Dans le texte des fastes, Sargon s'attribue très explicitement la prise de Samarie. Or, 2 Reg., XVIII, 9, 10, le fait est mis sur le compte de Salmanasar. Si l'on rapproche ce passage de XVII, 1-6, on remarque tout d'abord que le récit synchroniste, XVIII, 9 ss., ne parle que de l'épisode final, la prise de Samarie, alors que dans XVII, 1-6, on distingue clairement deux épisodes différents : une première sujétion, et puis la catastrophe définitive. Ensuite, si dans ce même récit, XVII, 1-6, le nom de Salmanasar est mentionné pour la première expédition, 1-3, pour la seconde

Il mourut à Babylone au mois de Tébet 722. Le 12 du même mois un de ses généraux, Sargon, lui succéda, mais la Babylonie saisit l'occasion de se soustraire à la mouvance de l'Assyrie et reconnut, au mois de Nisan, comme souverain, Mardoukabaliddina (Mérodach-Baladan), le puissant chef chaldéen du Bît-Iakîn (1).

Ce dernier avait reconnu, il est vrai, la suzeraineté de Téglath-Phalasar en 731, lorsque celui-ci se fut soumis les roitelets araméens de la Chaldée. Mais en énervant ces divers Etats araméens et surtout le Bît-Amoukkâni, Téglath-Phalasar avait fait l'affaire de Mérodach-Baladan qui ne refusa pas l'appel des Babyloniens et demanda l'appui de Khoumbanigash, le roi de l'Elam. La rencontre des armées assyriennes avec les forces élamites, auxquelles les troupes babyloniennes et chaldéennes n'eurent pas le temps de se joindre, eut lieu sous les murs de la forteresse de Dourîlou. Les Assyriens eurent le dessus; ils châtièrent leurs sujets araméens qui s'étaient déclarés pour leurs ennemis, mais ne purent reconquérir la Babylonie et les frontières de l'Assyrie diminuèrent d'autant.

Une compensation insuffisante de cet échec fut la prise de Samarie. Elle tomba, épuisée par un siège de trois ans, en 722. Saccagée et démantelée, 27290 de ses habitants (annales de Sargon, inscription des plaques du palais de Khorsabad) furent déportés à Khalakh (non loin de Ḥarran), à Guzana sur le Ḫabour (du côté de Nisibe), et dans les villes des frontières mèdes (2 Reg., XVII, 6.). Un gouverneur assyrien fut installé à Samarie et sa population juive fut remplacée successivement selon le système habituel des Assyriens, par des peuplades

---

il est parlé, à quatre reprises, du « roi d'Assyrie » sans autre détermination. N'y a-t-il pas là un indice que l'auteur n'a pas voulu ou n'a pas pu spécifier davantage? Dès lors le père Dhorme (*Les pays bibliques et l'Assyri*. Rev. Bibl., 1910, p. 371) émet l'hypothèse que, XVIII, 9, le nom de Salmanasar a pu être intercalé postérieurement, comme nous l'avons constaté pour le passage, XVI, 6, où le nom de Rezon est, lui aussi, purement adventice.

(1) Les Araméens se partageaient en tribus qu'on appelle maisons « bitâti », dont les plus importantes sont la Bit-Dakuri et la Bit-Iakîn. La plupart occupaient les lagunes au Nord du golfe Persique appelées « le pays de la mer ». Cfr. Rev. Bibl., 1910, p. 384.

vaincues autre part, des gens de Babylone, de Koutha, d'Avah, de Hamath et de Sépharvaïm. (2 Reg., XVII,24) (1). Ceux-ci amenèrent avec eux les cultes de leurs divinités nationales, 24-25; 30-31. Ils apprirent également, sans doute des Israélites restés dans le pays, à honorer Jahvé. De plus, il leur fut renvoyé un des prêtres qui avaient été déportés; celui-ci s'établit à Béthel et leur enseigna le culte de Jahvé.

De ce mélange de peuples il résulta une race mal définie qu'on appela plus tard les Samaritains, et de l'ensemble de ces cultes un syncrétisme que durent nécessairement désavouer les Juifs à leur retour de l'exil en 538.

Avec Israël tomba la dernière barrière qui séparait l'Assyrie de l'Egypte.

---

(1) Ici l'auteur sacré bloque plusieurs déportations.

Ce n'est qu'en 710 que Sargon s'emparera de Babylone (à ce moment régie par Mérodach Baladan) et de Koutha (aujourd'hui Tell-Ibrahim au Nord de Babylone) et qu'il déportera les habitants à Samarie.

Ceux de Sépharvaïm (Sabarim d'Ezéch., XLVII, 16) sont les Sa ba-ra-in dont la défaite est mentionnée par la chronique de Salmanasar, donc avant 722. Ceux de Avah sont peut-être des Elamites vaincus à Dourilou. Ceux de Hamath furent déportés en 720.

TROISIÈME PÉRIODE

Depuis la chute de Samarie jusqu'à la captivité babylonienne

TROISIÈME PÉRIODE

Depuis la chute de Samarie jusqu'à la captivité babylonienne

Ezéchias de Juda Sargon d'Assyrie

L'Assyrie, accrue jusqu'ici aux dépens de petits royaumes trop faibles pour lui résister, avait fini par coudoyer l'Egypte au Sud-Ouest, l'Ourartou au Nord, l'Elam au Sud-Est. L'orgueil de ses monarques voudra voir s'effacer ces frontières, et au prix de luttes constamment renouvelées, elle finira par avoir raison de ses voisins. Toutefois ce sera la cause de son épuisement final à elle aussi, et dans quelque deux cents ans le pays de l'Assyrie deviendra le royaume des Mèdes et des Perses.

Malgré la chute de Damas et la prise de Samarie, il s'ourdit, l'année 721, une coalition syrienne avec l'appui de l'Egypte, où Boukounrinif (Bocchoris), maintenant que la dynastie tanite s'était éteinte avec Psamouti, semblait disposé à continuer l'attitude énergique de Tafnakhti son père, qui lui, avait fini par se faire obéir dans l'Egypte entière (vingt-quatrième dynastie). Iaoubidi, roi de Hamath, s'allia avec le souverain d'Arpad, avec les Damasquins, les Phéniciens de Simirra, les habitants de Samarie (peuplée des gens de Hamath, y déportés en 722, et des rescapés du désastre de Samarie). Au Sud, Hannon de Gaza demanda à Bocchoris d'appuyer le soulèvement syrien. Mais avant que l'armée égyptienne n'arriva à Gaza, les rebelles syriens furent défaits à Karkar et Iaoubidi écorché vif. Hannon se replia sur Raphia où le renfort égyptien promis arrivait sous la conduite de Shabé ou Sua (1). Le

(1) MASPERO, III, p. 233, note 4

combat fut rude, mais finalement Sua fut mis en déroute, Hannon emprisonné, et la population survivante de Raphia : 9,033 hommes furent déportés avec tous leurs biens. Ceci se passait en 720. (1) Juda était resté neutre dans la querelle, Ezéchias ayant suivi les conseils de prudence lui dictés par Isaïe; cette réserve fit dire à Sargon sur l'inscription de Nimroud, ligne 8, qu'il était « le dompteur de Juda le lointain ».

La tranquillité rétablie dans l'Ouest, Sargon employa les années suivantes de son règne à soumettre les royaumes de Man et de l'Ourartou (entre les lacs de Van et de l'Ourmiah) en révolte à trois reprises, et les contrées voisines. Gargamis ou Karkémish, capitale du pays des Hittites, est pillée et on y installe des Assyriens pour la nationaliser et s'en assurer ainsi la soumission; des envahisseurs arabes sont défaits et établis à Samarie; la Cilicie subit également le joug assyrien, et même une partie de la Médie le reconnut.

Sur ces entrefaites l'Egypte assistait une fois de plus à un changement de dynastie. Le souverain de l'Ethiopie Kashto, jadis marié avec une princesse thébaine, étant mort vers 715, son fils Sabacon hérita de l'Ethiopie et sa fille Amenertaïs de Thèbes. Sabacon partit aussitôt pour l'Egypte, où une partie des princes locaux, jaloux sans doute de la suzeraineté de la dynastie saïte, s'unirent à lui; il s'empara de Bocchoris qui, d'après Manéthon (2), fut brûlé vif, d'après Jean d'Antioche (3), aurait été écorché tout aussi vif. La renommée de Sargon se répandait à ce moment et le nouveau dynaste égyptien, désireux de s'allier à un ami puissant, trouva l'occasion de complimenter le monarque assyrien, qui lui, fut fort flatté de cette démarche. Mais une fois sa suprématie affermie sur l'Egypte entière, il renoua des relations avec les petits royaumes palestiniens qui ne supportaient que fort mal le joug assyrien. En 711, Asdoud venait de massacrer son roi Akhimiti, imposé par Sargon à la place de son frère Azuri qui refusait de payer le tribut, et elle s'était donnée comme chef un étranger de nom Iamani. Celui-ci fomenta la révolte auprès

(1) Voir texte dans WINCKLER, *K. I. T.*, p. 39.
(2) *Fragm. hist. Græc.*, t. II, p. 593, fragm. 65.
(3) *Fragm. hist. Græc.*, t. IV, pp. 539, 540, § 24.

des autres roitelets philistins, auprès de Juda, d'Edom et de Moab. Ces peuplades n'eurent pas le temps de lever les armes. Sargon, dépêcha son « tartan » ou général en chef qui s'empara d'Asdoud maritime, d'Asdoud de la terre et de Gath sa vassale ; leurs habitants furent transportés et remplacés par des prisonniers capturés dans les expéditions de l'Ourartou et des pays voisins. Jamani essaya de s'enfuir en Egypte, mais il fut emmené en Assyrie.

Maintenant l'Assyrien était maître du bas en haut de la Mésopotamie, des pays de la Syrie du Nord, et à l'Ouest il dominait jusqu'à la frontière d'Egypte. Isaïe l'avait jadis comparé aux eaux du fleuve larges et puissantes, envahissant tout sur leur passage et couvrant toute la Palestine VIII, 7 ss. Leur fougue d'ailleurs inspirait l'effroi :

> Ils n'ôtent pas la ceinture de leurs reins,
> ils ne délient pas leurs sandales.
> Leurs flèches sont aiguës,
> tous leurs arcs sont tendus.
> Les sabots de leurs chevaux sont du silex
> les roues des chars sont comme un tourbillon. V,27 ss. (1)

Aussi le Voyant avait-il constamment détourné le peuple de Juda de toute alliance avec l'Egypte incapable de le sauver. (XXX, 1-7, XXXI, 1-3.) La prise d'Asdoud en 711 lui fit symboliser et prophétiser la rencontre prochaine de l'Assyrie et de l'Egypte et le désastre de celle-ci. (Is. XX.) Mais avant de faire sentir la force de son bras à Musuri ou Mitzraïm, Sargon voulut obtenir la soumission de Babylone possédée une première fois par les Assyriens le jour où Toukoulti Ninib I y avait fait son entrée en maître (vers 1260). (2.) Depuis lors elle avait connu des périodes d'indépendance suivies d'une nouvelle vassalité, et nous avons vu que la bataille de Dourilou, tout en se terminant à l'avantage de l'Assyrien, ne lui avait pas permis de déloger Mérodach-Baladan II de Babylone. Le moment était d'ailleurs favorable pour attaquer le roi de Babylone.

(1) Traduction CONDAMIN : *Le livre d'Isaïe*, Paris, Lecoffre, 1905.
(2) MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 344.

Celui-ci aurait dû comprendre qu'en sa qualité d'étranger il avait à ménager les susceptibilités nationales de ceux qui l'avaient appelé à règner sur eux; il commit la maladresse de s'appuyer ostensiblement, pour se maintenir, sur les Chaldéens ses compatriotes, qu'il favorisa au détriment de ses sujets babyloniens. Les villes de Kouta, Sippar, Borsippa ayant manifesté leur mécontentement il séquestra les statues de leurs dieux, et emprisonna leurs principaux citoyens dont il confisqua les biens; ces procédés apeurèrent les autres cités, mais depuis les quatorze ans que Mérodach-Baladan règnait sur elles leurs sympathies avaient eu le temps de se refroidir.

De son côté, le fidèle allié des Kaldou, l'Elam, avait faibli également. Shoutrouknakhounta, fils et successeur de Khoumbanigash, mort en 717, avait fort à faire pour maintenir ses propres vassaux dans l'obéissance. Sargon divisa son armée, lança le premier corps contre les Araméens de la rive gauche du Tigre et contre les Elamites; il dirigea le second contre Mérodach-Baladan lui même. Les Elamites sont refoulés, une partie de leur territoire Ouest est ravagée et conquise, la plupart des villes araméennes se rendent et Mérodach-Baladan s'enfuit se fortifier à Iqbi-Bêl, au territoire du Jatburu, dans son ancien royaume du Bît-Iakin. Babylone et Borsippa envoyèrent des délégués pour féliciter Sargon à Dour-Ladînou. Le vainqueur fit son entrée solennelle à Babylone à la fin de 710, et au premier mois de 709, au mois de Nisan, il prit « les mains de Bel » rite par lequel Bel-Mardouk, dieu de Babylone, était censé lui donner le pouvoir sur la ville; il poursuivit son adversaire dans ses retranchements, qu'il força, mais ne parvint pas toutefois à s'emparer de sa personne.

En même temps que Sargon s'assurait ainsi la domination sur toute la Chaldée, son gouverneur du pays de Kuê (Cilicie) triomphait de la résistance des Moushki situés sur les deux rives de l'Euphrate supérieur. Même les pirates grecs qui occupaient le Nord et le centre de Chypre sentirent le besoin de se mettre en bons rapports avec le conquérant et lui envoyèrent leurs présents. Cette démarche flatta tellement Sargon, que vers 708, il fit ériger à Larnaca une stèle en marbre noir (maintenant au Musée de Berlin) pour perpétuer le souvenir de sa

domination sur le « pays de Ia' (Chypre), situé à une distance de sept jours au milieu de la mer ». Cette même année il pilla la Commagène qui avait refusé le tribut ; elle fut peuplée par des vaincus de la Chaldée.

Toutes ces expéditions ne détournaient pas son attention des constructions d'utilité publique, telles que les canaux d'irrigation, l'érection de temples, la fortification des villes, etc. Il voulut aussi une résidence fondée par lui. Le village de Maganoubba au Nord-Est de Ninive (aujourd'hui Khorsabad) arrêta son choix. Il en expropria tous les habitants et s'y bâtit une ville modèle qu'il appela de son nom « Dûr-Šarru-ukîn » : forteresse de Sargon, et s'y érigea un palais (1), pour lequel furent mis à contribution les cèdres de l'Amanus et du Liban, les pierres et les métaux précieux du Taurus et des montagnes de l'Assyrie. Il put enfin quitter Kalakh, où on lui avait aménagé provisoirement l'ancien palais d'Assournazirabal, pour inaugurer le 22 Tichri 707 sa somptueuse demeure ; il ne s'y installa néanmoins définitivement que le 6 Iyar 706.

Les dernières années ne s'étaient pas passées toutefois sans quelques contrariétés. Alors que les forces assyriennes étaient concentrées en Chaldée, le souverain de l'Ourartou (pays de l'Ararat), Argishtis II, avait pu récupérer les terrains occupés par ses prédécesseurs à la fin du IXe siècle et perdus depuis ; il s'empara même du Mannaï (entre le lac d'Ourmiah au Sud-Est et le lac de Van au Nord-Ouest) et en fit une de ses résidences favorites. De son côté Shoutrouknakhounta, battu encore une fois en 707 dans le Nord de ses Etats, notamment dans l'Ellip (dans les montagnes du Kourdistan), recouvra en 706 tout ce qui lui avait été enlevé en 710 et même déplaça ses frontières au détriment des Assyriens. Peu après, au commencement de 705, Sargon, le grand conquérant, disparut mystérieusement. Les textes qui nous rapportent la version de sa mort sont diversement interprétés. D'après M. Maspero (2) il périt dans le temple de Dûr-Sarru-ukîn de la main d'un soldat

(1) Voir description dans MASPERO, III pp. 260 ss. et surtout PERROT et CHIPIEZ : *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. II. *Chaldee et Assyrie*. Paris, Hachette, 1884, pp. 422-448

(2) MASPERO, III, p. 271

étranger; d'après Winckler (1) il aurait été tué par des montagnards au cours d'une campagne livrée contre eux. En tous cas, son cadavre resta un certain temps sans sépulture; dans la première hypothèse, pour que son fils et successeur ne conçut pas de soupçons sur le compte de l'entourage du défunt; dans l'autre hypothèse, parce qu'il aurait été abandonné sur le champ de bataille. Cette fin inattendue et ignominieuse inspira une des plus belles compositions du prophète Isaïe dont les détails seront mieux compris, après que nous avons exposé dans les grandes lignes la vie du redouté conquérant :

Comment a fini l'oppresseur,
et fini la tourmente?
Jahvé a brisé la verge des impies,
le sceptre des tyrans!
Lui qui frappait les peuples avec fureur
de coups sans relâche
Et qui dans sa colère subjuguait les nations
sous un joug sans pitié.
Toute la terre est en paix, en repos;
on éclate en chants d'allégresse.
Les cyprès mêmes se réjouissent de ta chute,
avec les cèdres du Liban.
« Depuis que tu es sans mouvement,
nul ne monte plus nous abattre! »
Le Chéol pour toi s'émeut dans ses profondeurs
pour aller à ta rencontre.
Pour toi il réveille les ombres,
tous les grands de la terre;
Il fait lever de leurs trônes
tous les rois des nations.
Tous prennent la parole,
et ils disent :
« Toi, aussi, te voilà faible comme nous,
et devenu semblable à nous! »
Au Chéol est descendu ta majesté,
avec le son de tes harpes.
Sous toi la vermine s'étend,
et les vers sont ta couverture!

(1) *Altorientalische Forschungen*, t. I, Leipzig, 1893, pp. 410 415.

Comment es-tu tombé des cieux
astre brillant, fils de l'Aurore?
Comment as-tu été jeté par terre,
ô dompteur des nations!
Toi qui disais dans ton cœur :
« Je monterai dans les cieux ;
Au-dessus des étoiles de Dieu
j'élèverai mon trône!
Je m'installerai sur la montagne sainte,
aux profondeurs du Septentrion;
Je monterai sur les sommets des nues,
je serai l'égal du Très-Haut! »
Eh bien! c'est au Chéol que tu descends,
dans les profondeurs de l'abîme!
On s'arrête pour te mieux voir,
et l'on devise à ton sujet :
« Est-ce là celui qui faisait trembler la terre,
et qui ébranlait les empires;
Qui changeait le monde en désert,
dévastait les cités,
ne relâchait pas ses captifs?
Tous les rois des nations,
tous reposent avec honneur,
chacun dans sa demeure;
Et toi, tu es jeté loin de ton sépulcre,
comme un vil rameau!
Ceux qui sont tués, frappés par le glaive,
descendent dans les tombeaux de pierre;
Tu ne les rejoindras pas dans le sépulcre,
tel un cadavre foulé aux pieds!
Car tu as ruiné ta terre
et tué ton peuple! »
Jamais on ne parlera plus
de la race du méchant.
Préparez le massacre des fils
pour l'iniquité de leur père;
Qu'ils ne se lèvent pas pour conquérir la terre,
et remplir de ruines la face du monde!

(Is. XIV, 4-21. Traduction CONDAMIN.*)*

Sennacherib.

L'aîné de ses fils, Sennachérib, (Sin-aḫè-rîb) (1) qui surveillait les contrées septentrionales de l'empire, accourut de la frontière et fut proclamé roi le 12 du mois d'Ab. En même temps qu'il ceignait la couronne, il dut endosser la cuirasse; la disparition du fameux dompteur de peuples avait ravivé partout des désirs d'indépendance. Sennachérib voulant faire sentir à Babylone qu'elle était vassale, ne daigna pas lui-même en porter le diadème, mais lui donna pour roi un de ses frères (2). Irrités, les Babyloniens tuèrent celui-ci et mirent sur le trône en 704 un certain Mardouk-zakir-Šouma. Mais Mérodach-Baladan était aux aguets. Avec les Chaldéens il se jeta sur Babylone, où éclata aussitôt une sédition dans laquelle Mardouk-zakir-Šouma périt, après un mois de règne. Pour une période de neuf mois. Mérodach Baladan gouverna derechef Babylone. Il tâcha d'intéresser à sa cause le roi de Juda, Ezéchias, en lui envoyant une ambassade. C'est à ce moment, où la fortune semble lui sourire à nouveau, que nous plaçons cette démarche racontée 2 Reg., XX, 12 ss., Is. XXXIX. Il n'est pas probable qu'*après* la rançon qui sera imposée au roi de Juda en 701, il ait encore eu de quoi faire ostentation de ses trésors, comme il est raconté dans les récits bibliques. D'ailleurs, l'expression assez vague de 2 Reg., XX., 12 ss. et Isaïe XXXIX, 1 : « en ce temps là », n'implique pas plus de précision dans la fixation du moment que l' « *in illo tempore* » des évangiles du Missel.

Mérodach-Baladan s'allia une fois de plus avec les Elamites, et les coalisés attendirent les Assyriens près de Kiš. Ce fut une déroute complète; traqué par l'armée victorieuse, Mérodach-Baladan s'enfuit dans les marais du Tigre et ensuite dans l'Elam. Pendant toute l'année 703 Sennachérib ravagea systématiquement le pays chaldéen ainsi que les installations araméennes et arabes, qui, elles, longeaient déjà toute la

---

(1) Pour les documents sur le règne de Sennachérib, voir Maspero, III, p. 273, note. Le principal recueil de textes concernant ce règne est l'ouvrage de Smith, publié par Sayce, *History of Sennachérib*... London, Williams and Norgate, 1878.

(2) Maspero, III, p. 274, note 1

lisière méridionale de la Mésopotamie. Le butin — captifs et troupeaux — fut immense (1). Il fit sentir également son autorité aux Cosséens et aux Mèdes à l'Est, ainsi qu'aux peuplades du Kurdistan au Nord. Maintenant il s'agissait de se jeter de nouveau sur l'Occident.

Depuis la défaite d'Asdoud, Sabacon avait cru qu'il serait de meilleure guerre de se tenir en rapports amicaux avec l'Assyrie. De part et d'autre on se fit des présents, ce qui permit de croire à une déférence réciproque qu'on interprétait des deux côtés d'ailleurs comme des marques de vassalité. (Annales de Sargon, lignes 97-99. — Temple de Karnak où Sabacon est représenté victorieux des Asiatiques et des Africains.)

Mais à Sabacon avait succédé vers 703 son fils Shabitkou. Celui-ci était en bonnes relations avec les Phéniciens de Chypre, qui s'appuyaient d'autant plus volontiers sur le pharaon que les roitelets grecs du Nord de l'île avaient reconnu l'hégémonie de l'Assyrie (voir plus haut p. 78), et que d'autre part le delta offrait aux Phéniciens un débouché assuré pour leurs opérations commerciales. Tyr d'ailleurs n'avait jamais qu'à contre cœur subi le joug que lui imposa jadis Téglath-Phalasar III. Quant au royaume de Juda, il faut croire qu'après la ruine de Samarie on y était inquiet des progrès faits par l'Assyrie et qu'on préférait la vantardise de l'Egypte dont la domination n'était que nominale, à celle de l'Assyrie, tout aussi provocante mais surtout plus réelle. Il n'avait rien fallu de moins que la parole énergique du fils d'Amos pour retenir jusqu'ici le pieux roi Ezéchias ; maintenant toutefois il crut pouvoir se passer de ces conseils de prudence, écouter le langage de ses courtisans, en particulier de Sobna, le préfet du palais dont Isaïe prédit la destitution XXII, 15-25, et braver l'Assyrien en se confiant au pharaon.

Rien d'étonnant dès lors à ce que l'Égypte, profitant du désarroi créé par la mort violente de Sargon, ait fomenté la rébellion contre l'Assyrie chez les peuplades côtières de la

(1) MASPERO, III, p. 276. SMITH-SAYCE, *op. laud.*, pp. 28, 29

Palestine; et c'est ainsi que de la Philistie et de la Phénicie le désir d'indépendance avait pénétré jusqu'en Juda.

Sédécias, roi d'Ascalon, fut le premier à secouer le joug, entraînant dans sa révolte Jaffa, Beth-Dagon, Benê-Baraq et Iâzûr. Ekron s'insurgea contre Padi, le roi que lui avait donné l'Assyrie et le confia à Ezéchias, le roi de Juda, qui le mit en prison.

Au printemps de 701, Sennachérib fond sur la Phénicie, Eloulaios, roi de Tyr, s'enfuit en Chypre. Les Tyriens parviennent toutefois à tenir tête à l'envahisseur, mais le reste de la Phénicie fut soumis et Sennachérib lui donna comme roi un certain Ithobaal. Parmi ceux qui vinrent présenter leurs hommages au vainqueur figurent les rois d'Ammon, d'Edom et celui d'Asdoud, qui avec celui de Gaza, avaient été les seuls en Philistie à ne pas s'insurger. Aussi Sennachérib descend-il, aussitôt après, la côte philistine.

Ekron avait appelé à son secours « les rois d'Egypte, et les troupes du roi d'Ethiopie ». Les armées se concentrèrent à Altakou dans la grande plaine au sud d'Akkaron ou Ekron. Elles furent complètement défaites, les rebelles d'Ekron emmenés en captivité, et Padi, qu'Ezéchias s'était hâté de relâcher, est rétabli dans sa royauté. Maintenant il s'agit de faire la leçon à Juda. D'Akkaron, Sennachérib suit la route de l'Ouest pour monter contre Jérusalem (Is., X, 28-32 imagine un itinéraire du Nord au Sud pour symboliser la rapidité de l'invasion); sur son passage il ravage quarante-six places fortes avec les bourgs qui les séparent, dévastant, pillant tout et faisant plus de 200,000 captifs il vient enfin mettre le siège devant Jérusalem (1).

Pendant que l'armée assyrienne se répand sur la côte jusqu'à Altakou, Ezéchias s'était fortifié dans Jérusalem. Il fit abattre plusieurs maisons pour réparer les brèches des murs de la ville, boucha les sources d'eau du Cédron et clôtura la sortie des eaux de la piscine supérieure (Isaïe, VII, 3), appelée le Gihon : ces eaux descendaient la pente d'Ophel par un aqueduc

(1) Le cylindre hexagonal de Taylor nous donne tous les détails de cette campagne de Sennachérib en Palestine. Voir *K. I. T.*, pp. 43-46.

à ciel ouvert qui se déversait dans les jardins du roi au Sud-Est d'Ophel. Il en détourna le cours en faisant creuser le fameux canal souterrain qui traverse l'Ophel du Nord-Est au Sud-Ouest pour se jeter dans une piscine enclavée cette fois dans les murs mêmes de la ville et dont l'achèvement nous est raconté dans l'inscription dite de Siloë.(2 Chron., XXXII, 2-7, 30, Is., XXII, 9-11, Eccli., XLVIII, 17) (1). Il fortifia si bien la ville que Sennachérib ne put s'en emparer. Mais une partie de la garnison, notamment des mercenaires arabes, firent défection et Ezéchias se vit forcé d'éloigner l'assiégeant

---

(1) Dans 2 Chron., XXXII, 30, il est dit : « Ce fut lui aussi Ezéchias qui couvrit l'issue supérieure des eaux du Gihon et les amena en bas vers l'Occident de la cité de David ».Et dans Eccli., XLVIII, 17 : « Ezéchias fortifia sa ville et amena dans son enceinte le Gihon; avec le fer il creusa le rocher et construisit des réservoirs pour les eaux ». Ezéchias fit ces ouvrages à l'approche de l'armée ennemie de Sennachérib, vers 701.

Il est fait allusion à ces mêmes travaux dans Isaïe, qui reproche au peuple de ne pas s'être suffisamment appuyé sur Jahvé. « Vous avez fait un bassin entre les deux murs pour les eaux de la vieille piscine, et vous n'avez pas regardé vers votre Créateur », Is., XXII, 11. Or la direction de ce double mur nous est connue par 2 Reg., XXV, 4.

Vers la fin du siège de Jérusalem par Nabuchodonosor en 586, Sédécias veut s'enfuir. « Alors une brèche fut faite à la ville, et tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit *par la porte entre les deux murs près du jardin du roi*. pendant que les Chaldéens environnaient la ville. Le roi prit le chemin de l'Arabah (du désert). Mais l'armée des Chaldéens l'atteignit dans les plaines de Jéricho ». Il s'agit donc de la vallée du Cédron.

Conséquemment, nous sommes à l'Orient de la ville. Impossible dès lors d'identifier, comme le veulent certains topographes, le Gihon avec le Birket-Mamillah qui alimente l'« 'Amman-el-Batrak », d'autant plus que 2 Chron., XXXIII, 14, Gihon est dans la vallée נַחַל qui signifie toujours le Cédron, par opposition à la simple vallée de l'Ouest et du Sud appelée גַּי. D'ailleurs, comment de la colline Ouest, plus haute que le temple, aurait-on pu *monter* au temple ?

Cette source de Gihon est à identifier avec le « 'Aïn Sitty Mariam ». Actuellement, pour y arriver, il faut descendre deux escaliers, le niveau de la vallée ayant remonté, d'où le nom que lui donnent les Arabes : « 'Aïn Umm ed Daradj ». Anciennement, ces eaux étaient conduites par un canal à ciel ouvert, taillé dans le bas du rocher au bas de la colline d'Ophel et se déversant dans la « vieille piscine » ou « étang inférieur » près des jardins du roi. Ce sont « les eaux de Siloë qui coulent doucement ». (Isaïe, VIII,6.) Quand Néhémie, II, 14 et III, 15 parle de l'étang du roi et de l'étang de Siloe, près du jardin du roi, près des degrés qui descendent de la cité de

par un fort tribut : 30 talents d'or, 300 talents d'argent (1), les femmes du palais, des objets précieux de tous genres, que Sennachérib se complait à énumérer. Tous les trésors du temple et du palais y passèrent. Ce butin dut être envoyé à Ninive par les messagers d'Ezéchias et ceux-ci y prêtèrent hommage au nom de leur souverain (2). Outre cette rançon immense, Ezéchias vit une bonne partie de son petit royaume lui échapper. Les villes situées à l'Ouest et au Sud-Ouest de Jérusalem et qui avaient été pillées par les armées assyriennes furent octroyées à Padi d'Ekron en compensation de sa captivité, de même qu'à Mitinti d'Asdoud et à Sil-Bèl (3) de Gaza

---

David, étang qui est appelé maintenant le « Birket-el-Hamrâ », « l'étang rouge », c'est de cet étang inférieur qu'il s'agit.

Seulement, cette canalisation à ciel ouvert et à l'extérieur des murs de la ville offrait des inconvénients sérieux en cas de guerre. En effet, elle permettait à l'ennemi de s'alimenter et de couper les eaux aux assiégés. C'est alors qu'Ezéchias entreprit la canalisation intérieure de ces eaux, dont il est question dans les textes rappelés ci-dessus, et les conduisit de l'Est au Sud-Ouest de la colline d'Ophel, pour les déverser alors, comme dit Isaïe, XXII, 11, « dans le bassin entre les deux murs ».

Au fond du bassin de l''Aïn-Sitty-Mariam, s'ouvre une galerie dans laquelle il y a moyen de s'aventurer; la hauteur varie de 4m50 à 0m45; en ligne droite la longueur serait de 335 mètres (1767,98 pieds anglais), mais à cause des sinuosités, le parcours est de 539m33, et la différence de niveau entre le point de départ et le point d'arrivée n'est que de 0m30.

Or, à l'extrémité Sud-Ouest de ce canal, on a découvert en mai 1880, une inscription contemporaine du percement, composée de six lignes, dont voici le contenu : «... la percée. Voici l'histoire de la percée. Quand [les mineurs levaient] le pic l'un vers l'autre et qu'il y avait encore trois coudées [a percer on entendit] se crier l'un à l'autre qu'il y avait zédah זדה (déviation ?) dans le rocher sur la droite. Et au jour de la percée les mineurs frappèrent chacun l'un vers l'autre, pic contre pic, et les eaux coulèrent de la source jusqu'au réservoir, sur une longueur de douze cents coudées ; et de cent coudées était la hauteur du rocher au-dessus de la tête des mineurs ».

Cette inscription en partie abimée, en partie incrustée de calcaire, présente une lecture difficile. Elle est en caractères hébreux archaïques comme la stèle de Mésa, et a été transportée au Musée de Constantinople. Voir texte dans LIDZBARSKI, *Altsemitische Texte*, 1stes Heft, p. 10.

(1) Huit cents d'après le récit assyrien. Cette différence peut tenir à la diversité de valeur du talent, d'après les pays et les époques.

(2) Cfr. *loc. cit.* du cylindre de Taylor.

(3) Ce nom a été parfois lu Is-mi-en, mais à tort ; voir Rev. Bibl., 1910, p. 510, corrigé par Rev. Bibl., 1911, p. 211.

qui étaient restés fidèles à la cause de l'Assyrie. Ces événements, plus détaillés dans le récit assyrien, sont condensés en quelques versets du texte biblique 2 Reg., XVIII, 13-16 (au verset 14 il faut supprimer toutefois la mention de Lachis).

La suite de l'histoire biblique XVIII, 17-XIX, 36, contient le double récit d'une expédition postérieure de Sennachérib, comme nous le prouverons.

M. Maspero (III pp. 286-295) se trompe donc en voyant dans ces deux chapitres XVIII, 13-16 et XVIII, 17-XIX, 36, une seule et même expédition; à bon droit Winckler et le P. Dhorme (Rev. Bibl. 1910, pp. 511 ss.) y distinguent deux campagnes différentes. C'est bien à cela que le texte lui-même invite : sans quoi, il présenterait des détails contradictoires et incohérents.

Nous poursuivons d'abord l'ordre chronologique des faits pour reprendre alors les événements narrés dans la suite du récit sacré.

Pendant que Sennachérib guerroyait ainsi le long de la côte méditerranéenne, l'agitation avait repris dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate. A sa dernière entrée triomphale à Babylone, Sennachérib avait conféré la couronne à un originaire du pays du nom de Bêl-ibni qui avait été élevé à la cour de Sargon à Ninive. Bêl-ibni semble avoir conspiré avec les chefs du Kardouniash (Chaldée) contre son suzerain pendant l'absence de celui-ci. Mérodach-Baladan avait, malgré sa dernière défaite, une fois de plus recommencé ses intrigues en incitant à la rébellion les chefs de la Basse-Chaldée, et en s'associant l'Elam. Sennachérib était donc à peine de retour à Ninive qu'il lui fallut recommencer la lutte. Il vint vite à bout de Bêl-ibni, ainsi que des bandes chaldéennes du Bit Iakin; mais Mérodach-Baladan après avoir dû abandonner ses compatriotes et sa famille, s'échappa sur des bateaux avec les statues de ses dieux et aborda sur la côte élamite. Un des fils cadets de Sennachérib, Asour-nadin-Souma fut vers la fin de 700 placé sur le trône de Babylone.

L'année 699 est occupée par la répression des révoltes du Kurdistan et de l'Ourartou et en 698 Sennachérib se soumet à nouveau la Cilicie. Le pays de Tabal, qui couvre le bassin de

l'Iris et touche à la mer Noire, est mis à la raison en 695.

Ces précautions n'étaient pas inutiles. En effet, depuis quelque temps les peuplades du Caucase, surtout les Cimmériens et les Scythes, avaient pénétré en Asie Mineure et commençaient à en inonder toute la partie occidentale ; même quelques tribus avaient poussé vers le Sud-Est dans les pâturages de l'Araxe et les environs du lac d'Ourmiah, refoulant ainsi les peuplades autochtones qui constituaient les frontières de l'empire assyrien. Il avait donc fallu faire sentir à ceux qui occupaient ces contrées, ainsi qu'à ceux qui voulaient s'en emparer, que le maître surveillait jalousement ses terres.

L'horizon momentanément éclairci dans le Nord et le Nord-Ouest, Sennachérib résolut d'en finir avec Mérodach-Baladan dont tous les revers n'avaient diminué ni le patriotisme, ni la ténacité.

Pendant quatre ans, jusqu'en 691, la Babylonie et la Chaldée de nouveau révoltées et unies lutteront avec des alternatives de succès et de revers contre l'infatigable Assyrien. Malheureusement, le puissant allié, l'Elam lui-même, était en pleine ébullition. Depuis la dernière défaite de Mérodach-Baladan, Shoutrouknakhounta avait par sa retenue mécontenté les nobles et avait été remplacé par son frère Khalloudoush. Après peu de temps celui-ci fut détroné par un nouveau Koutournakhounta qui ne régna que trois mois et eut comme successeur son frère Oummanminanou.

A Babylone, le fils de Sennachérib avait été culbuté du trône et remplacé par un babylonien du nom de Nergal Ušezib, qui fut bientôt, en 693, emmené comme prisonnier à Ninive. Peu après, un nouvel usurpateur chaldéen, du nom de Šu-zu-bu ou Mušezib-Mardouk (selon la chronologie babylonnienne) s'empara de rechef du trône de Šoumer et d'Akkad. Enfin, en 691, eut lieu une rencontre de forces imposantes entre les Assyriens et les armées coalisées de Babylone et d'Elam, tout près de Ḫaloulè (sur le Tigre aux environs de Bagdad). L'issue fut indécise ; de part et d'autre on s'attribua la victoire, mais les pertes avaient été telles que chacun des belligérants suspendit les hostilités pour quelque temps. Pourtant Sennachérib ne s'accorda pas des loisirs complets. Un fragment de texte

récemment interprété nous apprend qu'à cette époque (vers 690) Sennachérib entreprit une campagne en Arabie, (*K. I. T.*, p. 47); il dit avoir fait fuir la reine des Arabes « ...nu » et un certain Ḥazaël dans la ville de A-du-um-ma-tu (1). Etant à plus qu'à mi-chemin de la côte méditerranéenne, il risque une poussée jusqu'à la frontière égyptienne et remonte installer son camp à Lachis.

Depuis la défaite d'Altakou, Shabitokou s'était tenu sur la défensive, tout en maintenant son autorité sur les roitelets égyptiens; mais en 693 un certain Taharqoū, de la souche royale éthiopienne, originaire de Napata, avait été proclamé souverain d'Ethiopie. D'après Eusèbe, qui s'inspire probablement de Manéthon (2), il aurait disputé le trône à Shabitokou, l'aurait défait et mis à mort. C'est peut-être à ce changement de règne qu'est applicable le passage d'Is., XIX, 1-3. La stèle dite de Tanis, qui nous fournit quelques détails intimes sur sa vie, est malheureusement abimée. D'après M. Maspero (3) elle nous dirait qu'il est arrivé au pouvoir à l'âge de vingt ans. Alt (4) fixe à vingt ans son départ de Nubie seulement. Il épousa la veuve de Sabacon, qui avait laissé un fils encore mineur, Tanouatamanou, et il règna dès lors sur l'Ethiopie et l'Egypte, considérant cette dernière comme un pays par lui conquis (5).

Nous voici ramenés au récit biblique 2 Reg., XVIII, 17-XIX, 36, qui a son parallèle dans 2 Chron., XXXII, 9-23 et Is. XXXVI-XXXVII, 36. Nous y lisons que Sennachérib alla camper à Lachis et que de là il envoya son tartânu, ou général en chef, le rab-šariš ou chef des eunuques et le rab-šâquê ou grand-officier (dont la Vulgate Is., XXXVI fait un nom propre) à Jérusalem pour exiger la reddition de la ville. Peut-être celle-ci n'avait-elle pas continué à payer le tribut lui imposé en

---

(1) C'est la דּוּמָה de Genèse XXV, 14. localité qui se trouve en plein désert d'Arabie, dans le Ouadi Sirḥan.

(2) *Fragm. hist. Græc*, t. II, p. 593.

(3) Maspero III, p. 361, note 4.

(4) Alt, *op. laud.*, pp. 80, 81, note 1.

(5) Maspero, III, p. 362.

701 (c'est ainsi qu'Ezéchias se sera révolté. 2 Reg., XVIII, 20).

Ezéchias, effrayé des menaces des envoyés, est rassuré par Isaïe, qui lui prédit une catastrophe prochaine pour Sennachérib et même la mort de celui-ci. Sur ce, les envoyés sont congédiés et ils vont retrouver leur maître, non plus à Lachis, mais à Libna (1). En effet, Sennachérib venait d'apprendre que Taharqou, le roi d'Ethiopie, s'avançait pour lui livrer bataille, et c'est pourquoi il s'était rapproché de la frontière égyptienne. L'Assyrien renvoie ses ambassadeurs à Ezéchias, se moquant de la confiance qu'il met en Jahvé son Dieu. Alors Isaïe lui adresse une prophétie aussi satyrique que pleine d'assurance (Isaïe, XXXVII, 22-35; 2 Reg., XIX, 21-34).

Is. XXXVII 22. Elle te méprise, elle se moque de toi,
la vierge, la fille de Sion
Derrière toi elle hoche la tête,
la fille de Jérusalem
23. Qui as-tu injurié et outragé?
Contre qui as-tu élevé la voix,
Et porté ton regard superbe?
Contre le Saint d'Israël!
24. Par tes esclaves tu as outragé le Seigneur,
et tu as dit : avec mes chars nombreux
Je suis monté au sommet des montagnes,
aux extrémités du Liban.
J'ai coupé les cèdres sublimes
et les plus beaux cyprès;
J'ai atteint ses dernières cîmes,
ses bois les plus épais.
25. Moi j'ai creusé et j'ai bu
des eaux étrangères
J'ai désséché avec la plante de mes pieds
tous les canaux de l'Egypte!
26. Entends-tu? Il y a longtemps
que j'ai préparé cela;
Dès les temps anciens je l'ai résolu,
et maintenant je l'accomplis.
Tu devais changer les villes fortes
en monceaux de ruines.

1) Actuellement Tell-el-Hasi, à l'Ouest de Lachis et à mi chemin entre cette dernière localité et Gaza.

27. Leurs habitants étaient sans force,
épouvantés, confus.
Ils étaient comme l'herbe des champs,
la tendre verdure,
Le gazon qui pousse sur les toits
brûlé par le vent d'Est.
Je sais quand tu te lèves 28 et quand tu t'assieds
je connais toutes tes démarches
29. Ta fureur contre moi, ton insolence
sont montées jusqu'à mes oreilles.
Je te mettrai au nez mon anneau,
et mon frein à tes lèvres
Et je te ferai retourner par la route
par laquelle tu es venu!

. . . .

33. Voici donc ce que dit Jahvé sur le roi d'Assyrie :
Il n'entrera pas dans cette ville,
il n'y lancera pas une flèche;
Il ne marchera pas contre elle armé du bouclier,
il ne l'entourera pas de retranchements.
34 Par la route qui l'amena il s'en retournera,
et il n'entrera pas dans cette ville, déclare Jahvé.
35. Je défendrai cette ville et je la sauverai.
à cause de moi et de mon serviteur David

(*Traduction* CONDAMIN).

La nuit suivante la catastrophe se produisit. Sennachérib perdit la grande partie de son armée et dut retourner précipitamment à Ninive. (2 Reg., XIX, 35, 36.)

Relevons maintenant les principaux détails qui nous font voir en tout ceci une campagne différente de celle de 701, mentionnée 2 Reg., XVIII, 13-16 et particulièrement 2 Chron., XXXII, 1-8, et Is., XXXVI, 1.

1°) Dans le récit assyrien de la campagne de 701 (cylindre de Taylor), il n'est pas fait mention de Lachis; les centres d'opérations sont Altaqou, Akkaron et Tîmna. Or, sur un relief du palais de Ninive (1), Sennachérib siège sur son trône et reçoit les dépouilles de Lachis (La-ki-su). Il ne s'agit

(1) BRITISH MUSEUM, *A guide to the babylonian and assyrian antiquities*. assyrian saloon n° 28, plate XV, texte p. 33.

donc pas sur ce dernier relief de la bataille de 701, que n'aurait pu omettre le cylindre de Taylor, si détaillé dans ses renseignements.

La mention לָכִישָׁה 2 Reg., XVIII, 14, doit donc être une glose introduite à cause du récit qui suit ; car on ne comprend pas pourquoi les envoyés d'Ezéchias doivent aller à Lachis où Sennachérib n'est pas allé et au moment où il est monté contre toutes les places fortes de Juda.

2°) Is., XXII, 15, Sobna est intitulé intendant du palais הַסֹּכֵן ... אֲשֶׁר עַל הַבָּיִת et remplit le rôle de premier ministre; c'est à son influence qu'il faut attribuer les faveurs accordées par Ezéchias à l'alliance égyptienne; aussi Isaïe lance-t-il contre lui la prédiction de sa destitution du poste élevé qu'il occupe et lui annonce-t-il son remplacement par Eliakim, le fils d'Helcias. Is., XXII, 15-24. Or dans Is., XXXVI, 3 et XXXVII, 2 ainsi que 2 Reg., XVIII, 18, 37 nous voyons précisément Eliakim en qualité de préfet du palais et Sobna réduit au rôle de secrétaire. C'était l'accomplissement de la prédiction d'Isaïe.

3°) Dans la partie que nous considérons comme relatant un épisode autre que celui de 2 Reg., XVIII, 13-16, il est question de Taharqou, le roi de Koush (Ethiopie), 2 Reg., XIX, 9. Or, celui-ci n'a pas régné avant 693. Même en admettant l'interprétation de la stèle de Tanis, donnée par Alt (1), comme quoi Taharqou serait venu en Egypte avec Sabacon à l'âge de vingt ans, aurait participé à la guerre de celui-ci contre Bocchoris en 715 et serait ensuite resté dans l'armée jusqu'en 693, — période pendant laquelle il aurait pris part à la campagne contre l'Assyrien, en 701, — on n'explique pas, dans l'hypothèse qui voit dans le récit biblique le seul événement de 701, comment Taharqou serait alors appelé 2 Reg., XIX, 9, le « roi » de Koush, s'il n'était à ce moment que le général de Shabitkou. D'ailleurs, l'interprétation donnée par Alt repose sur une restitution conjecturale de la ligne treizième de la stèle de Tanis, mutilée à cet endroit. M. Maspero (2)

(1) Alt, pp. 80, 81, note.
(2) Maspero, III, p. 361, note 4.

l'interprète autrement et donne à Taharqou vingt ans au moment de sa révolte, soit en 693.

4°) Le désastre subi par l'armée assyrienne (2 Reg., XIX, 35, 36, Is., XXXVIII, 36, 37; 2 Chron., XXXII, 21, 22), par lequel Sennachérib trouve au matin les cadavres de 185,000 hommes dans son camp, a laissé son souvenir dans les traditions égyptiennes rapportées par Hérodote. (*Hist.* l. II ch. 141.) En ce temps (comme nous l'apprennent ces traditions) règnait en Egypte Séthon, le grand prètre du dieu Ptah de Memphis. Séthon qui avait une médiocre estime pour la classe guerrière, l'avait dépouillée de beaucoup de privilèges. « Σαναχάριβος, le roi des Arabes et des Assyriens », s'avance avec une grande armée contre l'Egypte; l'armée égyptienne refuse ses services à Séthon qui va se lamenter dans le temple de son dieu; celui-ci lui communique en songe qu'il lui enverra des auxiliaires pour lui assurer la victoire. Séthon rassemble alors une troupe de petits commerçants et les mène camper à Péluse. Or, voici que pendant la nuit une nuée de rats des champs envahit le camp assyrien, rongeant les carquois, les cordes des arcs et les poignées des boucliers des Assyriens. Au matin ceux-ci n'eurent d'autre ressource que de s'enfuir en abandonnant un grand nombre des leurs qui furent poursuivis et tués par les Egyptiens.

Pour fantastique qu'il soit, ce récit contient quelques indications précieuses. Tout d'abord Sennachérib est l'envahisseur; ensuite il est appelé le « roi des Arabes et des Assyriens ». Or, ce n'est qu'en 691 ou 690 que Sennachérib a pénétré jusque dans le cœur de l'Arabie. Sans aucun doute il aura selon sa coutume enrôlé une partie des vaincus dans ses armées et ce sont eux qu'il conduit en Egypte et qui subissent le désastre précité.

De plus, cette mention des rats fait songer à un fléau importé communément par ces rongeurs. Nous les trouvons notamment en connexion causale avec la peste bubonique 1 Sam., V, 9, 12 et VI, 5, 11, 18. Il est assez obvie dès lors de voir dans le désastre que subit l'armée de Sennachérib une invasion de rats qui ont communiqué la contagion à son armée.

L'événement prédit par Isaïe n'en est pas moins surnaturel, et l'expression de l' « ange de Jahvé » est habituelle pour signi-

fier des causes secondes qui, surtout miraculeusement, amènent un désastre.

5°) Si l'on voit dans le récit de 2 Reg., XVIII, 13-16 le même épisode que narre dans la suite 2 Reg., XVIII, 17-XIX, 37, on ne comprend plus du tout la connexion des faits. En effet, si l'armée assyrienne était malmenée *avant que* le roi de Juda, Ezéchias, ait livré ses trésors et par suite avant que les ennemis aient dù plier bagages, on ne comprend pas ce qui l'aurait obligé à les livrer; d'autre part, si après la menace assyrienne il les a livrés, comment expliquer que les Assyriens aient continué le siège? Dire, comme le fait le Père Condamin (1), que c'est sur un prétexte quelconque que Sennachérib aurait demandé une seconde fois la capitulation de Jérusalem, c'est vraiment aussi, *salvo respectu*, une explication quelconque et il nous semble qu'à séparer les événements on obtient la seule solution raisonnable. A condition de séparer les deux récits bibliques, 2 Reg., XVIII, 13-16, avec suppression de Lachis au verset 14, et 2 Reg , XVIII, 17-XIX, 36, on les trouve en concordance parfaite avec les récits assyriens sur la double campagne de 701 et 690 (2).

Un mot au sujet des indications chronologiques de la Bible sur le règne d'Ezéchias.

2 Reg., XVIII, 13 et Is., XXXVI, 1, il est dit que l'invasion de Sennachérib de 701 a eu lieu la quatorzième année d'Ezéchias. D'après ces données, il aurait donc commencé à règner en 715. Or, 2 Reg., XVIII, 9, 10, Samarie aurait été prise la sixième année d'Ezéchias : ce qui reporte l'avènement de ce roi à 727. Il est évident que l'une ou l'autre de ces indications est fautive; peut-être la mention de la quatorzième année de 2 Reg. XVIII, 13 et Is. XXXVI, 1 se rapportait-elle à la maladie d'Ezéchias (2 Reg., XX, 1-12, Is. XXXVIII)

(1) CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*. p. 209.

(2) Pour 701, cfr. cylindre de Taylor. pour celle de 691/690 le relief du palais de Ninive. Dans les *Mélanges d'Histoire offerts à Charles Moeller*, Louvain, Van Linthout, 1914, vol I, pp. 1-10 : *L'invasion de la Judée par Sennachérib en 701*, M Van Hoonacker ne voit qu'une seule campagne de Sennachérib dans les chap. XVIII et XIX de 2 Reg. Nous regrettons de ne pouvoir nous rendre aux raisons qu'il apporte.

et aura pénétré de là dans le récit de la campagne de Sennachérib (1).

Après ce désastre inattendu, Sennachéribre gagna Ninive, au début de 689. Mušezib-Mardouk s'agitait à nouveau. Avec le concours de l'Elam, il serait peut-être parvenu à donner à la bataille indécise de Haloulé une tournure en sa faveur, mais Oummanminanou fut frappé d'apoplexie le 15 Nisan. Sans chef capable de le gouverner, l'Elam fut désemparé et Sennachérib profita de la circonstance pour porter à Babylone le coup décisif. Nous en avons conservé le détail sur les bas-reliefs assyriens des rochers de Bavian (Nord-Est de Khorsabàd). Le 1er Kesleu la ville tomba.

Si, lors de ses rébellions antérieures, Babylone avait été ménagée, il n'en fut plus de même maintenant. Sennachérib, exaspéré par ses révoltes continuelles, en décida la ruine complète. Un massacre impitoyable décima les habitants; ce qui survécut fut emmené en captivité avec son roi; les trésors tant particuliers que publics furent distribués aux vainqueurs; les maisons, palais, temples, murs, détruits de fond en comble et inondés; seuls quelques quartiers populaires échappèrent à la

(1) Ce n'est pas le seul cas d'incohérence entre les données bibliques ayant trait à la chronologie. Il arrive aussi qu'il y a désaccord entre les premières et les données cunéiformes. Or, dit M. PELT (*op. laud.* II, p. 134), « la conciliation est d'autant plus nécessaire sur ce point, que les dates fournies par l'assyriologie paraissent plus fermes... » Mieux vaut donc se baser sur celles-ci, pour étayer une chronologie absolue. La chronologie assyrienne est, nous l'avons vu plus haut, établie sur des bases fixes à partir de 893. Dès lors certains événements bibliques rapportés par elle doivent servir de points de repère aux autres :

854. — Achab envoie son contingent à la bataille de Karkar.
842. — Jéhu paye tribut.
738. — Ménahen paye tribut.
734. — Déposition de Péquah, payement de tribut par Achaz, intronisation d'Osée d'Israël.
722. — Chute de Samarie.
701. — Première campagne de Sennachérib sous Ezéchias.

Le désaccord entre les données bibliques et profanes affecte surtout la période antérieure à la chute de Samarie en 722: on trouvera la plupart des incohérences relevées dans PELT, *op. laud.*, II, pp. 131-140.

La difficulté est bien vieille et Saint-Jérôme s'en débarrassait sans la resoudre. Voici ce qu'il écrit au prêtre Vitalis :

« Quid enim prodest hærere in littera et vel scriptoris errorem vel

destruction totale ; les statues des dieux qui avaient été épargnées furent transportées à Ninive, témoignant elles aussi leur vassalité aux divinités rivales. Babylone resta presque déserte pendant huit ans sous l'autorité d'Asaraddon, un des fils de Sennachérib.

Cette chute de l'indomptable cité dut impressionner vivement le monde oriental. Jusqu'à la fin du règne de Sennachérib l'Elam, l'Egypte, l'Ourartou, et conséquemment les nations plus humbles de l'Asie Mineure, n'inquièteront pas le grand conquérant qui put continuer ses grandioses constructions, commencées en dépit et au milieu de ses innombrables campagnes. C'est de lui qu'il nous reste le plus de souvenirs.

Sous son règne l'art assyrien est caractérisé par un réalisme très accentué et très puissant (1). Entre toutes les villes de son empire il s'était plu à restaurer et à embellir Ninive, délaissée par ses prédécesseurs et devenue un amas de ruines. « Ses boulevards, ses rues, ses canaux, ses quais, ses jardins, ses aqueducs » (2), tout fut renouvelé, et les déportés des diverses contrées furent mis à contribution pour travailler les matériaux amenés de leurs pays d'origine et dans le maniement

---

annorum seriem calumniari ; quum manifestissime scribatur : Littera occidit, spiritus autem vivificat? Relege omnes et Veteris et Novi Testamenti libros et tantam annorum reperies dissonantiam et numerum inter Judam et Israël, id est inter regnum utrumque, confusum, ut hujusmodi hærere quæstionibus non tam studiosi, quam otiosi hominis esse videatur ». (Edition Martianay, t. II, col. 622. Paris, Anisson, 1699.)

A cette constatation de fait indéniable, il faut ajouter cette remarque que beaucoup de chiffres et de dates dans les textes des saints livres ont été manifestement corrompus par des erreurs de copistes et aussi par un désir de correction ou d'harmonisation mal réussie de leur part. De plus, les écrivains sacrés recouraient, comme ils en témoignent fréquemment eux-mêmes, à des annales existantes. Enregistrant celles-ci telles qu'elles se présentaient, ils en conservaient également les inexactitudes.

Pour plus de détails voir Curtis, *Chronology of old Testament* dans Hastings, *Dictionnary of the Bible*, vol. I, pp. 399-403. Edinburgh, Clark, 1906.

(1) Cfr. Maspero, *Histoire ancienne*, pp. 516-518. Maspero, III. pp. 314 ss. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, II, pp. 630-647.

(2) Maspero, III. pp. 310 ss.

desquels ils étaient le plus experts. Le palais royal, abandonné depuis longtemps, fut complètement refait, les bois et les métaux les plus précieux employés dans son revêtement; les quartiers avoisinants furent transformés en un parc, qu'on peut considérer comme un « botanic and zoological garden » de l'époque.

A ce moment l'Assyrie était en voie d'atteindre le faîte de sa puissance et de sa grandeur. Ce qui lui donnait cette incontestable suprématie, ce n'était pas la seule force de ses armées, c'était surtout l'administration intelligente de toutes ces nations si diverses qui la constituaient. Alors que l'Egypte était constamment divisée dans son propre sein, l'Assyrie, vraie mosaïque de peuples, était une par sa politique intérieure. Les transplantations des nations vaincues sur des terres à elles étrangères, faites surtout par Téglath-Phalasar III et Sargon, avaient eu pour premier résultat un isolement plus grand de tous ces divers éléments; ceux-ci par suite, tout en s'acclimatant dans leur nouvelle patrie, restaient pourtant étrangers à leurs voisins, ce qui empêchait la coalition de tous ces différents groupes; d'autre part, une discipline sévère dans le gouvernement, et des forces militaires exercées qui mettaient partout les habitants en garde contre toute velléité de rébellion civile et les défendaient contre toute razzia du dehors, tout cela avait procuré au pays une sécurité intérieure singulièrement favorable au développement du bien-être, de la richesse et de l'activité commerciale.

C'est ce que comprendra le prophète Ezéchiel quand il décrira la force et la puissance de jadis, de cet empire qui allait être détruit quelque quatre-vingts ans après Sennachérib (Ezéch., XXXI, 3-9). La carrière si illustre de Sennachérib devait, comme celle de son père, finir de façon tragique et peu glorieuse. Le 20 Tébet 681 il fut assassiné par Adrammelek, son fils aîné, et Nabû-sar-usur, l'éponyme de l'année 682-81, dans le temple de Mardouk, à Babylone. (1) La mention de la mort de Sennachérib succédant immédiatement dans le texte

(1) Cfr. DHORME, *Les pays bibliques et l'Assyrie*, Rev. Bibl., 1910, pp. 519-20

biblique 2 Reg., XIX., 36, 37 et Is., XXXVII, 37, 38, à celle de son départ précipité pour Ninive, a fait interpréter ce passage comme s'il fut tué dans cette dernière ville. Nous savons par les annales d'Ašourbanipal, petit-fils de Sennachérib, que le meurtre eut lieu à Babylone (1).

Asaraddon. Son fils cadet Asaraddon (Ašur-aḫa iddin) (2), déjà gouverneur de Babylone depuis la destruction de celle-ci, résolut de venger son père et de lui succéder comme souverain de Babel et d'Ašour. Asaraddon était fils d'une Babylonienne « Nikoua »; cette circonstance explique qu'il eut à cœur, dès le jour où il avait été préposé à Babylone ruinée, de relever cette cité. Ceux

---

(1) Cylindre de Rassam, col. IV, lignes 70 ss.

Le Père Condamin maintient toujours que le meurtre fut perpétré à Ninive. (Cfr. *Le livre d'Isaïe*, pp. 224, 225, et *Revue pratique d'apologétique*, 1er octobre 1913, pp. 67, 68). Il admet comme décisifs les arguments que fait valoir M. Arthur Ungnad contre la solution de Winckler, qui conclut à la mort de Sennachérib à Babylone :

a) Le sacrifice offert aux mânes de Sennachérib, dont il s'agit dans le texte d'Ašourbanipal cité par Winckler, aurait pu difficilement avoir lieu dans Babylone vaincue et ruinée ;

b) Les taureaux colosses mentionnés en cet endroit (le « sêdu » et le « lamassu ») témoignent d'un temple assyrien et non babylonien ;

Ces raisons ne nous semblent pas péremptoires :

1) Lors de la conquête de Babylone, en 648, Ašourbanipal ne ruinera pas entièrement la ville, quoiqu'elle aura à souffrir beaucoup du siège, et les dommages qu'il lui causera, le monarque les réparera presqu'aussitôt (voir plus loin). Nous avons vu qu'en 689, pour maltraitée qu'elle fut par Sennachérib, Babylone reçut Asaraddon comme gouverneur et celui-ci se mit aussitôt en devoir de la restaurer. D'où il résulte qu'un temple aurait encore pu être conservé à Babylone en assez bon état pour y offrir des sacrifices ;

2) Ensuite il n'est pas nécessaire de voir dans le texte d'Ašourbanipal un sacrifice proprement dit; l'expression : « e-nin-na a-na-ku ina ki-is-pi-šu », « en sacrifice mortuaire pour lui » peut être fort bien adoptée par manière d'hyperbole; le massacre de mes ennemis peut servir de sacrifice aux mânes de mon aïeul; (Cfr. WINCKLER, *K. I. T.*, p. 50 et notes ibidem 1 et 2.)

3) Enfin, est-on si sûr qu'on n'ait pas eu des taureaux ailés à Babylone, alors qu'en Cappadoce on a fait des copies des modèles assyriens? (Cfr. PERROT et CHIPIEZ, *op. laud.*, t. II, p. 545).

(2) Voir les documents sur Asaraddon (680-669) : MASPERO, III, pp. 348-49, note 2.

qui avaient alors pu échapper au massacre et à la déportation, voyant les dispositions favorables du fils de leur vainqueur, revinrent de bonne heure, déblayèrent les ruines, et bientôt la vie renaquit de ses cendres. Asaraddon, qui se caractérisa toujours par une profonde piété, s'employa à restaurer, même du vivant de Sennachérib, les temples détruits et s'assura par cette conduite la bienveillance des Babyloniens.

Après le meurtre si lâchement perpétré de son père, il n'eut donc aucune difficulté à s'assurer la fidélité de ces sujets ; restait à empêcher le parricide de s'affermir à Ninive. Les provinces du Nord avaient pris, en effet, le parti d'Adrammélek. Asaraddon se précipite sur ses traces et malgré les frimas (on était au mois de Šabat, — janvier-février), il traîne par étapes forcées ses fidèles dans la région de Ḫanigalbat (contrée qui s'étend depuis Ninive inclusivement jusqu'au Taurus dans la direction Nord-Ouest ; cfr. Rev. Bibl., 1911, p. 119, note 8), rompt les lignes ennemies et s'entend aussitôt acclamer roi par les vaincus. Adrammélek s'enfuit en Arménie. Toutes ces péripéties n'avaient pris que quarante-deux jours, du 20 Tébet au 2 Adar; le 18 de ce même mois de 680, Asaraddon fut intrônisé.

Babylone fut récompensée de sa fidélité. Le châtiment infligé par Sennachérib à la ville rebelle avait été réfléchi ; le monarque avait voulu abattre à jamais l'orgueil de la rivale de Ninive. Son fils crut que la dure leçon avait profité et, après avoir consulté la volonté de Shamash, Hadad et Mardouk, il décida de relever complètement la ville. Pendant quatre ans on employa les prisonniers de guerre à cette besogne (680-76). Temples, palais, les deux enceintes, les canaux, tout fut réédifié ou réparé et les bois et jardins replantés. Les anciens habitants furent rappelés de l'exil, réintégrés dans leurs propriétés et indemnisés.

Depuis le rude traitement subi par Babylone sous Sennachérib, la Chaldée s'était tenue tranquille ; pourtant le meurtre de Sennachérib avait réveillé son désir d'indépendance. Un fils de Mérodach Baladan II, Nabû-zêru-kênu lišir, souleva de nouveau la Basse Chaldée et assiégea Ur, vassale des Assyriens. Les armées assyriennes eurent raison de lui ; il se réfugia dans

l'Elam auprès de Ḫoumbanḫaldaš II (681-675) (1). Mais celui-ci le fit égorger et le frère de Nabû-zêru-kênu-lîšir, Naid-Mardouk fit sa soumission à Asaraddon et paya régulièrement son tribut annuel.

A présent, c'est du côté de l'Ouest qu'il faudra se tourner. Durant les dernières années qu'Ithobaal avait, sous la suzeraineté d'Asour, régné sur la Phénicie (Tyr exceptée, cfr. *supra* p. 84), le tribut imposé en 701 avait été fidèlement payé. Mais son successeur Abdi-Milkutti, comptant sans doute sur l'appui du pharaon Taharqou, refusa de continuer ces traditions onéreuses, et en 677 la Phénicie secoua le joug Asaraddon crut ne pas pouvoir retarder la répression ; il s'empare de Sidon qu'il détruit ; Abdi-Milkutti lui échappe et se ligue avec Sandouarri, roi des villes ciliciennes Koundi et Sizou (Koundi près de Tarse ; Sizou est la Sîs actuelle). Au mois de Tešrit (septembre-octobre) 676, le roi de Sidon, et en Addar février-mars) 675, le roi Sandouarri, sont décapités, leurs villes pillées et leurs habitants transplantés. Rentré dans sa patrie, Asaraddon doit réprimer une nouvelle insurrection des Chaldéens (2), qui cette fois eurent l'appui de Ḫoumbanḫaldas II ; seulement celui-ci meurt inopinément et son frère Ourtakou, qui lui succède, préfère ne pas se compromettre : son abstention valut à Asaraddon d'avoir raison des Kaldou.

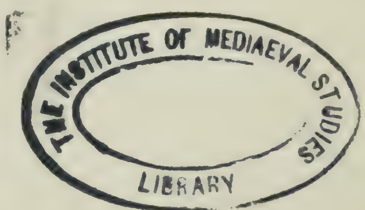
Rassuré de ce côté, le monarque assyrien veut risquer une reconnaissance en Egypte ; mais à peine son armée est-elle à l'Ouadi-el-Arich qu'un danger pressant le rappelle au cœur de l'empire.

Les hordes aryennes : Scythes, Cimmériens et Mèdes, dont les incursions étaient menaçantes depuis longtemps (cfr. *supra* p. 88), s'étaient décidées de commun accord à envahir les frontières assyriennes. Asaraddon parvint à conjurer leur coalition et à réduire ces contrées septentrionales dont les agitations deve-

---

(1) Sur Ḫoumbanḫaldas I, qui avait succédé à Oummanminanou et était mort en 681, quelques mois avant Sennachérib, nous n'avons guère de détails.

(2) Surtout ceux du Bit-Dakouri qui prétendaient ne pas restituer aux Babyloniens les terres qu'ils leur avaient prises lors de la destruction de Babylone.



naient de plus en plus fréquentes. Ce péril écarté, il voulut en 674-673 revenir à la frontière d'Egypte. Le pharaon Taharqou ne cessait de solliciter la défection des vassaux phéniciens et hébreux. (Cfr. menaces constantes d'Isaïe). Comme l'avait fait jadis Sennachérib, son successeur prit le chemin du désert. Hazaël, l'arabe, était venu à Ninive implorer d'Asaraddon la restitution de ses dieux pénates que lui avait enlevés Sennachérib en 690-91. Il obtient satisfaction moyennant augmentation de tribut consistant en chameaux; et même, Asaraddon lui fait épouser une dame arabe de son harem « Taboua », qui, selon la règle du matriarcat alors en honneur en Arabie, aura le pas sur son mari. La sécurité de son expédition assurée ainsi jusqu'à Adoummat par ses vassaux arabes, il profite de leur complaisance pour se diriger vers le Sud-Ouest du désert dans le pays de Bazou et de Khazou (1) et assujettir les autres tribus de ce « pays de sel, de soif et de pierres ». Il tue huit rois et soumet tout à son joug. Eût-il le temps de se montrer à la lisière de l'Egypte? On ne sait trop; toujours est-il que cette fois encore il dut revenir précipitamment sur ses pas pour arrêter l'Elam et les Mèdes, dont les incursions devenaient de plus en plus inquiétantes.

La tribu des Gamboulou au Nord-Ouest du golfe Persique, qui jadis pactisait avec les Kaldou, constitua cette fois le principal appui de l'Assyrie et servit désormais de rempart contre les Elamites; quant à la Médie, Asaraddon lui fit reconnaître sa suzeraineté jusqu'à son extrême frontière. Cette fois il put reprendre haleine, et l'année 673 fut mise à profit pour exiger de ses nombreux vassaux des tributs en nature destinés à agrandir le palais de Ninive et à embellir cette ville. A cette occasion il énumère tous ses tributaires syriens, chypriotes, phéniciens et palestiniens (2) : parmi ces derniers figure Mi-na-si-e de « Ia-u-di » : « Manassé de Juda ».

Manassé de Juda.

Malgré le dernier désastre essuyé par l'armée de Sennachérib sous les murs de Jérusalem, Ezéchias resta, au moins théoriquement, soumis à l'Assyrie. Son successeur Manassé ne suivit

(1) Bouz et Khouz de Gen., XXII, 21.
(2) Cfr. Rev. Bibl., 1911, pp. 210-212 et *K. I. T.*, pp. 51, 52.

pas ses exemples de piété, car il laissa rétablir le culte des baals et des Astartés, multiplia les divinités et les lieux de sacrifices, brûla plusieurs de ses fils en holocauste et répandit beaucoup de sang innocent. Il faut croire qu'il manifesta trop hautement son indépendance vis-à-vis de l'Assyrie, car la Bible nous apprend qu'il fut pendant plusieurs années captif à Babylone. Le malheur l'amena à résipiscence, son trône lui fut rendu et il répara à la fin de sa vie les égarements des premières années de son règne (2 Reg , XXI, 1-8, 2 Chron. XXXIII, 1-20).

Le 5 Adar 672 la reine-mère Nikoua étant venue à mourir, Asaraddon associa à son trône son fils cadet Ašourbanipal, qu'il avait d'une de ses femmes ninivites. Cette mesure rassura ceux qui éprouvaient des craintes que Ninive ne fût sacrifiée à Babylone, ville qu'Asaraddon avait toujours particulièrement affectionnée.

Nous avons vu plus haut (pp. 84 et 100) que lors des deux dernières descentes des Assyriens en pays phénicien, Tyr avait échappé à leur domination.

Maintenant Asaraddon conclut avec Baalou de Tyr un traité par lequel ce dernier s'engage au transport maritime de tous les produits que les vassaux de la côte doivent expédier à leur suzerain ninivite. Mais cette bonne entente ne devait pas durer. Taharqou, dont les portraits trahissent une énergie patiente et calculée, avait remporté des succès appréciables en Afrique ; rassuré sur les contrées du Nil, il songea à seconder les Syriens dans la rancune qu'ils gardaient à l'Assyrie. Le retour précipité des armées assyriennes en 673, alors que le pharaon avait pu craindre leur invasion imminente, avait impressionné celui-ci au point que sur la base d'une de ses statues il s'intitule le « vainqueur d'Ašour » Les pays côtiers non plus n'avaient pas été indifférents à l'aventure et Baalou de Tyr crut le moment venu de s'appuyer sur Taharqou pour reprendre en Phénicie le rôle prépondérant que Sidon y jouait actuellement. Asaraddon ne put pas immédiatement se porter sur Tyr, à cause d'une agitation dans le Shoupria, contrée septentrionale soumise de vieille date pourtant à Ninive. Pendant ce temps Taharqou fomenta l'agitation à Ascalon et chez les bédouins du

désert. Asaraddon parvint toutefois à négocier avec ceux-ci et, moyennant « bakchiche », ils s'engagèrent à venir attendre au moment opportun l'armée assyrienne à Raphia, avec leurs chameaux et toute l'eau que ces bêtes pourraient transporter. Ces précautions prises il quitta Ninive en Nisan 671. Tyr est bloquée et un fort détachement de forces y reste immobilisé pour empêcher toute diversion de ce côté. Le gros des troupes oblique vers le Sud-Est, dans le but de s'assurer des intentions des Arabes, vers le pays de Muṣur aux environs de Ma'an (1) et de là il traverse le pays de Meluḫḫa, qui n'est autre que la péninsule sinaïtique. Il remonte jusqu'à Raphia où il attend les chameaux arabes, puis redescend par le désert et non en longeant la côte trop bien garnie, et débouche par l'Ouest dans les terres cultivées du delta au commencement de Tammouz (juin-juillet) 671.

Les 3, 16, et 18 eurent lieu entre les deux armées des engagements dans lesquels les forces assyriennes, mieux équipées et plus disciplinées, firent reculer constamment les Egyptiens et les Ethiopiens, fougueux et braves, mais conduits avec peu de stratégie (2). Le 22, Memphis tombe aux mains des envahisseurs. (Is. XIX, 4?) Une stèle de Sendjirli (entre Antioche et Marasch) nous renseigne sur les résultats de la victoire. Taharqou réussit à s'enfuir et à se mettre en sûreté au delà des cataractes; mais la famille royale et les trésors du palais sont déportés; Memphis fut pillée et brulée.

Pour maintenir sa conquête, Asaraddon intéressa le plus grand nombre possible d'individus au partage de l'autorité; le moindre chef du dernier des nomes y eut sa part; mais il eut soin de se réserver le pouvoir suprême et il s'intitula « le roi des rois d'Egypte du Saïd et de Koush » (3). Pour retourner il remonta la côte et peut-être est-ce à cette occasion que Manassé fut emmené en Babylonie.

(1) Rev. Bibl., 1911, p. 214.

(2) C'est bien la caractéristique des armées égyptiennes et assyriennes, telle qu'elle ressort des engagements divers où nous les voyons aux prises les unes avec les autres et avec des forces étrangères.

(3) Voir la répartition de l'Egypte entre une vingtaine de familles régnantes : Maspero, III, p. 378.

Pendant l'absence d'Asaraddon il s'était ourdi dans son palais des intrigues, entretenues par l'aîné de ses fils Šamaš-šouma-oukîn, envieux de la préférence témoignée à son frère cadet. Asaraddon fit disparaître un certain nombre des mécontents, mais donna toutefois satisfaction à Šamaš-šouma-oukîn, en lui octroyant la vice-royauté de Babylone; il décréta qu'après a mort son empire resterait partagé ainsi entre ses deux fils, sous la souveraineté d'Ašourbanipal. Il ne devait pas pour cela jouir de la paix.

Taharqou, fugitif en Ethiopie, brûlait du désir de se venger et en 669 il reparut sur la scène. La suzeraineté de l'Assyrie sur l'Egypte s'exerçait avec une intensité fort inégale dans les diverses parties du pays. Thèbes était restée en fait sous la mouvance de l'Ethiopie; l'Egypte moyenne, qui n'avait pas même vu l'Assyrien, ne le reconnaissait que nominalement; le delta seul, occupé par les garnisons assyriennes, constituait un fief réellement dépendant. Deux familles principales se le partageaient (1), l'une à l'Orient, représentée en ce moment par Pakrourou, l'autre à l'Occident, embrassant Saïs et Memphis où règnait un descendant de Bocchoris, à savoir, Néchao: celui-ci avait été considéré par Asaraddon comme le vassal le plus important de Taharqou et comme tel il l'avait mis au premier rang.

Taharqou s'était recruté une armée fraîche et rentra en suzerain à Memphis. Les nomes du delta gênés par la présence des garnisons assyriennes n'osèrent se prononcer et se tinrent dans l'expectative.

Asaraddon venait d'investir ses deux fils lorsqu'il apprit la tentative de l'Ethiopie. Il part à la tête de ses troupes, mais quelques jours plus tard, le 10 Arakhsamma (Marḥeswân= octobre/novembre) 669, il meurt.

Avec lui disparaît une belle figure de l'antique Orient; énergique et actif autant que ses prédécesseurs, il eut sur eux, pendant ses douze années de règne, l'avantage d'être à la fois clément et généreux. Aussitôt après son décès, ses deux fils occupèrent leur trône respectif. Ašourbanipal restitua au

Ašour-banipal.

(1) Sur ces deux centres du delta, voir Maspero, III, pp. 489, 490.

mois d'Iyar le dieu Bel et les dieux d'Akkad à leur ville de Babylone, emmenés vingt et un ans plus tôt à Ašour par Sennachérib. En sa qualité de suzerain, il les réinstalla, puis présenta son frère Samas-šouma-oukin, pour qu'il « saisit les mains de Bel ». Après quoi Ašourbanipal rentra à Ninive pour prévenir toute intrigue, et l'armée qui était en route vers l'Egypte reçut l'ordre de continuer sa marche sous le commandement du tartan. Tous les pays tributaires syriens et palestiniens, — au nombre desquels est mentionné Juda, — par où l'armée devait passer, eurent à offrir leurs services pour le ravitaillement et le transport des troupes. C'est dans la plaine qui environne la ville de Karbanît (Orient ou centre du delta) (1) qu'a lieu la première rencontre; l'issue est défavorable aux Egyptiens; Taharqou s'enfuit de Memphis et se réfugie à Thèbes (Ni 'u, Nô-Amon). Sur ces entrefaites, le tartan reçoit un renfort amené par le Rab-šâqê, qui sur son parcours avait encore levé des milices syriennes. On poursuit Taharqou dans ses retranchements et quarante jours plus tard Thèbes ouvre ses portes aux Assyriens. L'administration de l'Egypte, telle qu'Asaraddon l'avait établie, fut consolidée, et Ašourbanipal vint à la rencontre de son armée qu'il ramena triomphalement à Ninive avec les dépouilles de la ville et du temple d'Amon.

A peine les Assyriens avaient-ils disparu à l'horizon, que les premiers princes du delta qui avaient été jadis sous la mouvance de Taharqou, se sentant dans un état de vassalité encore plus marqué et plus blessant pour leur orgueil national, firent à Taharqou, qui s'était enfui en Ethiopie, la proposition de l'aider à chasser l'étranger, sous condition que désormais chacun serait indépendant dans ses nomes et territoires respectifs. C'étaient Šarrou-lou-dari (2), roi de Tanis, Néchao, souverain de Memphis et de Saïs et Pakrourou de Pisaptu. Malheureusement pour eux, leurs missives furent interceptées par les généraux assyriens restés en Egypte, les villes rebelles

(1) Cfr. MASPERO, III, p. 384, note 4.

(2) Peut être le roi d'Ascalon du temps de Sennachérib qui aurait été intronisé dans le delta par Asaraddon. Cfr. Rev. Bibl., 1911, p. 348, note 5 et 1910, p. 508.

furent saccagées et deux des ligueurs — Pakrourou réussit à s'échapper — expédiés à Ninive.

Cette répression si prompte eut son contre-coup à Tyr et dans les pays d'Arad. Tyr, bloquée depuis quatre ans, résistait toujours. Cette fois Baalou, le roi, comprit qu'il ne gagnerait rien à s'obstiner davantage et fit sa soumission. Moyennant un tribut annuel, sa couronne lui fut laissée. Quant à Yakinlou d'Arad, dont les révoltes continuelles avaient lassé la patience de son maître, il fut emmené captif à Ninive et remplacé par l'aîné de ses fils Azibaal.

La renommée d'Ašourbanipal s'était répandue au loin. Gygès, roi de Lydie, monté sur le trône par la suppression de son rival (1), envoya un jour, vers 666-665, une ambassade pour venir faire acte de vassalité à Ašourbanipal et lui dire qu'il comptait le cas échéant sur son appui. On eut toute la peine du monde à trouver un drogman pour interprêter la langue de l'ambassadeur, ce qui causa au monarque assyrien une indicible satisfaction. Des relations se nouant entre Sardes et Ninive étendaient à son maximum la sphère d'influence de l'empire.

Ašourbanipal, sachant l'insurrection complètement étouffée en Egypte, crut de bonne politique d'user de clémence; il traita Néchao avec magnanimité, lui rendant les insignes de sa royauté, le confirmant dans toutes ses dignités, lui faisant de riches présents, et lui octroyant même pour son fils ainé Psamatikou (2) le fief d'Athribis. Peu après, en 666, Taharqou vint à mourir et l'on crut la paix assurée; aussi une partie des armées assyriennes laissées en Egypte reprit-elle le chemin de Ninive. On se rendit bientôt compte que c'était de l'optimisme. Le beau-fils de Taharqou, l'enfant de sa femme et de Sabacon, (3) Tanout-Amon ou Tanouatamanou (Tan-da-ma-ni-e dans les textes assyriens) avait pendant les derniers mois de Taharqou administré le pays au nord des cataractes

(1) Maspero, III, pp. 388 ss.

(2) Celui-ci prit par reconnaissance le nom assyrien de Nabû-Šèzib-anni : « Nébo sauve moi ».

(3) Le fondateur de la dynastie éthiopienne, la vingt-cinquième dynastie.

pour le compte de son beau-père. Aussitôt qu'il apprend la mort de ce dernier il se fait couronner au temple du Gebel-el-Barkal où les devins lui dirent : « Tu possèdes les pays du Midi, saisis ceux du Nord et que les diadèmes des deux régions brillent sur ton front » (1). Aussitôt il s'embarque pour descendre le Nil. La Thébaïde l'acclame sur son passage et il arrive triomphalement jusque près de Memphis. Là les garnisons assyriennes encore présentes et les contingents du delta, sous le commandement de Néchao, fidèle à Ašourbanipal depuis la magnanimité de celui-ci à son égard, voulaient s'opposer à l'Ethiopien. Tandamani les défit, enleva Memphis et se mit à la poursuite des fuyards. Néchao périt dans la déroute; Psammétique, son fils se sauva; les autres règnants du delta s'enfermèrent dans leurs forteresses attendant des renforts d'Asie. Ils finirent par pactiser avec le vainqueur, et pendant deux ou trois ans Memphis et Thèbes eurent Tandamani pour pharaon.

Pendant ces événements, Ašourbanipal s'était trouvé devant des complications tout aussi graves dans le Sud-Est de son empire (2). Ourtakou d'Elam était parvenu à s'allier Bêl iqîša des Gamboulou et c'était par Šapì-Bêl qu'avaient passé les troupes élamites. Il franchit le Tigre en 665 et se jeta sur

(1) Antérieurement aux rois dynastiques, l'Égypte semble avoir été divisée en deux États : celui du Nord, comprenant le delta et celui du Sud. Chacun d'eux avait une couronne ou tiare spéciale Celui du Nord la couronne rouge, celui du Sud la couronne blanche. La plupart des grands pharaons se nomment « maître des deux pays » et portent la double couronne.

(2) Le canon des limmou assyriens cesse à l'année 665, à la troisième année d'Ašourbanipal; dès ce moment une chronologie certaine devient difficile pour l'Assyrie, et les historiens de l'Orient les plus accrédités ne sont plus toujours d'accord dans l'exposé chronologique des événements. Nous suivrons, dès lors, sans entrer dans les détails de la discussion, l'opinion qui dans chaque cas nous semble donner l'enchaînement le plus probable des faits.

Babylone. Samas-šouma-oukìn eut tout juste le temps de se fortifier dans sa ville et d'appeler son frère à son secours. A l'approche de l'armée assyrienne, les assiégeants se retirèrent.

L'année suivante Bêl-iqîša succombe à la morsure d'un sanglier et Ourtakou meurt d'apoplexie. Son plus jeune frère Tep-Ḫoumban (le Téoumman des textes assyriens) s'empare du trône en lieu et place des enfants d'Ourtakou. Ceux-ci s'enfuient à Ninive avec une soixantaine d'autres princes de sang royal et une petite armée, et vont rejoindre les fils de Ḫoumban-ḫaldas II qui jadis avaient dû fuir aussi devant l'usurpation d'Ourtakou. Profitant de ce moment où Tep-Ḫoumban n'est pas encore assez solidement assis sur le trône qu'il vient d'usurper, Ašourbanipal lance ses troupes sur l'Egypte. Le delta est saccagé ; Tanout-Amon se replie sur Thèbes, mais il est forcé de reculer et il se réfugie dans la ville nubienne de Kipkip. Cette fois Thèbes fut systématiquement saccagée et pillée et tous ses habitants réduits en esclavage (663-662). Le désastre fut complet et il dut impressionner vivement les pays vassaux, car, un demi-siècle après, le prophète Nahoum l'Elqoshite invectivant Ninive, lui citera en exemple la destruction de l'opulente et fière No-Amon (Nahoum III, 8-10). Tamout-Amon chercha son refuge en Ethiopie, comme l'avait fait autrefois son beau-père, et l'Egypte fut une fois de plus réorganisée à l'assyrienne.

La tranquillité de l'empire à peine rétablie en Egypte, Ašourbanipal dut à nouveau porter son attention au Nord et au Sud-Est. Une insurrection des Mannaï fut tôt réprimée, mais un plus grand danger se manifestait du côté de l'Elam. Tep-Ḫoumban avait réussi à asseoir sa domination et il contracta alliance avec le roi des Gamboulou : Danounou, fils et successeur de Bêl-Iqîša. Confiant dans la vigueur militaire de son pays, il chercha une occasion d'ouvrir les hostilités. Il exigea d'Ašourbanipal l'extradition des fils de ses deux prédécesseurs Ourtakou et Ḫoumban-ḫaldaš II, ainsi que de leurs partisans, que nous avons vus se réfugier à Ninive Encore qu'Ašourbanipal redoutât la lutte avec l'Elam, il repoussa dédaigneusement cette sommation et il prit l'offensive, avant que l'Elamite eut le temps de s'unir à Danounou. Le choc eut lieu près de

Toulliz, à quelques lieues au Sud de Suse. Tep-Houmban et son fils périrent dans la mêlée. La nouvelle du désastre, connue le soir même à Suse, y fit virer l'opinion en faveur des princes exilés. On s'empressa de venir à la rencontre des Assyriens et Ašourbanipal intronisa le fils aîné d'Ourtakou, Ḫoumbanigaš II, comme roi d'Elam et un autre fils plus jeune, Tammaritou, comme souverain du fief de Kaîdalou. Quant à Danounou et les autres chefs des Gamboulou, ils périrent dans les supplices et Šapî-Bèl fut rasée et inondée (660). C'était la première fois que l'Assyrie imposait à l'Elam son roi.

Pendant huit ans environ il règna dans le vaste empire un calme apparent. Mais une tension de jour en jour plus forte se manifestait entre Babylone et Ninive. Šamaš-šouma-oukîn, en paix depuis la mort d'Ourtakou, avait fortifié et embelli sa ville et gouverné ses sujets avec beaucoup de sollicitude. La suprématie et la gloire sans cesse croissante de son frère et suzerain le rendirent-elles jaloux et ingrat? Les documents assyriens veulent le faire croire. Il se pourrait aussi qu'Ašourbanipal, grisé par ses succès, voulut par trop effacer la personnalité de Šamaš-šouma-oukîn et s'aliéna de la sorte sa sympathie. Probablement les torts n'étaient pas unilatéraux.

Le roi de Babylone travailla dans l'ombre et vers 652 il était parvenu à provoquer une coalition inquiétante pour l'Assyrie. Toute la Chaldée, le pays d'Amourrou, l'Arabie, la péninsule sinaïtique prennent cause pour Šamaš-šouma-oukîn. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que Ḫoumbanigaš II trahit Ašourbanipal, malgré qu'il lui dût la couronne. Cette dernière alliance était angoissante. L'Elam seul disposait d'un nombre de forces égal à celles de l'Assyrie. Aussi les premiers engagements furent-ils indécis et la guerre traîna-t-elle jusqu'en 650 sans résultat marquant pour l'un ou l'autre des belligérants, lorsqu'éclatèrent des querelles intestines dans l'Elam. Ḫoumbanigaš II fut détrôné et décapité par son frère Tammaritou. Celui-ci prit parti pour Babylone. Mais il fut bientôt chassé par un certain Indabigaš et il courut se rendre à merci à Ašourbanipal. Indabigaš, sentant le besoin de se fortifier chez lui, rappela ses troupes du Kardouniash. Les Assyriens alors

purent marcher de l'avant. Sippar, Borsippa, Koutha tombèrent entre leurs mains et la peste éclata dans les armées babyloniennes. Šamaš-Šouma-oukîn s'enferma dans Babylone solidement fortifiée et durant toute l'année 649 résista aux assauts des assiégeants. Mais avec la peste, la famine ravagea les rangs des défenseurs et ils se décidèrent à capituler. Šamaš-Šouma-oukîn savait qu'il n'avait pas de pardon à attendre ; il se brûla dans son palais avec tous les siens et les trésors y amoncelés. Pendant des jours les habitants furent massacrés. Après cela, Ašourbanipal « saisit les mains de Bêl », réunissant à nouveau les deux royaumes sous un seul et même souverain, et il confia l'administration de Babylone à un officier assyrien Šamašdanâni. Babylone et ses vassales Koutha, Sippar, Borsippa auraient dû être anéanties. Ašourbanipal eut le même scrupule que ses prédécesseurs. Ces villes furent déblayées et réparées ; elles ne lui en surent aucun gré, et leur prodigieuse vitalité leur donnera la confiance qu'elles s'acharneront, elles aussi, sur Ninive le jour où elles en auront l'occasion.

Après le nouveau désastre de Babylone en 648, Indabigaš, qui s'était d'abord tenu sur la réserve, avait accueilli plusieurs chefs chaldéens, entre autres Naboubelzikri, petit-fils de Mérodach-Baladan. Ašourbanipal les réclama, l'Elamite refusa et les hostilités furent rouvertes.

Les dissensions des Elamites eux-mêmes vont une fois de plus faire le jeu de leurs ennemis. Indabigaš fut renversé par Oummanaldasi et celui-ci eut aussitôt un compétiteur dans la personne de Oumbaḫaboua. L'armée assyrienne entra dans Suse, et Tammaritou, toujours jusque là réfugié à Ninive, y fut intronisé comme vassal de l'Assyrie. La paix fut de courte durée. Tammaritou, bientôt las d'être surveillé, songeait à massacrer les garnisons assyriennes, lorsque son plan fut découvert : cette fois-ci Ašourbanipal résolut d'en finir. Vers 640 Suse fut saccagée, ses habitants emmenés captifs, les statues des dieux, les trésors des temples, et les trophées jadis enlevés aux Babyloniens furent amenés à Ninive ; la déesse Nâna, enlevée à la ville d'Erech 1635 ans plus tôt par Koutir-Naḫḫunte — sous lequel l'Elam était une puissance quand Ninive n'était encore qu'un bourg, — lui fut restituée le 1er Kislev ; les mausolées

des rois et héros susiens furent violés et leurs corps amenés en terre d'exil.

Pendant quelque temps encore l'Elam fut ravagé systématiquement, jusqu'à ce qu'il n'y resta plus un homme qui pût songer sérieusement à reprendre le pouvoir. D'ailleurs, partout furent installés des officiers et des gouverneurs assyriens. C'est ainsi, dit M. Maspero, que fut rayé de la carte du monde ce royaume qui, avec Babylone, était le plus ancien des royaumes d'Asie (III, p. 441).

Tandis que l'Assyrie avait été aux prises avec l'Elam, l'Egypte s'était rendue indépendante. A Néchao avait succédé Psammétique, son fils, revenu dans le delta après la défaite complète de Tamout-Amon. Tout autant que celui-ci, il voulait l'Egypte affranchie de toute tutelle étrangère. Il s'allia avec Gygès de Lydie (1).

Celui-ci était revenu de son admiration, intéressée du reste, pour Ašourbanipal. Il avait visé à s'annexer les colonies grecques de la côte et réussit à dominer plusieurs villes voisines, telles que Colophon et Magnésie du Sipyle. Croyant pouvoir compter sur l'appui d'Ašourbanipal, il lui avait envoyé plusieurs ambassades; mais quand il vit que de ce côté il ne devait rien attendre, les rapports cessèrent et il se tourna vers un autre auxiliaire.

Il procura à Psammétique des troupes de mercenaires helléniques et asiatiques, qui permirent à celui-ci de déloger vers 658 les garnisons assyriennes, de faire reconnaître sa suzeraineté par Pakrourou et les autres roitelets du delta et d'unifier de nouveau la terre d'Egypte depuis la première cataracte jusqu'à la Méditerranée. Psammétique eut le bonheur de maintenir sous sa main le pays entier jusqu'à sa mort (vers 611). D'après Hérodote (l. II, ch. 157), le règne de Psammétique aurait duré cinquante-quatre ans, dont vingt-neuf pendant le siège d'Asdoud. Ašourbanipal dut se résigner à laisser le pays des pharaons lui échapper; la distance, le caractère énergique et fier des Egyptiens, l'impossibilité d'y immobiliser des troupes nombreuses dont il n'avait que trop besoin chez lui, tout cela le détermina

(1) **Sur la Lydie et Gygès de Lydie, voir** MASPERO, ***Histoire ancienne,*** **p. 559.** MASPERO, **III, p. 336 ss.; 388 ss.; 425 ss.; 522 ss.**

à se tenir permissif. Il s'en vengea sur les Arabes qui avaient fait cause commune avec Šamaš-Šouma-oukin. Immédiatement après le désastre de Babylone, Edom, Iabroud (Nord de Damas), Ammon, Moab, Soba avaient été visités par les forces assyriennes.

Restaient le pays de Bazou, celui de Nabatou et Kedar. L'armée assyrienne marcha droit sur le Nedjd (Sud central de l'Arabie), où elle rencontra les révoltés. Les Arabes se débandent bientôt et les Assyriens poussent devant eux leur butin : un énorme convoi d'hommes et de bêtes dirigés sur Damas. De là l'armée redescend dans la direction du Sud, longeant l'Est de la Ledjâ jusque dans le Hauran, razziant toute la contrée, obstruant toutes les sources et capturant tout le bétail. Par surcroît de malheur pour les Arabes, la peste sévit parmi eux et ils durent se rendre. Telle dut être la quantité de têtes de bétail capturées que les chameaux, au dire d'Ašourbanipal (cylindre de Rassam, col. IX, l. 46 ss.), se vendirent un sicle et demi et même un demi-sicle d'argent (1).

De la Transjordane l'armée obliqua vers l'Ouest, pour aller châtier quelques villes côtières dont les habitants avaient sans doute négligé d'envoyer le tribut annuel dès qu'ils surent le maître aux prises avec des difficultés intérieures. C'est ainsi que Oušou (aujourd'hui Râs-el-'Aïn) et Akko (Saint-Jean-d'Acre) se virent vidées de leurs biens et de leurs habitants (2). Cela fait, l'armée victorieuse rentra à Ninive avec son immense butin.

Ašourbanipal crut passer dans la tranquillité ses dernières années. Il vit l'Ourartou se soumettre volontairement et pendant quelque temps il put charmer ses loisirs par des préoccupations d'ordre plus intellectuel. A l'encontre d'Asaraddon, il avait rarement conduit lui-même ses troupes ; il laissait ce soin à ses généraux, ce qui ne l'empêchait pas de se mettre personnellement en scène dans ses annales ; par contre, il s'était appliqué à développer les arts décoratifs et à se former une bibliothèque vaste et de contenu varié. Il se mit à reconstruire le palais de Sennachérib à Ninive : dans les ruines on a

(1) Cfr. Rev. Bibl., 1911, pp. 358-361.
(2) Voir texte *K. I. T.*, p. 54.

découvert plus de vingt mille tablettes cunéiformes, dites de Kouyoundjik, du nom du tell recouvrant les ruines du palais.

Les tablettes cunéiformes qui composaient la bibliothèque d'Ašourbanipal (commencée du temps de Sargon) occupaient plusieurs salles de l'étage supérieur du palais. Elles y étaient rangées par ordre de matières. Quand les planches se furent effondrées de vétusté, ces briquettes fragiles se brisèrent et jonchèrent le sol des appartements inférieurs à une hauteur de cinquante centimètres. C'est dans cet état que les trouva Rassam en 1852. Déposées au British Museum, elles en constituent une des principales richesses. Le contenu de ces tablettes embrasse tous les domaines de l'activité intellectuelle et cela pour les âges les plus reculés, car Ašourbanipal avait fait copier les vieux textes rédigés jadis en Chaldée. C'est ainsi que nous y trouvons les documents les plus importants de la littérature religieuse, magique, historique, juridique, astronomique et grammaticale de la Chaldée et de l'Assyrie (1).

Les soixante dernières années, Juda n'était presque pas intervenu dans les querelles qui s'agitaient à ses frontières. Manassé, après quelques années passées en captivité, était remonté sur son trône et il termina son long règne (698-643) (2) en rétablissant le culte légitime, fortifiant sa capitale et plaçant des garnisons dans les autres villes. (2 Chron., XXXIII, 14 ss.) Des dissensions intestines doivent s'être produites sous son gouvernement, car il est caractérisé comme ayant répandu beaucoup de sang à Jérusalem. (2 Reg., XXI, 16.) (3)

Ces mêmes dissensions éclatent lors de la succession d'Amon, son fils, qui ne régna que deux ans (643-640). Il imita son père dans ses égarements et fut assassiné par ses familiers, à l'âge de vingt-quatre ans. Cependant le peuple restait porté pour la lignée légitime de David, car il réclama la mort des assassins et

Amon de Juda.

---

(1) MASPERO, III, pp. 462-63. PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, II, p. 45 ss. DHORME, *Les pays bibliques et l'Assyrie*, Rev. Bibl., 1911, p. 363. BRITISH MUSEUM, *A guide to the babylonian and assyrian antiquities*, ed 1908, p 40 ss.

(2) 2 Reg., XXI, 1 : 55 ans

(3) Ce récit est pourtant rédigé défavorablement pour Manassé, car il n'y est pas fait mention de son repentir.

installa sur le trône le fils de la victime, Josias, âgé seulement de huit ans. (2 Reg., XXI, 19 ss.; 2 Chron., XXXIII, 20 ss.)

Sous le règne de Josias (640-608) allaient se passer des faits de la plus haute importance, tant à l'extérieur dans le monde oriental qu'à l'intérieur du petit royaume de Juda. Mais revenons d'abord à l'Assyrie.

Mèdes et Perses. Derrière l'Assyrie et l'Elam, par-delà les massifs du Khoatras et du Zagros, étaient cantonnés deux peuples qui jusque là avaient assez peu goûté les charmes et les corvées de la civilisation orientale. Ce n'est que vers l'époque de Sennachérib (705-681) que les clans mèdes, venus quelques siècles plus tôt des froides montagnes du Nord, avaient fini par se fondre en un royaume unique, dont la ville d'Ecbatane, aux pieds de l'Elvend, devint le centre politique.

Razziée une première fois par Téglath-Phalasar III, la Médie vit plus tard ses villes tomber aux mains de Sargon, qui en déporta les habitants en Syrie et en retour les peupla de colons syriens; parmi ces étrangers nous avons remarqué des habitants de Samarie; 2 Reg., XVII, 6; XVIII, 11. Cette domination fut continuée par Sennachérib, Asaraddon et Ašourbanipal, et les gouverneurs qu'ils installaient à Karkar la rendirent bien réelle en exigeant des Mèdes l'impôt. L'histoire intérieure des Mèdes est, dans ses origines, entourée de beaucoup de légendes. C'est avec Phraortès qu'on commence à tabler sur des données plus sûres (1). Monté sur le trône vers 653, il s'attaqua bientôt à ses frères de race, les Perses ses voisins, aryens comme les Mèdes et installés au Sud d'Ecbatane. Les Perses, profitant des luttes entre Assyriens et Elamites, s'étaient depuis le VIIIe siècle, étendus territorialement aux dépens des terres orientales de ces derniers (2). Toutefois

---

(1) M. DE MORGAN est trop sévère quand il dit (*op. laud.*, p. 406, note 3) que l'existence de Phraortès est encore douteuse.

(2) C'était la famille d'un certain Akhamanish, personnage dont la vie est fort légendaire, qui donnait aux Perses leurs rois; son fils Tchaispi (Téispès) profita de la ruine de Suse pour s'emparer de la moitié orientale de l'Elam et s'intituler du nom de cette contrée « roi d'Anshan » (MASPERO, III, p. 456) ; vers la fin du septième siècle Suse se transforma aussi en ville iranienne et plus particulièrement persane.

ils mirent plus de temps que les Mèdes à se développer et à prendre conscience de leurs forces. Précédés dans leur migration par les Mèdes, ils avaient dû gagner le Sud, l'Ouest du plateau étant déjà occupé par ceux-ci, et ainsi, tandis que les Mèdes se développaient rapidement au contact de l'Assyrie, les Perses, tenus à l'écart de ce centre civilisateur par les montagnards d'Anshan, demeurèrent pendant quelques siècles encore à l'état primitif. C'est ce qui explique pourquoi l'hégémonie iranienne, qui succède dans la vieille Asie à la prépondérance assyrienne, débuta par la royauté médique (1). C'est précisément à cette main-mise passagère des Mèdes sur les Perses que nous assistons en ce moment. Phraortès triompha d'eux, et les deux forces principales des Iraniens maintenant réunies eurent aisément le dessus sur les tribus congénères voisines : les Parsoua, les Andiou, les Abdadana, les Manda, les Bikni et autres. Présumant de ses forces et croyant propice le moment où Ašourbanipal, las de guerroyer, employait ses hommes et ses ressources à mettre en exécution ses plans de bâtisseur, Phraortès s'attaqua aux Assyriens vers 635. Il fut défait et périt avec le plus grand nombre de ses soldats. Il devait être vengé par son fils Cyaxare, sous les coups duquel Ninive allait céder.

Les circonstances historiques qui amenèrent cette tragédie sont quelque peu embrouillées dans les documents qui la relatent. Les seuls renseignements fournis par la littérature cunéiforme, sont consignés sur une stèle de Nabonide conservée au Musée de Constantinople. Il s'en dégage cette conclusion que la « chute de Ninive et partant de l'empire assyrien est le résultat d'une action combinée des Babyloniens conduits par Nabopolassar et des Scythes conduits par leur roi » (2). Une autre tradition (Ctésias) veut que Ninive ait été prise par un Mède allié à un Chaldéen au temps de Sardanapale (Ašourbanipal). Le récit d'Hérodote (Hist. l. I, ch. 103 ss.) concilie et explique les deux récits divergents.

(1) DE MORGAN : *Op. laud.* p. 401, note 2, p. 406, note 4.

(2) DHORME. *Les Aryens avant Cyrus*, dans *Conférences de Saint-Etienne*. 1910-1911. Paris, Gabalda, 1911, p. 98, cfr. pp. 94 et ss.

D'après lui, Cyaxare, roi des Mèdes, assiégeait Ninive, lorsqu'il fut forcé d'en lever le siège pour repousser une invasion des Scythes, sous la conduite de leur roi Madyas, qui auraient exercé leur suprématie sur l'Asie pendant vingt-huit ans. Fatigué de leurs exactions et de leurs pillages, Cyaxare convia un jour les principaux d'entre eux à un festin au cours duquel ils furent massacrés par les Mèdes. Se trouvant ainsi maître des troupes mèdes et scythiques, il s'empara de Ninive et se soumit l'Assyrie. Ces diverses données ont besoin d'être précisées et complétées.

Cyaxare, le successeur de Phraortès, avait été instruit par le désastre de son père dont les troupes, braves puisque victorieuses des Perses, mais indisciplinées, s'étaient fait massacrer par les bataillons assyriens rompus à la stratégie. Aussi, avant d'engager à nouveau la lutte avec l'Assyrie, eut-il soin de réorganiser son armée. Jusque là chaque clan ou tribu mède fournissait sa part de troupes, dont les différents contingents : cavaliers, archers, piquiers, formaient une petite armée séparée, au lieu de se grouper avec les éléments similaires d'un autre clan. Par la fusion de tous les apports homogènes Cyaxare organisa son armée à l'assyrienne. C'est alors qu'il se décida à attaquer Ninive. Il défit les avant-gardes postées depuis la province de Kharkhar jusqu'au Parsoua, força la ceinture des villes murées qui, de distance en distance, défendaient l'accès de Ninive et déboucha sous la capitale, en y refoulant tout ce qui s'opposait à son passage. Remplie des richesses séculaires du vieux monde, que ses monarques successifs y avaient rapportées au retour de leurs campagnes triomphales, elle était verrouillée comme un coffre-fort (1). L'appât devait être unique pour solliciter Cyaxare d'en tenter l'accaparement; aussi l'Orient tout entier tressaillit-il quand il apprit le blocus de Ninive.

En Juda, Nahoum d'Elkosh lança contre elle son oracle comminatoire, vrai répertoire de tous les griefs que devaient avoir contre « la tanière des lions » tous les peuples jadis victi-

---

(1) Voir Maspero, III, pp. 467-470, le plan et la description de la défense de Ninive.

mes de ses griffes : « — Où est-elle, la tanière des lions, elle qui était un antre pour les jeunes lions, où le lion s'en allait mener le lionceau, sans que personne l'effrayât? Le lion ravissait ce qu'il fallait à ses lionceaux et étranglait pour ses lionnes et il remplissait de proie ses cavernes et ses tanières de butin. Me voici contre toi! parole de Jahvé des armées; — Je consumerai en fumée ses chars! — L'épée dévorera tes jeunes lions! Je supprimerai de la terre tes rapines! On n'entendra plus la voix de ses messagers.

» Malheur à la cité sanguinaire, pleine tout entière de mensonges, de violence; dont les rapines ne cessaient pas! Ecoutez le bruit du fouet et le bruit du grincement de la roue, et le cheval qui galope et le char qui bondit! Cavaliers soulevés, flamboyantes épées et lances fulgurantes! Multitude de blessés et monceaux de corps et cadavres sans fin! On trébuche sur les cadavres! Cela à cause des multiples fornications de la courtisane aux charmes attrayants, experte en sortilèges, qui trompait les peuples par ses fornications et les nations par ses sortilèges. Me voici contre toi! parole de Jahvé des armées; — Je te découvrirai en face, de tes atours; je montrerai ta nudité aux peuples et ta honte aux royaumes; je jetterai sur toi des ordures, je te couvrirai d'ignominie, je te donnerai en spectacle! Quiconque te verra se détournera de toi et dira : « Elle est détruite, Ninive! » Qui aura pitié d'elle et où te chercherais-je des consolateurs »? (Nah. II, 12-III, 7.)

Et, puissamment, le prophète fait le tableau de l'attaque ennemie et du désastre : « Un agent de dispersion s'est mis en route contre toi : garde la place forte! Inspecte la route! Ceins-toi les reins! Affermis ta force de tout ton pouvoir! Le bouclier de ses guerriers est teinté en rouge; les soldats sont vêtus de cramoisi; les chars apparaissent dans le feu des aciers. Au jour où il dirige l'attaque, les cavaliers s'élancent en tourbillon à travers les plaines; les chars font rage, ils se ruent par les places. Leur aspect est pareil à des torches; ils se précipitent comme des éclairs!

» Ses princes à elle avisent à la fuite; en plein jour ils trébuchent sur leur chemin. — On se hâte vers les murs; le toit

d'abri est dressé. Les portes des cours d'eau sont ouvertes; le palais est plongé dans la terreur; la déesse Zib (?) est mise à découvert et produite au jour; ses servantes poussent des gémissements comme une plainte de colombes, et se frappent la poitrine. Ninive est pareille, elle, à un réservoir d'eau, mais qui s'échappe. — « Arrêtez! Arrêtez! » mais nul ne se retourne. « Pillez l'argent! Pillez l'or! » — Il n'y a pas de fin aux trésors; c'est une richesse composée de toutes choses précieuses ». (Nahoum, II, 2-10.) Toutefois la fin du drame serait précédée d'un dernier acte qui allait opérer une diversion.

Scythes. Depuis bientôt un siècle, un peuple, sauvage d'origine et de mœurs, avait passé les portes caspiennes à l'Ouest, venant des plaines de Russie. L'Assyrie avait compris que ces nouveaux venus étaient aussi peu sympathiques aux Cimmériens, aux Ourartiens et aux Mèdes qu'ils l'étaient à elle-même. Elle avait profité de cette disposition pour les tourner à l'occasion contre ces Cimmériens, Ourartiens ou Mèdes qui lui créaient déjà tant de difficultés. Cette bonne entente forcée en était venue au point que le roi scythe Partatoua avait demandé une fille (une sœur?) d'Asaraddon en mariage. Acculé à toute extrémité Ašourbanipal eut une fois de plus recours à ces hordes sauvages et leur roi Madyas, fils de Partatoua, tomba sur les Mèdes qui furent forcés de lever le siège de Ninive. Le remède fut pire que le mal. Entraînés par leurs succès remportés sur les Mèdes, ils rançonnèrent l'Asie entière. L'Assyrie, saignée à blanc par ses dernières guerres contre les Elamites et les Chaldéens, se vit pillée et dévastée dans toute son étendue. L'Arménie, la Cappadoce, le Pont furent balayés par ce torrent dévastateur, et tel dut être l'effroi causé par ces brutes sanguinaires, incendiaires, pillardes et dévergondées, que quarante ans plus tard Ezéchiel (XXXII, 26) rappelle encore la disparition totale, due à leur domination passagère, des Moushkous et des Tabals (1). Les Cimmériens, aussi sauvages que les Scythes, et depuis quelque temps concentrés dans la Cappadoce, furent englobés

(1) Peuples de la Cappadoce.

dans les bandes scythes et toute la masse déferla de la Mésopotamie sur la Syrie et la Palestine jusqu'à la frontière égyptienne.

Les prophètes de Juda en profitèrent (1) pour faire voir dans les bouleversements présents le jugement des nations et mettre les prévaricateurs d'Israël en garde contre la vengeance divine. Comme dit M. Van Hoonacker (2), Sophonie pas plus que Jérémie (qui commence son ministère prophétique la treizième année de Josias) ne désigne clairement l'ennemi qui servira d'instrument à la justice divine; les troubles causés par l'invasion de ces barbares auront contribué à faire naître les appréhensions dont ces prophètes se font l'écho, tout en n'accordant pas aux Scythes seuls d'occuper la perspective de ces mêmes prophètes.

En effet, on pressentait bien la chute de Ninive et la mainmise sur la Palestine par les exécuteurs éventuels de ce cataclysme : Chaldéens, Mèdes ou Egyptiens. Deux passages de Jérémie toutefois s'appliquent particulièrement bien aux Scythes :

1. « Je fais venir sur vous une nation de loin,
Maison d'Israël, dit Jéhovah;
C'est une nation forte, c'est une nation antique,
Une nation dont tu ne connais pas la langue,
Et tu n'entends pas ce qu'elle dit.
Son carquois est comme un sépulcre ouvert;
Ils sont tous des héros.
Elle dévorera ta moisson et ton pain;
Elle dévorera tes fils et tes filles;
Elle dévorera tes brebis et tes bœufs;
Elle dévorera ta vigne et ton figuier;
Elle détruira par l'épée tes villes fortes
Dans lesquelles tu te confies ». Jérémie, V, 15-17.

---

(1) La prophétesse Hulda, 2 Reg., XXII, 15 ss.; Sophonie I et II; Jérémie, I, IV, V.

(2) *Les douze petits prophètes*, p. 500.

2. « Ainsi parle Jéhovah :
Voici qu'un peuple arrive de la contrée du Septentrion,
Qu'une grande nation se lève des extrémités de la terre.
Ils manient l'arc et le javelot ;
Gens cruels et sans pitié,
Leur voix gronde comme la mer ;
Ils sont montés sur des chevaux ;
Prêts à combattre comme un seul homme
Contre toi, fille de Sion ». Jérémie, VI, 22, 23.

Le prophète les appelle « une nation antique », « une nation dont tu ne connais pas la langue». Or les Scythes (1) se considéraient comme la nation la plus antique. Pour qu'on n'en comprît pas la langue, celle-ci devait être bien différente de celles des régions du Tigre et de l'Euphrate, dont déjà au quatorzième siècle les cunéiformes étaient interprétés à la cour des pharaons ; et le parler international, l'araméen, avait commencé à s'introduire dès le huitième siècle, dans les milieux aisés du moins, de Palestine (2 Reg., XVIII, 26). D'autre part on sait que, dans les armées de l'Orient, c'étaient les chars de guerre qui constituaient un engin terrible de bataille ; ici l'on parle uniquement des chevaux que les Scythes montaient avec une rare habileté.

Malgré les appréhensions. l'avalanche se creusa un autre lit que la terre de Juda ; de la Samarie elle se détourna vers la côte pour menacer les frontières de l'Egypte. Psammétique les arrêta par des présents et, rebroussant chemin, ils dévastèrent la Philistie (Cfr. Soph. II, 4-6). Après quoi les Scythes disparurent de la Palestine et de la Syrie méridionale. Le gros de la nation était resté cantonné dans la Médie et l'Assyrie, pendant que les autres masses pillardes ravagaient les contrées ci-dessus mentionnées. Leurs excès, la mollesse d'un climat auquel ils n'étaient pas faits et qui provoquait chez eux les fièvres et les dyssenteries, les vides opérés par les combats décimèrent leurs rangs, et ils ne purent que très réduits regagner leurs congénères. Cyaxare leur donna le coup de grâce, par le procédé rapporté dans Hérodote (l. I, chap. 106); il se peut qu'un certain nombre d'entre eux s'enrôlèrent dans son

(1) MASPERO, II. p. 56, note 5 ; et III, p. 481, note 1.

armée, le reste retourna en Europe ou se fixa au Nord-Ouest de l'Arménie. Pendant une vingtaine d'années ils avaient épouvanté l'Asie, anémiant les peuples par eux ravagés; les Scythes partis ou soumis, les Mèdes durent songer à reprendre l'exécution de leurs projets : l'occasion favorable ne tarderait pas longtemps à s'offrir.

Ašourbanipal était mort vers 625 (1), laissant deux fils. Ašour-etili-làni règna un peu plus de quatre ans sans s'illustrer en rien et mourut vers 620. Il fut remplacé par son frère Šin-Šarra-iškoun qui assistera à la fin du royaume de ses ancètres par la chute de Ninive en 608/7.

A l'avènement du nouveau monarque, le gouverneur de Babylone, un Chaldéen, du nom de Nabopolassar (Naboubalouzour), avait pris le titre de roi, tout en restant soumis à son suzerain, lorsque vers 612 des troupes chaldéennes, renforcées peut-être par ce qui avait survécu d'Elamites, surgirent du côté de la mer Persique. Nabopolassar reçut l'ordre de marcher contre elles; mais il crut les circonstances uniques pour se rendre indépendant et composa avec l'ennemi, qui se mit à ses ordres contre l'Assyrie. Les Mèdes étaient tout désignés pour prêter main-forte; aussi Nabopolassar s'entendit-il avec Cyaxare, et il scella l'alliance en mariant son héritier Nabuchodonosor avec Amytis, la fille du souverain médique (2). Le monarque assyrien résista tant qu'il put; ce n'est que lorsque toutes ses ressources furent épuisées qu'il se résigna à périr : il se brùla dans son palais avec ses femmes et ses trésors. Le pillage et la répartition de l'empire se firent aussitôt (3). Cyaxare s'attribua l'Assyrie propre et ses dépendances sur le haut Tigre, tandis que Nabopolassar gardait la Babylonie et s'adjoignit la Chaldée, la Mésopotamie, la Syrie

Cyaxare et Nabopolassar.

(1) Pour la justification des dates depuis la mort d'Ašourbanipal jusqu'à la chute de Ninive, voir MASPERO, III, p. 481, note 4; p. 482, notes 4 et 5; et p. 483, notes 2, 3, 4.

(2) Les historiens grecs font d'Amytis une fille d'Astyage. Cfr *Fragm. hist. græc.*, II, p. 505. Pour la rectification de cette méprise voir MASPERO, III, p. 484, note 3; et DHORME, *Conferences de Saint-Etienne*, 1911 : *Les Aryens avant Cyrus*, pp. 99-102.

(3) MASPERO, III, p. 486, note 1.

avec la Palestine, l'Elam occidental et méridional. Il émit même les anciennes prétentions assyriennes de suzeraineté sur l'Egypte, alors que, comme on l'a vu plus haut (p. 111), les troupes d'Ašourbanipal en avaient été expulsées depuis 658.

Psammétique, le pharaon y règnant depuis cette époque, avait profité de sa longue administration pour réorganiser complètement le pays maltraité par deux siècles de guerres intestines et d'invasions. Afin de pouvoir avec plus de sécurité le relever de sa déchéance, il remplaça les milices indigènes mal montées et les bandes libyennes peu disciplinées par des mercenaires ioniens et cariens, dont il n'avait eu qu'à se louer au début de son règne, et il relégua les aûtres régiments comme garde-frontières aux points extrêmes de l'Egypte. Ce procédé lui valut la perte de 240,000 d'entre eux, postés à la première cataracte : indignés d'être mis à l'écart, ils s'exilèrent en Ethiopie. Au reste, le pharaon ne dut pas se mettre en campagne ; l'Ethiopie avait, elle aussi, besoin de se refaire et nous savons que dans les régions du Tigre et de l'Euphrate il avait surgi alors assez de complications pour empêcher Ašourbanipal de donner suite à ses projets de conquête. Psammétique fit renaître l'abondance en réparant les canaux et les digues, empêcha les seigneurs féodaux de se quereller entre eux, permettant ainsi aux fellahs de cultiver et de récolter en paix, releva partout le long du Nil les temples, en construisit de nouveaux, et restaura les caveaux du Sérapéum. Ce fut pour les arts une occasion de refleurir et de se perfectionner; aussi les produits de l'époque témoignent-ils d'un plus grand achevé. Enfin, quand il sut l'Assyrien définitivement retenu chez lui par le danger mède, il annexa de nouveau à Mitzraïm la Philistie qui, pour petite qu'était son étendue, avait une importance particulière du chef de ses villes maritimes.

Pour parvenir à ses fins, il profita sans doute de la dévastation causée dans cette contrée par les Scythes (voir plus haut p. 120), qui devaient avoir privé la côte d'un grand nombre de ses défenseurs. Quand il mourut en 611, après cinquante quatre ans d'un règne vraiment restaurateur, l'Egypte semblait pouvoir reprendre ses visées anciennes d'extension en Asie Mineure.

La renaissance de ce pays, au moment où Ninive agonisait, aura sans aucun doute ranimé l'espoir chez les peuples jadis rançonnés ou actuellement encore tributaires d'Ašour. Le successeur de Psammétique, Néchao II, crut pouvoir compter sur leur sympathie, et, au printemps de 608, il dirigea son armée vers l'Euphrate pour prendre éventuellement sa part dans la succession de Ninive. Dans cette expédition, il devait se heurter aux troupes de Josias, le roi de Juda.

Josias de Juda.

Le règne de ce prince fut aussi, mais à un autre titre que celui de Psammétique, un règne de restauration : notamment de restauration religieuse. Il n'entre pas dans notre plan de nous étendre sur le développement des idées religieuses en Israël (1). Nous nous bornons à relever que l'orientation des idées religieuses influença, surtout à l'époque qui nous occupe, la politique, et cette compénétration se manifestera avec encore plus d'intensité quand le peuple juif cessera de s'administrer de façon autonome.

Ç'avait été l'avis de tous les prophètes qu'il fallait se confier en Jahvé seul et que l'appui qu'on cherchait dans les nations étrangères tournerait toujours au désavantage de l'appuyé, soit qu'il s'exposât aux représailles de la nation ennemie contre laquelle il en appellait auprès d'une autre, soit que celle-ci fît payer cher le service rendu.

Isaïe n'avait-il pas dit à Achaz, qui en avait appelé à Téglath-Phalasar III, lors de la conspiration de Péquah et de Rezon en 734, que Jahvé, signifiant ainsi sa volonté d'être seul reconnu comme défenseur de son peuple, permettrait à ces mêmes Assyriens, invoqués comme libérateurs, de raser le pays de Juda tout entier? (Isaïe, VII, 18-20) (2) Depuis lors, c'était le parti égyptien qui l'avait emporté en Palestine, malgré l'opposition

(1) Celui qui désirerait prendre contact avec ce domaine d'idées consultera avantageusement la monographie de Touzard dans : « *Où en est l'histoire des religions?* » Paris, Letouzey, 1911, tome II, pp. 1-153.

(2) Van Hoonacker, *La prophétie relative à la naissance d'Immanu-el*, Rev. Bibl., 1904, p. 226.

d'Isaïe (1) ; même Ezéchias, sinon déférent pour le fils d'Amos, avait fini par écouter les avis de Sobna et par accueillir favorablement les avances de Mérodach-Baladan ; son successeur Manassé s'était compromis plus encore (cfr : *supra* pp. 102-103 et Jer. II, 18); autant d'indices qu'on attendait le salut par un autre moyen que par la confiance filiale en Jahvé.

De Jahvé, d'ailleurs, ni de ses commandements on n'avait cure : idolâtrie, injustice, impuretés, mépris des avis prophétiques, défection même des prêtres, autant d'abominations qui ne faisaient que se multiplier et que, du reste, les prophètes avaient eu à déplorer à toutes les périodes de l'histoire du peuple juif. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'on ne songeât pas à s'appuyer sur Jahvé pour obtenir de Lui aide et protection contre les ennemis d'Israël ; car, que pouvait-on espérer d'un Dieu qu'on n'honorait guère et dont on respectait si peu les préceptes ?

Sous Josias, il y eut une fois encore un revirement et les réformes tentées jadis par Ezéchias l'emportèrent. Non seulement il fit disparaître du temple de Jérusalem tous les objets servant aux cultes étrangers, mais il renversa tous les hauts lieux installés dans le pays, fit mettre à mort les prêtres des rites prohibés ainsi que les devins et centralisa le culte à Jérusalem. (2 Reg., XXIII, 4-28; 2 Chron., XXXIV, 3-7.) Veut-on savoir à quel degré de corruption morale et religieuse le peuple en était arrivé et combien opportune fut cette épuration, qu'on lise les vingt premiers chapitres de Jérémie (2) : presque tous datent de la première moitié du règne de Josias, pendant la jeunesse duquel les abus se seront multipliés impunément.

Un événement religieux de la plus haute importance s'accomplit sous son règne. La dix-huitième année qu'il occupait le trône, en 621, on découvrit le livre de la loi. (2 Reg., XXII, 8 ss.; 2 Chron., XXXIV, 14 ss.) Quand le roi sut quel écart existait entre ces saintes exigences de Jahvé et l'attitude de son peuple, il manifesta publiquement sa douleur.

---

(1) Cfr. Is., XXX, 1-7; XXXI, 1-3.
(2) Excepté VII-X, qui datent du commencement du règne de Joïakim.

(2 Reg., XXII, 11; 2 Chron., XXXIV, 19.) Qu'était-ce que ce livre de la loi? Saint Jérôme (1) et saint Jean Chrysostome (2) disent que c'est le Deutéronome. Nous touchons ici la question difficile et épineuse des sources du Pentateuque. Mais quel que soit le jugement des critiques qu'on adopte sur la date de rédaction du document deutéronomiste (Deut., V — XXVI + XXVIII), nous jugeons pouvoir admettre l'opinion de Gautier (3), qu' « on ne songea pas à inventer quelque chose de nouveau, d'inconnu jusqu'alors. On recourut aux faits les mieux établis de l'histoire nationale, aux lois déjà promulguées et codifiées, et au souvenir de la grande personnalité de Moïse; avec ces éléments appartenant au passé, mais rassemblés en un faisceau homogène, on forma un livre à la fois très antique et très neuf, et on lui donna une forme impressive en y insérant d'incessantes et chaleureuses exhortations. » Nous croyons ne pas présumer en disant cette explication permise par le décret de la Commission biblique du 27 juin 1906, répondant au 4°, qu'on peut admettre des « *additamenta post Moysi mortem vel ab auctore inspirato apposita, vel glossaset explicationes textui adjectas* ». C'était donc un retour complet aux institutions sacrées, aux pratiques et aux lois du passé, à cet ensemble de prescriptions religieuses et morales rappelées constamment et imposées par les prophètes, jadis proclamées par Moïse et plongeant leurs racines jusque dans le livre de l'Alliance (Ex., XX, 23 — XXIII, 33 + XXIV, 3-8). Une pâque sans égale fut célébrée à l'occasion de cette réforme religieuse (2 Chron., XXXV), que Josias eut à cœur de parachever pendant les treize années qu'il vécut encore.

Il devait périr dans sa résistance aux troupes de Néchao II, qui, au début de 608, marchaient vers l'Euphrate en vue de la liquidation de Ninive. Peut-être Josias s'était-il exagéré la docilité aux avis des prophètes et avait-il cru devoir coo-

(1) *Adv. Jovin.* lib. I; édit. Martianay, tome IV, col. 148.

(2) *Homil. in Matth.*, IX : MIGNE, *P. G.*, tome LVII col. 181.

(3) GAUTIER. *Introduction à l'Ancien Testament.* Lausanne, Bridel, 1906, I, p. 204.

pérer positivement au maintien de l'ordre de choses — même politiques — existant. Si Jérémie avait demandé « ce qu'on avait à faire sur la route de l'Egypte? » il avait eu soin d'ajouter : « qu'a-t-on à faire sur la route de l'Assyrie? » (Jér., II, 18.) Le désir du prophète était donc une neutralité absolue; mais probablement se disait-on en Palestine et dans les états syriens que si les Egyptiens s'implantaient là, leur autorité serait plus réelle que par le passé, et l'espoir d'indépendance que nourissaient tous ces petits peuples, maintenant que l'Assyrie était sur le point de disparaître, s'évanouirait aussitôt.

Le faible contingent du roi de Juda dut faire sourire le pharaon, aussi comprend-on la remarque dédaigneuse et étonnée de Néchao II, quand Josias, apprenant la marche de l'armée égyptienne vers l'Euphrate, voulut s'opposer à celle-ci : « Que me veux-tu, roi de Juda? Ce n'est pas contre toi que je viens aujourd'hui, mais contre une maison avec laquelle je suis en guerre. » (2 Chron., XXXV, 20-22.) Rien n'y fit, et Josias, suivant parallèlement l'armée de Néchao, alla attendre celle-ci aux plaines de Megiddo (1). Il fut défait, blessé d'une flèche, et mourut.

Néchao continua sa route à travers la vallée de l'Oronte, lorsque, arrivé à Karkémish, il apprit probablement la fin et la succession déjà partagée de Ninive. Il se contenta de considérer comme sien le pays qu'il venait de traverser et qui, depuis Toutmosis III et Ramsès II, n'avait plus été foulé par une armée égyptienne; il installa des garnisons aux endroits qui devaient être particulièrement protégés ou surveillés et descendit à Riblah (près du cours supérieur de l'Oronte) recevoir l'hommage des principautés syriennes.

(1) En dehors des souvenirs peu détaillés de cette campagne de Néchao conservés dans 2 Reg., XXIII, 29 ss. et 2 Chron., XXXV, 20 ss., XXXVI, 1-4, il en est resté trace dans Hérodote, l. II, ch. 159, qui parle d'un combat livré à Μάγδωλος, localité que M. MASPERO (III, p. 514 note 1) identifie avec Mageddo ou Megiddo. Cette opinion est plus probable que celle qui y voit le Migdôl de la frontière égyptienne. (מִגְדֹּל Jérémie, XLIV, 1.)

En fait de documents égyptiens se rapportant aux victoires de Néchao, on n'a qu'un scarabée en verroterie verte du Musée du Caire (salle X, n° 743. Cfr. MASPERO, *Guide to the Caïro Museum*, 1908, fig 115, p. 518).

Joachaz, Joïakim, Joïakin, Sédécias.

Là, il apprit, qu'à la place de Josias, les Juifs avaient proclamé roi son plus jeune fils, âgé de vingt-trois ans, Salloum (Jér., XXII, 11) ou Joachaz. Le récit biblique (2 Reg., XXIII, 31) nous apprend qu'il « fit le mal aux yeux de Jahvé ». C'en était donc fait de la réforme de Josias ; Joachaz ne règna d'ailleurs que trois mois ; l'Egyptien voulut sur le champ faire sentir sa suzeraineté, il l'emprisonna à Riblah et l'emmena en Egypte, où il mourut captif. (Cfr. Jér., XXII, 10-12.) Il le remplaça par son frère Eliakim, âgé de vingt-cinq ans, dont il changea le nom en Joïakim (1), et auquel il imposa un tribut de cent talents d'argent et d'un talent d'or, rançon que Joïakim ne put payer qu'en taxant son pays.

Après quoi le pharaon retourna en Egypte. M. Maspero (2) opine, qu'en passant, Néchao II ravagea la Philistie, qui aura voulu s'affranchir du joug égyptien, lui imposé de nouveau par Psammétique I. Il applique à cette répression l'oracle de Jérémie XLVII dont le titre porte dans le texte massorétique la mention de pharaon et de la ville de Gaza. Il se base sur le récit d'Hérodote (l. II, ch. 159) et identifie la Kadytis de l'historien grec avec la ville de Gaza. Cette explication n'est pas improbable.

En Palestine ce fut le triomphe du parti égyptophile qui continua à régir l'opinion jusqu'à la fin du royaume hébreu. Les trois derniers rois sont caractérisés par la Bible comme « ayant fait ce qui est mal aux yeux de Jahvé ». L'insouciance et les égarements des grands, tant de fois flétris par Jérémie, reprennent de plus belle, et les sacrifices s'offrent de nouveau sur les « bamoth » à peine rasés. Aussi le prophète reprend-t-il ses menaces et ses invectives. Joïakim est le premier visé. Non content de pressurer le peuple pour acquitter le tribut imposé par Néchao, il se faisait construire une fastueuse demeure, tout en ne payant pas ses ouvriers ; il donnait l'exemple de la rapine, de l'oppression, et ne craignait pas de souiller ses mains de

---

(1) יְהוֹיָקִים : « Jahvé fait lever, établit » ; c'était une manière d'exprimer sa domination sur une personne ou une ville que d'en changer le nom. Cfr. 2 Reg., XIV, 7.

(2) MASPERO, III, p. 515.

sang innocent ; aussi le malheur est-il annoncé « aux pasteurs (rois) qui perdent le peuple de Jahvé et aux faux prophètes qui l'abusent en lui promettant la paix (XXIII). Non, si on n'écoute pas Jahvé, ce temple sera détruit comme celui de Silo. Jahvé en fera un objet de malédiction pour toutes les nations de la terre (XXVI, 6) ».

Cette audacieuse franchise faillit coûter cher à Jérémie ; un moment de faveur populaire le sauva cette fois (XXVI, 7-16 et 24), mais un autre prophète qui tenait le même langage, Urya de Kiriath-Yarim, paya son zèle de sa vie (Jér., XXVI, 20-23). C'est ainsi que, sourd aux objurgations lui venant des fidèles serviteurs de Jahvé, le peuple courait à sa ruine qui devait être consommée par la captivité babylonienne.

Après le partage de l'Empire assyrien entre les deux souverains (Cyaxare et Nabopolassar) dont l'alliance avait déterminé sa chute, l'un et l'autre eut soin de faire reconnaître son autorité aux peuples ressortissant au lot assigné à chacun d'eux. Tout le Nord de l'Asie Mineure compris entre l'extrémité occidentale du Pont-Euxin (mer Noire) et la mer Caspienne s'était vu inondé pendant le dernier siècle par les barbares venus d'Europe qui avaient bouleversé et, en partie, fait disparaître les civilisations et les peuples y existant. En ce moment, toutes ces hordes se remuaient entre elles, menaçant les nations voisines, ne sachant au juste où s'établir. Jérémie avait bien caractérisé ce grouillement en le comparant à une chaudière bouillante. (I, 13.) Pendant un quart de siècle à peu près Cyaxare dut s'employer à s'assurer la soumission de ces masses hétérogènes et remuantes. Poursuivant ses campagnes, il parvint ainsi à l'Halys, qui formait la frontière de la Lydie. La richesse et la fertilité de ce pays firent trouver au monarque chaldéen une occasion de lui déclarer la guerre. Mais ici il se heurta à un ennemi aux forces organisées.

Nous avons vu Gygès rompre avec l'Assyrien. Peu après, les Cimmériens lui prirent Sardes ; lui-même fut tué dans le combat et son cadavre abandonné. Les Assyriens ne manquèrent pas d'y voir le châtiment de sa félonie. En tout cas, Ardys, son fils et successeur, demanda le secours des Assyriens : vers 640 leurs armées le délivrèrent des barbares. Désormais la poli-

tique des Lydiens consistera à faire reconnaître leur suzeraineté aux villes grecques voisines et jusqu'alors indépendantes. Le deuxième (?) successeur de Gygès, Alyatte, occupait le trône lorsqu'on annonça l'arrivée des troupes mèdes. Plusieurs années de luttes ne changèrent rien à la situation respective des belligérants et la guerre se termina par le *statu quo* territorial, l'Halys restant la frontière entre les deux royaumes. Toutefois les deux peuples avaient fini par éprouver l'un pour l'autre une déférence qui aboutirait en 585 à une alliance ; celle-ci fut scellée par le mariage d'Aryenis, la fille d'Alyatte, avec Astyage, le fils et successeur de Cyaxare. Ce dernier était mort avant 588 au cours des hostilités (1), laissant un empire qui s'étendait depuis l'Elvend jusqu'à l'Halys, alors qu'à son avènement la Médie n'occupait qu'une petite portion du plateau iranien.

De son côté, le souverain chaldéen, Nabopolassar, se mit en devoir de revendiquer la soumission des états qui lui étaient échus en partage. En effet, d'aucuns faisaient mine de ne plus reconnaître de maître, depuis que Sin-šarra-iškoun s'était brûlé dans son palais ; d'autres se voyaient infestés par les hordes cimmériennes et scythes qui parvinrent même à s'emparer de Ḥarrân et à la conserver. L'héritier présomptif, Nabuchodonosor, fut chargé de faire sentir à tous, que le nouveau monarque entendait exercer une domination réelle ; au bout de trois ans le Masios au Nord, l'Euphrate à l'Ouest marquèrent l'étendue de la puissance babylonienne. Restait à reprendre la Syrie et à faire comprendre à Néchao qu'il n'était qu'un satrape rebelle (2). En 604, Nabuchodonosor passa l'Euphrate ; de son côté l'armée égyptienne « montait pareille au Nil, et dont les flots bouillonnent comme les eaux. Elle a dit : je monterai, je couvrirai la terre, je détruirai les villes et leurs habitants. En avant, chevaux ! Chars, précipitez-vous ! En marche

(1) Cfr. Rev. Bibl., 1912, p. 32, note 3.

(2) Les prétentions de Nabopolassar non seulement sur la Syrie et la Phénicie, mais encore sur l'Egypte elle-même sont clairement exprimées dans le troisième livre de Bérose sur l'Histoire chaldéenne. Cfr. *Fragm hist. Græc.*, II, p 506.

La chancellerie égyptienne payait d'ailleurs de réciprocité et qualifiait d'« enfants de la révolte » les peuples du Lotanou et du Kharou (Syrie). MASPERO, II, p. 486, note 2.

guerriers, Ethiopiens et Lybiens qui manient le bouclier! Lydiens qui manient et bandent l'arc! » (Jér., XLVI, 7-9). Le choc eut lieu sur les rives de l'Euphrate, près de Karkémish; l'armée égyptienne fut complètement défaite et la domination de l'Egypte sur la Syrie prit fin pour des siècles. Jérémie dut y voir la revanche sur le désastre de Mageddo, car, ironiquement, il constate que « pour la fille d'Egypte il n'y a point de guérison et que les nations ont appris sa honte. » (Jér., XLVI, 5, 6; 10-12.) Le vainqueur poursuivit l'armée en fuite, soumettant sur son passage tous les anciens tributaires. Ceci est insinué par 2 Reg., XXIV, 7, et explicitement confirmé par Bérose qui parle de captifs juifs, phéniciens, syriens et égyptiens, confiés par Nabuchodonosor à ses généraux pour être amenés à Babylone. (Cfr. *loc. supra citat.*, p. 129, note 2) (1).

Le livre de Daniel nous apprend en plus que, outre les captifs et otages (parmi lesquels Daniel) qu'il déporta à Babylone, Nabuchodonosor s'était alors emparé une première fois de Jérusalem, et en avait pillé le temple (Dan., I) (2); c'est donc en cette année 603 qu'il faut placer la *première déportation*.

Nabuchodonosor.

Nabuchodonosor comptait poursuivre l'ennemi en fuite sur son propre territoire, puisqu'il était déjà à Péluse, lorsqu'il apprit soudain la mort de son père Nabopolassar. Craignant une compétition éventuelle pour la succession au trône, il se contenta du résultat obtenu, abandonna le soin de reconduire l'armée et les prisonniers à ses généraux de confiance et escorté d'une petite troupe, coupa à travers le désert d'Arabie. Ses

---

(1) A lire Flave Josèphe dans *Ant.*, l. X., chap. 11, § 1, citant Bérose, il semblerait que celui-ci ne connût qu'une seule expédition de Nabuchodonosor en Palestine. Nous savons par Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, qu'il était mieux informé. (*Fragm. hist. Græc*,, II, p. 508.) Flave Josèphe en savait d'ailleurs lui-même plus long aussi (Cfr. *Ant.*, l. X).

(2) D'après Jérémie, XLVI, 2, Nabuchodonosor battit les Egyptiens la quatrième année de Joïakim; selon Daniel, I, 1, ce fut la troisième année de Joïakim qu'il marcha contre Jérusalem. Il se peut que dans ce deuxième passage l'auteur assigne comme date le point de départ de cette expédition dont la prise de Jérusalem fut un des derniers événements. Flave Josèphe se trompe en disant que lors de cette poursuite des Egyptiens, Nabuchodonosor ne se serait pas soumis la Judée (*Ant.* l. X., chap. 6, § 1).

appréhensions avaient été vaines ; Babylone l'accueillit en vainqueur et en souverain.

Il comprit que les circonstances politiques avaient changé et que toutes ces contrées sur lesquelles il dominait et où l'histoire s'était mue jusqu'alors, épuisées par ces luttes séculaires, ne lui causeraient plus les soucis qu'elles avaient donnés jadis aux Assyriens ; d'ailleurs, le nouvel empire babylonien, les territoires syriens exceptés, était constitué de ces éléments là qui jadis s'étaient toujours coalisés dans leur opposition contre Ašour, et de ce chef éprouvaient une certaine sympathie réciproque. Quant au jeune royaume mède, il avait englobé les peuplades encore peu civilisées de l'Est et du Nord, mais, somme toute, apparentées aux Mèdes, et par suite assez disposées à une unification. (1)

D'autre part, les deux nouveaux maîtres de l'Orient avaient momentanément tous les motifs de se craindre ou de se ménager réciproquement. Cyaxare était suffisamment absorbé par sa politique d'intérieur pour ne pas s'en laisser détourner par des désirs d'empiètements sur l'empire voisin ; Nabuchodonosor devait se dire que, depuis deux siècles, les Babyloniens laissés à eux-mêmes avaient été écrasés par ces forces assyriennes maintenant au service de son partenaire et que, si ses visées s'étendaient par-delà, il se heurterait aux Lydiens ou à leurs alliés. Ces circonstances furent cause que l'Orient, naguère le théâtre de luttes continuelles, connut un demi-siècle de paix pour ainsi dire complète.

A l'Ouest et au Sud-Ouest l'horizon restait chargé pour le monarque babylonien. La Palestine et la Syrie avaient toujours été comme des états tampons entre les deux grands empires égyptien et assyrien ; de nouveau refoulés au delà de l'Ouadi-el-Arich, les Egyptiens se devaient au moins d'entretenir auprès de leurs voisins du Nord-Est les intrigues contre le maître oriental. C'est à quoi le tenace Néchao s'appliqua, en même temps qu'il renforçait son armée et sa flotte qui éventuellement pourrait ravitailler la côte syrienne, si elle embrassait son parti. En Juda, on sympathisait plus que jamais avec

(1) Voir carte. MASPERO. III. p. 487.

l'Egypte. Pourtant Néchao lui avait imposé une lourde amende; mais n'était-ce pas un châtiment bien justifiable de l'opposition que Josias avait osé lui faire? Maintenant que le Chaldéen reprenait les traditions de déportations et de tributs autrefois en vigueur sous le régime assyrien, ne valait-il pas mieux faire avec pharaon cause commune contre l'ennemi commun? La faction conservatrice dirigée par Jérémie, se trouvait par suite en bien mauvaise posture; pourtant le prêtre d'Anathoth se souvint qu'alors qu'il se disait encore enfant, il avait été établi par Jahvé « comme une ville forte, comme une colonne de fer et une muraille d'airain contre les princes de Juda, contre ses prêtres et contre le peuple » (I, 6, 18), et il résolut de leur exprimer une fois de plus la volonté de Jahvé. Il dicta à Baruch les paroles proférées contre Juda et contre les nations depuis le commencement de son ministère prophétique (treizième année de Josias) jusqu'au moment présent, et, un jour de jeûne extraordinaire ayant été publié au neuvième mois de la cinquième année de Joïakim, Jérémie ordonna à son disciple d'aller lire ce recueil au temple, devant le peuple accouru pour la circonstance de toutes les villes du pays. Un certain Michée qui était du nombre des auditeurs, voyant l'émotion qui gagnait l'assemblée, descendit au palais rendre compte de ce qui se passait. Les ministres qui y étaient tous réunis firent prier Baruch de venir également leur lire le volume. La lecture produisit sur eux autant d'effroi que sur la foule; ils dirent à Baruch qu'il leur fallait rapporter au roi ce qu'ils venaient d'entendre et ils lui donnèrent le conseil de se cacher avec Jérémie. Joïakim se fit apporter le rouleau, mais, à peine eut-il entendu « que le roi de Babylone viendrait détruire le pays », qu'il saisit le stylet de son secrétaire, en laboura les colonnes du texte et jeta celui-ci dans le brasier allumé devant lui; et l'ordre fut donné de rechercher les deux téméraires. Sur ces entrefaites, Jérémie dicta une nouvelle édition augmentée dans laquelle l'obstiné et sanguinaire monarque reçut une mention spéciale : « Il n'aura pas un des siens assis sur le trône de David et son cadavre sera jeté dehors, à la chaleur pendant le jour et au froid pendant la nuit. Je punirai en lui, en sa race et en ses serviteurs leur iniquité et je ferai venir sur eux, sur les habitants

de Jérusalem et sur les hommes de Juda, tous les malheurs que je leur ai annoncés sans qu'ils aient voulu m'écouter. » (Jér. XXXVI, 30, 31). Il faut croire que la faveur accordée à la cour de Joïakim aux intrigues égyptiennes, fut connue à Babylone et jugée assez compromettante pour mériter un avertissement. Nabuchodonosor vint à Jérusalem vers 601-600 et sa présence fit rentrer Joïakim dans le devoir (2 Reg., XXIV, 1a).

Mais trois ans après il oublia toute prudence et se compromit au point que Nabuchodonosor lança contre Jérusalem son armée grossie de contingents syriens, moabites et ammonites (1). Ce durent être surtout les bataillons chaldéens, renforcés de Scythes et de Mèdes, qui excitèrent l'épouvante en Juda. Le prophète Habaquq, contemporain de Jérémie, qui s'apitoye surtout sur le malheureux sort fait à son pays, les décrit avec netteté et précision :

« Voici que je suscite les Chaldéens, peuple farouche et fougueux... Il est affreux et redoutable... Ses chevaux sont plus rapides que les léopards; plus ardents que les loups du soir. Ses cavaliers sont exaltés... ils volent comme le vautour pressé de dévorer... la terreur marche devant lui et comme le sable il entasse les captifs. Il se moque, lui, des rois ; les princes sont sa risée. Il se rit des places fortes quelconques ; il élève un remblai de terre et s'en empare! Puis l'ouragan change de direction et passe. » (Hab., I, 6-11, traduction Van Hoonacker.) (2)

Tandis que l'armée babylonienne était en marche, Joïakim mourut après onze ans de règne, à l'âge de trente-six ans et fut remplacé aussitôt par son fils Jéchonias ou Joïakin, âgé de dix-huit ans (3). Son règne fut éphémère; il dura le temps

(1) Voir oracles contre Moab et Ammon : Jér., XLVIII-XLIX, 1-7.

(2) La description peut s'appliquer aussi à l'irruption de l'armée chaldéenne en 605-604.

(3) Le récit 2 Reg., XXIV, 6, nous dit que Joïakim se coucha avec ses pères, c'est-à-dire mourut de mort naturelle, et à Jérusalem, ce semble. Le 2me livre des Chroniques, XXXVI, 6 ss., relate qu'il aurait été lié avec des chaines d'airain, conduit à Babylone avec les trésors du temple et remplacé par son fils Joïakin; ce qui semble bien inclure que d'après l'auteur des Chroniques Joïakim aurait achevé sa vie en captivité. Seulement les LXX ont une ajoute à XXXVI. 8, dans laquelle il est dit que

que Jérusalem résista au siège: trois mois (2 Chron., XXXVI, 9: trois mois et dix jours). Lorsque le jeune roi apprit que Nabuchodonosor s'avançait avec de nouveaux renforts (1), il se rendit à discrétion. Il fut déporté à Babylone avec toute sa famille et sa cour, l'élite de la nation et de l'armée et la fleur des artisans, qui fut employée aux travaux de fortification et d'embellissement de la capitale chaldéenne. Celle-ci fut encore enrichie par les dépouilles du temple et du palais royal de Jérusalem. Parmi les captifs se trouvait le prêtre Ezéchiel qui devait exercer le ministère prophétique dans l'exil. C'est la *deuxième déportation* (597).

L'oncle de Joïakin, le dernier fils de Josias, Mattanias, âgé de vingt et un ans, fut préposé comme roi à ce qui restait dans le pays et son nom fut changé en celui de Sédécias. Néchao, qui avait entretenu l'effervescence en Palestine, n'avait pas osé se risquer à soutenir les Juifs: il fut pour ce motif laissé tranquille par Nabuchodonosor et mourut deux ans après.

Son fils Psammétique II, encore adolescent, lui succéda. Son règne, fort court d'ailleurs, fut signalé par une reconnaissance poussée en Ethiopie. L'armée qui s'y rendit était composée d'éléments bien divers, entre autres de Sémites, qui s'immortalisèrent par leur visite au grand temple d'Ibsamboul (Abou Simbel, non loin de la deuxième cataracte), construit par

---

Joïakim se coucha avec ses pères et fut enterré à Ganoza. Mais cette ajoute est une version de 2 Reg., XXIV, 1-4, basée sur une recension hébraïque autre que celle du texte massorétique. (Cfr. SWETE, *Introduction to the old Testament in greek*. Cambridge, 1902, p. 249)

La difficulté tirée de la contradiction de ces passages est donc à résoudre d'après le caractère particulier du chroniste qu'on sait parfois remanier l'histoire assez librement en l'accommodant à ses vues et à ses principes propres. A lire les Chroniques, on voit les rois coupables toujours punis et précisément Joïakim n'avait pas été des plus recommandables. (Cfr. GAUTIER, *Op. laud.* II, § 421.)

Jérémie, non seulement dans la circonstance rappelée plus haut, XXXVI, 30, mais une autre fois encore avait prédit à Joïakim qu'il serait « enterré comme on enterre un âne, traîné et jeté hors les portes de Jérusalem » (XXII, 19).

L'imminence de l'invasion chaldéenne peut avoir été cause que le cadavre de Joïakim soit resté sans sépulture.

(1) Le verset 11 de 2 Reg., XXIV, indique une phase nouvelle, différente de celle du verset 10.

Ramsès II. Comme les visiteurs de ruines *up to date*, ils y gravèrent leur nom qui — et en cela ils diffèrent des graffites modernes — présentent un certain intérêt linguistique (1). Psammétique lui-même resta à Éléphantine et sa principale occupation semble avoir été de reconstruire et d'embellir les temples d'Héliopolis ; en effet, jusqu'à la première cataracte, les principaux monuments font mention de son nom. Après un règne fort pacifique de cinq ans et demi, il mourut. Apriès (Ouahibri חָפְרַע Jér., XLIV, 30) qui lui succéda, était probablement son frère (2). Le nouveau pharaon n'hésita pas à continuer la politique de Néchao II, et une fois de plus il trouva accueil chez ses voisins du Nord-Est. Malgré le désastre récent essuyé par Jérusalem, malgré la non-intervention du pharaon au moment critique, le parti de l'opposition n'avait pas désarmé.

Dès le début du règne de Sédécias (3), des ambassadeurs étaient venus d'Edom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon pour s'entendre sur un effort commun. (XXVII, 3.) Prophètes de contrebande, devins, augures et magiciens, s'évertuaient à faire accroire au peuple qu'il ne serait pas soumis au roi de Babylone, que les ustensiles de la maison de Jahvé seraient bientôt ramenés d'exil (XXVII, 9, 16) ; un certain Hananias alla même jusqu'à dire en la quatrième année de Sédécias, que deux ans encore et tous les déportés, le roi en tête, reviendraient à Jérusalem (XXVIII). Bien mieux, au milieu même de l'exil, il y eut des agitateurs s'arrogeant faussement une mission divine qui entretenaient l'illusion parmi leurs compagnons de captivité, tels Séméias le Néhélamite, Achab-ben-Colias et Sédécias-ben-Maasias. (Jér., XXIX, 21, 24.)

Chacune de ces utopies, Jérémie la contredisait implacablement : tous ces peuples ont beau se concerter, ils seront tous assujettis au roi de Babylone de par la volonté de Jahvé. (XXVII, 5-7.) Si ces prophètes ont la parole de Jahvé avec eux,

(1) Voir détails MASPERO III, pp. 538 et 539 note 3.

(2) MASPERO, III, p. 542, note 2.

(3) La mention de *Joïakim* : Jér. : XXVII, 1, est une erreur de copiste, il faut lire *Sédécias*, comme l'ont la Peschito et la version arabe, et comme il ressort du verset 12 du même chapitre et de XXVIII, 1.

qu'ils intercèdent seulement pour que le reste des trésors du temple et du palais ne s'en aille pas à Babylone... (XXVII,18).

Quant à Hananias « l'année même il mourra » et, en effet, il mourut le septième mois (XXVIII, 17), et les agitateurs de la communauté exilée, le roi de Babylone les fera rôtir au feu. (XXIX, 22.) Que les déportés ne se fassent pas illusion, qu'ils profitent au mieux de la situation dans laquelle ils se trouvent et de la latitude qui leur est donnée, pour se bâtir des maisons, planter des vergers, fonder des foyers et ainsi augmenter leur nombre pour le jour où, quand soixante-dix ans d'exil seront écoulés, Jahvé les ramènera dans la patrie. (XXIX, 5-7, 10.) En attendant, Jérusalem se remplissait des abominations cultuelles les plus diverses. Jérémie et encore plus le Voyant de Tel-Abîb nous en ont conservé le souvenir : les cultes de Baal, de Moloch avec ses sacrifices par le feu (Jér., XXXII, 35), des animaux divinisés en honneur chez les Egyptiens, de Thammouz-Adonis, du soleil (1), avaient chacun leurs dévots.

C'est ainsi que d'un côté par ses infidélités et de l'autre par ses imprudences Juda se précipitait à sa ruine définitive.

Vers la fin de la neuvième année de Sédécias, Nabuchodonosor résolut d'en finir. Indécis sur lequel des coalisés se lancer d'abord, il interrogea les devins et résolut d'attaquer Juda (Ezéch., XXI, 26) qui était d'ailleurs le centre de la révolte.

Le torrent ravagea systématiquement le pays entier et bientôt il n'y eut plus que Lachis et Azéca qui résistaient avec Jérusalem (Jér., XXXIV, 7), lorsque l'armée égyptienne que Sédécias avait appelée à son secours (Ezéch., XVII, 15), couvrit la Séphéla. L'armée chaldéenne crut prudent de faire volte-face à l'ennemi qui venait l'attaquer de dos et se détourna momentanément de Jérusalem. Déjà toute la ville exsultait, mais Jérémie de répliquer implacablement : ne vous faites pas illusion en disant : les Chaldéens s'en iront tout à fait de notre pays ; car ils ne s'en iront pas. (XXXVII, 9.) Il voulut profiter du répit

---

(1) Ce culte du soleil était probablement aussi d'origine égyptienne, l'influence des idées persanes n'ayant pas encore pu se faire sentir Cfr. Ezéchiel, VIII, 10-16 et *passim*.

donné par la levée du siège pour sauver de son patrimoine à Anathoth ce qui avait échappé encore aux maux de la guerre, lorsqu'il fut appréhendé comme transfuge, fouetté et jeté dans une fosse (XXXVII, 10-14). Déjà ses prophéties lui avaient valu jadis le supplice des ceps (XX, 2), mais les tourments ne pouvaient pas clore cette bouche que Dieu rendait si énergiquement diserte. Sédécias finit par craindre que ce ne fut lui seul qui eut raison envers et contre tous et il le fit mander en secret auprès de lui. La réponse fut nette : tu seras livré entre les mains du roi de Babylone. N'osant plus reculer devant ses courtisans, le roi adoucit pourtant son sort en le faisant garder à vue dans une cour de la prison où le peuple avait accès. Le prophète continua sans relâche à faire retentir ses menaces posant le dilemme ultime : « Celui qui restera dans cette ville mourra par l'épée, par la famine ou par la peste, mais celui qui sortira pour se rendre aux Chaldéens aura la vie sauve; cette ville sera livrée à l'armée du roi de Babylone et il la prendra ».

Décidément, c'en était trop; ce langage décourageant les défenseurs de Jérusalem et tout le peuple, on somma Sédécias de mettre à mort ce sinistre patriote. Le roi céda par crainte et on jeta le prophète dans une citerne de boue, pour qu'il s'y enlisât. Un eunuque éthiopien intercéda pour lui et Sédécias, d'ailleurs inquiet, voulut une fois de plus le sonder sur l'issue de la guerre. Une dernière fois Jérémie lui signifia les deux seules solutions possibles : ou se rendre librement, et ainsi sauver la capitale avec ses habitants, ou bien en cas d'obstination livrer Jérusalem à la destruction et ses habitants à leur ruine. (Jér. XXXVII et XXXVIII.)

Entretemps l'armée égyptienne s'était éclipsée; une crainte et une déférence réciproques auront probablement conjuré une rencontre qui ne pouvait être que désastreuse de part et d'autre; aussitôt le siège reprit et le neuvième jour du quatrième mois de la onzième année de Sédécias, en 586, une brèche faite dans le mur livra passage à l'armée des assaillants. (Jér., XXXIX, 2, Rég., XXV, 4.) Voyant leur cause désespérée, le roi et les défenseurs de la ville tentèrent de fuir la nuit par la porte de l'angle Sud-Est à travers le torrent du Cédron, mais les Chal-

déens eurent vent de leur tentative et les atteignirent à Jéricho. Les rebelles furent amenés à Nabuchodonosor qui était resté à Riblah (sur l'Oronte) pour surveiller les opérations de son armée et l'attitude des pays environnants. Cette fois, il fut sans pitié. On égorgea les fils de Sédécias en présence de leur père, on lui creva les yeux et, lié par deux chaines d'airain, on le mena à Babylone. Quant à Jérusalem elle fut démantelée, le temple, le palais royal, les maisons furent saccagés et brûlés; un certain nombre de captifs furent massacrés à Riblah, 832 personnes déportées à Babylone, et tout ce qui avait quelque valeur d'entre les objets formant le mobilier et le matériel du temple, fut emporté comme butin. *C'était la troisième déportation.*

On laissa dans le pays le petit peuple qui reçut à cultiver les vignes et les champs ravagés par les troupes et abandonnés par leurs propriétaires exilés et à ce reste fut préposé comme gouverneur un certain Godolias qui s'établit à Mispah.

La réputation de Jérémie devait s'être répandue dans le camp chaldéen ; un moment confondu avec la troupe qui partait pour l'exil et qui était déjà à Rama, il fut traité avec égards, comblé de présents et un des hauts fonctionnaires, Nabuzardan, lui fit entrevoir une situation honorable à Babylone; mais le fils d'Helcias préféra rester dans le pays et il se rendit auprès de Godolias à Mispah.

Bientôt il revint de Moab, d'Edom et de chez les Ammonites des groupes de Juifs qui avaient pu s'y réfugier avant que le siège devînt définitif. Sous le gouvernement de Godolias ces débris auraient pu reconstituer une communauté suffisamment importante pour relever peu à peu le pays de ses ruines, mais un certain Ismaël de la famille royale ne voulant pas entendre parler de soumission à l'ennemi, tua Godolias quelques mois après la ruine de Jérusalem. Il s'ensuivit une guerre intestine; puis, craignant des représailles de la part des Chaldéens, un bon nombre s'enfuit en Egypte, entrainant avec eux Jérémie qui s'était opposé, mais en vain, à cet exode. Le pharaon leur permit de s'installer dans le delta, d'où ils se répandirent bientôt jusque dans la Thébaïde. Peut-être est-ce à cette occasion que fut fondée la colonie juive d'Eléphantine et si déjà elle existait,

elle peut avoir reçu alors un renfort (1). En Egypte l'idolâtrie à laquelle ils s'adonnaient déjà à Jérusalem et dans tout Juda trouva un élément nouveau, et Jérémie dut une fois de plus lancer contre eux ses menaçantes invectives. (Pour les derniers épisodes, voir Jér., XL à XLIV.)

En 581, la vingt-troisième année de son règne, Nabuchodonosor eut à réprimer un dernier soulèvement des divers éléments palestiniens contre lui. En effet, Flave Josèphe (*Ant.* l. X, ch. 9, § 7) parle d'une expédition des Chaldéens contre les Moabites, qui eut lieu cinq ans après la ruine de Jérusalem, et qui aurait été suivie d'une guerre contre l'Egypte. (Ce dernier détail nous ne l'admettons pas Cfr. *infra*). Si l'on rapproche cette tradition des oracles de Jérémie adressés à ces mêmes peuplades, de même qu'aux Edomites et aux Arabes (Jér., XLVIII-XLIX), ainsi que du renseignement fourni Jér., LII, 30, qui mentionne la vingt-troisième année de Nabuchodonosor une déportation de 745 hommes de Juda, — *la quatrième déportation* — on a l'impression de trouver en ces différents endroits des phases diverses d'un même événement qui doit avoir été une dernière et vaine levée de boucliers contre l'autorité chaldéenne. C'était l'achèvement de la ruine annoncée par Ezéchiel : « Je ferai du pays une solitude et un désert, l'orgueil de sa force prendra fin et les montagnes du pays seront si désolées que personne n'y passera. » (XXXIII, 28.)

La chronologie des différentes phases de la ruine de Jérusalem nous semble assurée par des données diverses qui se com-

(1) Les fouilles entreprises dans l'île d'Eléphantine, depuis 1905 dans la partie Ouest de l'île par les Allemands et, depuis 1906 dans la partie Est par les Français, ont mis à jour dans la ville égyptienne tout un quartier juif où s'élevait un temple à Jahvé. Ce qui a donné un intérêt particulier à ces fouilles, c'est, — outre la découverte d'ostraca et de papyri en hiéroglyphes, démotique et grec, de diverses époques, — celle de plusieurs papyri araméens datant pour la plupart de la domination persane du cinquième siècle. Lorsqu'après la bataille de Mageddo, en 608, Nékao II amena avec lui Joachaz comme captif, il se peut bien que d'autres Juifs aient été déportés en même temps. En tous cas, parmi les graffites d'Ibsamboul, tracés par les expéditionnaires de Psammétique II, le fils de Néchao II (voir *supra* p. 135), on relève des noms juifs ; et la lettre du pseudo-Aristée mentionne que des soldats juifs ont combattu pour Psammetique contre le roi d'Ethiopie (édit. SWETE, p. 521, lignes 13-15).

plètent les unes les autres : au printemps de 608 a lieu la bataille de Mageddo, dans laquelle périt Josias, et trois mois plus tard son fils Joachaz, qui lui avait succédé, est remplacé par Joïakim dont le règne dura onze ans. (2 Rég., XXIII, 31-36.) Le livre de Daniel, I, 1, nous apprend que la troisième année de Joïakim, en 605, Nabuchodonosor entreprit son expédition contre les Egyptiens, qui l'année suivante (au commencement de la quatrième année de Joïakim, cfr. Jér., XLIV, 2) furent battus à Karkémish. L'épilogue de cette expédition fut que Nabuchodonosor poursuivant l'ennemi, assiégea Jérusalem et Joïakim dut lui livrer une partie des trésors du temple, ainsi qu'un certain nombre d'otages pris parmi les jeunes gens nobles; dans leur nombre se trouvait Daniel. (Dan., I, 1-6).

Il en naquit un mécontentement très vif qui se manifesta par des intrigues nouées avec l'Egypte. Elles méritèrent à Joïakim et à sa cour un avertissement solennel de la part de Jérémie, le neuvième mois de la cinquième année de Joïakim. (Jér., XXXVI, 9 ss.), donc en 603-602. Il n'en fut tenu aucun compte, au point que vers 601-600 Nabuchodonosor (venu sur le trône en 604 après la bataille de Karkémish) se voit obligé d'intimider Joïakim par une manifestation militaire. Ceci est obscurément signifié par 2 Rég., XXIV, 1ª. Mais, si l'on veut tenir compte des indications fournies autre part, il faut de toute nécessité voir dans 1ª une première démonstration plutôt bénigne de Nabuchodonosor, suivie trois ans plus tard par la reddition de Jérusalem. En 597 donc, il se porte sur Jérusalem; Joïakim meurt, règne de trois mois de son fils Joïakin qui se rend au Chaldéen et intronisation de Sédécias. Cette date de 597 est fixée, comme on le voit, en décomptant les onze années de règne de Joïakim à partir de 608, et d'autre part, par la mention du nombre des captifs déportés à cette occasion que Jérémie, LII, 28, fixe à la septième année de Nabuchodonosor (monté sur le trône en 604). La suite est facile. Sédécias règne onze ans ; ce qui nous amène à 586 pour la ruine définitive de Jérusalem, date confirmée encore une fois par Jérémie, LII, 29, fixant à 832 personnes le nombre des prisonniers déportés alors, en la dix-huitième année de Nabuchodonosor. Cinq ans plus tard enfin, en la vingt-troisième année de Nabuchodonosor (Jér.,

LII, 30), une dernière déportation, en 581, à la suite d'une révolte de ceux qui étaient restés dans le pays.

Sur l'avant-scène du théâtre où se sont déroulés tous les actes de ce drame, se profile une figure superbe par l'intrépidité, la franchise et la constance qui l'auréolent. Il faut remonter trois siècles plus haut dans l'histoire d'Israël pour trouver dans Elie le pendant du prêtre d'Anathoth qui durant plus de quarante ans fut le porte-parole de Jahvé « établi sur les nations et les royaumes pour arracher et pour abattre, pour ruiner et pour détruire », mais aussi « pour bâtir et pour planter. » (I, 9, 10.)

Quand on réfléchit aux circonstances dans lesquelles s'exerça le ministère de ce prophète, quand, comme dit M. Maspero (1). « Israël semblait s'être réduit à Jérémie et à son disciple Baruch », on a l'impression que la force de ce héros lui venait du Dieu qui soutenait et inspirait directement son envoyé.

Cette fois nous nous trouvons au tournant de l'histoire d'Israël. Il venait de se consommer, le châtiment dont tant de fois les prophètes avaient menacé l'épouse infidèle de Jahvé, celle qui s'était prostituée aussi complaisamment que fréquemment aux divinités étrangères.

A partir de ce moment c'est la seconde partie du programme providentiel qui va se réaliser : « la restauration d'Israël ». « Le salut du reste » avait chez tous les prophètes servi de consolation suprême et aussi de dénouement aux périodes de châtiment qu'ils avaient dû annoncer. S'il est vrai que souvent cette restauration avait été conçue au seul point de vue matériel, elle était subordonnée toujours à la conversion morale. Celle-ci finira par constituer elle-même le royaume idéal promis et tant attendu, quand Celui qui devait être l'attente des nations dira que son royaume n'est pas de ce monde.

En attendant, l'expectative nationale des Juifs allait être soutenue et animée par le seul culte de Jahvé et les préoccupa-

---

(1) MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 629.

tions d'ordre religieux, qui vont venir à l'avant-plan, influenceront les destinées et les vicissitudes politiques qui jusqu'à la fin tourmenteront la nation juive.

Maintenant que la Palestine était rasée et vouée à l'impuissance, les deux grandes nations : l'Egypte et la Chaldée, étaient voisines immédiates

QUATRIÈME PÉRIODE

Depuis la déportation de Babylone jusqu'à l'époque hellénique.

QUATRIÈME PÉRIODE

Depuis la déportation de Babylone jusqu'à l'époque hellénique.

Lorsqu'en 587 Nabuchodonosor avait lâché ses troupes sur Jérusalem, un détachement était allé mettre le siège devant Tyr, également compromise dans le complot palestinien. La ville insulaire résista treize ans et put capituler honorablement, son roi Ithobaal III conservant la couronne. Les assiégeants n'en retirèrent aucun avantage. (Ezéch., XXIX, 17, 18.) (1). Mais ce long siège avait affaibli et probablement réduit la flotte phénicienne. Apriès avait compris l'intérêt qu'il y avait pour lui à entretenir également une flotte. (Cfr. *supra* p. 131; Hérodote, l. II, ch. 154, § 1.) L'occasion de s'en servir était tout indiquée et, vers 571, il la lança sur la côte phénicienne. Malgré l'appui que leur prêta l'escadre chypriote, les Tyriens furent défaits et la Phénicie devint vassale de l'Egypte. (Hérodote, l. II, ch. 161.)

Le règne du reste prospère d'Apriès devait finir tragiquement. Quand les Juifs réfugiés en Egypte répliquaient à Jérémie les invectivant à cause de leur idolâtrie, que du temps où ils offraient des sacrifices à la reine du ciel (2), ils étaient heu-

(1) Le même prophète a une série de menaces contre Tyr et de lamentations à son sujet: chap. XXVI-XXVIII, 19. Comme le dit Ezéchiel lui-même, XXIX, 18, ces menaces ne se sont pas exécutées avec tous les détails tragiques donnés par le Voyant. Tyr continentale n'aura été qu'un amas de cendres, mais Tyr insulaire résista opiniâtrement.

(2) Très probablement la déesse assyro-babylonienne Istar — (Cfr. LEMONNYER, *La Reine du ciel*, Revue des sciences philosophiques et théologiques, 1910, pp. 82 ss).

reux, le prophète les menaça de la vengeance divine et ajouta : « Ceci sera pour vous le signe que je vous visiterai en ce lieu... Je vais livrer le pharaon Hophra, roi d'Egypte, aux mains de ses ennemis et aux mains de ceux qui en veulent à sa vie... » (XLIV, 29,30.) Ces paroles qui impliquent l'existence d'un parti d'opposition à Apriès, montrent que Jérémie était bien au courant des circonstances locales.

Nous rapportions plus haut que Psammétique I avait été puni de sa préférence accordée aux troupes des mercenaires hellènes, par la désertion d'un grand nombre de soldats indigènes (p. 122). Ce système de recrutement de l'armée parmi les étrangers, dans la stratégie desquels les pharaons mettaient plus de confiance, fut continué par Néchao II et Apriès. Les Mashaouasha (1), jadis seuls à la solde des Egyptiens, leur en voulurent de plus en plus de se voir ainsi évincés et ce faible marqué pour les étrangers valut à Apriès le mécontentement des prêtres et de la plèbe.

Les Libyens voyaient à ce moment leurs terres menacées d'accaparement par les colons grecs de la Cyrénaïque, qui, affluant de plus en plus nombreux de la mère-patrie, essayaient de s'étendre aux détriments de leurs voisins. Dans ce péril, ils s'adressèrent à Apriès qui convoitait depuis longtemps les richesses de la Cyrénaïque. Pour ne pas mettre aux prises des gens de même race, il lança contre les envahisseurs hellènes ses troupes indigènes; elles furent défaites près d'Irasa et réduites encore par leur retraite le long d'une côte aride. Ceux qui revinrent à Maréa, dans le delta, crurent à une manœuvre d'Apriès pour se débarrasser d'eux et les sujets mécontents du pharaon en profitèrent pour les pousser à la révolte. Le pharaon leur envoya son général Ahmasis pour les calmer. On ignore les détails des pourparlers, mais on connaît leur issue : Ahmasis fut proclamé roi, l'armée fidèle, comprenant

---

(1) Les Mashaouasha étaient d'origine libyenne; d'abord établis dans le voisinage du delta, ils avaient dû déloger et s'étaient installés depuis quelque temps sur les bords du fleuve Triton, près de la Grande Syrte. Africains comme les Egyptiens, ils fournissaient aux pharaons le gros de leurs troupes, avant que ceux-ci n'eussent pris à leur solde les mercenaires grecs, mieux équipés et plus rompus à la manœuvre militaire.

encore une trentaine de mille mercenaires grecs, défaite près de Memphis (569) et Apriès assassiné peu après par la population de Saïs.

Ce n'était pas seulement contre le pharaon que les prophètes avaient fulminé leurs oracles, c'était avant tout contre l'Egypte, contre ce pays que Sennachérib avait appelé en 690 « un roseau cassé qui pénètre et perce la main de quiconque s'appuie dessus. » (2 Reg., XVIII, 21; cfr. Ezéch., XXIX, 6, 7.) Or, c'était bien en lui que Juda avait le plus souvent mis son espoir, et dans les événements plus récents Jérémie avait plus d'une fois annoncé l'invasion des Chaldéens sur la terre des pharaons. (Jér., IX, 25; XXV, 19; XLIII, 10-13; XLVI, 13-16.) Ezéchiel aussi, à intervalles divers, fit entendre le même langage. (XXIX-XXXII.) L'histoire devait donner raison aux Voyants de Juda, et si la ruine définitive ne fut pas consommée par Nabuchodonosor, néanmoins depuis le jour où le Chaldéen foula la vallée du Nil, celle-ci ne connut plus que de rares moments d'indépendance. La récente défaite des forces égyptiennes et l'agitation qui accompagna nécessairement le nouveau règne semblèrent à Nabuchodonosor des circonstances favorables pour tenter un coup de main. Un fragment d'annales babyloniennes nous apprend que la trente-septième année de son règne, vers 568, il engagea une campagne contre Ahmasou, le roi d'Egypte; mais, tronqué qu'il est, le document ne nous renseigne pas sur l'issue. Josèphe, *Ant.*, l. X, ch. 9, § 7, place semblable expédition la vingt-troisième année du règne de Nabuchodonosor, et d'après cet auteur, l'Egypte aurait été soumise et les Juifs qui s'y étaient installés déportés à Babylone. Ce dernier détail accorde crédit à la tradition dont l'historien se fait l'écho, mais nous préférons la donnée cunéiforme pour la fixation de l'année. Les chroniqueurs arabes prétendent que le conquérant oriental s'avança jusqu'au milieu de l'Yemen; en tout cas Jérémie (XLIX, 28-33) sait qu'il frappa les tribus arabes du Kédar et du désert de Syrie.

Dans la Chaldée même il n'y eut pas d'agitation et Nabuchodonosor put, pendant les quarante-trois années de son règne, (604-561) rebâtir et restaurer les villes de son royaume, qui toutes s'étaient vues envahies au cours du dernier siècle par les

maîtres de l'heure : Elamites, Assyriens ou Chaldéens. Babylone, plus que toute autre, avait eu à souffrir des luttes dont elle constituait le principal enjeu. Quant aux banlieues et aux campagnes, elles avaient été désertées, personne ne se risquant à les cultiver à ces époques de continuelles incursions et les travaux de canalisation et d'endiguement étaient complètement délabrés. L'œuvre de restauration, déjà entreprise par Nabopolassar, fut continuée par son fils. La navigation fut rétablie et développée sur le vaste réseau fluvial qu'offrent les plaines du Tigre et de l'Euphrate, l'irrigation des terres perfectionnée et son fonctionnement régulier assuré. La sécurité du pays, ainsi ranimé par tous ces facteurs producteurs de richesses, fut assurée par un système de défense aussi étendu que puissant (1). Babylone se vit entourée d'une triple enceinte, percée de cent portes; le mur extérieur seul avait vingt-six mètres d'épaisseur (2). Le monarque bâtit la fameuse muraille de Médie qui reliait le Tigre à l'Euphrate, tirant de Sippar sur l'Euphrate dans la direction d'Opis sur le Tigre. Cette muraille, faite de briques et de bitume avait devant et derrière elle quatre ou cinq tranchées larges et profondes. Cet appareil de défense devait ôter aux Mèdes l'envie de se hasarder trop légèrement sur le territoire babylonien. La « ziggourât », ou temple à sept étages dédié à Bel-Mardouk, jadis érigée par Asaraddon et Ašourbanipal, et qui dominait la ville dont elle occupait le centre, fut relevée et splendidement restaurée (3). Nabuchodonosor se construisit un palais célèbre par ses jardins suspendus ou terrasses fleuries et supportées par des voûtes. Le décor mural de ce palais, tout comme celui des autres édifices, empruntait son principal élément et son plus grand éclat aux carreaux émaillés, de couleurs vives, dont les représentations d'hommes, d'animaux et d'objets divers frappaient l'imagina-

---

(1) Cfr. MASPERO, III, pp. 562-565. PERROT et CHIPIEZ, II, *passim*.

Les documents cunéïformes relatant les restaurations de Nabopolassar et Nabuchodonosor sont énumérés : MASPERO, III. p. 561, notes 1, 2, 3.

(2) Pour l'exactitude de ces dimensions et la description de ces ouvrages de défense voir PERROT et CHIPIEZ, II, p. 477 ss.

(3) Voir restitution de plusieurs temples : PERROT et CHIPIEZ, II, p. 379 ss.

tion des Juifs déportés. (Ezéch., XXIII, 14, 15.) (1). Les autres villes se virent de même embellies et défendues et de nombreux temples garnirent les rives de l'Euphrate (2).

La main d'œuvre de toutes ces constructions fut en grande partie fournie par les captifs syriens, juifs, égyptiens et arabes, déportés au cours des différentes campagnes.

Les trois successeurs immédiats de Nabuchodonosor montèrent sur le trône pour en être bientôt culbutés. Son fils Evil-Mérodach (Awêl-Mardouk) est mentionné dans la Bible (2 Rég., XXV, 27-30 ; Jér., LII, 31-34) pour avoir, au début de son règne, tiré de prison et généreusement traité le roi Joïakin ou Jéchonias, le fils de Joïakim, qui gisait dans les fers depuis 597. Pourtant, au jugement de Bérose rapporté par Josèphe (3), il se signala par son injustice et son libertinage : il mourut assassiné, au bout de deux ans de règne (559), par Nériglissor (Nergalsharoussour), l'époux de sa sœur. Celui-ci règna quatre ans; à sa mort Labaši-Mardouk encore enfant lui succéda. La perversité de son caractère lui valut de succomber dans les tourments après neuf mois. Un Babylonien appelé Nabounaïd, qui avait trempé dans la conjuration, fut placé sur le trône en 555. Avec lui devait finir le second empire chaldéen.

Nabounaïd.

A l'encontre de ses prédécesseurs, le nouveau roi eut peu d'ambition guerrière ou politique. Fils d'une prêtresse du dieu Sin (dieu lune) de Ḫârân, il n'eut cure de l'administration de son royaume; restaurer les temples, rechercher dans leurs ruines ou leurs soubassements les cylindres de fondation ou les documents religieux, remettre en honneur les divinités des vieilles villes chaldéennes, telles étaient ses occupations favorites. Mais ce règne de tout repos n'était pas de circonstance, au moment où dans le royaume voisin — le royaume des

(1) Voir des spécimens magnifiques : PERROT et CHIPIEZ, II, p. 704.

(2) Au musée biblique de l'Université de Louvain on conserve une brique dédicatoire de temple au nom de Nabuchodonosor. Elle est très lisible, sauf le nom de l'endroit qui est malheureusement effrité. Elle me fut vendue, en 1910, par le chorévêque syriaque de Jérusalem, Mgr Thouma, qui se l'était procurée d'un de ses parents habitant Bagdad.

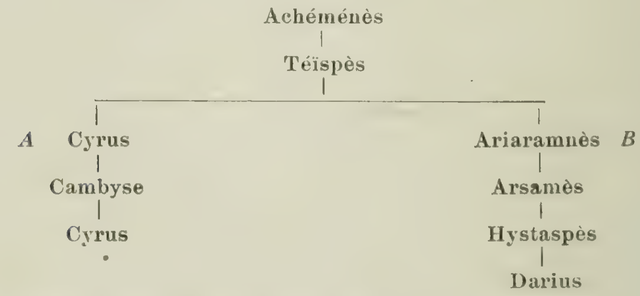
(3) *Contra Apion*, l. I, § 20.

Mèdes — les vassaux de ceux-ci, les Perses, qui depuis bientôt un siècle occupaient l'Elam Oriental, allaient de vassaux devenir maîtres, et réunir une fois de plus sous un même sceptre les éléments constituants de l'ancien empire assyro-babylonien.

Astyage, le fils et successeur de Cyaxare, ne se signala au point de vue guerrier que par une campagne contre les Cadusiens; les Mèdes s'étaient amollis au contact de la civilisation des Assyriens et des Chaldéens, et leur roi était un potentat efféminé qui ne connaissait que ses plaisirs. A l'extérieur, cette indolence avait permis à Nabuchodonosor de rendre la prospérité à son pays et d'en faire une proie d'autant plus enviable le jour où un plus fort s'en emparerait. A l'intérieur, elle avait donné une impression de faiblesse au peuple vassal, à ces Perses, qui, éloignés davantage du luxe fastueux d'Ecbatane, avaient conservé l'énergie et l'endurance de leur race. Aussi c'est de leur milieu qu'allait surgir celui qui d'abord, devait renverser les rôles de vassaux et de suzerains entre Perses et Mèdes, et ensuite s'annexer le royaume du placide Nabounaïd.

Des trois tribus les plus importantes des Perses : celles des Pasargades, des Maraphiens et des Maspiens, la première avait pris la prépondérance et dans elle la famille des Achéménides (peut-être l'éponyme Achéménès est-il purement imaginatif?) détenait le pouvoir. A partir de Téïspès (v. plus haut p. 114.) elle exerçait son autorité sur l'Elam Oriental (1),

(1) De Téïspès sont issues deux lignées collatérales, dont l'une *A* règna sur l'Elam, l'autre *B* sur les Perses proprement dits.



Cfr. Dhorme, *Cyrus le Grand*, Rev. Bibl., 1912, p. 26.

ce qui explique pourquoi les souverains perses de l'Elam s'intitulaient rois d'Anšan (1) et portaient des noms élamites. C'est de cette branche des rois d'Anšan que sortit Kouraš ou Cyrus. (2)

Il succéda à son père Cambyse comme roi d'Anšan vers 559, et en 553-52 il se révolta contre son suzerain mède Astyage qui fut trahi par son armée et livré à son vassal. Le vaincu fut traité honorablement par le vainqueur qui l'emmena avec lui dans son pays et épousa sa fille Amytis; Ecbatane fut dépouillée de ses trésors au profit d'Anšan. Ce transfert de suzeraineté s'accomplit sans grand retentissement; à l'intérieur il n'y eut pas de révolution violente dans l'état de choses existant, Perses et Mèdes fusionnant à la cour, dans l'armée et dans le gouvernement. Toutefois au lieu de « roi d'Anšan » Cyrus s'appela « roi de Perse », et à l'empire des Mèdes et des Perses succèda celui des Perses et des Mèdes. Mais, comme le dit M. de Morgan (3), en ce qui concernait la politique extérieure, la modification était capitale, encore qu'au premier moment elle ne fut guère apparente. Si les Mèdes étaient liés par traités avec Babylone et avec Sardes, le nouveau roi — dont l'autorité s'étendait sur l'Elam, la Perse, la Médie, la Mésopotamie septentrionale, y compris Ninive, et la partie de l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys frontière de la Lydie — ne l'était avec personne, et, comme tous les monarques orientaux, il devait user du droit du plus fort. **Cyrus.**

Nabounaïd avait profité de la main-mise de Cyrus sur la Médie pour incorporer à son royaume la ville de Ḫârân, que nous avons vue rester aux mains des Scythes, et il y rebâtit Èkhoulkhoul, le temple de Sin. C'est la seule acquisition qu'il

---

(1) Ces rois perses d'Anšan et ce pays d'Anšan sont respectivement appelés rois d'Elam et l'Elam dans Jérémie, XXV, 25, XLIX, 35-39, Ezéchiel, XXXII, 24, 25, pour l'époque de Nabuchodonosor, et dans Isaïe, XXI, 2, pour celle de Nabounaïd. (MASPERO, III, p. 519, note 1.)

(2) Il n'y a pas moyen de se fier aux historiens classiques pour les détails qu'ils donnent sur les origines de Cyrus (*). C'est seulement à partir de son avènement que ces historiens nous fournissent des données exactes et que les cunéiformes nous offrent des relations fidèles.

(*) Cfr. MASPERO, III, p. 596, note 1.

(3) *Op. laud.*, p. 410.

se permit : encore était-ce un motif religieux qui l'y poussait; car il avait considéré comme un sacrilège l'occupation de la ville sainte de Ḥârân par les troupes scytho-médiques, et à son avis la chute d'Astyage était une punition de Sin, pour avoir ainsi laisser profaner son domaine par ces barbares.



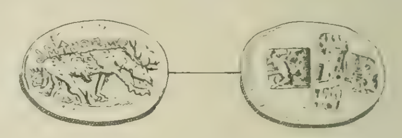
Electrum de Lydie.

La plus ancienne monnaie connue. Attribuée par Madden (* au règne de Gygès ou Ardys. Peut-être est-elle de Crésus ?

A/. Surface striée (typus fasciatus).
R/ Excavations.

* MADDEN, *Coins of the Jews*, London, Trübner et Co, 1903, p. 19.

Si Nabuchodonosor avait évité tout froissement avec la Médie, à plus forte raison Nabounaïd n'allait-il pas exposer tout seul aux coups des Perses le peu de forces vaillantes qu'avait encore son pays. Mais, depuis 585, le royaume de Lydie s'était de plus en plus affermi et le succès de Cyrus était de nature à inquiéter Crésus, le monarque lydien. La paix faite avec les Mèdes et même consolidée par l'alliance du souverain mède avec la fille d'Alyatte le Lydien (v. *supra* p. 129), celui-ci s'imposa à la Troade et à la Mysie vers 584, ensuite à la Bythinie et vers la fin de son règne, en 566, à la Carie. Il mourut en 561, après un règne de quarante-neuf ans (1), au cours duquel les arts riches atteignirent dans son pays une finesse remarquable. Comme la contrée abondait en or, produit le plus estimé pour les échanges, on y songea à timbrer les coupures des lingots, leur assurant ainsi de façon officielle un poids uniforme. Ce fut là l'invention de la monnaie frappée, dont l'usage devait aussitôt se généraliser (2).



La plus ancienne monnaie connue portant inscription. VIe siècle. Trouvée à Halicarnasse Electrum.

A/ Cerf paissant. Ecriture archaïque. = ΦΑΝΟΣ ΕΜΙ ΣΗΜΑ.
R/ Excavations.

Crésus de Lydie. A la mort d'Alyatte, Crésus, né d'une Carienne, eut à l'emporter sur le parti de son demi-frère puiné Pantaléon, né d'une

(1) MASPERO, III, p. 605, note 1.

(2) Sur l'art lydien voir MASPERO, III, p. 602 ss., et surtout PERROT et CHIPIEZ. *Histoire de l'Art*, tome V, liv. 8me : *La Lydie et la Carie*, pp. 239-336.

Ionienne. Il eut bientôt fait de réduire les féodaux mécontents et il rendit directement dépendantes de son empire les cités helléniques autonomes, tout en respectant leurs constitutions locales. Possesseur des communautés ioniennes, éoliennes et doriennes du littoral, il noua des alliances politiques avec celles des îles et avec les grandes familles de la Grèce européenne. A part la Lycie et la Cilicie, il commandait le pays depuis l'Anti-Taurus jusqu'à la mer Egée et depuis le Pont-Euxin jusqu'au golfe de Pamphylie. Une fois maître de la situation, il fit de la politique pacifique et se signala par une prodigalité qui devait rester proverbiale, enrichissant les temples des divinités hellènes et s'attachant leurs fidèles par les largesses qu'il leur faisait distribuer. Il pouvait donc, à bon droit, en cas de besoin escompter leur sympathie et même un concours effectif de la part de plusieurs, et le moment d'y faire appel, il le crut venu lorsqu'il apprit la chute de son beau-frère Astyage. Il comprit que le désir d'extension et de domination chez Cyrus ne lui tracerait pas l'Halys comme limite et il jugea à propos d'assaillir la Perse, au moment où son roi devait — comme il arrivait toujours à un changement de maître — s'assurer la soumission des vassaux plus éloignés qui tenteraient de récupérer leur autonomie.

Comme l'avait fait jadis Gygès, Crésus demanda et obtint l'appui de l'Egypte, gouvernée par Ahmasis. Nabonide, tout aussi effrayé de la bonne fortune de son voisin du Nord et de l'Est, promit également son concours au Lydien; l'île de Chypre, la Phénicie, la Thrace et Sparte envoyaient des contingents ou se préparaient à le faire, lorsque une trahison déjoua toutes les combinaisons d'une coalition qui aurait pu être funeste à Cyrus.

Un Ephésien, Eurybate, à qui Crésus avait confié une somme importante pour lever des troupes dans le Péloponèse, s'enfuit auprès du roi des Perses, et le mit au courant de ce qui se préparait contre lui. Sans hésiter, Cyrus pique droit, au mois de Nisan, à travers le royaume de Nabonide sur Arbèles, Ninive, longe les pentes du Masios, traverse l'Euphrate et se trouve en Cappadoce.

De son côté, Crésus franchit l'Halys, s'empare de Ptéria

et des villes voisines et les deux armées se rencontrent dans la plaine au Sud de Ptéria, mais sans résultat. Une trève est conclue, pendant laquelle Cyrus s'emploie à travailler sous mains les Grecs de la côte qui n'en restent pas moins fidèles à Crésus. La reprise des hostilités lui fut défavorable; il dut se replier sur Sardes; sa cavalerie fut débandée dans la plaine au Nord-Est de la capitale, laquelle céda au bout d'un siège de quatorze jours, vers le 15 novembre 546. La prise de Sardes et la prétendue fin tragique de son roi ont subi des versions bien différentes de la part des historiens de l'antiquité. Du récit d'Hérodote (l. I, ch. 87 ss.), le Père Dhorme retient que le vainqueur resta en bons termes avec le vaincu, qui aura probablement comme Astyage suivi le conquérant à sa cour (1). Cyrus fit entreprendre par ses généraux la conquête des villes grecques côtières qui lui avaient refusé leur appui et auxquelles il ne prétendait plus laisser la libre administration que leur avait octroyée Crésus (2); il institua Tabale, un de ses officiers perses, comme gouverneur de Sardes, et chargea un Lydien, Paktyas de lui amener en Perse les trésors de Crésus. Lui-même avait hâte de regagner Ecbatane, car depuis son absence les Aryens de l'Est, les Saces (Scythes) et les Bactryens menacaient d'envahir la Médie. A mi-chemin, il apprend que Paktyas a fait cause commune avec les Ioniens et qu'il assiège Tabale. Des renforts envoyés au secours de ce dernier font prendre la fuite au traître et le gouvernement en chef de toute la péninsule entière et des possessions insulaires fut confié au Mède Harpage.

De 545 à 539 environ, Cyrus étendit ses conquêtes au Nord jusqu'à la Sibérie, par delà le lac actuel d'Aral et l'Iaxarte (aujourd'hui le Syr-Daria ou Sihoun), garnissant ces provinces nouvelles de forteresses, à l'Est jusqu'aux montagnes du Turkestan chinois, jusqu'en deçà de l'Indus et au Sud jusqu'à la mer Erythrée qui baignait la Gédrosie (3), introduisant ainsi

(1) Rev. Bibl., 1912, p. 34.

(2) Ce fut à cette occasion que les Phocéens préférant l'exil à la perte de l'indépendance, s'en furent fonder Marseille.

(3) Aujourd'hui le Mékran et le Béloutchistan. (Voir carte 5 « Reich Alexanders des Grossen » du *Putzger's Schul-Atlas*.)

« dans la vie générale du monde asiatique des peuples qui lui étaient démeurés étrangers jusqu'alors » (1).

Ayant ainsi entamé l'Asie Orientale,il ne lui restait plus, pour être maître de toute l'Asie Occidentale, que de s'emparer de la Babylonie, entreprise dont l'état de faiblesse du pays et le peu de prestige du souverain régnant devaient faciliter l'exécution.

La piété bigote de Nabonide était devenue compromettante. En effet, il lui prit la manie de rassembler à Babylone les statues des dieux des principales villes de l'antique Chaldée; mais c'était là, d'après les idées religieuses du temps, priver les cités de leurs défenseurs attitrés et suprèmes. Aussi le mécontentement de ses sujets alla-t-il toujours croissant. Bientôt il eut la folie des apparitions, au point que la septième année de son règne (548) il fut relégué à Têmâ (2) et remplacé dans l'exercice du pouvoir par son fils Bel-šar-oušour (Balthazar) (3). La chronique babylonienne Nabonide-Cyrus

---

(1) MASPERO, III, p. 625.

(2) Il n est guère possible d'identifier cette Têmâ avec la Teima du N.-O. de l'Arabie au N.-E. d'el-'Ela. Cette ville doit avoir été située dans le Nord de la Babylonie, car au commencement de Nisan de la neuvième année, lors du décès de sa mère à Dour-Karašou (sur l'Euphrate, en amont de Sippar), Nabonide s'est trouvé auprès du cadavre de la défunte, comme il ressort de l'inscription, trouvée par M. Pognon à Eski-Ḫârân : ce qui n'eut pas été possible à Nabonide, s'il s'était trouvé à ce moment dans la lointaine Arabie. Cfr. Rev. Bibl., 1908, p. 130 ss. et 1912, p. 37, note 7.

(3) Le rapprochement entre la chronique Nabonide-Cyrus et le récit du livre de Daniel, IV, V, s'impose, quant à la nature des faits racontés; il y a différence quant aux personnages dont il est question. Dans Daniel, c'est Nabuchodonosor qui est atteint de folie et Balthazar est constamment désigné comme son fils. Ce livre ne parlant pas d'un autre monarque babylonien qui aurait règné entre les deux, il semble faire de Balthazar le successeur immédiat de Nabuchodonosor. Or, la chronique babylonienne nous donne comme ses successeurs son fils, Awêl-Mardouk, puis Nériglissor et Labaši-Mardouk. Nabonide, lui, était étranger à la lignée précédente. Un autre passage biblique, 2 Rég., XXV, 27, connait, lui aussi, Evil-Mérodach comme le fils et successeur de Nabuchodonosor. Il faut donc lire le nom de Nabonide à la place de celui de Nabuchodonosor dans les deux chapitres mentionnés de Daniel. On sait que le texte de ce livre, dont on ignore encore s'il a été composé primitivement en hébreu ou en araméen, a été fort maltraité, ainsi qu'il ressort de la comparaison entre les LXX et le texte massorétique.

est mutilée après la onzième année; à la dix-septième, elle mentionne à nouveau la présence de Nabonide à Babylone, où il sera peut-être revenu vers la quatorzième année (542) et où les fêtes religieuses interrompues par son absence se célèbrent derechef.

La fin était proche, et le malaise général. Les dieux avaient continué à affluer, mais on les disait fort marris de ce séjour forcé loin de leurs sièges respectifs. Mardouk, de son côté, souffrait dans son prestige, depuis que les honneurs, qui lui avaient été réservés exclusivement jusque là, il les lui fallait maintenant partager avec ses compagnons de divinité; en tous cas, le cylindre de Cyrus (1) nous apprend que « Mardouk jeta les yeux sur toutes les régions d'alentour, il les fouilla du regard, il y chercha un prince juste, un homme qui fut selon son cœur et qui put lui saisir les mains. Il appela Kuros, roi d'Anšan; et il désigna son nom à la souveraineté sur toute la terre ». Cyrus devait être aussi « l'oint de Jahvé que celui-ci tient par la main pour terrasser les nations devant Lui », il devait être « le pasteur de Jahvé accomplissant toutes ses volontés : que Jérusalem soit rebâtie et que le temple soit refait! » (Is, XLV, 1; XLIV, 28.) C'est Jahvé qui a suscité du Nord et du Levant celui qui comme de la boue piétine les princes (XLI, 25).

Les Juifs en Babylonie.

Depuis l'entrée en scène du nouveau dominateur de l'Orient, les Juifs entrevoyaient la possibilité du retour dans la patrie.

A part l'épisode de la délivrance de Joïakin, qui termine le second livre des Rois, nous n'avons plus de renseignements directs dans les écrits historiques de la Bible, concernant l'exil babylonien depuis 581. Les principales sources d'informations sont le livre d'Ezéchiel et les chapitres XL-LV d'Isaïe (2).

---

(1) British Museum, n° 90920. Voir : *A guide to the babylonian and assyrian antiquities*, pp. 196, 197.

(2) *Le dubium 3um* du décret de la Commission biblique du 29 juin 1908 « *De libri Isaiæ indole et auctore* » dit que dans ces chapitres « vates...

Il semble bien que les déportés aient été traités humainement. Sans doute, ils auront dû exécuter les corvées que réclamaient les travaux de fortification et d'embellissement entrepris par Nabuchodonosor. Mais à part cela, il ressort des textes que leur situation était supportable. Ils avaient pu bâtir des maisons, planter des jardins (Jér., XXIX, 4), former des villages au bord des cours d'eau et des canaux (Ezéch., I, 1, III, 15; Esdr., VIII, 15-17; Ps., 137; Vulg., 136, vers. 1) (1). Les anciens du peuple avaient gardé le même prestige qu'ils exerçaient dans la patrie (Ezéch., VIII, 1; XIV, 1; XX, 1) : ce qui semble prouver que les communautés juives s'administraient avec une certaine autonomie. Même beaucoup d'entre les exilés s'acclimateront si bien, qu'au moment de l'édit de délivrance, ils préféreront rester dans le pays, où ils prospéreront à tel point, que cinq siècles plus tard les florissantes colonies juives de Babylonie feront remonter avec orgueil leurs origines aux temps de la captivité et que jusqu'au haut Moyen-Age les écoles rabbiniques de cette même Babylonie seront célèbres par leurs docteurs et les travaux exégétiques de ceux-ci. Mais si un bon nombre de ceux qui par leur travail pouvaient se procurer l'entretien ou même prétendre à une condition aisée, s'étaient ainsi faits à ce milieu étranger, il n'en était pas de même de ces courtisans dont naguère les pères vivaient opulemment dans l'oisiveté, ni surtout des prêtres qui ne pouvaient songer, sans une amère tristesse, à l'autel de Jahvé délaissé, et l'on comprend l'accent pénétrant de leur douleur intime quand on leur demandait de s'égayer dans la terre d'exil, et de chanter un cantique de Sion : « Comment chanterions-nous le cantique de Jahvé sur une terre étrangère? » Ne nous étonnons pas trop d'entendre le Juif qui ne connaissait que la loi du talion exprimer férocement

---

Judæos in exilio babylonico lugentes veluti inter ipsos vivens alloquitur et solatur ».

(1) Le verset 22 du chapitre XLII d'Isaïe semble être un tableau chargé de la condition dans laquelle se seraient trouvés les exilés. Tout au plus pourrait-on y voir un châtiment plus sévère infligé aux coupables des toutes dernières révoltes. Les autres textes allégués ne permettent certainement pas d'étendre cette situation à tous les déportés.

sa haine et sa rancune : « Fille de Babylone vouée à la ruine, heureux celui qui te rendra le mal que tu nous as fait! heureux celui qui saisira tes petits enfants et les brisera contre la pierre. » (Ps., CXXXVII; Vulg., CXXXVI, 8, 9.)

Pourtant, du milieu des lamentations, s'élevaient des cris d'espoir et l'annonce de la restauration. Jérémie, lui-même, qui n'avait cessé de menacer Israël de la colère divine, n'avait pu s'abstenir de faire entrevoir la fin des maux, avant même que le désastre fût complet. « C'était à cause de la multitude de ses iniquités, de la grandeur de ses péchés, qu'Israël avait vu fondre sur lui toutes ces calamités, mais Jahvé pansera ses plaies et les guérira, Il fera une alliance nouvelle avec la maison de Juda et la maison d'Israël, Il mettra sa loi au dedans d'eux et l'écrira sur leur cœur, Il sera leur Dieu et eux seront son peuple. De même qu'Il a fait venir sur ce peuple tous ces grands malheurs, de même Il fera venir sur eux tout le bien qu'Il leur promet, car Il fera revenir les captifs et les rétablira comme ils étaient autrefois après les avoir purifiés de toute leur iniquité ». (Jér., XXX-XXXIII.)

Ce fut surtout le thème d'Ezéchiel que le châtiment devait servir à la purification du peuple et à la manifestation de Jahvé aux nations étrangères. Déjà lorsque Jahvé faisait dresser par son prophète le réquisitoire de tous les griefs qu'Israël avait accumulés à son passif dans tout le cours de son histoire, Il avait donné à entendre qu'Il devait à son Saint Nom de restaurer son peuple, après le châtiment, pour qu'il Le glorifiât. (Ezéch., XXXVI, 20-23.) Maintenant Jahvé va prendre soin de ses brebis; en fait, ce sont les pasteurs qui ont égaré son troupeau : aussi Il en prendra soin Lui-même, Il rassemblera ses brebis des divers pays et les fera paître sur la montagne d'Israël. Il écartera toutefois les éléments revêches et suscitera en faveur des autres comme pasteur son serviteur David. Pour que les Juifs puissent brouter les pâturages de Juda en pleine tranquillité les Edomites qui se sont emparés du pays seront exterminés; alors les montagnes d'Israël pousseront leurs rameaux et porteront leurs fruits; alors les villes seront habitées, les ruines rebâties; les Juifs seront son peuple et Jahvé sera leur Dieu; les deux maisons d'Israël et de Juda

seront à nouveau réunies et les nations voisines sauront que Jahvé a rebâti ce qui était renversé. (Ezéch., XXXIV-XXXVII.) Le prophète se complait dans une restauration idéale du temple, du culte — dans lequel désormais seuls les fils de Sadok officieront comme prêtres, à cause de la constante fidélité à Jahvé qu'a montrée cette branche, — dans un rituel de fêtes qui rappelleront sans cesse aux Juifs les bienfaits de Dieu et leurs obligations à son égard et dans une réintégration complète des territoires jadis occupés par les douze tribus. (Ezéch., XL-XLVIII.)

Consolantes aussi retentissaient, aux heures de découragement et d'impatiente attente du retour, les voix de salut qui disaient « que les corvées étaient finies, que le péché était expié ». « Montez, montez sur une haute montagne, vous qui portez à Sion la bonne nouvelle..., dites aux villes de Juda : voici le Seigneur Jahvé qui vient avec puissance... Voici qu'ils seront confondus, couverts de honte tous ceux qui sont acharnés contre toi, Israël... Ne crains rien, vermisseau de Jacob, petit ver d'Israël, moi, je viens à ton aide, déclare Jahvé; ton rédempteur est le Saint d'Israël... Ne crains rien, car je suis avec toi. De l'Orient je ramènerai ta race, de l'Occident je te rassemblerai. Je dirai au Nord : rends-les et au Midi : ne les retiens pas!... Tu m'as accablé de tes péchés, tu m'as fatigué par tes iniquités et c'est pourquoi j'ai livré Jacob à l'anathème et Israël aux outrages... mais maintenant ne crains rien, mon serviteur Jacob, Israël mon bien-aimé que j'ai élu. Je répandrai mon esprit sur ta postérité et ma bénédiction sur tes descendants... Ainsi parle Jahvé à son Oint, à Cyrus : à cause de mon serviteur Jacob et d'Israël mon élu, je t'ai appelé par ton nom, je t'ai qualifié sans que tu m'aies connu... C'est lui qui rebâtira ma ville et renverra mes exilés, sans rançon et sans compensation, dit Jahvé des armées. » (Is., XL-XLV.) (1)

Babylone avait été l'exécutrice des châtiments divins que

---

(1) Pour une analyse succincte des idées religieuses émises à l'occasion des prophéties de restauration dans les recueils prophétiques d'Isaïe, Jérémie et Ezéchiel, cfr. TOUZARD : *Où en est l'histoire des religions ?* II : La religion d'Israël pendant l'exil, pp. 95 ss.

Jahvé avait infligés à son peuple prévaricateur; elle aussi avait offensé l'Eternel par son orgueil, alors qu'elle n'avait été que l'instrument de sa vengeance et sa fin n'allait pas tarder.

Jérémie, qui constamment avait menacé ses contemporains des rigueurs de Babylone, et même engagé les déportés à prier pour la ville où ils avaient été amenés en captivité (XXIX, 7), avait pourtant réservé à cette cité un oracle d'impitoyable extermination d'après lequel « Babel ne sera plus qu'un monceau de pierres, un repaire de chacals, un sujet de stupeur et de moquerie, sans habitants, les autruches y feront leur demeure, jamais plus personne n'y habitera, elle sera sans habitants d'âge en âge, comme lorsque Dieu détruisit Sodome et Gomorrhe ». (Jér., L et LI.)

Tout aussi dramatique, mais autrement ironique était la voix qui devait faire la satire de ce bazar de divinités :

Bel fléchit, Nébo tombe;
leurs idoles sont mises sur des bêtes de somme,
chargées et portées à grand'peine.
Ils fléchissent, ils tombent ensemble,
ils ne peuvent préserver ce fardeau;
eux-mêmes sont emmenés captifs! Isaïe, XLVI, 1, 2.

Et, implacablement, elle poursuit :

1. Descends, assieds-toi dans la poussière,
vierge, fille de Babylone!
Plus de trône, assieds-toi à terre,
fille des Chaldéens!
Plus jamais on ne t'appellera
délicate et voluptueuse!
2. Prends la meule, va moudre la farine;
ôte ton voile;
Relève ta robe, découvre tes jambes,
traverse les rivières!
3. J'exercerai ma vengeance implacable
dit notre 4. rédempteur;
Son nom est Jahvé des armées,
le Saint d'Israël!

5. Assieds-toi en silence, enfonce-toi dans l'ombre,
fille des Chaldéens!
Plus jamais on ne t'appellera
la souveraine des royaumes!
. . . .

6. J'étais fâché contre mon peuple :
J'ai laissé profaner mon héritage,
et je l'ai livré en tes mains.
Tu n'en as pas eu de pitié;
sur le vieillard tu fis peser ton joug.

7. Tu disais : « Je durerai toujours,
à jamais souveraine! »
Et tu n'y as point réfléchi;
tu ne pensais pas à la fin.

8. Ecoute donc ceci, voluptueuse,
assise en ta sécurité;
Toi qui disais dans ton cœur :
« Moi, personne autre que moi!
Je ne connaîtrai pas le veuvage,
je ne serai pas sans enfants! »

9. Ces deux malheurs t'arriveront
soudainement, en un seul jour,
la privation d'enfants et le veuvage,
à la fois ils t'accableront.
Malgré tes nombreux sortilèges
et tes puissants enchantements!

10. Tu te fiais à ta malice,
et tu disais : « Nul ne me voit! »
Ta sagesse avec ta science
ont causé ton égarement;
Alors tu disais dans ton cœur :
« Moi, personne autre que moi! »

11. Mais un malheur fondra sur toi,
que tu ne sauras conjurer;
Et la ruine t'accablera,
sans que tu aies pu l'écarter;
Elle fondra sur toi soudain,
et ses coups seront imprévus!

12. Garde donc tes enchantements,
et tes sortilèges nombreux,
où tu peinas dès ta jeunesse!
Peut-être ils pourront te servir;
peut-être ils te rendront terrible!

13. De tant consulter es-tu lasse?
Qu'ils se lèvent donc, qu'ils te sauvent,
Ceux qui font la carte du ciel,
et qui observent les étoiles
Et te font savoir chaque mois
d'où viendront les événements!

14. Les voilà, tels des brins de paille :
Au feu ils seront consumés.
Ils ne pourront pas s'échapper
hors des étreintes de la flamme :
Braise, mais point pour se chauffer,
ni foyer pour s'asseoir devant!

15. Tels ils seront alors pour toi,
ceux avec qui tu as peiné
dans la magie, dès ta jeunesse.
Ils se disperseront chacun chez soi;
et tu n'auras point de sauveur! Isaïe, XLVII.
(*Traduction* CONDAMIN.) (1).

Au mois de Tammouz (juin/juillet) de la dix-septième année de Nabonide (539) les armées babyloniennes et perses se rencontrèrent à Opis sur le Tigre. Cyrus est vainqueur. Un mois

(1) En fait, Babylone ne sera pas dévastée, ni ses dieux profanés, ainsi que le voulaient Jérémie et Isaïe. Comme le dit le Père Condamin : « Les inscriptions cunéiformes nous apprennent que le vainqueur entra dans Babylone sans coup férir. Le prophète connait d'avance par révélation divine la victoire de Cyrus sur les Chaldéens et la délivrance des exilés qui suivra; mais il ne semble pas avoir eu des lumières spéciales sur la manière dont Cyrus deviendrait maître de Babylone. Il représente donc ce qui se passe d'ordinaire en pareille circonstance; il considère la façon habituelle dont les païens traitent leurs dieux et en sont traités; son argumentation pour être juste ne demande rien de plus. (CONDAMIN. *Op. laud.*, pp. 284, 285.)

Quant au mode, à la façon dont l'empire chaldéen prendra fin, le prophète semble laissé à ses propres conjectures, et il s'en tient aux vraisemblances. (Id., p. 290.)

après, le 14 Tešrit, il s'empare de Sippar où s'était réfugié Nabonide qui se retire alors dans Babylone.

Pendant que Cyrus s'était ainsi mis aux prises avec le gros des troupes chaldéennes concentrées près d'Opis, il avait détaché une division de son armée et l'avait confiée au gouverneur du pays de Goutioum : Goubarou, pour qu'il entamât le siège de Babylone. Goubarou, tout comme un autre général de ses amis, Gadatas, étaient des transfuges babyloniens, ayant eu jadis à se plaindre du roi de Babylone. Ce Goubarou (le Gobryas de Xénophon) connaissait la situation topographique et stratégique de la place et se rendait compte qu'un blocus en règle allait durer longtemps, vu les épaisses fortifications de la ville.

L'affirmation du cylindre de Cyrus, ligne 17 : « sans combat ni bataille Mardouk le fit entrer dans Babylone », semblerait inadmissible si Hérodote (l. I, ch. 191) ne nous rapportait une tradition donnant l'explication de la prise rapide de la ville. Comme à cette époque les eaux de l'Euphrate étaient le plus bas, Goubarou en baissa encore le niveau en les faisant dériver de leur lit dans un fossé. Il choisit un jour où Babylone était en fête (Dan., V ; Hérodote, l. I., ch. 191 ; Xénophon, *Cyropédie*, l. VII, ch. V, § 15) et fait traverser les eaux ainsi baissées par le gros de ses troupes qui, longeant de la sorte les fortifications de la rive gauche, firent une brèche dans l'enceinte et envahirent la ville. Nabonide s'était enfui à Borsippa avant le dénouement imprévu, mais Balthazar qui s'enivrait avec ses convives fut tué dans la bagarre qui suivit l'envahissement du palais. Babylone, qui avait triomphé de Ninive en 606, tomba ainsi aux mains des Perses deux jours après la prise de Sippar par Cyrus, le 16 Tešrit 539 (août-septembre).

Les armées du nouveau dominateur du monde étaient disciplinées. Il n'y eut ni massacre ni pillage, et, en attendant l'arrivée de Cyrus, un bataillon de guerriers du Goutioum fit la garde autour de l'E-sag-il ou temple de Mardouk. Quinze jours plus tard, le 3 Marḫešwan, Cyrus fit son entrée à Babylone. Comme le dit sa chronique : « Le salut fut fait à la ville, Cyrus ordonne le salut pour Babylone entière ». Bérose (1)

(1) ***Fragm. Hist. Græc.***, **II, p. 508.**

nous apprend que cette clémence s'étendit également à Nabonide qui, capturé dans sa fuite, se vit gracié et mourut paisiblement quelques années plus tard en Carmanie (Est de la Perse).

Cyrus visa à rendre sympathique son avènement à la suzeraineté de tout l'Orient. Qualifiant Nabonide d'impie, le roi d'Anšan apparut aux Babyloniens comme « le roi selon le cœur de Mardouk », aux Juifs comme « le pasteur de Jahvé ». Aussi son premier soin fut-il de réintégrer les dieux des diverses villes dans leurs temples qu'il restaura au besoin : pendant les mois de Kislev, Têbet, Schebhât et Adar, ce fut un exode continuel des divinités.

Il acheva de les apaiser par un deuil solennel de six jours, deuil accompagné de sacrifices expiatoires, et, le 4 Nisan 538, Cyrus, déjà souverain incontesté depuis près de cinq mois, « saisit les mains de Bel ». Se proclamant « roi de la totalité des pays », il conféra la royauté de Babylone à son fils et héritier présomptif Cambyse et confia le gouvernement de la ville à son fidèle Goubarou. Quant aux Juifs, ils allaient voir la réalisation de leurs espérances.

Pour fantasmagoriques qu'étaient les conceptions du divin et ses évolutions *ad intra* dans la théologie iranienne, elles étaient plus subtiles en tous cas que celles du panthéon assyro-babylonien, et le dualisme du parsisme, ainsi que sa démonologie, étaient de nature à sympathiser quelque peu avec le monothéisme juif (1).

Le retour des Juifs exilés. 538

Les captifs d'Israël ne pouvaient pas demander le renvoi de leur Dieu dans son pays, mais il leur fallait restaurer le culte de Jahvé dans le temple de Jérusalem. A l'avènement de Cyrus ils postulèrent de pouvoir retourner dans leur patrie; leur requête fut agréée. Un édit proclama la liberté du retour pour tous les fidèles de Jahvé; il recommandait au peuple au milieu duquel vivaient les Juifs, d'aider ceux-ci par des largesses en

(1) Cfr. MASPERO, III, *Les religions iraniennes*, pp. 572-595. DE HARLEZ, *La Bible et l'Avesta*, Rev. Bibl., 1896, pp. 161 ss. LAGRANGE, *La religion des Perses*, Rev. Bibl., 1904, pp. 27 ss., pp. 188 ss. STAVE, *Ueber den Einfluss des Parsismus auf das Judentum*, Leipzig, Harrassowitz, 1898. DHORME, *La religion des Achéménides*, Rev. Bibl., 1913, pp. 15 ss.

nature à regagner leur patrie, à subvenir aux premiers besoins et à pourvoir au relèvement du temple. Les trésors sacrés, jadis enlevés par Nabuchodonosor, furent restitués et un total de 42,360 personnes, plus 7,337 hommes de peine, partit cette première année de Cyrus, en 538 (Néh. VII, 66-68), probablement en plusieurs caravanes successives, sous la conduite des anciens et des principaux du peuple. Parmi eux émine Scheschbassar ou Zorobabel (1), prince de Juda et petit-fils de Joïakin (1 Chron, III, 17, 19; ce dernier avait été jadis libéré de prison et était devenu un des familiers d'Evil-Mérodach). Il fut chargé particulièrement de rapatrier les richesses du temple, qu'il avait mission de réédifier (Esdr. I, II), et d'administrer la nouvelle communauté comme « péḥa » ou gouverneur, au nom des Perses.

Il semble bien que l'enthousiasme ne se communiqua pas à tous les membres de la colonie exilée. Maintenant qu'ils étaient libres de partir, ils pouvaient se considérer également libres de rester, et, de déportés qu'ils étaient jusqu'alors, ils devenaient d'emblée les citoyens francs de la ville qui était « l'ornement des royaumes, la parure des fiers Chaldéens ». (Is., XIII, 19.)

Nous avons relevé antérieurement la situation très tolérable dans laquelle vivaient les Juifs à Babylone. Bientôt les contrats d'achat et de vente de l'époque de Darius (521-486) et d'Artaxerxès I (465-424) nous révéleront par les noms juifs des intéressés que bon nombre des descendants des déportés avaient préféré continuer leur trafic dans leur nouvelle patrie, plutôt que de s'exposer à une situation précaire en rentrant après une longue absence dans le pays de leurs ancêtres. Aussi, le premier contingent des rapatriés se composa-t-il essentiellement de ces éléments-là qui n'avaient pu contracter d'attaches intimes avec Babylone ou n'avaient pas d'intérêts particuliers y engagés : ce furent avant tout des prêtres, des lévites et des employés du temple, avec le petit peuple de la ville et les habi-

---

(1) L'identification de Zorobabel avec Scheschbassar a été longuement prouvée par M. VAN HOONACKER : *Zorobabel et le second temple*, pp. 29 ss., Rev. Bibl., 1901, pp. 7-10, et *Les douze petits prophètes*, pp. 541-543.

tants des campagnes (Esd., II, 70). Ces derniers repeuplèrent entre autres les bourgs de Bethléem, Nétophah (actuellement Beit-Nettif, O. de Béthel), Anathoth, Azmaveth (act. Hizmeh, N.-E. de Jérusalem), Kariathiarim, Chephirah (act. Kephireh, N.-O. de Jérusalem), Béeroth (act. El-Bireh, N. de Rama), Rama, Gibea, Michmas, Béthel, Haï, Nobé (act. Beit-Nuba, N.-O. de Jérusalem), Ono (Kefr'-Ana, N. de Lydda) et Jéricho (Esd. II). C'était le noyau des anciens territoires de Juda et Benjamin. Le reste s'établit dans les ruines de Jérusalem.

Il faut connaître de près les mœurs de l'Orient, de la Palestine en particulier, pour se faire de la situation des rapatriés une image exacte que les coutumes d'Occident ne permettent pas de créer.

Il n'est pas rare de voir dans ce pays une petite agglomération s'abriter dans les ruines des anciens kalaʿat, ou châteaux forts, y formant un indescriptible pèle-mêle d'êtres humains et d'animaux bêlants, aboyants, gloussants. Çà et là, un homme accroupi refait le fond d'une casserole, tanne un méchant morceau de cuir, tresse un couffin, pendant que la fumée âcre de la bouse sèchée qui sert de combustible s'élève des tabouns (fours à pain) ou que des marmites équilibrées sur quelques moëllons détachés sort l'odeur d'un brouet épicé de fenouil ou de cumin. L'ensemble trahit le dénuement habituel, et les mines quémandeuses de ces populations déguenillées en disent long sur leurs moyens d'existence.

Il ne faudrait pas trop de retouches à ce tableau pour se faire une idée assez exacte du spectacle que devaient offrir la plupart des colonies des rapatriés. Leurs anciens habitats, ils les retrouvaient en ruines, leurs terres abandonnées; leurs vignes incultes étaient à défricher; là où le sol était plus particulièrement productif, il était occupé par des individus des autres peuples du pays, ennemis héréditaires des Juifs : Philistins, Moabites, Ammonites, Edomites, qui n'entendaient pas s'en dessaisir de sitôt en faveur des nouveaux venus.

Peut-être Jérusalem, où s'étaient groupés les principaux des prêtres et les quelques familles aisées revenues (Esd., II, 68, 69), offrit-elle bientôt un aspect moins lamentable, mais là non plus « tout ne devait pas encore tenir ensemble » (Ps., 122, Vulg.,

121, vers. 3) et beaucoup de maisons devaient longtemps encore rester en ruines (Néh., VII, 1).

Malgré les dons spontanément faits pour le relèvement du temple (Esd., II, 68, 69), on tarda sept mois à restaurer l'autel des holocautes sur ses anciennes bases, et ce ne fut qu'au deuxième mois de la deuxième année du retour qu'on jeta les fondements du nouveau temple (Esd., III, 8). On avait requis les Sidoniens et les Tyriens pour amener les cèdres du Liban à Joppé, le port le plus proche ; et tailleurs de pierres et charpentiers se mirent à l'ouvrage. Les débuts de l'entreprise furent solemnisés par la présence des ministres du culte en habits de cérémonie. Au son des trompettes et des cymbales on entonna des hymnes à Jahvé : « Louez le Seigneur,car il est bon, car sa miséricorde pour Israël subsiste à jamais ». Le peuple s'associait par ses cris de joie aux solennités de la liturgie, mais le souvenir de l'antique splendeur du premier temple contrastait par trop avec les humbles débuts de la restauration, et les vieux pontifes, ainsi que les quelques anciens qui avaient connu le faste de la maison de Dieu, se mirent à sangloter au milieu des naïves manifestations de joie de la jeune génération (Esd., III).

Si les Juifs avaient remis jusqu'alors le relèvement de la maison de Jahvé, c'était par crainte des étrangers qui les entouraient (Esd. III, 3). Ils n'allaient pas tarder à voir leurs appréhensions justifiées. On se souvient par quel mélange de races avait été peuplée la montagne de Samarie, après la déportation de la plupart des anciens occupants ; on se rappellera aussi qu'aux cultes de leurs divinités propres, les nouveaux venus avaient joint des pratiques en l'honneur de Jahvé, à la religion Duquel ils avaient été initiés par un prêtre dépêché tout exprès de l'exil à cette intention Ayant continué depuis lors à faire participer Jahvé aux sacrifices qu'ils répartissaient entre les diverses divinités de leur panthéon, ils crurent pouvoir élever des prétentions, quand ils apprirent que les Israélites avaient décidé de rebâtir leur temple, et ils s'offrirent à prêter aide à sa reconstruction dans le but évident de s'associer au culte, ainsi remis en honneur. Mais Scheschbassar et autres anciens du peuple ne l'entendirent pas ainsi. L'exil avait été le châtiment des prévarications commises par les généra-

tions antérieures; il s'agissait de préserver la génération présente d'erreurs semblables et par conséquent de tout contact avec des éléments hétérodoxes. De leur part le refus fut net; de l'autre, aussi vives la déception et la rancune. Humiliés, les éconduits devaient se venger en tâchant d'entraver pendant près de septante ans (jusqu'en la vingtième année d'Artaxerxès I-445) les travaux de réédification du temple et de la ville. Pour le moment ils réussirent par leurs menaces et la subornation de quelques individus cupides de la communauté à intimider celle-ci dans son entreprise qui fut suspendue jusqu'en la deuxième année de Darius.

Le règne de Cyrus à Babylone ne dura pas plus de dix ans (539-529); il fut caractérisé par une administration débonnaire de ses vastes territoires. Le nouveau monarque s'était contenté de remplacer les rois vassaux que les Mèdes avaient jusque-là maintenus dans leur dignité, par des gouverneurs perses pris parmi ses généraux, tels Tabale à Sardes, et Gobryas à Babylone. Tous les despotes Orientaux avaient profité de leur puissance pour imposer de lourds tributs aux peuples de leurs conquêtes; Cyrus, que les trésors d'Ecbatane, de Sardes et de Babylone avaient suffisamment satisfait, se contenta des présents que ses sujets lui offraient spontanément; aussi mérita-t-il de ce chef d'être appelé leur père. (Hérodote, l. III, ch. 89).

Les récits les plus divers circulent sur la mort du grand conquérant perse (1). Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il périt dans une expédition entreprise contre les Scythes au delà de l'Araxe (2).

Cambyse II

Il laissait deux fils; l'aîné, Cambyse II, qui portait déjà la couronne babylonienne, et Bardiya (le Smerdis d'Hérodote) (3). Hérodote (l. I, ch. 208) rapporte qu'au moment où Cyrus partit en campagne, il confia la régence à son héritier présomptif, qui succéda donc de plein droit au gouvernement

(1) Cfr. DHORME, *Cyrus le Grand*, Rev. Bibl., 1912, pp. 48, 49.
(2) MASPERO, III, p. 621. DHORME, *Cyrus le Grand*, Rev. Bibl., 1912, p. 48.
(3) MASPERO, III, p. 655, note 2.

de l'empire à la mort de son père (529). Quelques historiens admettent à la suite de certains auteurs anciens que Bardiya aurait obtenu l'administration de plusieurs provinces sous la suzeraineté de son frère (1). Des révoltes durent éclater chez plusieurs peuplades d'Asie, que lors de son avènement Cambyse eut à réprimer (Hér., l. III, ch. 88, § 1). Avaient-elles été provoquées par Bardiya ou ses partisans? Nous ne savons; toujours est-il que Cambyse se défit secrètement de son frère et ce n'est que quelques années plus tard que l'on connut la vérité sur son sort (2).

L'Empire perse enclavait maintenant les divers pays qui à tour de rôle avaient exercé la prépondérance dans l'Ancien Orient. Il ne restait que l'Egypte à ne pas reconnaître jusqu'ici la puissance nouvelle, et son pharaon Ahmasis avait encore une dette à payer, puisqu'il avait appuyé les Lydiens dans leur conflit avec Cyrus. D'ailleurs, depuis que ce dernier était parvenu à asseoir son autorité de façon incontestée, Ahmasis n'avait plus rien tenté qui pût de sa part être interprété comme une provocation; mais, pour parer à toute éventualité il s'était ménagé des appuis au cas d'une offensive toujours possible.

Depuis les règnes de Psammétique II et d'Apriès les Egyptiens avaient connu une ère d'activité et de prospérité, qui s'accentua encore sous celui d'Ahmasis. A la première cataracte on fit de l'île de Philæ un poste d'observation bien fortifié; les flancs des montagnes de Thèbes furent creusés de tombeaux aux dimensions et aux décorations qui rappelaient les anciennes époques de splendeur; les vieilles nécropoles d'Abydos saccagées et ses monuments ensablés furent remis en état. Ahmasis ajouta au temple de Nît à Saïs, en plus d'autres embellissements (3), des propylées gigantesques qui furent ornés de colonnes énormes et précédés d'une longue avenue de sphynx. Memphis et les villes du delta furent enrichies de monuments nombreux et de décor soigné; les diverses provinces, mais surtout les nômes de la Moyenne Egypte, qui

(1) M. Maspero l'admet dans *Histoire Ancienne*, 1905, p. 674, contrairement à l'opinion exprimée, III, pp. 655, 656 et p. 655, note 8.

(2) Maspero, III, p. 656, note 3.

(3) Maspero, III, p. 644.

avaient particulièrement souffert des guerres éthiopiennes et assyriennes, virent le réseau des canaux réparé et agrandi, et, à côté de cet encouragement donné à l'agriculture, le commerce allait se développant toujours (1).

On se souvient que c'était le parti indigène national, qui, mécontent des faveurs accordées par Apriès aux armées grecques entretenues par lui et aux marchands hellènes dont les comptoirs occupaient la côte, avait hissé Ahmasis au pouvoir. Celui-ci avait d'ailleurs été de connivence avec leurs intrigues. On pouvait donc s'attendre à ce qu'il ne favorisât guère ces étrangers. Il en fut tout autrement. Il se mit en bons rapports avec les Doriens de Cyrène, avec lesquels Apriès avait été jadis en guerre, mais qui, à propos de différents arrangés entre eux grâce à ses bons offices, durent se reconnaître ses obligés (2).

Ce ne furent pas seulement les Grecs de la côte africaine, mais encore ceux d'Europe, d'Asie, et de l'Archipel qui furent l'objet de ses prévenances; une recrudescence d'immigration hellénique en Egypte en fut la suite toute naturelle.

Connaissant toutefois la versatilité et la vénalité du caractère hellène, il leur assigna un nouvel habitât. Depuis un siècle ils s'étaient installés le long de la branche Pélusiaque, donc sur la frontière syrienne. Or, c'était là précisément l'endroit le plus menacé, en cas de conflit avec l'une des puissances asiatiques. Le pharaon jugea opportun de les en déloger, pour leur éviter toute tentation de compromis avec les ennemis du lendemain : il les installa près du bras Canopique dans les environs de Samaraïtis, où déjà les Milésiens s'étaient fixés. L'affluence fut telle, que la ville elle-même, qui prit le nom de Naucratis, fut une véritable république, où tous les éléments grecs eurent leurs représentants et leur quartier; elle devint port franc, et, l'étant seule, sa fortune était faite. La population grecque s'accrut de plus en plus et pénétra dans le reste du pays jusqu'en Haute-Egypte et dans le désert Libyque.

---

(1) Voir les détails des travaux d'embellissement et d'utilité publique exécutés sur l'ordre d'Ahmasis dans Maspero, III, pp. 640-645.

(2) Maspero, III, pp. 645, 646.

Mais si l'augmentation du nombre de ses sujets étrangers rassurait Ahmasis dans ses craintes de conflit avec les Perses, les faveurs qu'il leur accordait lui attirèrent le mécontentement des Egyptiens. Ils crièrent au sacrilège, quand ils virent les cultes helléniques prendre rang à côté des cultes nationaux, et surtout quand, pour payer l'entretien et la solde de ses mercenaires grecs, le pharaon taxa les temples célèbres des rives du Nil. Aussi l'antipathie et la haine des indigènes pour lui se trahirent-elles en une foule de racontars déplaisants qui dénaturaient ses actes et ses intentions. Tout aussi légendaires sont les faits qu'on dit avoir été plus tard la cause de l'ouverture des hostilités avec la Perse (1) : on ne sait pas quel en fut le motif déterminant. Le caractère violent de Cambyse (2) et la rivalité des deux empires voisins suffisent d'ailleurs à l'expliquer.

Un sérieux obstacle pour l'armée perse était la traversée des marais et du désert du delta, dans lesquels elle risquait de s'embourber et de s'épuiser. Un secours inespéré leur vint en aide. Phanès d'Halicarnasse, un général des troupes mercenaires d'Ahmasis, trahit son maître et offrit ses services à Cambyse; il le mit en rapport avec les tribus arabes, campées à la lisière du delta, et celles-ci aidèrent les Perses, comme leurs ancêtres l'avaient fait jadis pour Asaraddon, en échelonnant le long de la route, des troupes de chameaux chargés d'outres remplies d'eau.

Au moment d'arriver devant Péluse, on apprit qu'Ahmasis venait de mourir après quelques jours de maladie et que son fils Psammétique III lui succédait. L'armée égyptienne perdait en Ahmasis le chef qui, connaissant toutes les ressources qu'elle offrait, l'aurait certainement conduite à la victoire.

La rencontre eut lieu en avant de Péluse, et de part et d'autre on combattit avec acharnement; vers le soir les forces égyptiennes cédèrent et Psammétique, au lieu de replier ses troupes en bon ordre et de défendre l'accès des ramifications du Nil, s'enfuit à Memphis. Au bout de quelque temps, la ville dut se rendre; le reste du pays, ainsi que les colonies grecques, reconnurent le

(1) Maspero, III, pp. 657, 58.

(2) Hérodote, l. III, ch. 89, rapportant la tradition perse, le dit dur et fier.

vainqueur ; quant au pharaon et aux jeunes gens des principales familles, ils furent mis à mort et le gouvernement de la contrée remis aux mains du perse Aryandès (525).

Cambyse, pour plaire à ses nouveaux sujets, commença par adopter leurs mœurs et par s'initier à leurs pratiques religieuses ; mais son ambition n'était pas encore satisfaite : Carthage et l'Ethiopie sollicitaient son avidité ; il allait tenter de s'en rendre maître.

A ce moment Carthage était dans toute sa force ; toutes les colonies phéniciennes de l'Afrique, de l'Italie du Sud et de l'Espagne la reconnaissaient ; sa puissance sur mer était sans rivale et sa marine lui permettait d'aborder les rivages de l'Europe Septentrionale.

Maître de Carthage, Cambyse le serait aussi de ces régions occidentales inconnues aux Orientaux et dont par conséquent on disait mille choses merveilleuses. Il sollicita des Tyriens qu'ils missent leur flotte à sa disposition et qu'ils abordassent Carthage par voie de mer ; ils refusèrent de s'attaquer à leurs congénères. Force lui fut donc de tenter l'entreprise par voie de terre. De Thèbes, Cambyse expédia en 524 une première armée de cinquante mille hommes en explorateurs. La route qu'éventuellement le gros de l'armée suivrait, partait du désert thébain, remontait vers le Nord-Ouest dans la direction de l'Oasis des Ammoniens et passait chez les Libyens sur les côtes des deux Syrtes, pour arriver ainsi sur les territoires phéniciens d'Afrique. L'avant-garde s'engagea dans la direction donnée, mais ne revint jamais, ensevelie, fut-il raconté plus tard, sous des tourbillons de sable. Ce désastre fit renoncer Cambyse à son premier dessein et il résolut alors de tenter la conquête de l'Ethiopie.

Depuis qu'en 664, Tandamanou avait dû fuir l'Egypte devant les armées d'Asourbanipal, l'Ethiopie avait peu à peu relâché les liens qui jusqu'ici avaient attaché ses dynasties à l'Egypte. Attaquée par Psammétique I et Psammétique II, elle avait gardé son indépendance, et depuis lors l'observatoire de Philæ était le dernier poste occupé par les forces égyptiennes.

Ce qui accentua encore la rupture des rapports entre les deux peuples-frères, ce fut l'état d'abandon auquel était livrée la

Nubie inférieure; ce n'était qu'à partir de Semneh, près de la seconde cataracte, que le pays reprenait sa densité et sa culture. L'opiniâtreté de la résistance des Ethiopiens aux Assyriens était restée dans les mémoires et depuis qu'ils vivaient retirés de tout contact avec les Egyptiens, mille légendes couraient sur leur compte et tendaient à faire croire que leur pays était un vrai pays de cocagne (1).

Cambyse partit de Memphis avec une partie de ses troupes, tandis qu'une autre partie remonta le Nil jusqu'à Korosko, un peu plus qu'à mi-chemin entre la première et la seconde cataracte. De là, les forces réunies se dirigèrent à travers le désert sur la capitale Napata; mais, faute de vivres, elles durent rebrousser chemin; la tentative eut le seul résultat de rattacher à l'Empire Perse la partie septentrionale de la Nubie.

L'humeur irascible de Cambyse se laissa influencer par ce double échec. On ne peut démêler la réalité de la légende dans les actes de cruauté que lui ont imputés les historiens anciens (2). En tous cas, des rumeurs de mécontentement circulèrent non seulement en Egypte, mais aussi dans ses provinces d'Asie, provoquées peut-être ici par le bruit de ses échecs et par sa trop longue absence. Il se décida donc à retourner au printemps de 522.

Il était peut-être aux environs de Hamath, lorsqu'il apprit que la révolte avait éclaté en Perse et — à sa grande stupeur — que son frère Bardiya ou Smerdis avait été proclamé à sa place.

Avant de partir pour l'Egypte, trois ans auparavant, Cambyse avait confié le gouvernement à un mage perse du nom d'Oropastès (3). Celui-ci avait un frère, mage également, appelé Gaumâta, et qui ressemblait à s'y méprendre à Bardiya. Les deux frères étaient dans le secret du meurtre de Bardiya, alors que personne à la cour ne s'en doutait; on croyait le malheureux exilé ou retenu dans quelque endroit sûr. Aussi la nouvelle ne surprit-elle pas trop l'opinion et le faux Bardiya se vit

(1) MASPERO, III, pp. 666, 667.

(2) MASPERO, III, pp. 668-669 et notes 2 et 3 de p. 668.

(3) HÉRODOTE, l. III, ch. 71 et 73, lui donne le nom de Patizéithès, mais il a pris le nom de la fonction pour celle de l'individu, « *patikhshâyathiya* » étant un mot qui signifie « vice-roi » ou « régent ».

reconnu par la Perse, la Médie, les provinces iraniennes et bientôt aussi par l'Elam, les régions du Tigre et Babylone. Cambyse lui-même crut que jadis on n'avait pas mis ses ordres à exécution ; sans tarder, il partit à la tête de ses troupes fidèles pour rétablir son autorité, lorsqu'il mourut on ne sait comment. Complot, accident fortuit, suicide, les trois opinions eurent leurs tenants.

L'important pour l'usurpateur était de prévenir tout soupçon sur son identité ; il fit disparaître ceux qu'il supposait être au courant du meurtre de Bardiya, s'isola autant qu'il put, et, comme il avait hérité également le harem royal, il défendit à ses femmes toute communication avec le dehors. Désirant se faire bien voir de ses sujets, il les dispensa pour trois ans des impôts et des corvées militaires. Mais les précautions qu'il avait prises éveillèrent des soupçons ; les familles nobles, qui presque toutes avaient des parentes dans le harem du palais, furent intriguées par la réclusion sévère à laquelle leurs filles étaient soumises; Cambyse d'ailleurs devait, lors de la révolte, avoir exprimé sa surprise à quelques intimes. Bientôt la conviction se fit qu'on avait affaire à un audacieux imposteur. Un membre de la famille des Achéménides, Darius, fils d'Hystaspe, satrape d'Hyrcanie (cfr. *supra* p. 150 le tableau généalogique des Achéménides), de concert avec quelques chefs nobles, surprit l'usurpateur et le tua (avril 521). Etant le seul prétendant légal à la couronne, il se vit proclamé aussitôt.

Darius I

Cette double révolution avait toutefois réveillé le sentiment de l'indépendance chez les différentes nations qui composaient le jeune empire. L'insurrection éclata d'abord en Susiane et à Babylone où Nadintavbel, le second fils de Nabonide, réclama le trône de ses ancêtres et prit le nom de Nabuchodonosor III. Confiant à une partie de ses armées la répression de la Susiane, Darius conduisit lui-même ses troupes contre les Chaldéens. Il les vainquit dans deux rencontres, mais la résistance s'opiniâtra dans les murs de Babylone. Tandis que cette ville subissait un siège serré, la révolte se déclara dans la Médie, dégarnie des forces qui bloquaient Babylone, et gagna presqu'aussitôt l'Assyrie et l'Arménie qui vit bientôt les Parthes et les Hyrca-

niens se rallier à sa cause. Pour comble de malheur, en Perse même se leva un nouveau pseudo-Bardiya, un certain Vahyadâsta qui trouva moyen de se faire acclamer.

Parthes et Hyrcaniens furent vite réprimés, et Babylone finit par céder après une longue résistance. Le châtiment fut terrible : Nabuchodonosor mis à mort, trois mille Babyloniens furent empalés, les murs rasés et la ville repeuplée d'étrangers (1). Il est probable que les Juifs de l'endroit profitèrent de la circonstance pour améliorer encore leur condition ; en tous cas, leurs colonies en Babylonie restèrent très florissantes jusque dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

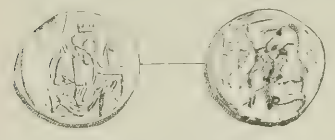
Darius avait maintenant les coudées franches (519). Confiant à un de ses généraux le soin de rappeler la Perse au devoir, il se chargea lui-même d'avoir raison des Mèdes. Les difficultés étaient aplanies en 518. Il jugea nécessaire d'imposer aussitôt à ses états nombreux et de races si différentes un régime d'administration qui donnât des garanties de sujétion plus sérieuses. Tout en laissant subsister les dynasties locales, il divisa les territoires en gouvernements ou satrapies (2), dans lesquelles il établit, au-dessus des dynastes de l'endroit, trois officiers indépendants et souvent rivaux l'un de l'autre : le satrape exerçant l'autorité civile, judiciaire et administrative dans toute sa plénitude ; le secrétaire ou chancelier royal, véritable espion et contrôleur du gouverneur et le général commandant les troupes locales indigènes ou mercenaires. Tous trois relevaient en droite ligne du souverain. Celui-ci déléguait en outre annuellement des officiers spéciaux chargés de venir constater à l'improviste leurs agissements et ce contrôle entrainait les sanctions les plus sévères en cas de répréhensibilité. Cette réforme administrative et cette division de l'empire n'assuraient pas seulement la surveillance des sujets, mais elles facilitaient en outre la levée des impôts, charge qui incombait aux satrapes.

Hérodote (l. III, ch. 89-95) énumère le tribut à payer par les différentes satrapies. L'ensemble s'élevait à 1,460 talents euboïques, ce qui équivaut à un poids de fr. 82,799.866, dont la

(1) HÉRODOTE, l. III, ch. 150-160.

(2) Voir l'énumération de ces satrapies dans MASPERO, *Histoire ancienne*, pp. 704-705.

valeur proportionnelle à celle de nos jours serait de 663 millions de francs (1). Nous ne savons pas déterminer ce que la Palestine proprement dite devait verser : elle faisait partie de la cinquième satrapie qui comprenait, outre la Palestine, la partie de la Mésopotamie entre le Khabour et l'Euphrate, la Phénicie et l'île de Chypre ; cette satrapie était taxée pour 350 talents.



Darique d'or.
A/ Roi à demi-agenouillé, coiffé de la cidaris (tiare royale), vêtu de la candys (robe de dessus) tenant un arc et un poignard.
R/ Excavations.

Pour faciliter le paiement, Darius émit les monnaies frappées d'or et d'argent, connues sous le nom de dariques. A côté de cet impôt en argent, il restait encore à fournir un impôt en nature non moins important (2). Aussi Darius eut-il la réputation — à tort ou à raison — d'être un « cabaretier affamé de gain. »

Deux issues seulement restaient ouvertes à l'extension de l'immense Empire Perse : l'Inde à l'Est, la Grèce à l'Ouest. Vers 512, il conquit dans la direction de l'Est une bonne partie du Pendjab actuel et dans celle du Sud il se soumit les tribus riveraines de l'Indus. Bientôt il porta son attention sur l'Occident, où le menaçait un réel danger.

Un tiers du monde grec, de Trébizonde à Barca, était incorporé à l'empire, mais à peu près partout, du golfe Persique jusqu'en Haute-Egypte, on trouvait des Grecs et ceux qui restaient en Europe intriguaient constamment avec leurs compatriotes d'Asie. Pour prévenir toute agitation de la part de cette race turbulente, il n'y avait qu'un moyen : annexer la métropole, comme on l'avait fait des colonies. Ce fut donc le besoin de la sécurité qui déchaîna les guerres médiques. Elles allaient durer deux siècles à peu près et être une des causes qui entraîneraient la chute de la domination iranienne.

Il y avait, en effet, un défaut à la cuirasse de l'Empire Perse : ses armées étaient composées d'éléments très vaillants, mais très hétérogènes. Les contingents des états vassaux étaient

---

(1) MASPERO, III, p. 691.
(2) Voir détails MASPERO, III, p. 692.

trop différents d'armement, de tactique et d'aptitudes. Ce manque de cohésion de l'ensemble neutralisait les qualités des divers composants, et ces hordes innombrables étaient condamnées à plier finalement, parce qu'elles allaient se heurter à des forces, beaucoup moins nombreuses, il est vrai, mais homogènes et assouplies par une même formation.

Si nous nous sommes arrêtés quelque peu à l'organisation donnée par Darius à son empire, c'est que cette forme de gouvernement devait désormais servir de type aux grands États orientaux (1).

Nous nous contenterons de résumer brièvement la suite des événements qui agitèrent le monde oriental jusqu'à la conquête macédonienne (2). La communauté juive renaissante n'y prit aucune part, si ce n'est que vers la fin elle commettra l'imprudence de se déclarer en hostilité contre Artaxerxès III Ochos (voir plus loin, p. 181). Il nous intéressera davantage de suivre de près les évolutions qui s'opéreront dans son sein et qui en feront l'Israël nouveau.

Les guerres médiques.

Avant de s'attaquer à la Grèce proprement dite, Darius voulut se prémunir contre une attaque éventuelle des Thraces et des Scythes. Une armée de 800,000 hommes franchit le Bosphore et eut raison des Thraces orientaux; elle passa ensuite l'Ister (508) et pénétra jusqu'en Russie pour se soumettre les Scythes, mais bien qu'elle saccageât toute la contrée, elle ne put pas engager une bataille rangée. En 506, la Thrace entière et la Macédoine sont tributaires; mais l'Ionie, appuyée par Athènes, se révolte et les Grecs s'emparent de la ville basse de Sardes et la brulent, entraînant le soulèvement de tous les Grecs d'Asie (498). Six ans de lutte pacifièrent à nouveau cette partie de l'empire. En 490, une nouvelle tentative de soumettre la Grèce d'Europe échoua à la bataille de Marathon. Pendant trois ans Darius se prépara à réparer les coups portés au prestige perse; mais, au moment où il allait tenter une nouvelle attaque en Grèce, l'Egypte se révolta (486).

Il avait pourtant tâché de se concilier les sympathies de ses

(1) MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 709.
(2) Pour plus de détails voir MASPERO, III, pp. 697-814.

sujets du Nil, en affichant un grand respect pour leurs divinités, et le pays avait prospéré sous les Perses. Les marchandises du Soudan, de l'Inde et de l'Arabie passaient par ses villes et ses ports pour venir sur les marchés de la Grèce, de Carthage, de la Phénicie et de Babylone. Aussi Darius n'avait-il rien négligé pour développer les canalisations du Nil à la mer Méditerrannée et à la mer Rouge.

La défaite de Marathon mit toutefois les Egyptiens en appétit et les garnisons perses furent chassées. Darius comptait mener de front la guerre en Grèce et la répression de l'Egypte, lorsqu'il mourut en 485 après trente-six années de règne. Un de ses fils, Xerxès, avait été désigné comme son successeur; il employa quatre ans à réprimer la révolte égyptienne. En 481, Babylone essaya de secouer le joug, mais elle fut sévèrement traitée et à partir de ce moment son déclin alla s'accentuant.

Xerxès I

Xerxès se décida dans l'automne de cette même année à passer en Grèce avec une armée innombrable; il força le passage des Thermopyles entre l'Oeta et le golfe Maliaque et s'empara d'Athènes, mais sa flotte fut détruite par les Grecs dans la baie de Salamine. Indolent et débauché, Xerxès préféra se retirer à Sardes en laissant l'armée en Thessalie sous le commandement de Mardonius. Celui-ci fut tué et ses troupes défaites, au printemps de 480, à Platées. En Asie, même désastre. Une partie de la flotte perse fut détruite à Mycale; aussitôt les îles de l'Archipel, les cités côtières et même Chypre firent cause commune avec les Grecs d'Europe; les Grecs d'Asie constituèrent avec eux une ligue permanente de résistance à l'Empire Perse sous l'hégémonie d'Athènes. Pendant plus de douze ans les Grecs harcelèrent les Perses sans que l'apathique Xerxès prit sa revanche. Il mourut assassiné en 465.

Artaxerxès I

Artaxerxès, un de ses fils, lui succéda, mais pendant trois ans il eut à se défendre contre des compétiteurs. En 462, Inaros, le roi de Libye, déclara la guerre; aussitôt le delta tout entier prit son parti et une escadre de deux cents navires grecs cingla de Chypre vers la côte africaine. Les insurgés et leurs alliés eurent d'abord le dessus, mais, après une opposition qui dura jusqu'en 454, les Perses finirent par l'emporter.

Cependant les Grecs n'abandonnèrent pas la lutte, mais continuèrent à infliger des défaites à leurs ennemis et finirent par forcer Artaxerxès à négocier après un demi-siècle d'hostilités (depuis l'incendie de Sardes, en 501, jusqu'à la dix-septième année d'Artaxerxès en 449). L'indépendance absolue dut être accordée aux Grecs d'Asie.

Le reste de ce règne, qui dura jusqu'en 425, vit encore des insurrections en Syrie, en Carie et en Lydie, et le souverain dut composer avec ses satrapes révoltés. Ce furent les débuts des dissensions intestines, des guerres civiles, et des tragédies de palais qui devaient affaiblir les forces de l'empire et le conduire à sa fin.

Artaxerxès, comme Xerxès, s'était déchargé sur ses généraux et ses ministres du soin de batailler et d'administrer; pendant son règne de près de quarante-deux ans il partagea le meilleur de son temps « entre la chasse et le harem » (1) et mourut en 424.

Sa succession donna lieu à des intrigues sanglantes. Xerxès II, son fils, régna quarante-cinq jours; il fut assassiné par un de ses frères illégitimes, Sogdianos, qui fut tué lui-même après six mois et demi de règne par un autre frère batard Okhos, qui prit le nom de Darius II. Jusqu'en 412 celui-ci eut à se défendre contre d'autres amateurs du pouvoir, mais il eut raison d'eux.

Darius II et Artaxerxès II.

A ce moment la guerre du Péloponèse était à son stade aigu (2). La flotte athénienne venait d'être détruite devant Syracuse. Darius II en prit prétexte pour exiger des Grecs d'Asie leur ancien tribut et il s'allia aux Spartiates. Son plus jeune fils Cyrus les appuya si bien qu'à la bataille d'Aegos-Potamos en 405, Athènes fut humiliée sous sa rivale. Darius II mourut peu de temps après; son fils aîné Artaxerxès II lui succéda, mais en 401 son frère Cyrus, dit le jeune, se révolta pour périr à la bataille de Cunaxa qu'il était sur le point de gagner. Cyrus avait embauché 13,000 Hellènes. Les survi-

(1) MASPERO, III, p. 746.

(2) Cette guerre qui dura de 431 à 405 avait été provoquée par la rivalité des Spartiates et des Athéniens. Les premiers devaient l'emporter, grâce à l'appui que leur prêtèrent les Perses.

vants purent opérer, sous la conduite de Xénophon, un retour en bon ordre à travers l'Assyrie et l'Arménie. Cette fameuse retraite des Dix Mille qui s'effectua si glorieusement, malgré tout ce qui contribuait à l'empêcher, fit comprendre aux Grecs que des forces, faibles en nombre mais admirablement disciplinées, soutenaient avec avantage l'action perse. Sparte, l'ancienne alliée des Perses, s'en aperçut et à son tour elle mena la guerre en Asie. Artaxerxès II la paya de sa monnaie et unit ses forces navales à celles des Athéniens, avec ce résultat que Sparte dut renoncer à ses visées sur l'Asie. La Perse était donc encore une fois maîtresse de la côte.

Pendant que le monde grec s'agitait ainsi, l'Egypte s'essayait à secouer le joug. Les Perses avaient commis la faute de laisser subsister les dynasties locales dans ce pays. Un certain Amyrtée, qui à lui seul représenta la vingt-huitième dynastie saïte (dont la durée fut de six ans), ainsi qu'un Psammétique, avaient réussi vers 400 à se faire obéir dans les nomes du delta. Avec Néphoritès, la vingt-neuvième dynastie mendésienne acheva de rendre la liberté à l'Egypte ; en même temps se révoltaient la Mysie, la Pisidie, la Paphlagonie et les riverains du Pont-Euxin. Hakoris, le successeur de Néphoritès en 393, s'entendit avec Evagoras de Chypre et avec les Athéniens toujours versatiles ; Sparte traita de nouveau avec les Perses (387) et arrêta ainsi le danger grec. Un accord finit par désarmer les Chypriotes (380), mais l'Egypte se consolida encore dans sa résistance par l'avènement de la trentième dynastie sébennytique en la personne de Nectanébo I.

Celui-ci s'adressa pour la réorganisation de ses forces à l'Athénien Chabrias qui, sans mission aucune de son gouvernement, consolida les points vulnérables du delta, de façon à en faire un véritable camp retranché. Artaxerxès II obtint des Athéniens, ses alliés du moment, le retrait de Chabrias et le secours de leur général Iphicrate pour commander les auxiliaires grecs. En mai 374 l'armée perse, renforcée de contingents helléniques, arriva devant Péluse.

Après un premier succès elle hésita à avancer ; les Egyptiens se ressaisirent et les Perses se décourageant abandonnèrent le delta. Malgré cet échec, les villes grecques, parce que divi-

sées entre elles, s'appliquaient à se disputer l'alliance d'Artaxerxès; celui-ci malheureusement sentait son propre sol se dérober sous ses pieds; les différentes satrapies s'insurgeaient l'une après l'autre et Tachos qui avait succédé à Nectanébo I en 361 négociait avec les rebelles. Déçu de ce côté, le pharaon réussit à obtenir l'appui d'Athènes et en outre l'alliance du vieil Argésilas, le roi de Sparte. Spartiates et Athéniens s'accordaient mal; de plus des impôts excessifs, imposés pour subvenir aux frais de la guerre, rendirent Tachos impopulaire et son cousin, un autre Nectanébo (II), s'assura l'appui des forces spartiates alors en Egypte, et contraignit Tachos à s'enfuir. Un manque de confiance réciproque refroidit les rapports d'Argésilas, et de Nectanébo II; d'un autre côté les intrigues de ses fils découragèrent les dernières forces d'Artaxerxès II et il mourut en 362. Ce fut le plus jeune de ses fils, Artaxerxès III Ochos, qui hérita de l'empire.

Artaxerxès III Ochos.

L'Egypte, indépendante depuis un demi-siècle, était l'appui auquel recouraient ceux des sujets de l'Empire Perse qui à leur tour soupiraient après l'autonomie. C'était là un motif suffisant pour enlever à ce pays fauteur d'intrigues l'assurance dont il se prévalait et le rôle qu'il assumait. Ochos prévint par un massacre en règle les compétitions possibles à la couronne qu'il venait de ceindre et il dirigea une attaque contre l'éternelle rivale des monarques orientaux. Commandée par des généraux spartiates et athéniens, l'armée de Nectanébo eut, une fois encore, raison des forces perses conduites par le souverain en personne. L'Asie Mineure, la Chypre et la Phénicie se soulevèrent aussitôt. Les Juifs commirent l'imprudence de sympathiser avec les révoltés, qui furent aussi appuyés par le pharaon et par les Grecs. Les premiers engagements furent défavorables à Ochos, mais Tennès le roi de Sidon, auquel les insurgés avaient confié la direction de l'opposition, trahit les siens et Ochos redevint maître en Syrie. Un bon nombre de Juifs compromis dans cette affaire — beaucoup d'entre eux étaient nobles — furent exilés en Hyrcanie sur les bords de la mer Caspienne (1). Cette

(1) EUSEBE, *Chron.*, l. II, a l'année d'Abraham 1657 ; MIGNE t. I. col. 486.

victoire eut pour effet de jeter l'hésitation dans les provinces asiatiques; Ochos en profita pour s'en prendre à l'Egypte. Nectanébo s'était préparé de longue main à cette attaque en fortifiant tous les points faibles du delta et en garnissant de défenseurs les embouchures du Nil. De part et d'autre, des auxiliaires grecs renforçaient les forces nationales. La fougue imprudente des Grecs de Nectanébo ne permit pas à celui-ci d'attirer les Perses au centre de son cercle de défense et de les envelopper ainsi; Nicostrate d'Argos, au service d'Ochos, parvint à faire passer ses troupes par un des canaux du Nil non défendu et les débarqua sur le derrière de l'armée que Nectanébo commandait au Nord du delta. C'était osé et imprudent, car il se trouvait pris ainsi entre deux corps. L'impatience des mercenaires du pharaon le sauva et perdit l'Egypte. Au lieu d'attendre que les troupes commandées par le roi pussent prendre l'ennemi à dos, les défenseurs de la ville égyptienne voisine engagèrent le combat et furent battus. Nectanébo pour ne pas être enveloppé à son tour se replia sur Memphis, mais l'armée qui devait arrêter les Perses à la frontière crut à un abandon et se découragea. Les Perses ne rencontrèrent plus guère de résistance; le pharaon parvint à s'enfuir en Ethiopie, mais l'Egypte redevint vassale de l'empire oriental en 342.

Le pays du Nil avait connu une véritable restauration pendant le demi-siècle de paix dont il avait joui; le cruel et vindicatif Ochos put d'autant mieux piller ses trésors, raser ses défenses et supplicier la noblesse indigène.

L'Empire Perse était donc reconstitué dans sa plus grande extension, mais tous ses composants se détachaient de plus en plus les uns des autres.

Parmi les diverses races du Nord vers les sources de l'Euphrate, du Tigre et de l'Halys, les unes se disaient soumises, alors qu'elles étaient en fait indépendantes, et d'autres, les plus barbares, vivaient en hordes insaisissables. A l'Est du Tigre il en allait de même; les Indiens entretenaient de bons rapports avec les Perses, mais sans faire acte de vasselage. L'organisation administrative inaugurée par Darius I offrait de fortes garanties de stabilité pour l'empire, à condition d'être ponctuel-

lement entretenue dans ses moindres détails. C'est ce qui fut négligé. Au bout de quelque temps les fonctions rivales furent souvent confiées au même personnage et le contrôle annuel fut omis ou mal fait. L'armée n'était pas tenue à la hauteur des progrès de l'armement et au lieu de l'instruire on préférait recourir à des auxiliaires hellènes, comme nous l'avons constaté fréquemment. En outre, depuis Xerxès I, les souverains s'étaient habituellement déchargés sur leurs généraux ou leurs ministres du soin de conduire les armées ou d'administrer le pays, les plaisirs et les cabales de leur harem absorbant toute leur activité. Ochos fit de même. Il mena grand train à la cour luxueuse de Suse et confia à un de ses eunuques, Bagoas, les rênes du gouvernement. Bagoas le fit si bien qu'il s'attira la jalousie des courtisans qui résolurent de le perdre. Pour ne pas périr il empoisonna son maître en 338 et assassina les héritiers du trône, à l'exception du plus jeune, Arsès, qu'il espérait pouvoir tenir en tutelle. Quand celui-ci essaya de la secouer, il périt comme son père (335). Bagoas jeta alors son dévolu sur un de ses amis, Codoman, qui prit le nom de Darius III. Homme de qualité, il prétendit administrer pour son propre compte; déjà l'ambitieux ministre qu'était Bagoas lui préparait une liqueur mortelle, mais il fut trahi et il dut l'avaler lui-même. Avec Codoman l'Empire Perse allait finir.

Darius III Codoman.

Lors du soulèvement de l'Asie Mineure, un certain Artabaze avait été le principal fauteur des troubles : après ses victoires en Egypte, Ochos avait confié le soin de soumettre l'Asie au général rhodien Mentor. Artabaze s'enfuit alors vers 341 auprès de Philippe de Macédoine.

Le rôle de la Macédoine dans la politique du temps avait été jusqu'alors effacé. Son roi Philippe se chargea de la porter à l'avant-plan. Bagoas avait en 340 appuyé efficacement les ennemis hellènes de Philippe. Mais celui-ci profitant des rivalités des villes grecques finit par se les soumettre toutes. Dès lors il résolut de régler ses comptes avec la Perse. Il commença par envoyer en Asie une armée de dix mille hommes pour rendre la liberté aux Grecs de la côte égéenne et les soulever contre les Perses. Il s'apprêtait à rejoindre lui-même son armée lorsqu'il mourut assassiné (336).

Alexandre de Macédoine.

Darius Codoman tâcha, à prix d'argent, d'ameuter une partie des Grecs contre Alexandre fils et successeur de Philippe, mais il ne put profiter du répit ainsi obtenu, la mobilisation de toutes ses troupes durant trop longtemps, et bientôt Alexandre vint renforcer l'avant garde macédonienne avec une armée admirablement équipée et commandée. Mysie, Lydie, Carie, Lycie, Phrygie, Cappadoce et Cilicie, toutes ces contrées se soumirent au Macédonien.

La bataille d'Issus, en 333, lui ouvrit les pays sémites; de Samosate à Damas on le reconnut et en Phénicie également. Seule Tyr, rivale des Grecs, résista pendant sept mois. Alexandre dut jeter une digue en mer reliant ainsi l'île imprenable à la terre ferme pour avoir finalement raison de sa défense. La Samarie et la Judée n'eurent qu'à se courber.

Il n'y eut que Gaza qui arrêta pendant deux mois la marche de l'armée macédonienne; mais, elle désarmée, Alexandre arriva en Egypte comme libérateur en 332.

Il y passa l'hiver et en profita pour jeter les fondements d'une ville qui allait être bientôt un centre commercial et intellectuel de première importance, et de son propre nom il l'appela Alexandrie. Donnant satisfaction à l'attachement des Egyptiens à leurs dieux nationaux, il se reconnut comme fils d'Amon (dans lequel les Grecs avaient vu leur Zeus) et dès ce jour il fut à leurs yeux pharaon légitime. Pendant cet intervalle Darius avait essayé, sans succès, de reprendre les territoires perdus. En 331, Alexandre revint en Asie où les vieux peuples orientaux s'étaient coalisés pour un suprême effort; l'Inde avait même fourni une troupe d'éléphants montés. A la fin de septembre les deux armées se rencontrèrent au delà du Tigre : à Arbèles; l'acharnement fut égal des deux côtés, mais au soir du 30 septembre Darius fuyait devant les forces d'Alexandre. Babylone, Suse ensuite, ouvrirent leurs portes; Ecbatane céda à son tour dans les premiers mois de 330 et Darius III Codoman fut tué dans la déroute par un de ses généraux.

On pouvait dire que tous ces vieux Etats de l'Orient, qui pendant des millénaires s'étaient acharnés à vouloir se dominer réciproquement, ou n'existaient plus ou étaient épuisés. L'avenir

était à des forces plus jeunes et à une civilisation qui, mieux que celles de l'Orient, s'adapterait à des milieux divers.

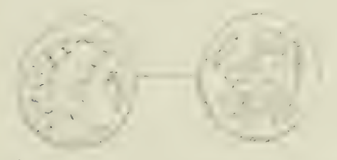


Tétradrachme attique d'Alexandre le Grand.

A/ Tête d'Hercule coiffée de la peau de lion.

R/ Jupiter aétophore assis sur un siège, tenant l'aigle sur la main droite et s'appuyant de la gauche sur un long sceptre.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ



Drachme attique d'Alexandre le Grand.*

A/ Tête d'Hercule coiffée de la peau de lion.

R/ Jupiter aétophore assis sur un siège sans dossier tenant l'aigle sur la main droite et s'appuyant de la gauche sur un long sceptre.

* Cfr. 2 Mac., XII, 43. Luc., XV, 8, 9.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ

La Restauration juive.

Revenons à la communauté juive que nous avons quittée en proie à l'hostilité de ses voisins (cfr. supra p. 168).

Les travaux de restauration avaient été suspendus après peu de temps et le restèrent à la fin du règne de Cyrus. L'agitation sourde qui s'était manifestée durant les années de son successeur Cambyse II et l'usurpation du faux Bardiya n'offraient pas les conditions de sécurité voulue pour les reprendre. L'avènement de Darius et la manière dont il entendait réprimer les révoltes de ses sujets rendirent courage aux Juifs. De plus deux prophètes, Aggée et Zacharie, se levèrent

la seconde année de Darius pour ranimer le zèle de leurs compatriotes.

Le premier donne clairement à entendre que, s'ils avaient interrompu le relèvement du temple, ils s'étaient évertués d'autant plus à restaurer leurs propres demeures, et aux murs lézardés avaient succédé des maisons lambrissées (I, 4). Il est probable qu'il n'est fait allusion ici qu'à la demeure de l'un ou l'autre des dignitaires de la communauté, mais chacun avait soigné ses propres intérêts matériels, tandis que la maison de Jahvé était en ruines. C'est pour ce motif que Dieu a manifesté son mécontentement en laissant le peuple aux prises avec la pénurie et la misère. Si les récoltes n'ont pas donné ce qu'on attendait, c'est que Jahvé n'a pu bénir les efforts de ceux qui souillaient leurs sacrifices mêmes par leur esprit de préoccupations exclusivement matérielles. (Aggée, I, 5-11, II, 10-19.)

Zorobabel et Jéhoschoua.

Émus par ces considérants, Zorobabel et le grand prêtre Jéhoschoua engagèrent le peuple à faire diligence. On rassembla aussitôt les matériaux et vingt-quatre jours après le premier discours d'Aggée, le 24 du sixième mois en la deuxième année de Darius (519), les travaux furent repris et poussés avec vigueur (I, 12-15). Cette activité inquiéta Thathanaï, gouverneur perse de la Cis-Jordane, probablement averti par ceux, qui, une première fois, avaient réussi à entraver la reconstruction. Il demanda aux Juifs de quel droit ils s'autorisaient ; ils répondirent en alléguant l'édit de la première année de Cyrus permettant de « rebâtir la maison de Dieu ». Rapport fut fait à Darius de tout ce qui se passait, avec demande de rechercher le décret mentionné et de signifier ultérieurement sa volonté. Entretemps les Juifs continuaient de bâtir. La réponse de Darius non seulement confirma la décision prise par Cyrus, enjoignant de laisser s'achever en toute sécurité l'entreprise commencée, mais le monarque ordonna en outre qu'on prélevât sur les impôts perçus en Cis-Jordane de quoi couvrir les frais de la reconstruction et de quoi offrir quotidiennement les sacrifices requis. L'ordre fut muni d'une sanction sévère : la pendaison et la dilapidation de ses biens menaçaient quiconque transgresserait ces injonctions.

Dans ces conditions l'œuvre s'acheva rapidement. Le 3 du mois d'Adar de la sixième année de Darius, en l'an 515, la dédicace se fit par de nombreux sacrifices et l'on assigna aux prêtres et aux lévites leurs fonctions respectives, selon les classes auxquelles ils appartenaient. Peu de temps après, le 14 Nisan, le peuple put immoler la Pâque et célébrer les sept jours des azymes. (Esdras, V, VI.) Le culte était rétabli, mais la communauté juive nouvelle devait rencontrer encore des difficultés et s'épurer dans ses propres éléments avant d'être complètement réorganisée (1).

Au commencement du règne de Xerxès I (485-465) on essaya de relever les murs de Jérusalem ; l'entreprise fut dénoncée au monarque perse. (Esdr., IV, 6.) Nouvelle tentative sous le règne suivant, celui d'Artaxerxès I (465-424). Cette fois les guerres qui troublèrent la paix de l'empire empêchèrent les officiers perses de Palestine de s'opposer efficacement à la reconstruction de l'enceinte ; ils durent attendre probablement le moment où Artaxerxès I triompha des Egyptiens et des Athéniens (449) pour faire intimer aux Juifs l'ordre d'arrêter leurs travaux.

Dans une missive adressée au monarque, Réhoum le gouverneur et Schimschaï son secrétaire rappelaient les fréquentes révoltes du royaume hébreu et faisaient remarquer que si Jérusalem était de nouveau fortifiée, atteinte serait infailliblement portée à l'autorité perse de ce côté du fleuve. Artaxerxès enjoignit la cessation immédiate. Il fallut user de force et de violence pour exécuter l'ordre royal ; ce qui avait été fait fut détruit ou retomba bientôt en ruines. (Esdr., IV, 6-23. Néh., II, 11-17.)

Zorobabel avait disparu de la scène sous le règne de Darius et rien n'indique qu'il ait été remplacé dans une mission qui semble lui avoir été dévolue à titre personnel ; les satrapes de Syrie étaient d'ailleurs là pour surveiller les menées politiques des Juifs.

---

(1) La restauration du temple est racontée dans ESDRAS, III, IV, 1-5. 24 ; V et VI. IV, 6-23, où il s'agit du relèvement des murs de la ville, doit venir après VI. Cfr. VAN HOONACKER, *Les douze petits prophètes*, p. 544.

Les grands prêtres Joïakim et Eliashîb.

Dans l'ordre civil et religieux ceux-ci furent administrés par leurs grands-prêtres : Jéhoschoua et, après lui, son fils Joïakim et le fils de celui-ci : Eliashib. (Néh., XII, 10.) La dignité pontificale en fut rehaussée d'autant. Mais l'état intérieur de la communauté laissa beaucoup à désirer. C'est ce qui ressort des écrits du prophète Malachie (1) et du livre de Néhémie. L'un et l'autre constatent la même situation : existence dure faite au peuple par le *péḥa* ou satrape (Néh., V, 15) ; — Ce n'est pas à lui qu'on présenterait une bête malade, mais on ne se gêne pas pour l'offrir au Seigneur. (Mal., I, 8, 14) — ; exploitation des petits par les grands (Néh. V, 1-9), d'où murmures contre Jahvé, qu'il est inutile de servir, puisque l'impie en faisant le mal n'en prospère pas moins ! (Mal., III, 14, 15.) Aussi ne se fait-on pas faute de frauder sur la dîme et sur la part à prélever pour le temple. (Mal., III, 8, 9 ; Néh., X, 32-38.)

Ces misères morales devaient être en partie provoquées par les mariages mixtes. (Mal., II, 11, 12. Néh., X, 30.) Pour les filles étrangères on allait jusqu'à répudier l'épouse de sa jeunesse. (Mal., II, 13-16.) Les prêtres eux-mêmes méprisaient leur fonction et déshonoraient Jahvé en offrant leurs sacrifices dans de mauvaises dispositions et en acceptant des victimes tarées. (Mal., I, 7, 8, 12, 13.) Bien plus, ils avaient perdu un grand nombre de ceux qu'ils auraient dû maintenir dans le droit chemin. Eux, dont les lèvres étaient dépositaires de la sagesse, et de la bouche desquels on demandait l'enseignement sur la voie à suivre, parce qu'ils étaient les envoyés de Jahvé, ils s'étaient écartés de la voie, avaient fait trébucher les autres contre la loi, perverti l'alliance de Lévi avec Jahvé et avaient eu égard aux personnes dans l'application de la loi. (Mal., II, 7-9.)

Au milieu de l'hostilité de ses voisins, la communauté juive étalait donc à côté de la misère matérielle, qui accablait le petit peuple, les tares morales qui avaient atteint toutes les classes : riches et pauvres, prêtres et laïcs.

Parmi ceux qui étaient restés dans la terre de déportation, il y en avait qui étaient parvenus à de hautes situations

(1) M. Van Hoonacker place le ministère de Malachie entre 450 et 445, avant la première venue de Néhémie. Les raisons qu'il apporte nous semblent péremptoires. Cfr. *Les douze petits prophètes*, pp. 697-699.

sous le régime perse. De ce nombre était Néhémie, fils de Hacalias, échanson d'Artaxerxès I à la cour de Suse. (Néh., I, 1, 2, 11.) Les rapports entre les rapatriés et les frères de la Mésopotamie n'avaient pas cessé, et c'est ainsi que nous voyons un certain Hanani accompagné de quelques-uns de ses compatriotes, aller trouver, au mois de Kislev de la vingtième année d'Artaxerxès I en 445, Néhémie à Suse. Ils venaient lui faire part de l'état lamentable de la ville et des dispositions tout aussi regrettables des esprits. L'échanson en fut profondément affligé. (Néh., I.) Trois mois après, au mois de Nisan, Artaxerxès, remarquant ses préoccupations, lui en demanda le motif; Néhémie saisit l'occasion pour implorer du roi la faculté d'aller rebâtir sa ville natale. Non seulement il l'obtint, mais il fut nommé péḥa de la communauté juive (V, 14); et, muni de missives royales pour les officiers perses de Palestine, il partit accompagné d'une escorte militaire. (II, 1-8.) Néhémie.

Son arrivée irrita particulièrement certains individus qui entendaient empêcher toute amélioration politique de la situation faite aux Juifs. C'étaient d'abord un originaire de Beth-Horon, Sanaballat et son serviteur, un Ammonite, du nom de Tobie; tout aussi peu sympathique se déclarait l'Arabe Géschem (1).

Néhémie ne perdit pas son temps. Après trois jours d'arrivée, il alla de nuit inspecter l'état des murs, après quoi il communiqua aux prêtres et aux chefs du peuple le but de sa venue et les pouvoirs qui lui avaient été octroyés. (II, 9-20.)

On se mit aussitôt à réparer l'enceinte. Le travail fut systématiquement réparti sur toute la longueur de la muraille; brèches, tours et portes furent à la fois bouchées, réparées et

---

(1) MALACHIE. I, 2-5, parle d'une dévastation de la terre d'Edom dont le souvenir devait être encore assez récent pour être allégué en l'occurrence. La présence de l'Arabe Géschem pourrait bien être liée à une invasion arabe en territoire édomite. Diodore de Sicile constate la présence en 312 des Arabes Nabatéens à Pétra. (*Bibl. Histor.*, l. XIX, ch. 94 et 95.) Ils devaient donc y être depuis un certain temps, car l'historien décrit leurs mœurs.

C'est à l'occupation du territoire d'Edom par ses alliés d'autrefois qu'est consacrée la petite prophétie d'Abdias composée aux environs de 500. (Cfr. VAN HOONACKER. *Les douze petits prophètes*, pp. 285-311.)

remises à neuf. De toutes les localités repeuplées il vint une escouade de travailleurs; nulle classe qui crut pouvoir s'en désintéresser : prêtres, femmes, marchands, artisans de toutes corporations, tels qu'orfèvres et parfumeurs, s'y mirent avec le même entrain (III).

La fureur de leurs ennemis ne sut se dissimuler. Ils essayèrent d'abord d'intimider les travailleurs par leurs moqueries (IV, 1-5), mais quand ils virent que l'ouvrage avançait et que sur tout son pourtour l'enceinte était déjà réparée jusqu'à moitié de sa hauteur, ils résolurent d'user de violences.

Sur l'instigation de Sanaballat et de Tobie, les Arabes, les Ammonites et les Azotiens se liguèrent pour venir attaquer les rebâtisseurs. Avertis par leurs compatriotes, ils se mirent en garde. Néhémie plaça aux endroits les plus découverts des groupes armés qui devaient défendre et protéger les travailleurs, munis d'armes eux aussi, et la nuit les équipes restaient toutes dans la ville même pour repousser une attaque éventuelle. (IV, 6-23). Voyant leurs plans déroutés, Sanaballat, Tobie et Géschem essayèrent d'attirer Néhémie dans un guet-apens. A quatre reprises ils lui demandèrent une entrevue dans la vallée d'Ono (E.-S.-E. de Jaffa). Comme Néhémie s'y refusait toujours, Sanaballat espérant l'effrayer lui écrivit que le bruit se répandait que cette reconstruction du mur avait pour but de rendre Jérusalem indépendante; en conséquence il l'invitait à venir se concerter avec lui. Néhémie lui fit dire qu'il n'était pas dupe de ses ruses. La tentative d'intimidation lui vint alors de ceux-là mêmes qui l'entouraient. Un certain Séméïas lui conseilla de s'enfermer dans le temple, prétextant qu'on avait comploté sa mort; même des pseudo-prophètes, parmi lesquels un certain Noadias, cherchèrent à l'effrayer. Le gouverneur comprit que ces êtres veules étaient tous soudoyés par Sanaballat et Tobie. Grâce à sa clairvoyance et à son intrépidité, la reconstruction de l'enceinte fut achevée le 25 Elul, après cinquante-deux jours de travail. (VI, 1-15.)

Un premier élément de sécurité était donc garanti. Mais Néhémie avait à se prémunir contre un parti d'opposition dans la communauté juive elle-même. Déjà nous avons rencontré de soi-disant prophètes qui essayaient de l'apeurer. Mais ce qui

explique les sympathies que rencontrait Tobie, c'est que des alliances matrimoniales unissaient sa famille à des grands de Juda. (VI, 17, 18.) Il était même parent du grand-prêtre Eliashib. (XIII, 4.) En outre, Néhémie avait sévèrement flétri la conduite des riches et des magistrats qui, par leurs prêts usuriers consentis aux pauvres, avaient fini par accaparer les champs, les vignes et les maisons de ceux-ci, les réduisant ainsi à la misère. Il avait forcé ces exploiteurs à rendre tous ces biens et même le centième de l'intérêt en nature et en argent qu'ils avaient prélevé. (V, 1-13.)

Il jugea donc nécessaire de se prémunir contre toute surprise et chargea le clergé inférieur de garder les portes sous l'autorité de son frère Hanani et d'Anania, le commandant de la citadelle; de plus, ceux des habitants dont les maisons étaient dans le voisinage des remparts eurent à les surveiller la nuit. (VII, 1-3.)

L'enceinte était construite, mais la ville était peu habitée et beaucoup de maisons restaient en ruines. L'Ecclésiastique (XLIX, 15; T. M., : 13) loue Néhémie d'avoir également bâti les maisons et nous dirons bientôt comment il s'y prit pour repeupler Jérusalem. Il examina les registres généalogiques de ceux qui étaient revenus sous Sheshbassar (1), ce qui fit constater que 642 individus ne purent prouver leur origine israélite. Trois familles qui se prétendaient sacerdotales et dont l'une était issue du mariage avec la fille d'un Galaadite, Berzellaï, ne parvinrent pas à établir leur descendance sacrée et furent exclues du sacerdoce. (VII, 6-65.) Il s'agissait maintenant de procéder à l'épuration morale du peuple et au rétablissement intégral du culte.

Le premier du mois de Tišri (septième mois de l'année), qui était un jour de fête (Lév., XXIII, 24. Num., XXIX, 1-6), le peuple s'assembla sur la place qui s'étend devant la porte des eaux (2).

---

(1) Le document reproduit Neh., VII, 7-65 est le même que celui donné Esdras, II, 1-63. Les noms propres et les chiffres de ces deux listes présentent des variantes attribuables à des erreurs de copistes.

(2) Porte à l'Est de la ville donnant sur le Gihon (aujourd'hui 'Aïn Sitty Mariam) au Sud-Est de l'esplanade du temple.

Un prêtre et scribe du nom d'Esdras, qui devait, quelques années après, occuper une situation prépondérante dans la nation, monta sur une estrade et lut toute la matinée la loi de Jahvé (probablement le Deutéronome); lui-même, le gouverneur et des lévites en expliquaient le sens au peuple. A cette lecture, qui devait leur rappeler bien des transgressions, des auditeurs se mirent à pleurer. Néhémie, jugeant que les réformes qu'il voulait introduire seraient mieux acceptées dans la joie que dans les larmes, dit au peuple de s'adonner à des réjouissances. Le lendemain, les chefs de famille, les prêtres et les lévites demandèrent à Esdras une instruction plus approfondie de la loi. Ils apprirent ainsi que ce même mois devait se célébrer la fête des tabernacles. Ils se mirent aussitôt en demeure de la réinstaurer, et chacun des sept jours que comporte sa célébration on lut le livre de la loi; on clôtura la fête le huitième jour par une assemblée solennelle. (VIII.)

Le peuple ainsi préparé et instruit de ses obligations, Néhémie, le vingt-quatrième jour du même mois, décida la rénovation de l'alliance d'Israël avec Jahvé. Ce fut un jour de jeûne et d'expiation; une fois de plus la loi fut lue et les fautes de la nation entière confessées. Dans une touchante adresse à Jahvé les lévites énumérèrent les bienfaits dont Il n'avait cessé de combler la race élue; sourde malgré cela aux objurgations divines, elle s'était détournée de Lui, avait tué ses prophètes et s'était livrée aux pires transgressions; Jahvé alors l'avait punie et à l'heure présente, la terre qu'elle habitait produisait encore ses fruits pour les rois auxquels elle était assujettie. Tout cela n'était que justice. Maintenant tous prenaient un engagement sacré, qui fut mis par écrit, d'observer les ordonnances divines. (IX.) Le gouverneur, un certain nombre de prêtres, de lévites et de chefs du peuple y apposèrent leur sceau et le reste de la nation confirma par serment ses intentions de mettre en pratique toutes les ordonnances de Jahvé. (X, 1-29.) Pour la réforme des mœurs on s'engagea tout spécialement à ne pas contracter d'alliances étrangères (1), à

(1) Jusqu'alors étaient défendus uniquement les mariages entre Juifs et Cananéens. (Deut., VII, 1 ss.) Les autres unions étrangères étaient même

observer rigoureusement le sabbat et les fêtes, en particulier par l'abstention de tout trafic ces jours-là, enfin à permettre aux moins riches de refaire plus facilement leur situation, en n'exigeant le paiement d'aucune dette chaque septième année. (X, 30, 31.)

Pour relever le culte et pour assurer le service du temple, d'autres engagements furent contractés : chacun paierait annuellement un tiers de sicle (1) pour les sacrifices officiels ; on tira au sort pour se partager par familles la charge de fournir chaque année le bois nécessaire aux holocaustes ; désormais on apporterait régulièrement au temple les prémices de tous les produits de la terre ainsi que les premiers-nés tant de l'homme que des animaux ; en plus chacun prélèvera la dîme sur ses revenus en nature, en faveur des lévites qui eux-mêmes en cèderont un dixième au temple. (X, 32-39.) Les chantres et les portiers du temple eurent leur part également assurée et il fut préposé des fonctionnaires spéciaux au prélèvement des prémices et des dîmes prescrites. Dîmes et offrandes destinées au culte étaient conservées dans des magasins faisant partie de la construction même du temple. (XII, 43-46.)

Déjà quelque temps auparavant des générosités individuelles avaient fourni un fonds permettant à la liturgie de se déployer avec une certaine splendeur. (VII, 70-73.) Les contributions annuelles aidant à l'entretien du culte, celui-ci était désormais assuré.

Une dernière préoccupation était celle de repeupler la métropole. Il fut décidé que de ceux qui habitaient la province un sur dix viendrait s'établir à Jérusalem et on procéda par la voie du sort à leur désignation. Il y en eut d'autres qui s'y ajoutèrent librement, particulièrement des chefs, des prêtres et des lévites.

---

expressément permises (Deut., XXI, 10), excepté au grand prêtre. (Lév., XXI. 14.) Désormais la prohibition est étendue à tous les étrangers. Nous verrons qu'elle eut de la peine à se faire respecter.

(1) On avait à ce moment le système monétaire babylonien dans lequel 1/3 de sicle équivaut à 1/2 sicle du système phénicien (Ex., XXX, 13), pesant l'un et l'autre 7,275 grammes : à peu près fr. 1.50 de notre monnaie. Mais, en tenant compte de la valeur relative de la monnaie, on pourrait estimer à 6 francs la taxe que chacun devait payer au temple.

Tout le territoire au Sud jusqu'à Bersabée et au Nord jusqu'à la vallée d'Ono fut occupé par le reste du peuple. (XI.)

Toutes ces dispositions prises, on célébra solennellement la dédicace des murs de la ville sainte. A cet effet furent convoqués les lévites de tous les endroits du pays et les chantres des environs de Jérusalem; il en fut formé deux groupes qui, précédé chacun d'un chœur chantant au son des instruments de musique des hymnes à Jahvé, parcoururent les remparts (1) en sens inverse pour se rencontrer au temple. Hoschaja occupa la place d'honneur dans le premier groupe, Néhémie dans le second; Esdras le scribe était à la tête du premier chœur. Ce fut une dernière réjouissance publique qui couronna la restauration de la ville. (XII, 27-42.)

Néhémie resta douze ans à Jérusalem. (V, 14; XIII, 6.) A l'encontre des gouverneurs, ses prédécesseurs, il ne voulut rien accepter du peuple pour son entretien estimant que les travaux de reconstruction grevaient assez les habitants; bien plus, il tint quotidiennement table ouverte pour plus de cent cinquante personnes. (V, 14-18.)

Aussi longtemps que Néhémie demeura à Jérusalem la communauté vécut conformément aux règles de conduite qui lui avaient été tracées. Son congé expiré, il retourna auprès d'Artaxerxès I pour quelques années. Il obtint alors à nouveau de pouvoir revenir dans sa patrie et il constata à son retour qu'il n'avait pas fallu longtemps pour qu'un relâchement grave s'introduisît.

Le grand-prêtre Eliashib avait poussé la tolérance jusqu'à

---

(1) On ne s'étonnera pas de voir une procession se dérouler sur les murs mêmes d'une ville, si l'on veut bien se souvenir de l'épaisseur des murs de Khorsabad (24 mètres) et de ceux de Babylone (26 mètres, d'après Hérodote). Cfr. Perrot et Chipiez, t. II, pp. 478-479.

Ceux de Jérusalem n'ont certes pas eu pareilles dimensions, mais il ne fallait guère plus de trois ou quatre metres pour que la procession put s'y déployer.

De nos jours la chose ne serait plus possible ; mais on peut encore parcourir à pied les remparts de Jérusalem sur une bonne longueur. A Akka ou Saint-Jean-d'Acre nous nous sommes promenés, trois de front, sur les murs, en compagnie d'un officier turc, quittes à enjamber par endroits l'espace entre les créneaux.

faire aménager dans les chambres du temple un appartement pour Tobie, l'ennemi juré de la restauration, auquel l'unissaient des liens de parenté. Dans son indignation Néhémie jeta dehors tout ce qui appartenait à l'Ammonite et réaffecta l'appartement à sa destination primitive.

Bientôt aussi on avait cessé de prélever sur les récoltes la part des lévites; un certain nombre d'entre eux, ainsi que des chantres, avaient préféré regagner leurs terres plutôt que d'exécuter le service dont ils étaient chargés. Tant les particuliers que les ministres du culte furent rappelés à leurs devoirs, et une commission de deux prêtres et de deux lévites fut instituée pour l'administration des biens et des revenus du temple. Un autre abus, trop fréquent, était la transgression du sabbat commise de toutes manières Néhémie réprimanda énergiquement les délinquants et prit des mesures sévères pour enrayer les occasions de profanation. On n'avait pas davantage tenu compte de l'engagement de ne pas épouser des femmes étrangères. Outre des Ammonites et des Moabites on était allé prendre des Azotiennes. Il en résulta que les enfants issus de ces unions ne parlaient plus que l'azotien et ne connaissaient pas le judéen (1). Le gouverneur alla jusqu'à maudire et frapper les coupables et il chassa un des petits-fils du grand-prêtre Eliashib, devenu le gendre de Sannaballat le Horonite. (Néh., XIII.)

Ce dernier fait est rapporté par Flave Josèphe, mais dans d'autres circonstances et à une autre époque.

Voici le récit de l'historien juif : A la mort de Jochanan, petit-fils d'Eliashib, son successeur dans le souverain pontificat fut son fils Jaddus ou Jedda. (Néh., XII, 22.) Après l'avènement de Darius III Codoman en 335, un certain Sanaballat, originaire de Kutha, fut envoyé comme satrape en Samarie. Croyant se concilier la bienveillance des Juifs, il donna sa fille en mariage à Manassé, frère du grand-prêtre Jaddus. Mais les principaux citoyens de Jérusalem ainsi que Jaddus

(1) La différence de l'azotien d'avec l'hébreu (qui à ce moment commençait déjà probablement à s'aramaïser) devait être plus vocalique que consonantique : mais c'est surtout la diversité des voyelles, plutôt que celle des consonnes, qui frappe l'oreille.

lui-même notifièrent à Manassé qu'il avait à divorcer avec sa femme ou à renoncer aux fonctions sacerdotales. Comme il tenait à celles-ci et aux honneurs qu'elles comportaient, il alla trouver son beau-père et lui expliqua sa perplexité : il aimait Nicaso, mais il n'entendait pas lui sacrifier les prérogatives de sa famille. Sanaballat eut aisément raison de ses scrupules. Il lui assura, non pas seulement l'exercice du sacerdoce, mais lui en promit la dignité suprême ; pour cela on bâtirait au Garizim un temple rival de celui de Jérusalem et le satrape se faisait fort d'obtenir à cet effet un firman royal. Ainsi fut fait et la fortune du sacerdoce schismatique fut assurée par là que plusieurs prêtres et Israélites se trouvant dans le même cas que Manassé, lui constituèrent du coup un collège sacerdotal subalterne et allèrent habiter la Samarie. (*Ant.*, l. XI, ch. 7, § 2 ; ch. 8, § 2.) (1).

Il est impossible de voir deux événements différents dans le récit de Néhémie et celui de Flave Josèphe. Mais ce dernier

---

(1) Rappelons brièvement de quels éléments la Samarie s'était peu à peu constituée. Le deuxième livre des rois, XVII, 24, nous apprend que Sargon transporta dans les villes de Samarie des prisonniers de guerre de Babylone, de Kutha, d'Avah, d'Emath, de Sepharvaïm. En 715, il y transplanta en plus un groupe de captifs arabes des tribus de Tamud, des Ibadidi, des Marsimani et des Hayapa (inscription de Korsabad). Sous Assaraddon III (681-669) il y vint encore des captifs de la Babylonie, de l'Elam et de la Perse. (Esd., IV, 2, 9.) Le passage de Jérémie, XLI, 5, nous prouve d'autre part qu'il était resté dans le pays bon nombre de fugitifs israëlites. Sur la demande des étrangers, il leur fut envoyé, d'entre les déportés de 722 un prêtre juif pour les instruire dans le culte de Jahvé. Mais à côté de celui-ci, ils conservèrent les leurs ; de ce mélange de rites il résulta nécessairement un syncrétisme religieux aussi varié dans ses éléments que l'était dans ses composants le peuple appelé Samaritain, parce qu'il habitait les collines de Samarie. L'Ecclésiastique, L, 27, 28, caractérise très bien cet amalgame, auquel s'ajoutèrent plus tard encore des colons grecs, romains et syriens : « Ce n'est pas un peuple, la nation insensée qui habite Sichem ».

Lors de la restauration nous avons vu les Samaritains éconduits par les Juifs ; le ressentiment d'alors se renforça quand le Garizim eut son temple propre, et la Samaritaine exprimait bien l'attitude de son peuple vis-à-vis des Juifs, quand elle disait au divin Maître : « Comment peux-tu me demander à boire, toi Juif, à moi Samaritaine?! Comme si quelque rapport pouvait se concevoir entre les deux ! » Joa., IV, 9

De nos jours il reste, en fait de Samaritains, un groupe de cent cinquante hommes à peu près, qui s'est maintenu à Naplouse et sacrifie toujours sur le Garizim.

contient des anachronismes; la preuve nous en est fournie par un des papyrus araméens d'Eléphantine : des Juifs de l'île s'adressent à Bagohi (le Bagosès de Flave Josèphe; voir plus loin) disant qu'ils ont exposé leur situation au grand-prêtre Jochanan et à deux fils de Sanaballat, péha de Samarie; leur lettre est datée de l'an 17 de Darius Ochos, c'est-à-dire de 408-407. Nous retrouvons donc le synchronisme complet de Bagohi, Jochanan et les fils de Sanaballat, génération *suivant* celle où étaient en scène Néhémie, Eliashib et Sanaballat. Josèphe doit probablement les erreurs de synchronisme qu'il commet à un apocryphe juif qui traitait de l'origine du temple au Garizim (1). Le fait que plusieurs prêtres se trouvaient dans le même cas que Manassé, comme nous l'apprend Flave Josèphe, nous reporte à la même situation que celle de Néhémie, XVIII, 29, et d'Esdras quelque temps après. (X, 18-24.) Après l'épuration faite par ce dernier la chose ne serait guère admissible.

C'est après ce dernier geste énergique que Néhémie disparait de l'histoire de la restauration juive. Le zèle qu'il déploya avait largement justifié l'humble et confiante prière que fréquemment, au cours de ses mémoires, il adresse à Dieu « de se souvenir favorablement de lui, à cause de tout ce qu'il a fait pour ce peuple, pour la maison de Dieu et pour son service ». (Entre autres passages V, 19, XIII, 14.) La mission réformatrice qu'il avait remplie avec tant de courage et de désintéressement devait être reprise par le prêtre et scribe, si illustre dans la tradition juive, par Esdras.

Esdras.

Nous l'avons vu déjà occuper un rôle secondaire lors de la grande assemblée sous Néhémie. Il était retourné plus tard à Babylone, mais il en revint avec pleins pouvoirs la septième année d'Artaxerxès II, en 398-397. Les lettres royales dont il était porteur l'investissaient d'encore beaucoup plus de prérogatives et imposaient aux officiers perses de la Cisjordane encore d'autres égards vis à vis de la communauté juive que ne mentionnaient les instructions envoyées jadis par Darius

---

(1) Cfr. LAGRANGE, *Les nouveaux papyrus d'Eléphantine*, Rev. Bibl., 1908, pp. 325 ss.

à Thathanaï. Outre les présents qu'avaient offerts pour le culte Artaxerxès et les grands de sa cour, les administrateurs des revenus royaux en Palestine eurent à verser jusqu'à cent talents d'argent à Esdras, sans préjudice des donations à faire en nature. Tous ceux qui remplissaient quelque fonction au temple furent exemptés de tout impôt, et Esdras fu chargé d'établir une organisation administrative et judiciaire en conformité avec les lois juives. La transgression de celles-ci comportait toutes les sanctions pénales en usage. (Esdr., VII.)

Esdras ramena avec lui un groupe de 1496 hommes, 38 lévites et 220 serviteurs du temple : la caravane mit près de cinq mois à faire le voyage de Babylone à Jérusalem (VII, 8,-VIII, 31). Aussitôt arrivé, Esdras apprit avec douleur que l'ordonnance concernant les alliances étrangères avait encore été violée, tant par les prêtres, lévites et chefs du peuple, que par le commun de la plèbe. Il adressa à Dieu, dans le jeûne, une prière de pardon (IX); puis il donna l'ordre, sous peine de confiscation des biens et d'exclusion de la communauté juive, qu'endéans les trois jours tous les habitants de Juda eussent à se trouver à Jérusalem. Le 20 du neuvième mois (au commencement de décembre) ils étaient là, malgré qu'on fût en pleine période de pluies (1). Esdras fit confesser sa faute à Israël et ordonna le renvoi des femmes étrangères. L'assemblée acquiesça, mais demanda que les chefs se réunissent et délibérassent à l'aise pour examiner le cas de chacun des compromis. Ils siégèrent trois mois durant, à partir du 1er du dixième mois, et les étrangères furent congédiées. (Esdr., X.)

Esdras, lui aussi, disparaît de la scène sans que nous ayons des détails sur la fin de sa carrière. Il avait la réputation d'être profondément « versé dans la loi du Dieu du ciel ». (VII, 12.) Aussi la tradition rabbinique lui attribue-t-elle quantité d'institutions et de décisions qui plus tard eurent force de loi.

---

(1) La saison des pluies en Palestine va de la mi-novembre jusqu'à la mi-avril. Non pas qu'il pleuve tout ce temps, mais c'est seulement pendant ces mois-là qu'il tombe de l'eau. Ces pluies sont souvent torrentielles et durent parfois des jours sans interruption.

Quelque temps après ces événements rapportés dans les livres bibliques, il se passa un incident qui eut des conséquences fâcheuses et dont l'historien Flave Josèphe nous a conservé le souvenir.

Le grand-prêtre Jochanan en fonction du temps d'Esdras (X, 6) avait un frère du nom de Jeshoua, qui briguait le souverain pontificat, et était en relation d'amitié avec Bagosès, le général et gouverneur militaire en Syrie d'Artaxerxès II, comme il l'avait été sous son père Darius II Ochos. Le général promit à Jeshoua de l'aider à réaliser ses espérances. L'intrigue parvint-elle aux oreilles du pontife en fonction? Toujours est-il qu'un jour qu'il sacrifiait au temple il se prit de querelle avec son frère et le tua. Apprenant le fratricide avec toutes ces circonstances, Bagosès vint à Jérusalem et, comme il voulait entrer au temple, les Juifs l'en empêchèrent. « Croyez-vous », leur lança-t-il, « que je ne sois pas plus pur que celui qui a commis un meurtre dans le temple? » et il entra. Pendant sept ans il accabla les Juifs de toutes les tracasseries que sa fonction lui permettait de leur infliger ; et entre autres il leur imposa de payer une taxe de cinquante drachmes pour chacun des deux agneaux qui constituaient journellement l'offrande crématoire du matin et du soir (*Ant.*, l. XI, ch. 7, § 1).

On aura remarqué que l'ordre chronologique que nous avons adopté dans notre exposé ne correspond pas à celui de la succession des chapitres dans les livres actuels d'Esdras et de et de Néhémie. En effet, nous avons agencé les faits dans l'ordre suivant : Esdr., I-IV, 5; IV, 24-VI; IV, 6-23; le livre de Néhémie; Esdras, VII-X.

Cette chronologie Néhémie-Esdras a été établie dans ses grands traits de façon péremptoire, à notre avis, par M. Van Hoonacker. Le savant exégète l'a justifiée maintes fois (1).

---

(1) *Néhémie et Esdras*, Louvain, Istas, 1890. *Zorobabel et le second temple*, Gand, Engelcke. 1892. *Nouvelles études sur la restauration juive après l'exil de Babylone*, Paris et Louvain, 1896. *Néhémie en l'an 20 d'Artaxerxès I, Esdras en l'an 7 d'Artaxerxès II*, Gand, Engelcke et Leipzig, 1892. *Notes sur l'histoire de la restauration juive après l'exil de Babylone*, Rev. Bibl., 1901, pp. 5-26 ; 175-199. *Les douze petits prophètes*. Introduction et commentaire d'Aggée et de Malachie. Nous nous sommes servis surtout des trois dernières études.

Nous pouvons nous contenter ici d'indiquer quelques preuves :

1° Quand Néhémie demande, en 445, à Artaxerxès I de pouvoir partir pour rebâtir Jérusalem, ni l'un ni l'autre ne savent qu'en ce moment Esdras serait là pour administrer les affaires juives, et la rage des étrangers, en voyant arriver dans la ville sainte un homme qui « allait prendre à cœur le bien des enfants d'Israël » (Néh., II, 10), montre suffisamment que jusqu'alors ils exerçaient une hégémonie indiscutée ;

2° Néhémie parlant des gouverneurs, ses prédécesseurs, dit que c'étaient des exacteurs. Comment aurait-il pu parler ainsi si Esdras l'avait précédé ?

3° Alors que Néhémie rencontre une forte opposition des éléments étrangers et tout spécialement de Tobie et de Sanaballat, il n'en est plus question sous Esdras. Pendant la mission de ce dernier les Juifs sont seuls maîtres chez eux ;

4° La succession des grands-prêtres nous fournit une nouvelle preuve : Néh., XII, 22 ; ils sont énumérés dans cet ordre : Eliashib, Joïada, Jochanan, Jedda. Lors des deux missions de Néhémie, c'est Eliashib qui est pontife ; lors de celle d'Esdras, c'est Jochanan (Esdr., X, 6) ;

5° Plusieurs passages bibliques donnent clairement l'ordre des successions Néhémie-Esdras ou ne s'expliquent pas autrement :

α) Eccli., XLIX, 11-13, où sont loués les grands hommes de la restauration, il n'est parlé que de Zorobabel, Jeschoua et Néhémie. Comment aurait-on pu omettre Esdras et sa mission VII-X, si celle-ci avait eu lieu avant celle de Néhémie ?

β) Néhémie, XII, 26, parlant d'un groupe de prêtres et de lévites, dit : Ils vivaient au temps de Joïaqim..... (le père d'Eliashib) et au temps de Néhémie le péḥa, et d'Esdras le prêtre-scribe ;

γ) Néhémie, XII, 46, fait également suivre immédiatement le temps de Zorobabel par celui de Néhémie.

CINQUIÈME PÉRIODE
OU
PÉRIODE HELLÉNIQUE

Depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à la prise de Jérusalem par Pompée en 63

CINQUIEME PÉRIODE

Depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à la prise de Jérusalem par Pompée en 63

Les premiers rapports d'Alexandre avec les Juifs faillirent être des rapports d'hostilité (1). Lorsque, en 333, il assiégeait Tyr, il fit savoir au grand-prêtre Jaddus (le même que Néh., XII, 11 et 22) qu'il eût à reconnaître son autorité et à poser un premier acte de vassalité en fournissant à son armée des secours en vivres et un contingent en hommes. Le grand-prêtre allégua la fidélité qu'il devait à son suzerain Darius et refusa. Tyr et Gaza soumises, Alexandre se porta sur Jérusalem. D'après l'historien juif, un songe, qu'eurent à la fois le grand-prêtre et le conquérant, fit que celui-ci professa son estime et son respect pour Jaddus, qui, revêtu de ses habits pontificaux, vint attendre Alexandre au Scopus (2). Il fut permis aux Juifs de vivre selon leurs lois, et exemption de tout tribut leur fut accordée pour chaque année sabbatique. Comme Alexandre s'apprêtait à ce moment à passer en Egypte, des Juifs s'enrôlèrent dans son armée (cfr. *Contra Apion*, l. I, § 22). D'autres se fixèrent bientôt dans la nouvelle ville d'Alexandrie. Ils y

---

(1) Les principaux renseignements sur les rapports d'Alexandre avec les Juifs sont consignés dans Josephe, *Ant.*, l. XI, chap. 8, § 3-6. Plusieurs détails sont également reproduits dans le traité « Yoma », du Talmud.

(2) Point culminant du Mont des Oliviers, d'où l'on a une vue très étendue sur l'esplanade du temple et la ville entière.

obtinrent les privilèges de citoyens (*Ant.*, l. XIX, ch. 5, § 2; *Contra Apion*, l. II, § 4) et y jetèrent les fondements de cette colonie d'où les idées juives devaient rayonner dans le monde hellénique, tout en se laissant, réciproquement, imprégner de sa culture.

La Palestine fut englobée dans la province de Cœlé-Syrie qui s'étendait du Liban jusqu'à la frontière d'Egypte, et Alexandre lui donna comme gouverneur Andromaque, qui s'établit à Samarie. Les Samaritains n'avaient pas eu le scrupule de Jaddus; leur satrape, que Flave Josèphe appelle Sanaballat (1), voyant la partie de Darius III perdue, s'empressa d'aller offrir ses services au nouveau maître et de lui fournir un contingent pour le siège de Tyr et de Gaza. Quand les Samaritains eurent appris quels privilèges avaient obtenus les Juifs, ils vinrent tout près de Jérusalem au devant d'Alexandre et, prétextant de leur parenté avec les Juifs, ils demandèrent les mêmes faveurs. Le Macédonien répondit qu'il examinerait leurs titres; en attendant, il enjoignit à ceux qui l'avaient secondé à Tyr et à Gaza de le suivre en Egypte où la surveillance de la Thébaïde leur fut confiée. (*Ant.*, l. XI, ch. 8, §§ 4 et 6.)

On ne sait trop quels motifs de mécontentement agitèrent la Samarie après le départ d'Alexandre. Etait-ce le dépit de ne pas se voir octroyer sur-le-champ les mêmes prérogatives qu'aux Juifs ? ou bien, un certain malaise de se sentir davantage sous la surveillance immédiate du gouverneur ? Toujours est-il que l'historien classique d'Alexandre, Quinte-Curce (2), nous raconte que les Samaritains brulèrent tout vif leur gouverneur Andromaque. La nouvelle de ce crime parvint au monarque après qu'il se fut soumis l'Egypte. Sans tarder, il se mit en devoir de punir le forfait; les criminels furent suppliciés; un certain Memnon succéda à la victime dans le gouvernorat, et, pour plus de sécurité, des colons macédoniens furent installés dans le pays. A partir de ce moment, la ville de Sichem, au pied du Garizim, devint le centre politique de la nation samaritaine.

(1) Voir sur cet anachronisme, pp. 195 ss.

(2) *De rebus gestis Alexandri Magni*, l. IV. chap. 5 et 8.

Après Babylone et Suse, ce furent Persépolis, Pasargade et Ecbatane qui virent Alexandre entrer en triomphateur dans leurs murs. Il passa ensuite dans le pays des Parthes, se soumit l'Hyrcanie, l'Aragosie, conquit en 329 la Bactriane — où il épousa Roxane, une fille de roi bactrien, — et ensuite la Sogdiane. C'est aux frontières de cette province qu'il bâtit Alexandrie Eschaté comme rempart contre les Scythes. Il dut rester assez longtemps dans ces contrées pour y affermir son autorité; puis, après avoir renforcé son armée de contingents asiatiques, il partit en 327 à la conquête de l'Inde, qu'il se soumit par deux ans de combats ininterrompus. Il revint par la Gédrosie et la Carmanie et manifesta, au commencement de 324, à Suse, son plan d'helléniser l'Orient et d'unifier toutes ses conquêtes en un seul empire macédo-persique. Arrivé à cet apogée de grandeur, il se crut digne des honneurs divins, mais l'année suivante, en juin 323, emporté par la fièvre, il mourut à l'âge de trente-trois ans, à Babylone, qu'il avait destinée à être la capitale de son empire mondial (1).

Le premier livre des Machabées débute (I, 1-8) par une esquisse à larges traits de la vie du prodigieux conquérant. Le tableau 3-6 est, dans sa sobriété, saisissant de justesse : « Il passa jusqu'aux extrémités de la terre et s'empara des dépouilles d'une multitude de nations et la terre se tut devant lui. Son cœur s'éleva et s'enfla d'orgueil: il rassembla une armée très forte et soumit des contrées, des nations et des souverains et ils devinrent ses tributaires. Après cela, il tomba sur son lit et connut qu'il allait mourir ».

En plusieurs endroits, le livre de Daniel a visé le nouvel empire et son audacieux chef: VII, 6, VIII, 5-8; mais le plus net de tous est le passage XI, 3, 4 : « Et il s'élèvera un roi vaillant, qui aura une grande puissance et fera ce qui lui plaira. Dès qu'il se sera levé, son royaume se brisera et sera divisé aux quatre vents du ciel, sans appartenir à ses descendants et sans avoir la même puissance qu'il avait eue; car son royaume sera déchiré et il passera à d'autres qu'eux ».

(1) Voir carte de l'empire d'Alexandre, dans PUTZGER'S, *Historischer Schul-Atlas*, 30ste Auflage, n° 5.

C'est bien ce qui arriva. Cet empire qui englobait à peu près tout le monde alors connu, s'émietta dans les fameuses guerres des diadoques.

L'Hellénisation de l'Orient.

Pourtant un point du vaste programme conçu par le Macédonien devait se réaliser, même au delà de l'attente de son auteur, notamment par la multiplicité des facteurs en jeu : ce point, c'était l'hellénisation de tout l'Orient.

La langue grecque allait transporter dans le monde entier les idées des sages de l'Hellade; celles-ci avaient fini par dégager les réalités au moins les plus élémentaires des facultés, des passions et des aspirations de l'âme humaine, ainsi que des attributs de l'Etre Suprême. Cette mise au point plus subtile de notions jusque là grossièrement conçues devait être corrosive pour la plupart des religions du vieil Orient. Le Parsisme, il est vrai, fut plus réfractaire et la théologie de l'Inde le resta tout à fait, mais la vieille terre sémite — où les concepts, parce que plus matériels, résistaient moins à une analyse plus pénétrante — allait s'initier avidement à ce monde d'idées qui devait lui paraître si éblouissant et si révélateur. A la différence toutefois des cultes polythéistes, le monothéisme des Juifs devait soutenir victorieusement la comparaison avec ce nouvel apport de pensées, mais il s'affinerait aussi à ce contact, et, s'exprimant en formules moins absolues, plus psychologiques, plus exactes, le judaïsme ne manquerait pas de faire des prosélytes dans le cercle des intellectuels grecs.

Ce travail de compénétration de l'esprit hellénique, il est particulièrement intéressant de le relever dans deux des plus récents écrits canoniques de l'Ancien Testament, qui, tout en restant très juifs, prouvent bien que leurs auteurs se mouvaient au milieu d'éléments inconnus jusqu'alors à la mentalité juive. A l'encontre du ton enthousiaste et affirmatif des prophètes, *Kohéleth* posera nettement les difficultés des problèmes d'ordre moral et ne se fera aucune illusion sur les hommes et les choses. Quant à la *Sagesse*, elle tendra à prouver implicitement, dans une langue grecque très pure, la supériorité de la religion juive sur les systèmes de philosophie hellénique, tout en leur empruntant ce qu'ils ont d'indiscutable. Mais, si le judaïsme montrait qu'il était susceptible de perfection, il n'en resta pas

moins impénétrable à toute altération de fond; il n'en fut pas de même dans d'autres milieux, où, à côté de grossières croyances, l'on ne put pas toujours préserver ce qu'il y avait de sain dans le domaine de la pensée théologique.

La philosophie de la Grèce était, en effet, aussi variée dans les opinions que vaste dans son objet, et le désaccord des plus grands génies, dont aucun ne pouvait se prévaloir d'une autorité incontestée, conduisit fatalement au scepticisme. Celui-ci agit parfois en véritable dissolvant, et c'est particulièrement dans les idées morales et religieuses des Egyptiens qu'on constate son effet délétère. Il en naîtrait un profond malaise des âmes droites, et c'est ainsi qu'à constater l'insuffisance ou l'imperfection de tous les codes régissant les consciences, nous redisons avec Clément d'Alexandrie — visant en particulier ce qu'il y avait de vrai dans chacun de ces systèmes — : c'est par leur philosophie que Dieu conduisit les Grecs au Christ comme Il Lui amena les Juifs par la Loi. (*Strom.*, l. I, ch. 5.)

Alexandre était mort laissant la succession de son empire à deux héritiers incapables de régner : son demi-frère Philippe Arrhidaeos († 317) faible d'esprit, et un fils puiné conçu de Roxane, Alexandre († 311). Un des premiers officiers de l'armée, Cratérus, fut désigné comme régent, mais, vu qu'à ce moment il était en campagne dans la Macédoine, le commandant de la garde royale, Perdikas, remplit ces fonctions et les principaux généraux se partagèrent l'administration, les satrapies et le commandement des corps d'armée. A la mort d'Alexandre, des révoltes avaient éclaté en Grèce et en Orient. Perdikas réussit non seulement à les réprimer, mais encore à asseoir son autorité là où la résistance n'avait pas désarmé jusqu'ici : en Bithynie, en Arménie et sur la côte cyrénaïque. Ces succès lui firent ambitionner l'empire à son propre profit; mais ses prétentions soulevèrent contre lui les autres généraux et il fut massacré par ses troupes en 321.

Nous ne nous étendrons pas sur les luttes que se livrèrent les aspirants à la régence de l'empire et à l'administration des différents pays. Le morcellement alla s'accentuant, et dès

306, chaque gouvernant prit le titre de roi. Dès 323, la Syrie avec la Phénicie et la Palestine avait été assignée à Laomédon (cfr. Quinte-Curce, l. X, ch. 10), mais en 320, Ptolémée, fils de Lagus, la lui ravit. Un jour de sabbat, il entra par surprise à Jérusalem et emmena un grand nombre des habitants de Judée et de Samarie en Egypte, sa province. Beaucoup de Juifs d'ailleurs s'y établirent spontanément, attirés par la fertilité du sol et les avantages que leur offrait Ptolémée (*Ant.*, l. XII, ch. 1); de ces Juifs fut notamment un prêtre du nom d'Ezéchias, très en honneur auprès de ses compatriotes (1). Peu après, la Syrie fut disputée à Ptolémée par Antigone qui administrait la Phrygie, la Pamphylie et la Lycie; c'est en sa faveur que se décida la bataille navale de Salamine en 306, mais en 302 il se forma contre lui aussi une ligue qui devait lui ravir ses possessions et la vie.

Les Lagides et les Séleucides.

Il avait, vers 316, fait fuir Séleucus, satrape de Babylonie (depuis 321), qui s'était alors réfugié auprès de Ptolémée. Rentré en possession de la part lui assignée en 312 (1er octobre 312, commencement de l'ère des Séleucides), Séleucus s'unit en 302 avec Ptolémée, avec Cassandre qui détenait la Macédoine, et Lysimaque qui gouvernait la Thrace. Ptolémée ne put qu'occuper la Syrie jusqu'à Sidon; Lysimaque et Séleucus poussèrent jusqu'en Phrygie, où, au printemps de 301, ils livrèrent à Issus la bataille où périt Antigone. Séleucus garda la Syrie et fonda comme capitale Antioche sur l'Oronte, ainsi que les villes d'Apamée, Laodicée, Séleucie, Edesse et Bérée. Beaucoup de Juifs avaient servi sous ses ordres; il les invita à s'établir dans les villes qu'il avait fondées et leur accorda droit de cité. (*Ant.*, l. XII, ch. III, § 1.)

Malgré les protestations de Séleucus, Ptolémée s'octroya la Palestine proprement dite; cet état de choses devait se maintenir pendant un siècle à peu près, et, comme les luttes entre Séleucides et Lagides eurent surtout pour théâtre le Nord de la Syrie, les Juifs purent jouir d'une paix relative sous l'administration de leurs pontifes.

De l'empire d'Alexandre s'étaient donc formées, après des

(1) PSEUDO-HÉCATÉE, *Fragm. hist. Graec.*, t. II, § 14, p. 393.

années de luttes, trois monarchies principales : la Syrie, l'Egypte et la Macédoine. La première était incontestablement la plus vaste ; elle s'étendait, à la mort de son fondateur (280), depuis la mer Egée jusqu'à l'Indus et du Liban jusqu'à la côte méridionale de la Caspienne. Aussi est-ce au premier des Séleucides que s'applique le passage de Daniel, XI, 5 : « Le roi du Midi deviendra fort (Ptolémée Lagus en Egypte) ainsi qu'un de ses généraux (Séleucus), lequel deviendra plus fort que lui et sera puissant, sa puissance sera grande ». A côté de ces trois grands royaumes, il surgit des monarchies helléniques de moindre importance, telles la Bithynie et le royaume de Pergame, — et aussi des royautés autochtones qui ne se familiarisèrent pas complètement avec la culture grecque : la Cappadoce, le Pont et l'Arménie, auxquelles il faut ajouter les États confédérés de la Galatie.

Ce qui contribua encore à l'hellénisation de l'Orient, ce fut la fondation de nombreuses villes grecques libres, et des cités mi-grecques, mi-indigènes. Alexandre avait commencé par amener, à la suite de ses troupes, des Macédoniens avec lesquels il créa autant de foyers de culture grecque. La tradition lui attribue ainsi l'érection de plus de soixante-dix villes. Quoi qu'il en soit, son système fut continué par ses successeurs Séleucides et Lagides, et bientôt l'emploi universel du grec montra l'infiltration générale de la race et de la civilisation autant que de la langue hellénique. A cette influence irrésistible la Palestine ne pouvait se soustraire.

Déjà avant Alexandre les villes de la côte palestinienne étaient visitées par les navires marchands grecs, et les fouilles récentes y ont exhumé des ustensiles de fabrication grecque antérieurs également à cette époque.

Aussitôt après la conquête d'Alexandre, l'hellénisme pénétra à l'intérieur du pays par la fondation de villes essentiellement grecques, dont les plus anciennes sont Dion, Pella, Philadelphie, Gadara et Abila (pour ces deux dernières cfr. *Ant.*, l. XII, ch. 3, § 3). Jusqu'à la période romaine il s'en établit progressivement de nouvelles, surtout dans la Transjordane ; d'anciennes cités existantes furent hellénisées ; d'aucunes même de très bonne heure : Gaza, Ascalon, Asdoud, Ptolémaïs,

Damas, toutes villes qui frappèrent des monnaies locales à l'effigie d'Alexandre (1).

Mais si nous assistons à une compénétration du monde entier par l'élément grec, nous sommes en même temps témoins d'un phénomène analogue, mais autrement étonnant et unique dans l'histoire : nous voulons dire le rayonnement universel de ce petit peuple juif, l'installation de colonies juives dans tous les pays connus qu'on désigne sous le nom de « diaspora ». C'est le moment de nous en occuper.

La diaspora.

Dans le plan providentiel, ce fait serait un des moyens par excellence pour faciliter la diffusion rapide et universelle de l'Evangile. Les premiers prédicateurs chrétiens allaient rencontrer partout des Juifs, et, à l'exemple du divin Maître et des apôtres, c'était à eux en tout premier lieu qu'ils annonceraient la venue et le règne du Messie. Il est vrai que leur succès auprès d'eux serait généralement décourageant. Mais il devait se trouver presque en chaque région des groupes de gentils « craignant Dieu », en bons rapports de sentiments et d'idées avec les communautés juives établies parmi eux. Celles-ci, exerçant un prosélytisme intense (cfr. Mat., XXIII, 15) sur ces âmes païennes, devaient les conduire au monothéisme, ainsi qu'à la pratique d'une morale plus pure (2), les disposer de la sorte à recevoir le culte « en esprit et en vérité » infiniment plus parfait encore, et les dégager de ces observances que les docteurs juifs rendaient si souvent mesquines.

Extension de la diaspora,

Nous occupant avant tout du centre politique palestinien de la nation juive, nous ne pouvons suivre dans les détails la fondation et les développements pourtant si intéressants des communautés en dehors de la mère-patrie. Il nous suffira de quelques témoignages contemporains pour apprendre que depuis la con-

---

(1) Sur les villes helléniques de Palestine voir SCHÜRER : *Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu-Christi*, t. I, pp. 188, 189; t. II, pp. 94-223. Dans la suite nous nous servirons fréquemment de cet ouvrage fondamental, hors pair pour la richesse et l'exactitude rigoureuse des renseignements. Nous le citons d'après la quatrième et dernière édition, savoir : t. I, 1901; t. II, 1907 et t. III, 1909, Leipzig, Hinrichs.

(2) Cfr. SCHÜRER, III, pp. 165 ss. et pp. 422, 423.

quête macédonienne, les Juifs se trouvaient partout; après quoi, nous examinerons les conditions faites à ces divers groupes.

Au cours de cette histoire nous avons suivi les Juifs dans leurs déportations successives en Assyrie, en Egypte, en Babylonie et, plus récemment, en Hyrcanie. Les dix tribus enlevées du royaume du Nord n'étaient jamais revenues (*Ant.*, l. XI, ch. 5, § 2), et les tribus de Juda et Benjamin avaient laissé un grand nombre des leurs en Babylonie, en Médie et en Perse. La présence des Juifs dans ces pays s'explique donc parfaitement. Les diadoques, nous venons de le voir, avaient attiré, grâce aux privilèges qu'ils leur octroyaient, un grand nombre de Juifs dans leurs villes nouvellement fondées, et Flave Josèphe nous apprend qu'à cause de la proximité c'était en Syrie, et tout particulièrement dans la capitale Antioche, qu'ils étaient en plus forte proportion (*Bell. Jud.*, l. VII, ch. 3, § 3). Cependant on ne les trouvait pas que là et leur présence par milliers, voire par centaines de mille, en certains endroits, au dernier siècle avant notre ère ne s'explique pas par les seules migrations ou par la surpopulation, soit de la communauté palestinienne (1), soit même des premières colonies, vieilles alors de plusieurs siècles. Aussi Schürer attribue-t-il cette innombrable quantité numérique de Juifs à des conversions multiples au Judaïsme opérées parmi les païens au cours de la période hellénique (2).

En fait les Juifs avaient pénétré partout :

Les oracles sibyllins (l. III, vers. 271), vers 140 avant notre ère, disent « toute terre et toute mer pleine de Juifs ».

Pour la meme époque (139-138), le premier livre des Machabées, XV, 16-23, nous rapporte une lettre circulaire du Sénat romain défendant de faire du tort aux Juifs alliés et amis des Romains. Elle était adressée par le consul Lucius au roi Ptolémée VII Physcon d'Egypte, au roi Démétrius II de Syrie, aux souverains Attale de Pergame, Ariarathe de Cappadoce, Arsace des Parthes, de même qu'aux villes de Sampsame

(1) Voir SCHÜRER, II, pp. 1-4.
(2) SCHÜRER, III, p. 3.

(Samsoun, E. de Sinope dans le Pont), Sparte (1) et Sicyone (dans le Péloponèse); aux îles de Délos et de Samos, à la ville de Gortyne (en Crète), à la Carie et à ses villes Mynde, Halicarnasse et Cnide, aux îles de Cos et de Rhodes, à la Lycie et à sa cité de Phasélis, à la Pamphylie et à sa localité de Side, à la ville phénicienne d'Aradus, à l'île de Chypre et à Cyrène.

Flave Josèphe, expliquant comment tant de richesses s'étaient accumulées au temple, dit qu'elles provenaient des offrandes des Juifs et des prosélytes répandus en Europe et en Asie. Il cite à ce propos un passage de Strabon se rapportant à l'époque de Syllas (85 avant notre ère) : « la race juive a envahi toutes les cités et il serait difficile de trouver un endroit qui n'en ait accueilli ou qui ne soit occupé par eux » (2). Josèphe (3) et Philon (4) parlent dans le même sens. Ce dernier nous a conservé, dans son écrit *De legatione ad Cajum* ()5, une lettre d'Agrippa I à l'empereur Caligula, dont un passage traite précisément de l'étendue de la diaspora juive : « Jérusalem est la métropole non seulement de la Judée, mais de la plupart des pays, à cause des colonies qu'elle a envoyées à diverses époques dans les pays limitrophes : l'Egypte, la Phénicie, la Syrie, ainsi que celle qu'on appelle la Coelé-Syrie, dans les contrées les plus éloignées : la Pamphylie et la Cilicie et la plupart des pays d'Asie jusqu'en Bithynie et les parties les plus retirées du Pont. De même en Europe, dans la Thessalie, la Béotie, la Macédoine, l'Etolie, l'Attique, à Argos, Corinthe, dans la plupart et les principaux endroits du Péloponèse. Et il n'y a pas que les provinces continentales qui soient couvertes de colonies juives, mais encore les îles les plus célèbres, celles d'Eubée, de Chypre et de Crète. Et alors je ne fais pas mention des régions transeuphratéennes, car à l'exception d'une petite partie, toutes : Babylone et les autres préfectures comprenant

---

(1) I Mach., XII, 7, 8, il est dit que, déjà du temps du grand-prêtre Onias I (309-265), les Juifs avaient contracté une alliance avec les Spartiates et leur roi Aréius.

(2) *Ant.*, l. XIV, ch. 7, § 2.

(3) *Bell. Jud*,, l. II, ch. 16, § 4; l. VII, ch. 3, § 3.

(4) *Adversus Flaccum*, édition Mangey, Londres, 1742, t. II, p. 524. C'est à cette édition que nous renvoyons toujours pour les écrits de Philon.

(5) II, p. 587.

des terres fertiles, comptent des Juifs parmi leurs habitants ».

A peu près la même énumération de nationalités figure dans les Actes, II, 9-11, où il est question des Juifs étrangers, de séjour à Jérusalem, accourus au bruit de la descente de l'Esprit Saint sur les Apôtres.

Toutes ces données sont d'ailleurs de jour en jour confirmées par les découvertes, principalement par les découvertes épigraphiques. Elles nous révèlent en plus — pour des époques plus tardives, il est vrai, du 1er au 6e siècle — la présence de colonies juives dans le reste de l'Italie, les Gaules, l'Espagne et les pays germaniques. Rien d'improbable à ce que ces colonies y aient débuté plus tôt (1).

Administration des communautés de la diaspora.

Comment ces communautés s'administraient-elles? Quelle était leur situation légale?

Avant tout, la dispersion des Juifs ne consista pas dans une mixtion avec les peuples au milieu desquels ils venaient s'établir; mais partout où ils se trouvaient — au nombre de quelques familles du moins — ils constituèrent aussitôt des cercles fermés. En certains endroits c'étaient des associations purement privées; dans beaucoup d'autres, généralement, ils possédaient des droits politiques particuliers et reconnus. Cet isolement officiel était d'ailleurs indispensable pour le maintien de leur religion.

L'organisation de la diaspora orientale (surtout euphratéenne) nous est connue seulement par les renseignements talmudiques, c'est-à-dire pour une époque tardive. Il est probable toutefois qu'elle remontait assez haut dans le passé; nous savons que des relations existaient avec la terre des aïeux : dès lors, il ne sera pas trop téméraire de conclure à quelque analogie d'administration.

Nous sommes un peu mieux au courant des conditions faites à la diaspora occidentale. Déjà les noms sous lesquels les diverses colonies juives sont désignées révèlent dans leurs

(1) Des renseignements de détails sur toutes ces juiveries des différents pays sont fournis en grand nombre dans SCHÜRER, III, pp. 2-70 et, par le même auteur, dans *Hastings Dictionary of the Bible*, extra-volume, pp. 91-99, article « Diaspora ».

nuances des situations diverses d'après les contrées. Πολίτευμα, qui désigne une corporation politique indépendante, se dit des Juifs d'Alexandrie et de Bérénice en Cyrénaïque. Κατοικία se rencontre dans une inscription de Phrygie et implique également la notion d'indépendance politique, mais ce mot désigne formellement un groupe d'étrangers par opposition aux indigènes au milieu desquels ils habitent.

Les termes Ἰουδαῖοι, λαός, ἔθνος, désignent simplement les Juifs comme une race étrangère aux contrées qu'ils occupaient.

A une époque plus récente le nom de συναγωγή devint le plus commun. Proprement, ce mot signifie une réunion cultuelle ou une assemblée de fête. Mais les LXX, en traduisant par ce terme l'hébreu עֵדָה lui ont donné le sens de l'ensemble de la communauté nationale d'Israël; le terme a eu ensuite une portée plus restreinte pour désigner une communauté juive locale ; mais ainsi entendu il ne précisait pas la situation politique de celle-ci, qu'elle fût régie par des libertés et des droits particuliers, comme à Alexandrie, ou que — comme plus tard à Rome — elle ne jouît d'aucun privilège politique ou exemptif.

L'administration interne devait nécessairement varier d'après la situation politique. Toutefois on peut distinguer partout deux classes de dirigeants : les ἄρχοντες, préposés à la direction civile, les ἀρχισυνάγωγοι aux intérêts religieux.

L'appellation d'ἄρχοντες est générique et susceptible de synonymes ; elle se rencontre à peu près partout. Le nombre de ces archontes pouvait varier d'un endroit à un autre, ainsi que la durée et l'étendue de leurs fonctions. De toutes les localités de la diaspora c'étaient Alexandrie et l'une ou l'autre ville de la Cyrénaïque où les Juifs s'administraient avec le plus d'autonomie.

A Alexandrie, il leur avait été assigné par les diadoques un quartier spécial au N.-O. de la ville, notamment le quatrième, appelé Δέλτα (*Bell. jud.*, l. II, ch. 18, §§ 7 et 8), défendu par des remparts et des portes. Bientôt il ne leur suffit plus. Du temps de Philon deux quartiers s'appelaient quartiers juifs, à cause de la prédominance de cet élément, et il y avait encore beaucoup de Juifs dans les autres (*Adv. Flaccum*, II, p. 525). Comme la population libre de la ville comptait alors

plus de 300,000 habitants (1), il ne sera certes pas exagéré d'évaluer à 100,000 les Juifs (2).

Vers la fin du troisième siècle avant notre ère, la πολίτευμα d'Alexandrie avait à sa tête des πρεσβύτεροι et des ἡγούμενοι (3), terme synonyme d'ἄρχοντες. Nous savons par Strabon (4), « qu'un ἐθνάρχης administrait les affaires de la nation, rendait la justice, assurait l'exécution des engagements pris et des ordres donnés, comme l'ἄρχων d'une cité régie par ses propres lois ». Quoiqu'ils eussent en outre les droits de citoyens, les Juifs constituaient donc à Alexandrie une cité dans la cité. Il est à remarquer que cette ville, différant en cela de presque toutes les villes helléniques, n'a pas eu avant Septime Sévère, de Sénat élu pour présider aux intérêts de la commune entière.

D'après Philon (5), Auguste aurait en l'an 11 (ap. J.-C.), institué une γερουσία ou conseil des anciens Juifs (6), pour l'administration de la communauté. Schürer (III, pp. 72 et 78) estime qu'il s'agirait ici d'une *réinstitution*, et pense qu'une γερουσία existait déjà au temps du pseudo-Aristée, où il est question § 310 des πρεσβύτεροι τῶν ἀπὸ τοῦ πολιτεύματος.

La tradition rabbinique (*Tosephta*, Sukka, IV) assigne 71 membres à cette γερουσία, comme au sanhédrin de Jérusalem.

La colonie juive d'Alexandrie aura donc été administrée par

(1) Cette estimation de Diodore de Sicile (*Biblioth. Hist.*, l. XVII, ch. 52), doit faire supposer un nombre au moins double d'esclaves : ce qui porte à un million la population totale d'Alexandrie vers le milieu du premier siècle avant J.-C.

(2) PHILON (*Adv. Flac.*, II, p. 523) nous apprend que le nombre total des Juifs habitant l'Egypte s'élevait à un million, et son assertion, qu'on les trouvait depuis Katabathmos en Libye jusqu'à la frontière de l'Ethiopie (île d'Eléphantine) est confirmée par de récentes découvertes d'inscriptions et de papyri. Voir les détails pour la Basse, Moyenne et Haute-Egypte depuis le troisième siècle avant notre ère dans SCHÜRER, III, pp. 40-50.

(3) PSEUDO-ARISTÉE, § 310.

(4) Dans FLAVE-JOSEPHE, *Ant.*, l. XIV, ch. 7.

(5) *Adv. Flaccum*, II, pp. 527, 528.

(6) Dont les membres étaient différents des ἄρχοντες car *Adv. Flac.*, II, pp. 528-29. PHILON juxtappose, donc diversifie : τοὺς ἄρχοντας, τὴν γερουσιαν. Les ἄρχοντες étaient pourtant à la tête de la γερουσία. Cfr. *Bell. Jud.*, l. VII, ch. 10, § 1, οἱ πρωτεύοντες τῆς γερουσίας.

un ethnarque secondé par des archontes, dont le pouvoir aura été tempéré par un conseil d'anciens (1).

A Cyrène, les habitants étaient répartis en quatre classes, les Juifs constituant la quatrième ; ils y jouissaient, comme dans les autres villes de la Libye cyrénaïque, des droits de citoyens (*Ant.*, l. XIV, ch. 7, § 2 ; l. XVI, ch. 6, § 1). Dans la ville de Bérénice leur situation était identique à celle qu'ils avaient à Alexandrie. Une inscription juive, en grec, conservée au Musée de Toulouse et datée de l'an 13 avant notre ère, nous apprend, en effet, qu'ils formaient à Bérénice une πολίτευμα administrée par neuf archontes de leur nation.

La condition des Juifs à Rome, où leurs colonies semblent s'être établies au début du premier siècle avant notre ère, nous est principalement connue par les nombreuses inscriptions funéraires (2).

Ici ils s'étaient organisés non pas en *une*, mais en *plusieurs* communautés indépendantes, ayant chacune leur synagogue, leur propre γερουσία, ou conseil de direction, et leurs propres chefs, revêtant légalement le caractère de simples corporations religieuses ; elles étaient désignées d'ailleurs par des appellations différentes.

Il y avait la συναγωγὴ (3) Αὐγουστησίων, la συναγωγὴ Ἀγριππησίων et la *synagoga Bolumni (Volumni)* ou Βολουμνησίων, noms qui indiquent un rapport de patronat ou de servitude avec ces hauts personnages. D'autres prenaient nom du quartier où elles étaient fixées, telles les Καμπήσιοι, du *Campus Martius* et les Σιβουρήσιοι, du vieux quartier de Subure ; d'autres encore rappellaient par leur nom un caractère plus intime qui les distinguait : la συναγωγὴ Ἑβρέων probablement ceux qui parlaient juif, la συναγωγὴ Βερνακλησίων, *vernaculorum* ou romains de naissance, la συναγωγὴ Ἐλαίας, d'après l'emblème de

---

(1) Au moins aux débuts et au premier siècle de notre ère, car il se peut qu'entre ces deux époques ce sénat juif ait disparu devant l'autorité assez monarchique de l'ethnarque. Cfr. SCHÜRER, III, p. 78.

(2) Ces inscriptions, surtout celles de Rome et de Venosa vont du premier au sixième siècle de notre ère et dénotent une organisation restée sensiblement la même pendant tout ce laps de temps.

(3) Le mot désigne dans l'occurrence non le bâtiment affecté aux réunions religieuses, mais la communauté, le groupe.

l'olivier qui servait à les distinguer, et la συναγωγὴ Καλκαρησίων ou corporation des chaufourniers.

Comme principaux dignitaires à Rome et en Italie, on mentionne le γερουσιάρχης et les ἄρχοντες qui se trouvaient à la tète de la γερουσία : les simples membres de celle-ci n'ont pas de titre propre. On était ἄρχων soit temporairement, soit à vie, soit même par hérédité ; certains qualificatifs ou certaines prépositions ajoutées à ce titre donnent à entendre qu'il y avait plusieurs rangs parmi eux. A côté de ces dignitaires civils, on trouve par toute la diaspora, comme ils existaient d'ailleurs en Palestine, les ἀρχισυναγωγοί. Leur rôle consistait à maintenir l'ordre dans les synagogues (1) et à diriger les réunions religieuses qui s'y tenaient. C'est le ראש הכנסת de la Mischna et des Talmuds (2). Chaque synagogue en avait un ou plusieurs (p. ex. Act., XIII, 15). Ils étaient secondés par un ὑπηρέτης, חַזָּן הַכְּנֶסֶת, sorte de sacristain.

L'administration civile par des ἄρχοντες et une γερουσία était moulée sur celle des villes grecques ; d'autres coutumes encore empruntées à ces dernières avaient passé en usage dans les agglomérations juives (3). D'ailleurs l'existence de semblables communautés n'était pas exclusivement propre à la diaspora juive. Elle avait des analogies dans les comptoirs des marchands syriens, égyptiens et autres orientaux, établis un peu sur toutes les côtes baignées par la Méditerranée, et organisés également en vue de la défense des intérêts communs. Le monde gréco-romain connaissait aussi des associations cultuelles groupant les adeptes, -- particulièrement des étrangers, — des différentes religions, égyptiennes, syriennes et perses. C'étaient les θίασοι, ἔρανοι. Ces organismes étaient tolérés, mais réduits à se sustenter et à se réglementer exclusivement dans leur propre sein. De même genre étaient les *collegia* à Rome : associations non seulement de caractère religieux, mais aussi professionnelles ou d'agrément (4).

(1) Cette fois-ci il s'agit du local des réunions.
(2) Cfr. par ex. JOMA, VII, 1*b*.
(3) Voir ces détails SCHÜRER, III, pp. 90-96.
(4) Sur les innombrables associations à Rome, sous la république et

Reste une dernière analogie de situation entre les communautés juives et les colonies de Grecs ou surtout de Romains dans les pays étrangers. Avant l'Empire, le statut judiciaire de leurs *conventus* variait d'après qu'ils habitaient une ville sujette ou une ville libre. Ici ils étaient soumis aux administrations locales. Mais, devenus peuple souverain, ils furent partout uniquement justiciables des autorités romaines (1).

Donc la situation légale des Juifs différait de pays à pays. Absolument autonomes à Alexandrie et à Cyrène, ils jouissaient des droits de citoyens dans les villes des Séleucides. A Rome, ils étaient assimilés aux associations privées, mais, à d'autres titres, ils pouvaient avoir le privilège de citoyen romain, — comme S. Paul, — et de ce chef se prévaloir des faveurs inhérentes à cette qualité. C'est au milieu des populations païennes des villes philistines et phéniciennes que leur situation aura été le plus précaire (2).

Malgré ces renseignements nous étendons à la diaspora juive tout entière la réflexion que M. Chapot émet sur les conditions faites aux Juifs d'Asie : « On éprouve, dit-il, quelque embarras à décrire au juste leur situation » (3).

C'est que, presque partout ils ont eu, ou usurpé une juridiction spéciale à eux. Elle est constatée pour les temps plus récents de l'empire romain dans les procès civils entre Juifs. Là même, où ils n'avaient pas rang civique, on leur reconnaissait assez facilement la prérogative d'une certaine administration interne, et là où ils étaient citoyens, ils la revendiquaient en sus. « Citoyens des villes où ils demeuraient, dit M. Chapot (4), ils avaient les avantages de la πολιτεία, et en esquivaient les charges ».

A considérer pareille anomalie, tout naturellement revient à l'esprit la prédiction de Balaam : « C'est un peuple qui tient

---

l'empire voir GASTON BOISSIER, *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. II, pp. 247-305, 7e édit., Paris, Hachette, 1909.

(1) Cfr. CHAPOT, *La province romaine proconsulaire d'Asie depuis ses origines jusqu'à la fin du Haut-Empire*, pp. 189-193, Paris, Bouillon, 1904.

(2) Cfr. SCHÜRER, II, p. 222.

(3) *Op. laud.*, p. 182.

(4) *Op. laud.*, p. 184.

sa demeure à part et ne compte pas parmi les autres nations » (Num., XXIII, 9).

La base de cet état de choses, c'était la tolérance du culte juif par les divers gouvernements ; pour vivre sa religion, le Juif avait besoin de latitudes qui exigeaient en sa faveur des dérogations aux lois régissant les autres citoyens. Or, cette tolérance a été de règle dans toute la diaspora, non seulement de la part des Ptolémées et des Séleucides (1), mais aussi des Romains.

A cette reconnaissance des communautés et du culte juifs étaient liées deux autres prérogatives : la faculté d'administrer leurs propres fonds, ce qui leur permettait de prélever et d'expédier les taxes dues au temple à Jérusalem et les offrandes volontaires, et celle d'exercer une juridiction particulière sur leurs propres membres.

La loi mosaïque comporte des ordonnances relatives non seulement au culte, mais encore aux actes de la vie civile ; à l'égard des uns comme des autres, seul un tribunal juif était compétent, et c'étaient tant les cas de procédure civile que ceux de procédure criminelle qui se présentaient. Mais dans ces derniers, les Juifs n'ont eu la plupart du temps qu'un droit limité de police correctionnelle (cfr. Joa., XIX, 7), s'étendant pourtant à des peines corporelles. (Act., IX, 2, XVIII, 12-16, XXII, 19, XXVI, 11, 2 Cor., XI, 24.)

Ce souci de ménager les susceptibilités de leurs consciences a valu aux Juifs des concessions importantes : telles, la dispense du service militaire (2), le droit de ne pas devoir comparaître devant les tribunaux le jour du sabbat et l'exemption de s'associer au culte de l'empereur (3).

---

(1) La persécution religieuse d'Antiochus IV Epiphane a été un fait isolé.

(2) C'était la défense faite aux Juifs de prendre l'offensive ou de faire une marche de plus de deux mille pas le jour du Sabbat qui leur rendait impossible l'incorporation dans une armée non juive. Cfr I Mach., II, 34-38, rigorisme atténué par 39-41 ; *Ant.*, l. XIII, ch. 1, § 3 ; l. XIV, ch. 4, § 2 ; l. XVIII, ch. 9, § 2

(3) Ce n'est que sous le règne de Caligula qu'on voulut les y contraindre et qu'on les persécuta pour leur refus d'obtempérer à cet ordre. Voir quelques autres concessions SCHÜRER, III, pp. 115, 116.

Pour résumer les différentes situations que nous avons rencontrées, nous constatons qu'au III[e] siècle avant notre ère, c'est surtout dans les villes helléniques récemment fondées que les Juifs avaient les droits de citoyens. Il faut y ajouter les cités ioniennes, telle Ephèse, réorganisées dans leur administration par Antiochus II Théos. Partout ailleurs ils formaient des colonies d'étrangers, théoriquement sans privilèges civiques. Mais là où ils en jouissaient, leur condition avantagée avait quelque chose de contradictoire, voire d'odieux. Ils s'y comportaient, en effet, en caste qui, au point de vue administratif et religieux, se séparait jalousement des concitoyens dont ils méprisaient souverainement les pratiques idolâtriques (1). Et pourtant, usant de leurs droits de cité, ils s'immisçaient dans les affaires de la commune, prenaient part à sa direction tant par leurs votes que par leur candidature aux charges publiques. Or, dans les villes helléniques les cultes locaux jouaient un rôle important dans la vie et les intérêts de la place.

La tension ainsi créée éclata souvent — particulièrement dans les endroits où ils étaient reconnus comme citoyens — en émeutes et en méconnaissance de leurs privilèges. Cette hostilité devint plus fréquente à l'époque romaine (2). Et pourtant, c'est sous la domination de Rome qu'ils ont été le plus soutenus. Non seulement les empereurs (3) ne donnèrent pas suite aux fréquentes demandes qui leur étaient adressées par les municipes d'enlever aux Juifs les faveurs dont ils jouissaient, mais ils les confirmèrent par des édits de tolérance, et octroyèrent à un grand nombre d'entre eux le titre de citoyens romains (4). S. Paul était ainsi à la fois Ῥωμαῖος (Act., XXII, 25-29) et

---

(1) Voir le mépris que témoignent aux Juifs certains écrivains de l'antiquité et les reproches qu'ils leur adressent, Schürer, III, pp. 154, 155.

(2) Cfr. Schürer, III, p. 109.

(3) A part Caligula, dont les persécutions dirigées contre les Juifs ne durèrent pas plus que son règne (37-41).

(4) C'était d'ordinaire des « cives sine suffragio » ou « imminuto jure », distincts d'une classe supérieure de citoyens romains, les « cives optimo jure », qui seuls avaient droit de vote dans les assemblées romaines et étaient eux-mêmes éligibles aux magistratures (jus suffragii ou jus honorum).

Ταρσεύς, οὐκ ἀσήμου πόλεως πολίτης (XXI, 39) (1). Ceci leur valait de nouvelles prérogatives (2), dont les principales étaient : 1° d'être justiciables seulement des tribunaux ou magistrats romains : les Juifs n'en auront guère fait usage pour les différends à vider entre eux ; 2° de ne pas devoir subir de peines infamantes, comme la flagellation ou la crucifixion ; 3° le « jus provocationis ad populum », qui sous l'empire devint le « jus appellationis » ou droit d'en appeler d'un jugement rendu au tribunal de l'empereur. A ce droit était connexe celui de déférer à ce même tribunal une cause en cours de jugement (Act., XXV, 10-12).

Malgré la haine et la jalousie que vouaient aux Juifs leurs concitoyens, l'estime des souverains (3) — ce fut surtout le cas pour les Ptolémées — leur confia parfois des charges importantes, et certaines concessions leur permirent de prospérer au point de monopoliser souvent les opérations de banque ou certaines industries (4).

Après tout cela on ne s'étonne pas que, d'une façon générale, les Juifs de la dispersion conservèrent intacts leur religion et leur culte. Sans doute, il y eut des apostasies, il y eut des consciences qui s'accommodèrent d'une mixture judéo-païenne ; ce furent toujours des exceptions. Sans doute aussi, la pensée juive fut influencée par la pensée grecque, mais ce fut à l'avantage de la pensée juive. Elle y laissa de son particularisme, elle reconnut que quelques rayons de l'éternelle Vérité filtraient dans les ténèbres du paganisme et elle y associa ses clartés pour faire luire une lumière plus intense dans les esprits que les grands problèmes rendaient soucieux.

Alors que les autres religions de l'Orient se fondaient dans le syncrétisme de l'époque, la religion juive se maintint bien caractéristique, sûre de ses deux dogmes fondamentaux : l'unité

---

(1) Les cas de double civilité étaient fréquents en Asie Mineure dès le premier siècle avant notre ère. Certains mettaient même grand honneur à obtenir les droits civiques dans plusieurs localités.

(2) On trouvera mention de quelques autres privilèges dans BEURLIER, Art. *Citoyen romain* du *Dictionnaire de la Bible*, de VIGOUROUX, t. II, col. 789-791.

(3) Cfr. SCHURER, III, pp. 131-134.

(4) Cfr. CHAPOT, *Op. laud.*, p. 185.

et l'immatérialité de Dieu; l'assurance qu'une Providence poursuivait dans la conduite de l'humanité une fin béatifiante et rémunératoire (1). Fort de cette inébranlable persuasion, le judaïsme hellénique poursuivit un but d'apologétique et de prosélytisme qui ressort clairement du nombre de ses productions littéraires (2).

On a parfois voulu établir une ligne de démarcation bien tranchée entre le judaïsme palestinien qu'on se plait à représenter impitoyablement formaliste et rigoriste et le judaïsme hellénique qui aurait abdiqué — sinon répudié — tout légalisme, pour s'en tenir à des préceptes religieux et moraux à caractère absolument universel. Rien de plus faux que cette opposition ainsi irréductiblement présentée. Il laisse entre les deux une différence de degrés et de tendance, non de nature.

Les Juifs de la diaspora entretinrent avec ceux du sol palestinien des rapports suivis et intimes et ils conservèrent avec eux les attaches religieuses qui faisaient des uns et des autres les fervents et les fidèles d'un même culte.

Nous constations déjà qu'annuellement on envoyait à Jérusalem la capitation du didrachme et l'argent des offrandes destiné au temple. Mais, en dehors de cela, tout en se dispensant de la casuistique pharisaïque, on observait scrupuleusement dans la dispersion les préceptes concernant le sabbat, ainsi que ceux se rapportant aux aliments et à la pureté légale (3), et on y célébrait également les néoménies et les diverses fêtes de l'année.

Un grand moyen de maintenir l'intégrité de ces observances consistait dans les réunions pieuses aux synagogues les jours de fête et le sabbat. Philon (4) nous apprend que « ce jour là » par toutes les villes sont ouvertes des milliers d'écoles où

---

(1) Schürer. III, pp. 155 ss., montre qu'à côté de l'engouement de l'époque pour les religions de l'Orient ces dogmes étaient précisément ce qu'il y avait de plus attrayant dans le Judaïsme et en facilitait le prosélytisme auprès des païens.

(2) Pour celles-ci consulter Schürer, III, §§ 33 et 34, pp. 420-716.

(3) Les satires des auteurs païens au sujet des Juifs et de leurs pratiques en sont une preuve manifeste. Cfr. Schürer, III, pp. 151-153.

(4) *De septenario et festis diebus*, II, p. 282.

» l'on enseigne la prudence et la tempérance, la force, la jus-
» tice et toutes les autres vertus ». Il suffit d'ouvrir les Actes pour voir S. Paul entrer dans les synagogues de toutes les villes d'Asie Mineure et de Grèce qu'il visita.

Les grandes cités comptaient plusieurs et quelquefois de particulièrement belles synagogues, telle, la Diapleuston d'Alexandrie, construite en forme de basilique, avec ses septante sièges dorés ; on la disait le plus beau monument de la ville, et la tradition talmudique ne se lassait pas de l'admirer ; et, encore, la synagogue principale d'Antioche, si opulente, au dire de Josèphe, par son décor et ses trésors (1).

Dans les réunions synagogales, le grec était la langue courante, même pour la lecture des livres saints ; nous en avons une preuve dans les emprunts faits par S. Paul à l'Ancien Testament, emprunts toujours faits d'après la version grecque.

Dans la diaspora ces réunions revêtaient d'autant plus d'importance qu'elles devaient compenser en quelque sorte la privation des sacrifices désormais monopolisés au seul temple de Jérusalem ; des repas sacrificiels furent, de plus, accommodés certains jours, notamment aux fêtes de Pâque et des Tabernacles.

A cette centralisation rigoureuse du culte juif, il fut néanmoins dérogé en Egypte, par un fait d'ailleurs unique dans la dispersion, à savoir, l'érection d'un temple juif à Léontopolis.

Lorsque après l'insurrection machabéenne, sous le règne d'Antiochus V Eupator, Onias IV, le fils du grand-prêtre Onias III (2), se vit, par suite des circonstances, écarté du souverain pontificat, il fut accueilli avec bienveillance en Egypte par Ptolémée VI Philométor et son épouse Cléopâtre. Sur sa demande de pouvoir bâtir un temple à Jahvé et d'accomplir ainsi la prophétie d'Isaïe, XIX, 18, 19, le roi lui laissa la disposition d'un temple païen abandonné, dans le nôme d'Héliopolis, à l'est du delta (3). Onias le transforma autant que pos-

(1) *Bell. Jud.*, l. VII, ch. 3, § 3.

(2) Cfr. SCHÜRER, III, p. 144, note 33

(3) La localité de Léontopolis dont il s'agit ici est à distinguer d'une autre plus connue, de même nom, et située beaucoup plus au Nord.

sible sur le modèle du sanctuaire de Jérusalem et y organisa le culte avec les prêtres et les lévites qui l'avaient suivi.

Les rabbins ne reconnurent guère la légalité de ce culte et n'attribuèrent qu'une valeur toute relative aux sacrifices qu'on y offrait (1), mais on ne voit pas trace d'un antagonisme entre les deux sacerdoces léontopolitain et hiérosolymitain, pareil à celui qui existait entre ce dernier et les prêtres du Garizim. Les Juifs d'Egypte continuèrent à venir en pèlerinage à Jérusalem et leurs prêtres, lorsqu'ils se mariaient, avaient soin de faire examiner la généalogie de leur épouse dans les registres officiels (2). L'attachement des Juifs de la dispersion au temple et à la ville sainte se manifestait d'ailleurs à l'occasion des grandes fêtes (3). Flave Josèphe estime à 2,700,000 le nombre de ceux qui, venus de tous les coins du monde, se pressaient à pareille occasion dans les murs de la métropole juive (4).

Il nous reste à dire un mot sur la traduction des livres saints faite en grec à l'usage des Juifs helléniques.

Après le retour de la captivité, l'hébreu, comme langue parlée, avait été supplanté par l'araméen; il le fut par le grec depuis la conquête d'Alexandre, et surtout les Juifs établis hors de la Palestine s'en servirent de moins en moins. Ce seul motif suffit à expliquer la nécessité d'une version grecque des livres saints. Tels qu'ils sont fournis par la lettre du Pseudo-Aristée, les détails se rapportant à la genèse de l'événement sont pour la plupart légendaires, à commencer par le nombre 70 des interprètes auxquels serait due la traduction.

Tout ce qu'on peut admettre, c'est que le Pentateuque était traduit avant le dernier quart du IIIe siècle, car, dans son his-

---

Josèphe nous dit que ce temple se trouvait dans la campagne de Bubastis (*Ant*, l. XIII, ch. 3, § 2) et qu'il était distant de 180 stades de Memphis (*Bell. Jud.*, l. VII, ch. 10, § 3). Correspondant à cette distance, il y a encore aujourd'hui le Tell-el-Jehudijeh, que MM. Naville et Flinders-Pétrie n'hésitent pas à identifier avec l'endroit où devait se trouver ce temple. Il subsista jusqu'en 73 de notre ère. Cfr. SCHÜRER, III, pp. 42, 144 ss et surtout note 34 de p. 145.

(1) Cfr. SCHÜRER, III, p. 147, note 36.

(2) *Contra Apion.*, l. I, § 7.

(3) Cfr. PHILON, *De Monarchia*, l. II, p. 223.

(4) *Bell. Jud.*, l. VI, ch. 9, § 3.

toire des Juifs « Περὶ τῶν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ βασιλέων », dont la chronologie s'arrête avec le règne de Ptolémée IV Philopator (222-205), l'hélléniste Démétrius montre qu'il connait la loi juive. La lettre d'Aristée prétend que la version aurait été faite sur l'ordre de Ptolémée II Philadelphe (284-247) et pour la bibliothèque royale. Les inclinations bibliophiles et le tempérament syncrétique de ce roi rendent la chose possible, encore que l'inexactitude des autres renseignements concernant les circonstances de la traduction, ne donnent pas toute garantie sur ce point particulier.

Il est à remarquer que tous les livres de la Bible n'ont pas été traduits à la même époque ni par les mêmes auteurs. Les traductions sont très inégales, les unes très libres, les autres littérales à l'excès; en général, la langue est, dans son vocabulaire et son style, le grec alexandrin des troisième et deuxième siècles, tel que nous le présentent également les papyri de l'époque et de la contrée.

Comme le prologue de l'Ecclésiastique grec, écrit en l'an 38 de Ptolémée VII Evergète II, c'est-à-dire en 132, nous fait entendre que la Loi, les Prophètes et d'autres livres sacrés étaient déjà traduits, on peut présumer qu'au premier siècle avant notre ère, la traduction de l'ensemble, tant des proto que des deutéro-canoniques, aura été achevée. Pour certains livres il doit y avoir eu des traductions rivales, par exemple, pour les Juges, Daniel, Tobie; mais on peut dire qu'en général le texte que nous possédons est originaire d'Alexandrie et que dès lors il s'appelle à bon droit alexandrin (1).

Après avoir étudié comment le Judaïsme s'est répandu et comporté au dehors, voyons ce qu'il était devenu et quelles conditions lui étaient faites dans la terre ancestrale.

Antiochus III

Pendant le troisième siècle, Lagides et Séleucides s'étaient constamment livré la guerre au sujet de la possession des territoires syriens méridionaux. Mais ce ne fut que sous le règne

(1) Voir SWETE. *An Introduction to the old Testament in Greek*. pp. 289-341.

d'Antiochus III le Grand, que la Palestine passa aux mains des rois de Syrie (1).

Une première fois en 218, Antiochus réussit à occuper la Palestine jusqu'au Sud du Carmel, mais, quelques mois après, Ptolémée IV Philopator s'étant ressaisi, lui enleva ses premières conquêtes à la bataille de Raphia en 217. Il guerroya alors dans l'Asie Mineure et dans l'Inde, où ses succès lui valurent d'être appelé « Antiochus le Grand ».



Tétradrachme attique d'Antiochus I Soter.
A/ Tête diadémée d'Antiochus I.
R/ Apollon assis sur l'omphalos tenant une flèche dans la main droite, de la gauche s'appuyant sur un arc. Monogramme des deux côtés. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ

L'avènement de Ptolémée V Epiphane, qui succéda en bas âge à son père Ptolémée IV Philopator, en 204, sembla favoriser les desseins de revanche d'Antiochus sur l'Egypte. Il reprit les territoires syriens perdus à Raphia; mais, obligé de tourner ses armes contre le royaume de Pergame, il perdit à nouveau ses conquêtes jusqu'à ce que la bataille de Panéas, en 198, le mit définitivement en possession de la Palestine, qui passa ainsi des Lagides aux Séleucides.

Les Juifs avaient eu à souffrir de ces dernières luttes quels que fussent les vainqueurs (*Ant.*, l. XII, ch., 3, § 3), et les Samaritains avaient profité du désarroi pour dévaster leur territoire et massacrer les habitants (l. XII, ch. 4, § 1) : aussi virent-ils avec satisfaction la domination syrienne donner à leur situation un peu de stabilité.

Flave Josèphe nous a conservé des ordonnances émises par

(1) Le chapitre XI du livre de Daniel indique schématiquement les luttes des deux dynasties rivales depuis leurs fondateurs jusqu'à Ptolémée VII Physcon et Antiochus IV Epiphane. Comme le peuple juif n'est pas mis en cause dans les événements des versets 1-20, si ce n'est incidemment au verset 4, nous renvoyons pour cette partie aux interprétations données soit dans la grande Bible de Crampon, soit à l'article *Ptolémée* du *Dictionnaire* de VIGOUROUX, tome V, col. 846 856.

Antiochus en faveur des Juifs (*Ant.*, l. XII, ch. 3, §§ 3, 4). Comme ils avaient accueilli avec honneur le triomphateur et ravitaillé son armée, il ne voulut pas se laisser vaincre en générosité. Il ordonna la restauration de la ville et du temple, détermina les offrandes qui devaient être faites à ses frais, permit au peuple de vivre conformément à ses lois, immunisa les membres du sanhédrin ainsi que le clergé de tout tribu, et facilita matériellement le retour de ceux qui avaient été forcés de quitter Jérusalem. Il sanctionna en outre la défense faite aux étrangers de franchir l'enceinte du temple réservée aux seuls Juifs et défendit l'introduction des animaux impurs dans la ville.

Antiochus crut que sa politique vis-à-vis de l'Egypte serait appuyée par le mariage de sa fille Cléopâtre avec Ptolémée V Epiphane ; mais la fille, qui avait reçu la Cœlé-Syrie, la Phénicie et la Palestine en dot (1), prit le parti de son époux et se garda bien de seconder les vues de son père.

Les années suivantes il remporta des succès éclatants en Asie Mineure, jusqu'à ce qu'il se heurta aux Romains ; Scipion l'Asiatique lui infligea une défaite humiliante à Magnésie du Sipyle en 190. Antiochus tomba aux mains des vainqueurs et dut accepter les conditions draconiennes dont le premier livre des Machabées, VIII, 7, 8 et I, 11, nous a conservé le souvenir : un tribut de guerre colossal s'élevant à 15,000 talents euboïques (plus de 8,300.000 francs), à payer endéans les douze ans (2). Comme garantie, il dut livrer des otages, parmi lesquels son second fils (plus tard Antiochus IV, Epiphane). En plus, il eut à céder à Eumène II, roi de Pergame, qui avait prêté main-forte aux Romains à la bataille de Magnésie, les riches contrées des Ioniens, des Mysiens et des Lydiens.

Pour faire face à ces obligations il voulut piller un temple dans l'Elymaïde (cfr. Diod. Sic., l. 29). Il semble bien que

(1) A la mort de cette princesse, ces provinces furent de nouveau réclamées par les Séleucides ; nous les savons certainement possédées à nouveau par Antiochus IV Epiphane au commencement de son règne. Cfr. 1 Mach., I, 11, 14 ; 2 Mach., IV, 22.

(2) En 173, Antiochus IV Epiphane eut encore à solder le restant.

c'est ce fait là que rapporte le second livre des Machabées, I, 13-16. Quand le roi et son escorte furent entrés dans le temple, les prêtres fermèrent les portes et accablèrent les sacrilèges d'une grêle de pierres. Antiochus périt de la sorte, en 187.

Séleucus IV Philopator. Son fils, Séleucus IV Philopator, lui succéda. De ses rapports avec les Juifs nous ne connaissons que les détails rapportés par 2 Mach., III, 3-40. Au verset 3, il nous est dit que « Séleucus fournissait de son revenu toute la dépense nécessaire au service des sacrifices ». Mais, pressuré comme son père par l'écrasant impôt des Romains, il chercha de toutes les manières les moyens de s'en acquitter; la suite du récit biblique nous rapporte ainsi l'attentat dirigé par son ordre contre les trésors du temple de Jérusalem (1). Simon, l'administrateur des biens du sanctuaire, était en mésintelligence avec le grand-prêtre Onias III. Il instigua Apollonius, le gouverneur de la Cœlé-Syrie, de renseigner Séleucus sur les trésors renfermés dans le temple pour que le roi les accaparât, sous prétexte que ce trésor excédait de loin ce qu'il fallait pour l'entretien des sacrifices. Séleucus chargea un de ses intimes, Héliodore, de s'en emparer. Onias eut beau représenter que la grande partie de ces biens consistait en dépôts faits par des particuliers, le ministre prétendit exécuter la volonté de son maître. Mais le jour où lui et sa suite voulurent réaliser leur dessein, une puissance surnaturelle les en empêcha. Ce même Héliodore empoisonna

---

(1) On s'est plu à discréditer plus que de juste la valeur historique des faits rapportés par le second livre des Machabées. SCHÜRER (III, pp. 482-489) met au point les difficultés soulevées à leur sujet et, tout en ne reconnaissant à cette « rhetorische Darstellung » qu'une autorité relative, il opine que « Andererseits bietet doch das zweite Makkabäerbuch, namentlich in der Vorgeschichte der makkabäischen Erhebung, eine Fülle selbständigen Details, an dessen Geschichtligkeit, zu zweifeln kein Grund vorliegt ». Il s'agit donc d'examiner pour chaque récit en particulier ce qui s'oppose à son historicité. On sait d'ailleurs que l'auteur inspiré de cet écrit s'est mis entièrement à couvert, rendant responsable des faits racontés Jason de Cyrène, dont il résume les cinq livres, « laissant à celui-ci le soin de traiter exactement chaque chose. » (II, 29.) Tout ce qu'il se proposait, c'était de résumer fidèlement une chronique plus étendue dont il ne garantit pas autrement l'exactitude.

plus tard son souverain, essayant, sans y réussir toutefois, de s'emparer du trône en 175.

Quelques mois avant sa mort, Séleucus IV avait obtenu des Romains la mise en liberté de son frère Antiochus, en le remplaçant comme otage par son propre fils Démétrius. Celui-ci aurait dû succéder à son père, mais Antiochus, son oncle, s'empara de la royauté, grâce à ses intrigues (Dan., XI, 21), après avoir eu raison de la compétition d'Héliodore. Sous son règne les Juifs devaient subir la persécution religieuse qui amènerait le soulèvement des Machabées et une nouvelle ère d'indépendance pour la nation.

Nous avons vu qu'aux débuts de la restauration juive, c'étaient des gouverneurs perses qui détenaient le haut pouvoir sur la communauté renaissante; mais vers la seconde partie de la période perse, l'administration suprême fut confiée au grand-prêtre, qui avait à rendre compte de sa gestion à son souverain.

Le chef religieux était donc à la fois le chef politique : cette situation caractérisait très bien le petit État juif, à la reconstitution duquel les exigences cultuelles avaient présidé. Le souverain pontificat était à vie et héréditaire; il était secondé par un conseil d'anciens appelé « Sanhédrin » (1).

Voici tels qu'ils nous sont connus par les sources juives, les dignitaires qui en furent investis depuis l'époque d'Alexandre jusqu'au moment qui nous occupe.

Onias I, fils de Jaddua, que I Mach., XII, 7-20 nous voyons avoir été en relations fort amicales avec Aréius, le roi de Sparte.

Son fils *Simon I*, surnommé le Juste, à cause, dit Josèphe, (*Ant.*, l. XII, ch. 2, § 4), de sa piété et de sa bonté. Il se pourrait toutefois que Josèphe le confonde avec Simon II (2).

Eléazar, frère du précédent. S'il faut en croire le Pseudo-

(1) Nous nous étendrons davantage sur le fonctionnement et la composition du sanhédrin, quand nous traiterons la période romaine, où il nous faudra tenir compte des diverses tendances politiques qui se heurtaient au sein de cette assemblée.

(2) Cfr. SCHÜRER, II, pp. 419, 420.

Aristée, c'est à lui que Ptolémée II Philadelphe, aurait envoyé une ambassade en vue d'obtenir soixante-douze (six de chaque tribu) hommes de choix pour traduire la loi juive en grec (1).

Manassé, oncle d'Eléazar (*Ant.*, l. XII, ch. 4, § 1).

Onias II, fils de Simon I. Il eut la réputation d'un homme avare et sordide, faisant des difficultés pour payer le tribut à Ptolémée III Evergète (*Ant.*, l. XII, ch. 4, § 1).

Simon II, son fils, qui prit un soin particulier de l'embellissement du temple et des fortifications de la ville ; c'est à lui que se rapporte la magnifique description du chapitre cinquantième de l'*Ecclésiastique* le montrant dans toute la majesté du pontife officiant.

Enfin *Onias III*, fils de Simon II, qui s'opposa à la tentative sacrilège d'Héliodore et devait mourir assassiné lâchement (2 Mach., III, IV).

Nous savons qu'Alexandre et les premiers diadoques montrèrent des dispositions favorables pour les Juifs ; plus que jamais leur administration fut autonome, pourvu que les impôts, qui s'élevaient à vingt talents d'argent, fussent régulièrement payés (*Ant.*, l. XII, ch. 4, § 1).

Au moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au commencement du deuxième siècle, l'Etat juif ne devait comprendre que la seule province de Judée, enclavant à peu près l'ancien royaume de Juda, dont la limite Nord était en deçà de Samarie. Encore faut-il en défalquer les villes côtières et l'une ou l'autre située au milieu du pays juif, comme Ekron et Gézer, habitées par des populations païennes. La Transjordane n'avait rien de commun avec le territoire juif. Quant à la Cisjordane, elle était, en dehors de la Judée, encore divisée en trois districts séparément administrés : la Samarie, la Phénicie et la Cœlé-Syrie ; l'un des deux derniers aura englobé la Galilée.

Il y avait cependant en Palestine des Juifs en dehors du territoire de la Judée, notamment en Samarie, Galilée et Galaad ; mais là leur situation était souvent pénible, comme

(1) Edition SWETE, § 33. Cfr. *Antiq.*, l. XII, ch. 2 § 4.

il ressort manifestement de 1 Mach., V, 9-54; XI, 34 : le pays juif proprement dit était donc territorialement très réduit.

Quant à l'esprit de la communauté palestinienne, il était travaillé par le double courant déjà observé dans la diaspora, mais, si dans celle-ci les circonstances avaient amené un accord souvent heureux entre le judaïsme et l'hellénisme, en Palestine elles devaient accentuer davantage les caractères différents de chacun de ces deux facteurs.

Les Scribes

Du jour où Néhémie avait solennellement renouvelé l'alliance par la proclamation de la loi, celle-ci était devenue de plus en plus normative et inspiratrice de la vie juive, et la ferveur individuelle visa à une observance ponctuelle de chaque précepte.

On sentit dès lors la nécessité de recourir à des interprétations autorisées des diverses ordonnances, et, comme les prescriptions du Pentateuque trouvaient leur appui ou leur application de fait dans les autres livres historiques, prophétiques et didactiques de la littérature sacrée, on s'adonna à une étude systématique de tous ces écrits, mais tout spécialement de la loi ou Thora, en vue d'une règle de vie pratique et sûre.

Il se forma dès lors une classe spéciale d'hommes faisant de l'étude de la loi leur occupation exclusive et l'on peut dire professionnelle; au temps d'Esdras et plus tard encore, ce furent des prêtres, mais lorsque l'influence hellénique orientera les membres du haut sacerdoce vers la culture païenne, nombre de laïques se feront les interprètes et les défenseurs zèlés de la loi de leurs pères; ils constitueront comme une caste opposée à celle des prêtres; à partir d'alors, ils deviendront les vrais docteurs de la nation. Ils sont connus sous le nom de סופרים; γραμματεῖς, *scribae*, encore *νομικοί, νομοδιδάσκαλοι*; Josèphe (*Ant.*, l. XVII, ch. 6, § 2) les appelle *πατρίων ἐξηγηταὶ νόμων*, à l'époque de la Mischna ils seront désignés par חֲכָמִים : les sages; à partir de l'époque néo-testamentaire on leur donnera le titre de רַבִּי, monseigneur, qui deviendra alors un nom d'étiquette (Mat., XXIII, 7), que le Nouveau Testament rend souvent par *κύριε, διδάσκαλε, ἐπιστάτα*.

L'Ecclésiastique XXXVIII, 24 -XXXIX, 11, nous prouve quelle considération auréolait le docteur de la loi au deuxième siècle (1); particulièrement belle est la perspective ouverte à celui qui applique son esprit à la loi du Très-Haut (XXXIX, 6-11) :

6. Si c'est la volonté du Seigneur
Il sera rempli de l'esprit d'intelligence;
Alors il répandra à flots ses sages paroles,
Et dans sa prière il rendra grâce au Seigneur.
7. Il saura diriger sa prudence et son savoir,
Et il étudiera les mystères divins.
8. Il publiera ses sages enseignements,
Et il se glorifiera de la loi de l'alliance du Seigneur,
9. Beaucoup loueront son intelligence,
Et il ne sera jamais oublié;
Sa mémoire ne passera pas
Et son nom vivra d'âge en âge.
10. Les peuples raconteront sa sagesse,
Et l'assemblée célèbrera ses louanges
11. Tant qu'il est en vie, son nom reste plus illustre que mille [autres],
Et quand il se reposera, sa gloire grandira encore.

(Eccli., XXXIX, 6-11.)

L'Hellénisme en Palestine.

Mais à côté de ce mouvement si essentiellement religieux, s'étaient aussi fait jour en Palestine les tendances de l'hellénisme. Comment en aurait-il été autrement? Le petit territoire de Judée était enclavé de toutes parts par des cités helléniques (cfr. 2 Mach., VI, 8) et les rapports avec celles-ci devaient nécessairement amener dans les domaines linguistique, industriel, artistique, scientifique, et dans les mœurs de la vie courante une modification dans le sens de cette culture universelle.

Antiochus IV Epiphane.

Au commencement du deuxième siècle l'hellénisation devait être très accentuée en pays judéen. Il se dessina, en effet, à l'avènement d'Epiphane un mouvement intense en faveur des

(1) Sur les scribes et leur autorité voir SCHÜRER, II, § 25, *Die Schriftgelehrsamkeit*, pp. 363-446, toutes réserves faites — cela va sans dire — sur l'élaboration du concept d'inspiration de l'Ancien Testament, tel que l'auteur l'admet dans ces pages.

mœurs païennes ; un groupe de Juifs se fit appuyer par le roi ; pour la réalisation de leurs desseins ils construisirent un gymnase à Jérusalem, et firent disparaître les marques de leur circoncision (1 Mach., I, 12-16). Par opposition à ces grécophiles se forma alors le parti des zélateurs de la loi : celui des חסידים ou Ἀσιδαῖοι (1 Mach., II, 42), parti qui, comme le prouveront les nombreuses apostasies au début de la persécution d'Antiochus, n'exerçait, hélas ! pas une influence prépondérante sur les esprits.

Les procédés brutalisants et persécuteurs qui tendront à une suppression absolue du culte juif auront comme effet d'arrêter, momentanément du moins, les infiltrations hellénisantes et préserveront de manière définitive ce culte de toute influence étrangère.

Les détails que nous fournissent les écrivains anciens sur le caractère d'Antiochus IV Epiphane, nous dépeignent cet homme comme un despote, un excentrique et un dissipateur, affectant en plus les manières les plus vulgaires et tombant dans les excès les plus divers (1). Aussi Polybe, son contemporain, lui donna-t-il le sobriquet d'ἐπιμανής « maniaque » au lieu du titre d'ἐπιφανής (2).

Plus encore que ses prédécesseurs, Antiochus rêvait d'étendre la culture grecque et il la voulait aussi bien dans le domaine religieux que dans les autres. Il devait rencontrer en Palestine un parti favorable à ses desseins et déchaîner contre le parti opposant une persécution d'autant plus impitoyable.

Le chef du parti hellénophile était le propre frère du grand-prêtre Onias III ; il avait changé son nom hébreu Jeshoua ou Jésus en celui de Jason (*Ant.*, l. XII, ch. 5, § 1). Le second livre des Machabées, IV, 7, 22, nous édifie sur sa conduite : à prix d'argent, il obtint d'Antiochus le souverain pontificat en

---

(1) Cfr. Polybe, l. XXVI, § 10, passage principal. Diodore de Sicile, l. XXIX et XXXI. Ptolémée VII Evergète II dans *Fragm. hist. Graec.*, III, p. 186. Héliodore dans *Fragm. hist. Graec*, IV, p. 425.

(2) C'est l'abréviation de Θεος ἐπιφανής, titre que portent certaines de ses monnaies. Il s'identifiait de la sorte avec Horus, « le dieu apparaissant, se levant » comme le soleil. C'est un titre que se sont donné plusieurs des diadoques.

faisant destituer son frère; il introduisit les mœurs et les divertissements grecs, corrompant ainsi la jeunesse et entraînant les prêtres à des exercices profanes dans la palestre. Il poussa si loin l'oubli et le mépris de son caractère pontifical, que, lors des jeux quinquennaux à Tyr, il fit porter trois cents drachmes d'argent pour offrir un sacrifice à Hercule. Trois ans durant (174-171), il forfit de la sorte à ses devoirs jusqu'au jour où il se vit supplanté par un rival. Un certain Ménélas, frère de ce Simon qui avait instigué l'attentat d'Héliodore, profita de la mission dont il était chargé de transmettre à Antiochus le montant de certaines redevances, pour renchérir sur la somme offerte jadis par Jason comme prix de la dignité pontificale. Quoiqu'il ne fut pas de race sacerdotale, il reçut ses lettres d'investiture et Jason dut s'enfuir sur territoire ammonite. Cependant Ménélas avait pris des engagements qu'il n'était pas à même de remplir. Sommé de venir s'expliquer, il confia momentanément le pontificat à son frère Lysimaque. Entretemps le roi dut s'occuper personnellement de la répression d'une révolte qui avait éclaté à Tarse et à Mallas; profitant du répit, Ménélas enleva du temple plusieurs vases de prix pour s'acquitter de ses promesses, et comme il encourut de ce chef les reproches du vieux pontife Onias, il le fit massacrer traîtreusement à Daphné, près d'Antioche. Ménélas s'entendit avec son frère pour dépouiller toujours davantage le trésor sacré; une émeute s'en suivit; Lysimaque alors fit commettre des violences par une bande de trois mille hommes armés par lui; mais elle fut accueillie à coups de pierres et de débris et Lysimaque périt lui-même dans l'échauffourée. Comme de juste, le peuple rendit Ménélas responsable de tous ces faits et l'en accusa auprès d'Antiochus. Le coupable, flattant la cupidité de quelques favoris du roi, réussit malgré tout à se rendre celui-ci favorable; ses accusateurs furent mis à mort et lui-même se maintint dans sa dignité. (2 Mach., IV, 23-50.)

Cependant Jason n'avait pas renoncé à l'espoir de récupérer sa charge. En 170, Antiochus dirigea une expédition en Egypte. A la mort de Ptolémée V Epiphane en 181, Cléopâtre avait gouverné le pays au nom de son fils âgé seulement de six ans. Mais après la mort de Cléopâtre, en 173, les ministres qui

régentaient l'Egypte pour le compte du jeune Ptolémée VI Philométor, voulurent reconquérir les provinces syro-palestiniennes. Antiochus prit les devants et Philométor lui-même tomba pour quelque temps entre ses mains. Au cours de cette expédition un faux bruit de la mort d'Antiochus avait enhardi Jason. Sans tarder, il rassemble un millier d'hommes, et s'empare à l'improviste de Jérusalem, forçant Ménélas à se barricader dans la citadelle et massacrant bon nombre d'habitants. Sur ces entrefaites, on apprit les victoires d'Epiphane en Egypte (1 Mach., I, 20, 21). Jason n'eut qu'à s'enfuir; il regagna le pays des Ammonites, fut emprisonné ensuite par Arétas I, le souverain des Nabatéens, s'échappa en Egypte et finit par mourir misérablement à Lacédémone. (2 Mach., V, 1-10.)

Lorsque Antiochus apprit les troubles qui avaient agité Jérusalem, il crut à une révolte; rendu plus intolérant par les succès qu'il venait de remporter en Egypte, il tomba sur la capitale juive, massacra en trois jours plus de quarante mille hommes et en réduisit autant en esclavage. Guidé par Ménélas lui-même, il s'en prit ensuite au temple qu'il pilla entièrement et dont il convoya les trésors à Antioche. Depuis ce moment l'oppression commença et l'indigne pontife, aidé par les officiers royaux, terrorisa véritablement la ville sainte. (1 Mach., I, 22-29; 2 Mach., V, 11-23.)

Lorsque Antiochus s'était emparé de Philométor, les Alexandrins qui ne voulaient pas du Syrien comme roi, avaient proclamé Ptolémée VII Physcon, frère de Philométor. Après le départ d'Antiochus, les deux frères et leur sœur, appelée aussi Cléopâtre, s'étaient entendus pour régner de concert. Cet accord parut à Antiochus néfaste à ses visées et, en 168, il entreprit une nouvelle campagne contre l'Egypte. Exigeant officiellement reconnues la possession de Chypre, qui lui avait été livrée par la trahison du gouverneur Ptolémée Macron (2 Mach., X, 13), ainsi que la possession de la ville de Péluse, il n'avait pas reçu assez tôt à son gré le consentement des souverains égyptiens. Déjà il se dirigeait sur Memphis, lorsque intervint une puissance inattendue. Le général romain Popilius Lœna lui communiqua un ordre du Sénat, lui enjoignant de renoncer à tout plan de

conquête sur l'Egypte, s'il ne voulait pas se déclarer ennemi de Rome. Il n'eut qu'à se résigner : mais, n'ayant plus rien à espérer de ce côté, sa rage s'assouvirait sur les Juifs, au détriment desquels il réaliserait à tout prix ses desseins. (Dan., XI, 29 ss.)

En 168-167 il envoya à Jérusalem un commissaire des impôts, appelé Apollonius, accompagné de fortes troupes. On n'eut pas à se faire illusion sur le but qui l'amenait : un jour de sabbat, il donna le signal de l'attaque. Nombre d'hommes furent massacrés, quantité de femmes et d'enfants réduits en esclavage, la ville pillée et brûlée, les maisons et les remparts abattus, le bétail capturé et le temple profané.

Ceux qui avaient échappé s'empressèrent de fuir la ville sainte qui se peupla d'étrangers. C'était bien ce à quoi Antiochus et Apollonius avaient visé : helléniser et paganiser Jérusalem et par là toute la Judée. Afin de se garantir contre tout retour offensif et de constituer une perpétuelle menace pour le reste de la ville, les Syriens se fortifièrent sur la partie Sud de la colline orientale, c'est-à-dire au Sud du temple dans le haut de la cité primitive de David sur l'Ophel. Ils entourèrent cette position, qui fut appelée l' Ἄκρα, d'une forte muraille munie de puissantes tours faisant face au temple en contre-bas. Cette acropole était si bien fortifiée qu'elle défiera pendant plusieurs années encore les Machabées après leurs victoires (1). C'est dans cette enceinte que fut entassé le butin pris sur les habitants et réalisé un important dépôt d'armes et de provisions.

A partir d'alors ce fut la persécution ouverte dans tout le territoire juif. Elle nous est décrite dans toute son horreur 1 Mach., I, 43-56 :

---

(1) On ne comprend pas comment Flave Josèphe, *Ant.*, l. XII, ch. 5, § 4 et l. XIII, ch. 6, § 6, puisse dire que l'*ἄκρα* dominait le temple. Comme telle, nous ne connaissons que la forteresse érigée près du temple et appelée *βάρις* ou *ἀκρόπολις*. Nous savons, en effet, par Néhémie II, 8, VII, 2, qu'il y avait une forteresse au *Nord* du temple. C'est de cette acropole-là qu'il est question 2 Mach., IV, 12, 27, V, 5. Elle fut rebâtie par les Asmonéens, comme nous le verrons, et agrandie plus tard par Hérode, qui lui donnera le nom d'Antonia. Il est évident qu'elle n'est pas à identifier avec l'*ἄκρα* des Syriens; de nombreux détails nous le prouveront encore ultérieurement. Cfr. SCHÜRER, I, pp. 198, 199, note 37.

« Le roi Antiochus publia un édit dans tout son royaume, pour que tous ne fissent plus qu'un seul peuple et que chacun abandonnât sa loi particulière. Tous les gentils se conformèrent à l'ordre du roi. Beaucoup d'Israélites consentirent aussi à suivre son culte; ils sacrifièrent aux idoles et profanèrent le sabbat. Le roi envoya des lettres par des messagers à Jérusalem et aux autres villes de Juda, leur ordonnant de suivre les coutumes des étrangers au pays, de faire cesser dans le temple les holocaustes, les sacrifices et les libations, de profaner les sabbats et les fêtes, de souiller le sanctuaire et les saints, de construire des autels, des bois sacrés et des temples d'idoles, et d'offrir en sacrifices des pourceaux et d'autres animaux impurs, de laisser leurs enfants mâles incirconcis, de se souiller eux-mêmes par toutes sortes d'impuretés et de profanations, de manière à leur faire oublier la loi et à en changer toutes les prescriptions. Et quiconque n'obéirait pas aux ordres du roi Antiochus, serait puni de mort.

« Telles sont les lettres qu'il publia dans tout son royaume, et il établit des surveillants sur tout le peuple; il commanda aussi aux villes de Juda d'offrir des sacrifices dans chaque ville. Beaucoup de Juifs, tous ceux qui abandonnaient la loi, se rallièrent aux Syriens; ils pratiquèrent le mal dans le pays, et réduisirent les Israélites fidèles à se cacher dans toutes sortes de refuges ».

L'exemple des nombreux apostats judéens fut imité par la nation samaritaine : les Samaritains protestèrent vouloir faire leurs les mœurs païennes et dédièrent leur temple du Garizim à Jupiter hospitalier (*Ant.*, l. XII, ch. 5, § 5).

Le 15 Kislev de l'an 145 des Séleucides (= décembre 168) se commit « l'abomination de la désolation » dont parle le livre de Daniel XI, 31. Sur l'autel des holocaustes fut dressée la statue de Jupiter Olympien (1). On y sacrifiait le 25 de chaque mois. Quiconque osait manifester encore la moindre attache à la loi juive était impitoyablement mis à mort (1 Mach., I, 57-64; 2 Mach., VI, 1-11). Cependant la défection n'était pas générale;

(1) Quelques auteurs sont d'avis que ce culte s'adressait à Antiochus Epiphane lui-même. Cfr. SCHÜRER, I, p. 200, note 38.

le fait seul que les édits sanguinaires étaient suivis de nombreuses exécutions, prouve abondamment qu'il y avait des âmes héroïques préférant le martyre à toute concession. Le deuxième livre des Machabées nous rapporte le combat et le triomphe du vieillard Eléazar et d'une famille de sept frères avec leur mère (VI, 18-VII, 42).

Mais là ne se borna pas l'opposition aux lois du tyran ; bientôt éclata la révolution à main armée. Une famille sacerdotale originaire de Modin (1 Mach., XIII, 25) (1) se mit à la tête de l'insurrection. Un jour que les officiers royaux vinrent à Modin pour organiser des sacrifices, ils s'adressèrent à Matathias, afin qu'il donnât l'exemple de la soumission aux ordres reçus et usât de la considération et de l'influence dont il jouissait pour entraîner ses concitoyens. Un fier et catégorique refus suivit ces infâmes propositions. A ce moment un Juif se détachait d'un groupe de lâches pour sacrifier ; le saint prêtre s'élança sur lui et le tua sur l'autel païen ; il poignarda également le commissaire royal et renversa l'autel ; ensuite il s'enfuit dans la montagne avec ses fils Jean, Simon, Judas surnommé Machabée, Eléazar et Jonathas. Un certain nombre de Juifs restés fidèles se retirèrent alors avec leurs familles et leurs troupeaux dans le désert (2).

Les Machabées.

Une division de la garde syrienne de Jérusalem se mit à leur poursuite un jour de sabbat. Les malheureux, au total d'un

---

(1) La mosaïque de Madaba nous en donne l'emplacement avec exactitude : ΜΩΔΕΕΙΜ . Η ΝΥΝ ΜΩΔΙΘΑ . ΕΚ ΤΑΥΤΗϹ ΗϹΑΝ ΟΙ ΜΑΚΚΑΒΑΙΟΙ. C'est actuellement le village d'el-Medijeh à l'E.-S.-E. de Lydda à l'orée de la montagne.

(2) Quelle est la signification de ce mot dans l'Ecriture ?

Il désigne non pas une région absolument aride, comme les déserts du Nord de l'Afrique, mais s'applique à toute contrée inapte à la culture des champs. Les déserts de Palestine sont des steppes ou landes qui verdoyent pendant la saison des pluies et peuvent alors servir de pâturages ; aussi les arabes nomades y mènent-ils à ce moment leurs troupeaux. Mais cette saison passée, ces régions offrent un aspect inculte et méritent l'appellation de désert.

Dans l'occurrence il est question du désert de Juda, comprenant le versant oriental des montagnes de Juda à l'Ouest de l'Arabah, de la mer Morte et du Jourdain jusqu'à Jéricho.

Sur les différents déserts de Palestine voir l'article « *Désert* » du *Dictionnaire* de VIGOUROUX, t. II, col. 1387-1393.

millier, crurent ne pas pouvoir se défendre un pareil jour et se laissèrent exterminer.

Matathias et les siens se dirent qu'avec de tels scrupules c'en serait bientôt fait de la résistance, et ils prirent le parti de se défendre en toute circonstance. Un groupe d'Assidéens, ainsi qu'une poignée d'autres désireux de s'opposer à la persécution, se joignirent à eux. Cette armée de braves parcourut le pays, détruisant les autels sacrilèges, circoncisant de force tous les enfants qui ne l'étaient pas, tuant les apostats et rendant ainsi le courage à la nation abattue.

Le digne Matathias ne put pas longtemps diriger la révolte. Il mourut en 167-166, exhortant ses fils à poursuivre la guerre, leur proposant Simon comme conseiller suprême et Judas comme chef militaire ; il les encouragea par la pensée qu'à tous les âges, quiconque espère en Dieu, ne succombe pas.

On l'enterra, dans le tombeau de ses pères, à Modin (1 Mach., II).

Judas Machabée.

Le commandement suprême avait passé en mains fortes. Judas le « Machabée » ou le « Martel » (1), caractérisé « comme un lion dans l'action, comme le lionceau rugissant sur sa proie » (1 Mach., III, 4), allait, avec une rapidité déconcertante, reprendre le dessus sur les Syriens. On voudra suivre les détails des péripéties dans 1 Mach., III-IV, 35. En voici les grands traits : les deux généraux syriens, Apollonius, secondé par des troupes levées en Samarie, et Séron furent défaits l'un après l'autre à peu d'intervalle. En 166-165, Antiochus, une fois de plus à court d'argent, voulut diriger lui-même une expédition en Perse pour lever des impôts ou piller quelque trésor; et ce fut Lysias, régent de l'empire, qu'il chargea, exaspéré qu'il était par le désastre de ses troupes en Judée, d'anéantir jusqu'au nom juif et de repeupler la contrée par des étrangers. Le ministre envoya une armée de 40,000 fantassins et 7,000 cavaliers sous la conduite des généraux Ptolémée, Nicanor et Gorgias ; elle dut céder devant l'intrépidité des

(1) C'est encore l'acception la plus probable que Μακκαβαῖος doive être rendu par מַקָּבָא araméen, correspondant à l'hébreu מַקֶּבֶת qui signifie « marteau ». Cfr. SCHÜRER, I, p. 204, note 47.

troupes machabéennes. Dans l'automne de 165, Lysias conduisit lui-même 65.000 hommes contre les Juifs ; une fois de plus ceux-ci eurent le dessus et le Syrien jugea prudent de retourner à Antioche pour y lever du renfort. Judas profita de ce répit pour rétablir le culte à Jérusalem. L' Ἄκρα était restée aux mains des ennemis ; pour qu'ils n'entravassent pas l'œuvre de restauration, un corps de troupes fut détaché pour surveiller la citadelle.

Le temple fut dédié de nouveau le 25 Kislev 165, trois ans après sa profanation par les païens ; pendant huit jours on se livra à des festivités et il fut décidé que tous les ans on commémorerait l'événement avec la même solennité (1). Jérusalem avait été désertée par ses habitants ; pour lui rendre sa sécurité, on fortifia la colline orientale de hautes murailles et de fortes tours, on y laissa un détachement pour sa défense et l'on fortifia également la localité de Beth-Ṣour (1 Mach., IV, 36-61) (2).

Il s'agissait à présent de châtier les nations voisines qui avaient harcelé les Juifs en butte aux persécutions syriennes : furent ainsi ravagés, la montée d'Acrabim dans le Sud de l'Idumée (3), les environs de la mer Morte et le territoire ammonite dont la ville de Jaser (4) avec sa banlieue tomba aux mains de Judas.

Sur ces entrefaites, il arriva des appels de détresse de la part des Juifs habitant en Galaad et en Galilée maritime, où ils étaient persécutés par les gentils. Simon partit à la tête d'une troupe pour la Galilée, tandis que Judas envahit la Transjordane. L'un et l'autre mirent ces peuples à la raison, mais par

(1) C'est la fête appelée Joa. X, 22. ἐγκαίνια.

(2) Actuellement Beit-Ṣour, colline naturellement bien défendue à 1 1/2 h. au Nord d'Hébron. Comme elle commandait la route conduisant à cette localité, elle avait une importance particulière pour surveiller les mouvements de l'Idumée.

(3) Entre la mer Morte et Cadès-Barné dans la direction du S.-O., région appelée aussi Acrabathane.

(4) Dans Jos., XIII, 25, Jazer est mis en rapport avec Hésébon, Nimrah, etc. Eusèbe et Saint-Jérome la placent à 10 milles romains à l'Ouest de Philadelphie. Conder croit l'identifier avec Beit-Zérah au Nord d'Hésébon. Cfr. *Names and Places*. ... pp. 97, 98.

mesure de précaution ils firent sortir leurs compatriotes de ces deux contrées et les établirent en terre judéenne. Les deux Machabées avaient confié, pour le temps de leur absence, les intérêts de la Judée à deux chefs militaires. Ceux-ci entreprirent une expédition imprudente contre Jamnia où restait Gorgias avec ses troupes et y laissèrent deux mille des leurs. Cette perte fut compensée par une nouvelle expédition de Judas en terre édomite et philistine; il démantela Hébron et les localités de son ressort, tomba sur Asdoud dont il renversa les autels païens et revint en Judée avec un riche butin. C'était là une tentative d'expansion de la puissance juive, tentative couronnée de succès. (1 Mach., V.)

Pendant que les affaires syriennes se gâtaient de la sorte en Palestine, Antiochus Epiphane avait couru lui aussi à un échec. Comme jadis Antiochus III, il avait conçu le dessein de s'emparer des trésors fabuleux d'une ville de l'Elymaïde (1) et des richesses accumulées dans son temple par Alexandre le Grand. Les habitants l'avaient contraint à une humiliante retraite; il était en voie de regagner Babylone, lorsqu'il apprit les désastres infligés à ses généraux par les Juifs et se sentit atteint d'un mal incurable. D'après ce qui se dégage de 2 Mach., IX, ce mal aurait été le résultat de ses débauches. Il mourut rongé de douleurs et de remords en 164, après avoir confié la régence de l'empire et la tutelle de son fils Antiochus V Eupator à un de ses généraux, Philippe, son frère de lait. Celui-ci se vit bientôt arracher l'une et l'autre fonction par l'ambitieux Lysias qui administrait la Syrie en l'absence du roi; il jugea prudent pour l'heure de se retirer en Egypte auprès de Ptolémée VI Philométor. (1 Mach., VI, 1-17; 2 Mach., IX, 29.)

Antiochus V Eupator.

A Jérusalem, l' Ἄκρα continuait d'être pour les Juifs un danger toujours menaçant Judas résolut de la détruire et dressa contre elle ses machines de guerre en 163-162. Quelques-uns des assiégés parvinrent à s'enfuir avec plusieurs Israélites hellénisants, dont la situation devenait précaire sous les Machabées, et ils allèrent réclamer à Antioche le secours du jeune roi

(1) L'auteur du premier livre des Machabées ne la nomme pas; d'après le deuxième livre des Machabées, IX, 2, ce serait Persépolis.

Eupator (1) et de son tout-puissant tuteur Lysias. Le roi et son ministre se mirent aussitôt à la tête d'une armée formidable et envahirent la Judée par l'Idumée, établissant leur camp devant Beth-Ṣour. L'infâme Ménélas, espérant se voir rétablir dans sa dignité, vint se joindre à eux, mais, convaincu d'être la cause initiale de tout le soulèvement, il fut mis à mort (2 Mach., XIII, 3-8) (2). Judas jugea prudent de lever le siège de l' Ἄκρα pour venir à la rescousse des troupes juives. L'engagement eut lieu à Beth-Zacharia (3) et dès le commencement de l'action six cents hommes de l'armée syrienne tombèrent; mais, malgré toute la bravoure dont les Juifs firent preuve, ils virent qu'ils finiraient par être écrasés sous les forces ennemies, et tâchèrent de se retirer avec le moins de pertes possible. Beth-Ṣour dut se rendre et fut investie d'une garnison syrienne; peu de jours après, les machines de guerre furent dressées contre la montagne de Sion.

Par malheur, on était en pleine année sabbatique et, conséquemment, on n'avait pas eu de récoltes; aussi était-ce le manque de provisions qui avait forcé Beth-Ṣour à capituler; déjà la garnison de Jérusalem était réduite à toute extrémité, déjà on prévoyait les terribles représailles des vainqueurs, lorsque l'attention de ceux-ci fut distraite par un danger autrement menaçant. Philippe, qui s'était vu supplanter par Lysias, avait jugé le moment favorable de revendiquer ses droits. Les troupes qui avaient accompagné Antiochus IV Epiphane en Perse et en Médie, venaient de rentrer, et, assuré de leur appui, Philippe, revenu d'Egypte, s'était rendu maître d'Antioche.

A cette nouvelle, Lysias, sentant son influence menacée, remontra au jeune roi les inconvénients de prolonger dans ces conjonctures la lutte avec les Juifs, et le persuada de leur reconnaître le droit « de vivre selon leurs lois comme auparavant, car

---

(1) Les auteurs anciens varient sur l'âge qu'il avait en succédant à son père; il ne dépassait certes pas les douze ans.

(2) D'après *Ant.*, l. XII, ch. 9, § 7, Ménélas ne fut mis à mort qu'après le retour d'Antiochus V en Syrie. L'auteur de 2 Mach. et Flave Josèphe sont d'accord pour le faire mourir à Bérée.

(3) A mi-chemin entre Jérusalem et Beit-Sour; la localité porte encore le même nom.

» c'est à cause de ces lois que nous avons voulu abolir, qu'ils » se sont irrités ». On négocia avec les assiégés qui sortirent alors de la forteresse; malgré ses serments, Antiochus V fit raser les fortifications du Sion; mais, somme toute, les Juifs gagnaient la cause, pour laquelle cinq ans plus tôt ils avaient saisi les armes. Précipitamment, l'armée regagna Antioche où elle eut raison de Philippe qui fut exécuté (1 Mach., VI, 18-63 : *Ant.*, l. XII, ch. 9, § 7) (1).

Les luttes avec les Syriens n'étaient pas terminées. Toutefois, dorénavant l'enjeu ne serait plus le libre exercice de la religion juive, qui ne sera plus menacé, mais bien l'indépendance politique, ou mieux encore la prédominance au sein de la nation de l'un ou de l'autre des deux partis rivaux : le parti hellénique et le parti judéo-national, auxquels les monarques syriens prêteront leur appui au gré de leurs propres intérêts ou des circonstances.

On comprendra aisément que les allophiles avaient été tenus en respect sous le mouvement machabéen; aussi ne cherchaient-ils qu'une occasion de ressaisir leur influence perdue : un changement de règne en Syrie la leur fournit.

Démétrius I Soter.

C'était au détriment de son neveu qu'Antiochus IV Epiphane s'était emparé du pouvoir; dépossédé de la sorte et otage des Romains, Démétrius avait attendu la mort de son oncle pour solliciter du Sénat la reconnaissance de ses droits au trône de Syrie, mais il essuya un refus. Il avait alors vingt-trois ans.

Grâce à la complicité de Polybe, il réussit à s'échapper, débarqua à Tripolis de Syrie, s'y proclama et s'y vit aussitôt reconnu par l'armée, qui lui livra Antiochus V et son ministre Lysias; tous deux furent mis à mort en 162. Aussitôt une délégation du parti grécophile conduite par un certain Alcime, — de

(1) Les faits compris entre le triomphe remporté sur Gorgias et Nicanor et la paix conclue en 162 sont autrement rapportés par 1 Mach., IV-VI, et 2 Mach., VIII-XIII. 1° Après la première campagne désastreuse de Lysias, que 2 Mach. place *après* la nouvelle dédicace du temple, alors que 1 Mach. la place *avant*, 2 Mach. parle d'un traité de paix que 1 Mach. ignore totalement. 2° Les luttes avec les nations voisines placées par 2 Mach. en diverses circonstances sont plus suivies dans 1 Mach., V. 3° D'après 2 Mach., IX, la mort d'Antiochus Epiphane serait arrivée *avant* la purification du temple par Judas Machabée.

son nom juif Jakim, — vint représenter au nouveau souverain que Judas — qu'ils accusaient d'entretenir des troubles — et ses frères avaient fait périr les amis du roi et les avaient expulsés eux-mêmes de leur terre; ils demandaient, par suite, aide et protection. Aussitôt Démétrius octroya à Alcime (1) le souverain pontificat et le fit escorter d'une troupe conduite par Bacchidès.

Judas ne se fia pas au message de paix d'Alcime, mais un groupe de scribes et les Assidéens, assez naïfs pour croire « qu'un prêtre de la race d'Aaron ne pourrait les maltraiter » (2), l'acceptèrent aussitôt. Mal leur en prit, car le fourbe pontife commença par faire mettre à mort soixante hommes, et, Bacchidès lui ayant laissé des troupes pour le défendre, il s'en servit pour persécuter les Juifs fidèles. Judas ne perdit pas courage; implacablement il poursuivit les apostats et fit sentir sa puissance, au point qu'Alcime se réfugia auprès de Démétrius pour se faire soutenir. Une nouvelle armée conduite par Nicanor arriva à Jérusalem. Une tentative de s'emparer de Judas par ruse échoua. Alors on en vint immédiatement aux armes à Capharsalama (3); Nicanor y perdit cinq cents hommes (4). Furieux de ce premier échec, le général syrien monta à la colline de Sion, où il outragea les prêtres venus à sa ren-

---

(1) Jusqu'à sa mort Ménélas était toujours resté grand-prêtre en titre, mais on a difficile à admettre qu'après la restauration du culte on lui ait permis d'exercer ses fonctions. 2 Mach., XIV, 3, il est dit qu'Alcime avait déjà été grand-prêtre avant sa nomination à cette dignité par Démétrius I, mais que lui aussi s'était souillé pendant le temps des troubles. La question se pose si Onias IV, fils d'Onias III, n'a pas rempli quelque temps les fonctions pontificales; on s'expliquerait mieux de la sorte que, lors de la nomination d'Alcime, il ait pris le parti de se retirer en Egypte et d'y instaurer le culte juif. (Cfr. *supra* pp. 223-224.)

(2) Ce détail de l'origine sacerdotale d'Alcime relevé 1 Mach., VII, 14, est contredit par JOSÈPHE *Ant.*, l. XII, ch 9, § 7. C'est à tort, car les scribes et surtout les Assidéens n'auraient pas accueilli avec bienveillance un pontife de souche profane.

(3) Au XI[e] siècle on parle d'une Carvasalim aux environs de Ramleh. Une identification certaine n'a pas encore été faite.

(4) Le chiffre de 5000 donné 1 Mach., VII, 32, est une erreur. Les meilleurs manuscrits portent 500: c'est aussi la leçon que donne la grande bible de Robert Estienne de 1557 dans son grand texte, qui reprend — en la corrigeant parfois — la traduction du célèbre dominicain Santès Pagnino.

contre pour lui rendre leurs honneurs et les menaça de brûler le temple si Judas et son armée ne lui étaient livrés. Il alla camper alors à Beth-horon où un renfort syrien vint encore se joindre à ses troupes, tandis que Judas établit son campement à Adasa au Nord-Ouest de Beth-horon.

Le 13 Adar 161 fut livré le combat décisif. Nicanor tomba l'un des premiers. A cette vue, une panique générale s'empara de son armée : elle se débanda, et les fuyards qui se réfugiaient dans les villages des alentours furent massacrés jusqu'au dernier. Tel fut le triomphe, qu'une fête fut instituée pour le commémorer chaque année (1 Mach., VII ; c'est l'action qui termine le second livre des Machabées).

Judas comprit bien que les choses n'en resteraient pas là et qu'il lui faudrait livrer de nouvelles luttes; il chercha à se faire des alliés; ceux-ci étaient tout indiqués : depuis le règne d'Antiochus III le Grand, les Romains s'étaient fréquemment jetés en travers des ambitions syriennes et les surveillaient de près ; c'est à eux que Judas s'adressa. Il leur envoya en ambassade deux de ses partisans, Eupolème et Jason, pour conclure un pacte d'amitié et d'alliance et pour que les Romains l'aidassent à se débarrasser du joug syrien. Le Sénat accueillit favorablement la requête; il fut entendu que les ennemis des Romains le seraient des Juifs et réciproquement, et sans toutefois s'engager à fond « les Romains combattront avec les Juifs selon que les circonstances le leur permettront ». En même temps, le Sénat notifia à Démétrius qu'il eût à ménager les Juifs, s'il ne voulait pas s'attirer l'inimitié et les armes de Rome.

Les Syriens néanmoins n'avaient pas tardé à venger le désastre de Nicanor; tandis que l'ambassade juive était en route (1), le roi, apprenant la défaite de son général, envoya en Judée de nouvelles forces, cette fois encore sous le commandement de Bacchidès ; c'était en Nisan, donc un mois après la mort de Nicanor. Aux vingt-deux mille hommes des Syriens, Judas ne pouvait en opposer que trois mille. En présence de cette inégalité, la grande partie des combattants juifs quittèrent les rangs; il n'en resta que huit cents qui ne voulurent pas aban-

(1) 1 Mach., VIII, 19, il est dit que le voyage fut très long.

donner Judas, tout en lui dissuadant l'engagement dans de pareilles conditions. Il répliqua fièrement : « Si notre heure est venue, mourons bravement pour nos frères et ne laissons pas une tache à notre gloire ». L'armée syrienne s'était divisée en deux corps ; avec sa poignée d'hommes, Judas parvint à défaire l'aile droite commandée par Bacchidès et se mit à sa poursuite, mais alors l'aile gauche prit l'armée juive par derrière; celle-ci fut enveloppée et Judas y laissa la vie. Jonathas et Simon firent emporter son cadavre et inhumer « le héros qui sauvait Israël », dans le tombeau de ses pères, à Modin. (I Mach., VIII, 1-22.)

De nouveau le parti hellénisant triomphait; c'était dans son sein que Bacchidès se choisit les administrateurs du pays et, quant aux partisans de Judas, il les fit rechercher pour se venger d'eux. Ils ne perdirent pas courage et demandèrent à

Jonathas Jonathas de vouloir remplacer auprès d'eux son frère et reprendre son commandement. Au début il ne put guère qu'engager des escarmouches avec les troupes de Bacchidès ; on se harcelait réciproquement sans grand avantage de part ou d'autre. Toutefois Bacchidès se précautionna contre un retour sérieusement offensif, en créant ou en consolidant plusieurs places fortes, en divers endroits du pays, les munissant de garnisons et de vivres; de plus, il enferma comme otages dans la citadelle de Jérusalem les fils des principales familles.

A cette même époque, Alcime heurta une fois de plus les sentiments des Juifs pieux, en donnant l'ordre d'abattre l'enceinte qui séparait le parvis intérieur de celui des Gentils ; il le fit dans le but de donner à ceux-ci, tout comme aux Juifs, libre accès à l'intérieur du temple. La mort le surprit bientôt après et l'entreprise fut arrêtée. Croyant la tranquillité du pays complètement assurée, Bacchidès retourna auprès de Démétrius.

Malgré toutes les dispositions qu'on avait prises pour l'énerver, le parti de la résistance se consolida derechef, au point que, deux ans après, en 158, la sécurité dont il jouissait inquiéta et vexa ses adversaires, qui engagèrent Bacchidès à une nouvelle répression. Le général s'amena une fois encore avec ses troupes ; il aurait voulu s'emparer par ruse des chefs du mouvement machabéen, mais son dessein fut éventé par Jonathas

qui, en revanche, exécuta une cinquantaine des comploteurs; cela fait, il alla se retrancher avec Simon dans la localité fortifiée de Bethbasi (1). Bacchidès vint assiéger la place, mais en vain. Tandis que Simon continuait la défense, Jonathas parvint à sortir avec une petite troupe pour attaquer des partisans de Bacchidès; après quoi il se tourna contre les assiégeants eux-mêmes. Ils firent volte-face; Simon aussitôt risqua une sortie, détruisit leurs machines de guerre, et, grâce à leurs efforts réunis, les deux frères Machabées eurent raison de l'ennemi. Cet échec indisposa souverainement Bacchidès contre les Juifs qui l'avaient appelé dans le pays; il en fit mettre plusieurs à mort, et décidé à ne plus remettre les pieds sur le sol palestinien, il fit la paix avec Jonathas et lui rendit les prisonniers de guerre.

Jonathas s'établit à Michmas, où il exerça en fait l'autorité souveraine. Les hellénisants perdirent de plus en plus. Pendant quelques années la paix rendit au pays sa prospérité et attacha la masse de la nation à ses loyaux défenseurs.

C'était donc le triomphe du mouvement national; désormais les prétendants au trône de Syrie, pour trouver appui se tourneront, non plus vers les Juifs grécisés, mais vers les chefs nationaux, les Machabées.

En 153, il s'éleva contre Démétrius I un compétiteur. C'était un jeune homme originaire de Smyrne, offrant de la ressemblance avec Antiochus Eupator, et se prétendant fils d'Antiochus Epiphane. Proprement, Alexandre Balas était de condition très humble, mais Attale II de Pergame avait jeté sur lui son dévolu pour l'opposer à Démétrius, et il se vit reconnu par les Romains et soutenu par Ptolémée VI Philométor d'Egypte et Ariarathe V de Cappadoce. Le despotisme de Démétrius l'avait rendu impopulaire auprès de ses propres sujets syriens et il pouvait avec raison craindre que les Juifs ne lui fussent pas fort sympathiques. Afin de les gagner à sa cause, il se hâta de leur faire des avances. Tous les otages encore retenus dans l' Ἄκρα furent relâchés; la ville et le Sion furent fortifiés de

Alexandre Balas.

(1) Identifiée par JOSÈPHE, *Ant.*, l. XIII, ch. 1 § 5, avec Beth-Aglah, aujourd'hui Aïn-Haglah au S. E. de Jéricho.

nouvelles murailles, Jonathas eut plein pouvoir pour lever des milices, et les citadelles du pays, à part Beth-Sour et l' Ἄκρα se vidèrent des étrangers qui s'y maintenaient.

Mais, pour avoir Jonathas de son côté, Alexandre Balas renchérit encore sur ces concessions de Démétrius. Il l'institua grand-prêtre et, en signe de son pouvoir suprême lui envoya la pourpre et le diadème à la fête des Tabernacles de 153. C'était le reconnaître officiellement comme chef de la nation juive.



Tétradrachme d'Alexandre Balas.

A/ Tête laurée d'Alexandre Balas.

B/ Aigle aux ailes ployées sur un éperon de galère. Devant l'aigle la massue d'Hercule surmontée du monogramme de Tyr, se décomposant T V P. Γ Ξ Ρ = an 163 des Séleuc. = 150 av. J. C.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ

Lorsque Démétrius eut appris que son rival l'avait emporté auprès des Juifs, il leur adressa un rescrit promettant des privilèges tels qu'ils durent paraître invraisemblables (1 Mach., X, 26-45) : aussi s'en tinrent-ils à leur alliance avec Balas. Pendant quelque temps les forces des deux adversaires se contre-balancèrent, mais en 150, l'action décisive s'engagea et Démétrius y perdit le trône avec la vie. Peu après, Alexandre Balas épousa à Ptolémaïs (l'ancienne Akka) la fille de Ptolémée VI, Cléopâtre; Jonathas fut invité à la solennité, comblé d'honneurs et nommé gouverneur militaire et civil de la Judée.

Lors de l'invasion de la Syrie par Alexandre Balas, Démétrius I avait envoyé son fils, de même nom, dans l'île de Cnide. Démétrius II se fit des partisans dans l'île de Crète et débarqua en Syrie l'an 147. Le gouverneur de la Cœlé-Syrie, Apollonius, prit son parti, tandis que Jonathas resta fidèle à Balas. Apollonius le provoqua dans la plaine philistine, mais il fut défait et Jonathas, après avoir brûlé Azot avec les environs et reçu les hommages des Ascalonites, rentra à Jérusalem avec un riche butin. Balas lui donna alors la possession d'Accaron (Ekron) et de son district (1 Mach., X).

Alexandre Balas était, dans toute la force du terme, un inca-

pable (1); il fut abandonné de ses sujets et de ses troupes, et Ptolémée VI d'Égypte, voyant l'instabilité de tous ces règnes syriens, crut l'occasion favorable pour s'assujettir le territoire asiatique. A la tète d'une forte armée, il remonta la côte méditerranéenne jusqu'à Séleucie maritime (N.-O. d'Antioche), laissant des garnisons dans toutes les villes qu'il traversait, puis, sous prétexte que son gendre avait dirigé un attentat contre lui (*Ant.*, l. XIII, ch. 4, § 6), il enleva Cléopâtre qu'il donna en épouse à Démétrius II, et ceignit lui-même la couronne d'Asie. Alexandre Balas réprimait à ce moment un soulèvement de la Cilicie. Indigné de la trahison de son beau-père, il s'avança contre lui, mais il fut défait dans la plaine d'Antioche et contraint de s'enfuir à Abas en Arabie, où il périt de la main du cheikh Zabdiel, auprès de qui il s'était réfugié.

Ptolémée lui-même, grièvement blessé à la tète pendant la bataille, succomba quelques jours après : les garnisons égyptiennes postées dans le pays furent massacrées et Démétrius II, appelé désormais Nicator, put inaugurer sa royauté en 145 (1 Mach., XI, 1-19).

Démétrius II Nicator.

Nonobstant ce changement de règne, Jonathas se crut à même de faire évacuer l'Ἄκρα : la garnison syrienne l'occupait toujours; il se décida à l'assiéger. L'entreprise fut dénoncée à Démétrius II par les Juifs de l'opposition, et le roi signifia à Jonathas de lever le siège et de venir le trouver aussitôt à Ptolémaïs. Jonathas devait être conscient de l'importance que le monarque syrien attacherait à son alliance, car, tout en se rendant à l'entrevue désirée avec tous les présents d'usage, il donna l'ordre formel de continuer le siège de la citadelle. Malgré les préventions qu'on tâcha de faire naître dans l'esprit de Démétrius contre le prince juif, il confirma celui-ci dans toutes ses dignités. Il donna une exécution définitive à une décision prise jadis par Démétrius I (1 Mach., X, 38), notamment celle de rattacher à la Judée trois cantons de Samarie :

---

(1) Cfr. Diodore de Sicile dans *Fragm. hist. Græc.*, II, p. XVI, § XIX.

Ephraïm, Lydda et Ramathaïm (1), et sur les instances de Jonathas, le territoire juif fut déclaré exempt de tout tribut ou dîme, moyennant payement de 300 talents. Dans ces conditions on se sera désisté du siège de l' Ἄκρα, qui ne se verra évacuée que sous Simon. Ce qui avait engagé Démétrius à se montrer si coulant, c'était, au fond, le peu de stabilité de son trône; il n'allait pas tarder à l'éprouver.

Tryphon et Antiochus VI.

Un ancien général d'Alexandre Balas, Tryphon, profita du mécontentement de l'armée et des Antiochiens contre Démétrius II pour lui opposer un rival. C'était un jeune fils d'Alexandre, Antiochus, qui avait été confié à un Arabe probablement palmyrénien, nommé Imalkuë. Démétrius demanda du secours aux Juifs en promettant le retrait des garnisons encore installées dans l'Acra et d'autres endroits du pays. Jonathas lui envoya trois mille hommes; ils étouffèrent la révolte qui venait d'éclater à Antioche où le roi était assiégé dans son palais, et s'en retournèrent chargés de dépouilles. Le danger écarté, Démétrius ne tint pas ses promesses. Son étoile pâlit bientôt. Tryphon revint d'Arabie avec le jeune Antiochus VI; grâce à la défection d'une partie des troupes, Antioche tomba en son pouvoir et le nouveau roi se hâta de mettre à profit le mécontentement de Jonathas contre le parjure Démétrius II en reconnaissant tous ses titres et en lui envoyant de riches présents. En même temps Simon, le frère de Jonathas, fut nommé stratège ou gouverneur militaire du pays qui s'étend depuis l'échelle de Tyr (2) jusqu'à la frontière d'Egypte (1 Mach., XI, 20-59). Cette fois le pouvoir des Machabées sortait du territoire proprement juif.

D'accord, les deux frères ayant à leur service des troupes

(1) Ephraïm, d'après *Bell. Jud.*, l. IV, ch. 9, § 9, dans le voisinage de Béthel. L'*Onomasticon* d'Eusèbe la place à vingt milliaires au Nord de Jérusalem. Cfr. KLOSTERMANN, *Eusebius-Onomasticon*, Leipzig, Hinrichs, 1904, p. 86.

Lydda, actuellement Ludd.

Ramathaïm, peut-être l'actuelle Beit-Rima au Nord-Est de Lydda.

(2) L'échelle de Tyr est un promontoir en granit blanc situé, d'après *Bell. Jud.*, l. II, ch. 10, § 2, à cent stades au Nord de Ptolémaïs. Elle commence au Nord du Râs-en-Nâkoura.

juives et syriennes, soumirent le pays dont l'administration leur était confiée. Ascalon ne fit aucune difficulté, Gaza résista d'abord, mais dut livrer des otages à Jonathas, qui parcourut le pays jusqu'à Damas, pendant que Simon s'emparait enfin de Beth-Sour où il mit une garnison juive. Dans la plaine de Hazor (1) les troupes de Jonathas se heurtèrent à celles de Démétrius qui furent finalement mises en déroute (1 Mach., XI, 60-74).

A la faveur de ces circonstances, le prince juif renouvela l'alliance avec Rome et Sparte puis continua ses opérations militaires.

Apprenant que les armées de Démétrius se préparaient à une nouvelle invasion, Jonathas alla à leur rencontre dans la région de Hamath ; comme elles se retirèrent, il n'eut pas à les combattre, mais il s'en prit à la tribu arabe des Zabadéens, qu'il rançonna, et parcourut une fois de plus la région de Damas. Simon, resté en Palestine, mit son temps à profit pour garnir de défenseurs juifs, Joppé et Adida (2) dans la Séphélah.

A son retour à Jérusalem, Jonathas en fit exhausser l'enceinte, coupa par un mur toute communication de l'Acra avec le reste de la ville et décida l'érection de forteresses dans la Judée. Sa carrière si illustre devait finir de façon tragique. Tryphon n'avait mis Antiochus VI en avant que pour diviser les forces de Démétrius ; à vrai dire, il n'avait qu'une ambition : s'élever lui-même sur le trône de Syrie. Craignant que Jonathas ne contrecarrât ses visées, il résolut de le faire disparaître et il entra avec une armée en Palestine. Averti, Jonathas vint au devant de lui à Beisan, à la tête de quarante mille hommes. Protestant alors qu'il était venu dans le seul dessein de lui livrer Ptolémaïs et de mettre à son service les troupes royales elles-mêmes (3), Tryphon, qui avait d'ailleurs osten-

(1) Nord Ouest du lac Mérom.

(2) Est-Nord-Est de Lydda au Nord-Ouest de Modin.

(3) Le plan exposé par Tryphon, 1 Mach., XII, 45, n'est pas très clair. Voulut-il faire entrevoir à Jonathas qu'il était prêt à l'appuyer pour mettre à son service les troupes fidèles à Antiochus VI et ainsi permettre à Jonathas de se rendre absolument indépendant? C'est ce qu'il y a de plus

siblement donné à son armée l'ordre d'obéir à Jonathas comme à lui-même, obtint de lui qu'il renvoyât ses hommes, à l'exception d'un millier, et l'attira dans les murs de Ptolémaïs. A peine la troupe juive s'y fut-elle engagée, que les portes de la ville se fermèrent, qu'on s'empara de la personne de Jonathas et qu'on massacra son escorte. Les Syriens se mirent à la poursuite de deux mille soldats juifs, auxquels Jonathas avait ordonné d'occuper la Galilée; mais ceux-ci, décidés à vendre chèrement leur vie, purent regagner le gros de l'armée en Judée (1 Mach., XII). L'indignation et la crainte s'emparèrent du peuple; Simon se déclara prêt à continuer l'œuvre de ses frères et s'entendit aussitôt acclamé comme chef. En toute hâte, il acheva les travaux de fortification de Jérusalem et s'assura une échappée sur la côte en éliminant de Joppé l'élément étranger, qu'il remplaça par des Juifs.

Simon Machabée.

Tryphon, trainant derrière lui Jonathas captif, envahit la Judée; Simon alla l'attendre à Adida; alors Tryphon, prétextant que Jonathas était retenu pour redevances non payées au trésor royal, demanda cent talents d'argent et deux fils de son prisonnier comme otages. Quoique défiant, Simon satisfit à ces exigences. Jonathas ne fut pas relâché. Sollicité par la garde de l'Acra, le fourbe voulut alors arriver à Jérusalem par Adora (1), mais il en fut empêché par une chute de neige extraordinairement abondante; il se replia directement sur la Transjordane, se défit de Jonathas à Bascama (2) et s'en retourna en Syrie.

Simon fit recueillir les restes du héros et éleva à Modin un mausolée magnifique à ses parents et à ses quatre frères, mausolée qu'Eusèbe atteste exister encore de son temps (3) (1 Mach., XIII, 1-30). Il devait être donné à Simon de para-

---

probable. On se rend bien compte que les efforts des Machabées visaient à se consolider dans leurs propres positions et que leur idéal serait d'être dégagés de tout lien de vassalité. Le fait que Jonathas se laisse séduire par les propos de Tryphon confirme cette manière de voir.

(1) En pleine Idumée, sur la même latitude que Gaza, à mi-chemin entre cette localité et la mer Morte.

(2) Localité inconnue de Transjordane.

(3) *Onomasticon*, édition KLOSTERMANN, p. 132.

chever l'œuvre des siens en octroyant au peuple juif son autonomie absolue.

De retour en Syrie, Tryphon mit ses projets de grandeur à exécution : il fit périr le jeune Antiochus VI et ceignit lui-même la couronne. Alors Simon fortifia les citadelles de Judée et se tourna vers Démétrius, qui, tenu en échec par le nouveau compétiteur Tryphon, ne pouvait que se féliciter de l'alliance des Juifs rompue jadis par lui-même. Il fut fait remise de tout impôt encore dû et exemption de tout tribut à l'avenir. C'était l'indépendance complète : cette année 143 142, on commença à mentionner dans les actes et les contrats : *Première année de Simon, grand-prêtre, général et ethnarque des Juifs.*



Tétradrachme de Tryphon (142-139).
A/ Tête diadémée de Tryphon.
R/ ΒΑΣΙΛΕΩ(Σ) ΤΡΥΦΩΝΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ.
Casque orné d'une corne dans une couronne.

Sentant le besoin de consolider ses positions, Simon s'attaqua à la place forte de Gazara (1), à mi-chemin entre Joppé et Jérusalem, au débouché de la montagne ; il en bannit les habitants païens, les remplaça par des Juifs fidèles à la loi, et la donna en résidence à son fils Jean, qui obtint le commandement des troupes. Il réussit aussi finalement à s'emparer de l'Acra à Jérusalem. Depuis que Jonathas les avait littéralement séquestrés, les défenseurs de cette citadelle comprirent que la situation y devenait intenable ; ils entrèrent en pourparlers avec Simon, qui leur donna un sauf-conduit, à condition de quitter l'Acra. Le 23 du 2[me] mois de l'an 142, au milieu des cris d'allégresse, elle fut enfin occupée par les Juifs. Simon se fixa sur la colline du temple qu'il fortifia (1 Mach., XIII, 31-54).

Avec l'ère de Simon s'ouvrit une période de prospérité pour le

(1) C'est ainsi qu'il faut lire : 1 Mach., XIII, 43, au lieu de *Gaza*. Cela ressort d'*Ant.*, l. XIII, ch. 6, § 6 et de plusieurs autres endroits des quatre derniers chapitres du premier livre des Machabées.

pays, dont les frontières avaient été notablement reculées; l'accès à l'extérieur fut facilité par le port de Joppé, et la défense assurée par des places fortes dûment garnies (1 Mach., XIV, 4-7). Très expressive est la description que nous fait le premier livre des Machabées : « Chacun cultivait en paix sa terre; le sol donnait ses produits et les arbres des champs leurs fruits. Les vieillards, assis sur les places publiques, s'entretenaient tous de la prospérité du pays, et les jeunes gens revêtaient comme un ornement les habits de guerre. Simon distribuait des approvisionnements aux villes, et les pourvoyait de toutes les choses nécessaires à la défense : au point que son nom glorieux était célèbre jusqu'aux extrémités de la terre. Il rétablit la paix dans son pays, et Israël se réjouit d'une grande joie. Chacun était assis sous sa vigne et son figuier, et personne ne leur inspirait de crainte. Il n'y avait plus d'adversaire pour les attaquer dans le pays; les rois ennemis furent vaincus en ces jours-là. Il fut le soutien de tous les malheureux de son peuple; il se montra zélé pour la loi et fit disparaître tous les impies et les méchants. Il glorifia le sanctuaire et multiplia les ustensiles sacrés » (1 Mach., XIV, 8-15).

En 141, une ambassade fut envoyée derechef à Sparte et à Rome pour annoncer la mort de Jonathas et l'avènement de Simon, et confirmer une fois de plus les bons rapports unissant la nation juive, maintenant si prospère, avec ces deux puissants alliés (1).

C'était donc, comme nous l'a prouvé la suite des aventures, l'initiative du prêtre Matathias et de ses fils, qui avait rendu à leurs compatriotes la liberté religieuse et politique. Le fait que par là même, cette famille — étrangère à l'ancienne lignée pontificale — était arrivée au pouvoir suprême, était le résultat des circonstances et non celui d'une légitimation

(1) La nouvelle de la mort de Jonathas et de l'avènement de Simon peut être parvenue à Sparte et à Rome avant l'arrivée de l'ambassade (1 Mach., XVI, 16-19); toutefois, elle aura été confirmée officiellement par les envoyés chargés de renouveler l'alliance (20-24). Le contexte montre clairement que cette ambassade est partie en 141. Comme les envoyés ne reviennent qu'en 139/138, Schürer (I, pp. 250, 251, note 20) pense que leur départ a été antidaté. Les raisons qu'il apporte ne nous semblent pas convaincantes.

d'ancienne date. Mais ils avaient trop bien mérité de la religion et de la patrie pour que leur suprématie ne fût maintenant officiellement reconnue.

Le 18 Elul (septembre) 141, il se tint une assemblée des prêtres, des chefs et des anciens du peuple où furent rappelés tous les titres acquis par Simon et ses frères à l'éternelle reconnaissance de la race et sanctionnées officiellement les dignités déjà possédées en fait d'ἀρχιερεύς, στρατηγός et ἐθνάρχης *pour Simon à jamais, jusqu'à ce que paraisse un prophète digne de foi* (1 Mach., XIV, 41).

La dynastie asmonéenne.

Cette dernière formule impliquait l'hérédité de la charge, à moins d'une dérogation divine formelle (1 Mach., XIV, 16-49). La dynastie asmonéenne (1) était dès lors légalement inaugurée.

Sur ces entrefaites, Démétrius II, sollicité par les Grecs de Mésopotamie et escomptant leur appui contre Tryphon, s'était, cette même année 141, engagé dans une lutte contre Arsace VI, le roi des Parthes : il finit par tomber entre les mains de son adversaire en 139/138 (1 Mach., XIV, 1-3; *Ant.*, l. XIII, ch. 5, § 11). Tryphon n'allait pas pour cela avoir le champ libre, car le second fils de Démétrius I, Antiochus, qui se trouvait à Rhodes, apprenant la mésaventure de son frère Démétrius II, résolut de disputer la couronne à Tryphon. Avant même de débarquer, Antiochus VII Sidètes (2) adressa une lettre à Simon, lui octroyant, outre toutes les prérogatives déjà concédées par les autres rois de Syrie,

Antiochus VII Sidètes.



Sicle d'Argent.

A/ En écriture archaïque שקלישראל (sicle d'Israël) en légende circulaire entourant une coupe.
Au-dessus שג = שנהג = an 3.

R/ En écriture archaïque ירושליםהקדושה (Jérusalem la sainte) en légende circulaire entourant la verge d'Aaron. — Grènetis.

La plupart des numismates attribuent cette monnaie à Simon Machabée, d'autres au temps de la première révolte (66-70). Cfr. Schürer I pp. 761 ss.

(1) Ce nom d'*Asmonéen* qui était celui d'un des ancêtres de Matathias (*Ant.*, l. XII, ch. 6, § 1 et alibi) n'est pas mentionné dans les livres des Machabées.

(2) Appelé ainsi parce que originaire de Sida en Pamphylie.

celle de battre monnaie. Tryphon se vit abandonner de la plupart de ses troupes et dut s'enfuir à Dora (1) où il fut immédiatement assiégé par le nouveau prétendant.

A la même époque, les messagers juifs, envoyés à Rome, venaient de rentrer porteurs de lettres d'alliance, adressées au grand-prêtre et notifiées en même temps à presque tous les rois d'Asie Mineure ainsi qu'à plusieurs îles et villes grecques. Les Romains y signifiaient qu'ils entendaient voir respecter le territoire juif dans son étendue actuelle par tous ces peuples voisins, lesquels auraient à livrer à Simon tout délinquant qui du territoire juif se serait réfugié chez eux.

Pendant qu'Antiochus VII serrait le siège de Dora, Simon lui envoya à la rescousse deux mille hommes avec des munitions et des ressources en argent. Il faut croire que le roi se sentit assez appuyé, car il refusa les secours qui lui étaient offerts, et députa Athénobius en mission à Jérusalem : il devait ou réclamer la cession des villes et des forteresses dont les Juifs s'étaient rendus maîtres, ou obtenir que l'on consentit à payer en échange la somme de mille talents. Simon répliqua au courtisan que les places récupérées constituaient tout simplement le patrimoine ancestral, injustement possédé par les ennemis pendant quelque temps ; il offrit toutefois cent talents en échange de Joppé et Gazara dont la possession était nécessaire pour la sécurité du pays. Irrité et vexé, Athénobius retourna auprès de son maître et l'édifia sur la magnificence qui régnait à la cour de Simon.

Tryphon parvint à s'enfuir par Ptolémaïs (2) et Orthosias (3) jusqu'à Apamée (4), où il perdit la vie. Comme ce fut Antiochus VII lui-même qui poursuivit son adversaire, il abandonna à un de ses généraux Cendébée, qu'il institua stratège de la côte, le soin de régler les affaires juives. Cendébée se fortifia

---

(1) Sur la côte, au Nord de Césarée.

(2) *Fragm. Hist. Græc.*, III, p. 644, § 40.

(3) Sur la côte au Nord de Tripolis.

(4) Il s'agit d'Apamée au S.-S.-E. de Laodicée, à peu de distance de la côte. Cfr. *Ant.* l. III, ch. 7, § 2.

à Jamnia et dans la localité voisine de Katra (1), d'où il commença à infester les environs. Simon fut averti de ses agissements par Jean son fils, mais, trop avancé en âge pour diriger encore une expédition, il en chargea ses deux fils aînés Judas et Jean. Ils eurent tôt fait de mettre l'ennemi en déroute. Judas ayant été blessé dans la mêlée, Jean poursuivit les fuyards à Katra et à Azot qu'il mit en feu après avoir tué deux mille hommes de l'armée syrienne (1 Mach , XV).

Mais, comme ses frères, Simon mourrait de mort violente. Son gendre Ptolémée, gouverneur militaire du district de Jéricho, jalousait la famille asmonéenne et rêvait de supplanter son glorieux chef.

Au mois de Schebat (février) 135, Simon était descendu à Jéricho avec ses deux fils Matathias et Judas, pour inspecter les villes de cette région. Ptolémée les reçut dans la petite localité fortifiée de Dok (2) et les y fit massacrer au cours d'un festin. La souveraineté tant civile que religieuse revenait au troisième fils de Simon, à Jean, surnommé Hyrcan (3).

Jean Hyrcan.

C'est contre lui que le traître devait d'abord se prémunir. Il envoya un message au roi, pour le mettre au courant des événements et lui demander de l'appui, des forces; sur Gazara il dirigea des émissaires pour se défaire de Jean et expédia en même temps des troupes pour occuper Jérusalem. Jean fut averti à temps de ce qui se tramait : les meurtriers furent tués à leur arrivée, et Jérusalem, accueillant l'héritier légitime, repoussa Ptolémée (1 Mach., XVI; *Ant.*, l. XIII, ch. 7, § 4). Celui-ci se retira à Dok; il y fut aussitôt assiégé par Hyrcan. La place n'aurait pas opposé une longue résistance, si Ptolémée ne s'était emparé de la mère et des frères de son ennemi; à chaque assaut, il suppliciait les êtres

(1) S.-E. de Jamnia à l'intérieur de la côte.

(2) Aujourd'hui 'Aïn-Duk, N.-O. de Jéricho.

(3) Depuis qu'Artaxerxès Ochos avait déporté des Juifs en Hyrcanie, le nom de Ὑρκανός se rencontre comme appellatif. Assez bien d'auteurs veulent que ce nom ait été donné au fils de Simon, parce qu'il dut accompagner plus tard Antiochus VII dans une campagne contre les Parthes en Hyrcanie.

chéris et parvint ainsi à tirer le siège en longueur jusqu'au commencement de la nouvelle année : comme elle était sabbatique, Hyrcan dut cesser ses attaques. Ptolémée massacra les proches de Hyrcan et s'enfuit auprès de Zénon, tyran de Philadelphie (*Ant.*, l. XIII, ch. 8, § 1).



Tétradrachme phénicien d'Antiochus VII Sidétès (frappé à Tyr).

A/ Tête diadémée d'Antiochus VII,

R/ Aigle aux ailes ployées sur un éperon de galère. Devant l'aigle la massue d'Hercule, surmontée du monogramme de Tyr se décomposant TVP. IOP = an 177 des Séleucides = 136 av. J.-C

ANTIOXOY ΒΑΣΙΛΕΩΣ

Cette première année de règne 135-134, si tristement commencée se continuerait dans la lutte (1). Antiochus VII tomba sur la Judée, et, après avoir ravagé les campagnes, bloqua Jean Hyrcan dans Jérusalem en coupant par un mur et un fossé toute communication avec le dehors. Le siège dura plus d'une année, avant qu'on en vînt à une entente : les Juifs eurent à rendre les armes, payer impôt pour les villes possédées au dehors de la Judée, fournir des otages, et parmi eux un frère de Jean Hyrcan, donner en outre une indemnisation de cinq cents talents et voir raser les murs de la ville. Somme toute, ces conditions n'étaient pas excessives ; aussi, il est plus que probable que pendant les hostilités mêmes, il y aura eu intervention des Romains (2) ; sinon on s'ex-



Tétradrachme phénicien de Démétrius II Nicator (frappé à Tyr).

A/ Tête diadémée de Démétrius II.

R/ Aigle aux ailes ployées devant la massue d'Hercule, surmontée du monogramme de Tyr.

ΔΠΡ = an 184 des Séleuc. = 129 av. J.-C.

ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ

C'est une pièce du deuxième règne (130-125).

(1) Pour la justification de cette date voir SCHÜRER, I. pp 259, 260, note 5.

(2) Cfr. SCHÜRER, I, pp. 261, 262 et pp. 262, 263, note 7, qui place à ce

pliquerait difficilement que les Juifs n'aient dû rendre aucune des villes conquises.

En 130, Antiochus VII entreprit une guerre contre les Parthes; Jean Hyrcan réconcilié avec le roi, s'y associa. Ce fut pour Démétrius II l'occasion de recouvrer sa liberté. En fait, sa captivité avait été des plus douces. Arsace VI avait donné à son prisonnier sa propre fille Rhodogune en mariage; une égale bienveillance lui fut continuée sous le règne suivant, celui d'Arsace VII. Aussi quand Antiochus VII eut déclaré la guerre au monarque parthe, celui-ci lâcha Démétrius II qui tâcha aussitôt de reconquérir sur son frère la couronne de Syrie. Antiochus VII périt dans la lutte contre Arsace et Démétrius II récupéra son trône pour quelques années. Il ne tarda pas à entreprendre une guerre avec Ptolémée VII Physcon qui lui opposa un nouveau prétendant : Alexandre Zabinas, d'après les uns fils adoptif d'Antiochus VII Sidètes, d'après d'autres, fils d'Alexandre Balas. Démétrius fut défait près de Damas et voulut se réfugier à Ptolémaïs, auprès de Cléopâtre: elle lui refusa l'entrée, irritée qu'elle était sans doute de son mariage avec Rhodogune; il s'embarqua pour Tyr, mais à peine y était-il descendu, qu'il fut tué par ordre des magistrats, en 125 (*Ant.*, l. XIII, ch. 9, § 3).

Alexandre Zabinas

Jean Hyrcan avait mis à profit la mort d'Antiochus VII et les luttes de Démétrius II pour étendre son territoire; en Transjordane il s'empara de Madaba au bout d'un siège de six mois; il se tourna ensuite contre Sichem et le temple du Garizim qu'il renversa, après deux siècles d'existence, et s'attaqua enfin aux Iduméens. Ceux-ci virent tomber leurs villes d'Adora (1) et de Marissa et durent accepter la circoncision et la loi juive, s'ils voulaient rester dans leur pays; ils furent dès lors considérés comme mi-juifs (*Ant.*, l. XIII, ch. 9, § 1; cfr. *Ant.*, l. XIV. ch. 15, § 2).

Des troupes auxiliaires étrangères auront aidé le prince juif dans ses conquêtes, car Josèphe nous apprend qu'il en avait pris à son service (*Ant.*, l. XIII, ch. 8, § 4).

---

moment-ci le décret attribué aux Romains par le sénat de Pergame : *Ant.*, l. XIV, chap. 10, § 22.

(1) Aujourd'hui Dura à l'O. d'Hébron.

Antiochus VIII et IX.

Zabinas, qui eut aussitôt à se défendre contre Antiochus VIII Grypos, le fils de Démétrius II, n'entretint avec Hyrcan que des rapports de bonne entente; déjà vers 123-122 il tombait sous les coups de son adversaire. Antiochus VIII régna tranquillement jusque vers 113; il se vit enlever la royauté par son demi-frère Antiochus IX Kyzikène (1), qui pendant deux ans fut maître de la Syrie entière; mais, en 111, Grypos récupéra la plus grande partie de la Syrie, ne laissant à Kyzikène que la Cœlé-Syrie. Kyzikène mena une vie débauchée, bouffonne et aventureuse, rappelant celle d'Antiochus IV (2). Il eut, comme nous le verrons, quelques démêlés avec Hyrcan.

En 96, Antiochus Grypos fut assassiné par un certain Héracléon; son fils Séleucus VI entra presque aussitôt en lutte avec Kyzikène qui, sentant sa cause perdue dans un engagement près de Damas, se donna la mort en 95.

Pendant douze ans ce furent des luttes continuelles entre le fils de Kyzikène, Antiochus X Eusebès et les fils de Grypos: Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III Eukairos et Antiochus XII. La Cœlé-Syrie finit par échoir à un roi des Arabes, Arétas III. Tigrane, roi d'Arménie, s'empara du royaume syrien en 83.



Monnaie en argent de Tigrane, roi d'Arménie et de Syrie (83 69).

A/ Buste du roi avec cidaris (tiare royale).

R/ La ville d'Antioche personnifiée assise sur le roc. L'Oronte personnifié nageant à ses pieds.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ

Quatorze ans après, en 69, le général romain Lucullus triompha de Tigrane et remit la Syrie à un fils d'Antiochus Eusebès: Antiochus XIII, appelé Asiaticus;

(1) Antiochus VIII Grypos était le fils de Cléopâtre (la fille de Ptolémée Philométor) et de Démétrius II. Pendant que ce dernier était prisonnier des Parthes, Cléopâtre épousa son frère · Antiochus VII Sidétès; de ce mariage naquit Antiochus IX Kyzikène. Antiochus VIII et Antiochus IX étaient donc à la fois mi-frères par leur mère commune et cousins germains par leurs pères.

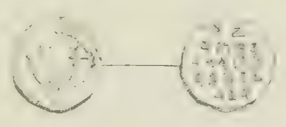
(2) Cfr. Diodore de Sicile, l. XXXIV.

toutefois, il ne la conserva que jusqu'en 65, année où le royaume séleucide fut converti en province romaine.

Ces démêlés, où se trouvèrent impliqués les souverains syriens, devaient nécessairement favoriser les visées de Jean Hyrcan et de ses successeurs qui ne tendaient qu'à consolider l'indépendance de leur situation.

Les habitants de Samarie lui ayant fourni un prétexte à mécontentement, Hyrcan mit le siège devant cette ville, en l'encerclant, sur une longueur de quatre-vingts stades, par un fossé et un double mur ; après quoi, il confia le soin de poursuivre les opérations à ses deux fils Antigone et Aristobule. Poussés à toute extrémité, les Samaritains appelèrent à leur secours Antiochus Kyzikène. Il fut défait une première fois par Hyrcan; revenu à la charge avec six mille auxiliaires égyptiens, il crut obliger les Juifs à se détourner de Samarie en exerçant des déprédations dans leurs terres, mais il perdit quantité d'hommes et s'en retourna à Tripolis, abandonnant la suite des hostilités à deux de ses généraux, Callimandre et Epicrate. Le premier perdit bientôt la bataille et la vie; quant à l'autre, sa cupidité le porta à livrer aux Juifs Scythopolis et les localités voisines. Dans ces conjonctures, la reddition de Samarie ne pouvait plus tarder; après avoir soutenu le siège une année durant, elle dut se rendre et fut rasée au point de n'être plus qu'un amas de décombres (*Ant.*, l. XIII, ch. 10, §§ 2 et 3).

Hyrcan était conscient que la dignité octroyée à sa famille était dûment souveraine et princière : il fut le premier à faire frapper les monnaies à son nom; dans une première émission il se nomma grand-prêtre tout court, mais dans une seconde il s'intitula, en plus « chef de la communauté des Juifs ».



Bronze de Jean Hyrcan.

A/ Dans une couronne de lauriers (effacée sur l'original trop fruste), écriture archaïque sur cinq lignes

יה וחנה בקהגד ליחבר היד

(Jean le grand prêtre et la communauté des Juifs).

R/ Deux cornes d'abondance séparées par une tête de pavot.

Ce souci de souveraineté temporelle se trahit encore dans un autre fait : après s'être auparavant attaché au parti des Pharisiens, il se rangea finalement à celui des Sadducéens.

Pharisiens et Sadducéens.

Sous ces vocables particuliers ces

deux sectes ne sont mentionnées que depuis l'époque de Jonathan (*Ant.*, l. XIII, ch. 5, § 9); l'une et l'autre étaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, le précipité des deux courants radicalement opposés que nous avons remarqués au sein de la nation juive, dès qu'elle commença à se sentir imprégnée de culture étrangère : l'hellénisme et le légalisme. Certes, on n'en était plus aux extrêmes, au moins dans les tendances allophiles, mais maintenant qu'un pouvoir autonome, environné de faste et de pompes, disposant de richesses et de forces appréciables, régissait le peuple élu, l'attrait des intérêts matériels éblouissait et sollicitait bien des esprits et des cœurs. Or, l'amour des biens temporels n'est pas générateur d'aspirations religieuses très idéales et c'est ainsi que le haut sacerdoce, plus immédiatement appelé à participer à ce gouvernement hiérocratique qui régissait les Juifs (1), jugeait amplement suffisant de s'en tenir à la lettre des prescriptions de la loi, sans se préoccuper des interprétations piétistes des consciences plus délicates. Ce parti large fut appelé « Sadducéen », puisqu'il était surtout représenté par la noblesse ecclésiastique des descendants de Sadok.

A côté d'eux se dessinait de plus en plus nettement le parti des zélateurs de la loi. Aux débuts du mouvement machabéen nous avons rencontré une classe d'hommes appelés « Assidéens », dont le seul but, étranger à toute préoccupation politique, était d'assurer le libre exercice du culte et des pratiques légales.

Poursuivant cette fin pour leur propre compte, ils étaient indépendants des troupes machabéennes, quoique parfois ils leur aient prêté main-forte. Quand la liberté religieuse eut été octroyée, ils se désintéressèrent de toute lutte politique et se préoccupèrent uniquement d'assurer l'exécution intégrale de tous les préceptes de la Loi, recherchant scrupuleusement les moindres applications qu'elle pouvait inclure. Ce fut dans leur sein que se recruta alors le plus grand nombre des docteurs de la loi

(1) Nous avons vu que, dès la restauration, c'est dans le haut sacerdoce que se rencontrent le plus d'intrigues et d'abus.

ou des scribes. Il y avait des scribes *sadducéens*, mais la plupart étaient *pharisiens* ou *séparatistes* (1).

De par ses origines donc — puisque d'ordre religieux — le parti machabéen devait avoir plus d'inclination pour les Pharisiens que pour les Sadducéens. Il est dit encore de Hyrcan « qu'il était jadis le disciple des Pharisiens et leur était particulièrement cher » (*Ant.*, l. XIII, ch. 5, § 5).

Mais la famille asmonéenne était parvenue au suprême pontificat et à la souveraineté, et chez ses membres aussi les intérêts politiques et dynastiques finiraient par reléguer à l'arrière-plan les préoccupations religieuses.

L'occasion de la rupture avec les Pharisiens fut fournie à Hyrcan, par une injure gratuite, qu'un des leurs lui fit, lors d'un banquet qu'il leur offrait; il se sépara complètement d'eux, jusqu'à défendre la mise en pratique de leurs prescriptions. Cette attitude lui attira, ainsi qu'à ses fils, la défaveur publique, car l'ascendant des Pharisiens sur la masse était indubitablement prépondérant.

Il mourut en 104, après un règne de trente et un ans, au cours duquel il avait rendu à son pays une extension comparable à celle des plus beaux jours de l'antique royauté. (*Ant.*, l. XIII, ch. 10, §§ 5-7.)

Aristobule I.

Hyrcan avait stipulé que sa veuve assumerait le pouvoir après lui; l'aîné de ses fils, Aristobule, en décida autrement : il jeta sa mère en prison, où il la fit périr de faim; ses trois plus jeunes frères furent également incarcérés; seul Antigone, qui le suivait de plus près en âge et qu'il affectionnait particulièrement, fut associé au pouvoir, mais, jalousé par des envieux, il fut accusé de briguer la domination suprême et amené par eux dans des circonstances qui lui coutèrent la vie. Lorsqu'il eut appris la vérité sur ce qui s'était passé, de chagrin Aristobule contracta une hémorragie et il expira après une année de règne.

Ces faits font d'Aristobule un tyran ombrageux et sanguinaire. Strabon, qui s'inspire de l'historien syrien Timagène,

(1) פְּרוּשִׁים : Ils affectaient en fait de se tenir à l'écart de tous ceux qui n'agissaient ou ne pensaient pas comme eux. Cfr. SCHÜRER, II pp. 465-468.

l'appelle cependant, ἐπιεικής : équitable, modéré dans sa conduite. Son règne éphémère ne fut d'ailleurs pas sans gloire. Il assuma le titre de roi et, s'il se montra partisan de la culture grecque, au point d'être appelé par Josèphe φιλέλλην, il sut également prendre à cœur les intérêts de sa patrie. Il en recula la frontière Nord par l'annexion de la Galilée (1), dont les habitants furent forcés de se circoncire et de se judaïser. Le témoignage favorable que lui donnent les historiens profanes, fait croire à Schürer (2) que le tableau de ses cruautés a été chargé par les Pharisiens (*Ant.*, l. XIII, ch. 11, §§ 1-3).

Alexandre Jannée.

A la mort d'Aristobule, sa veuve Salomé Alexandra fit sortir de prison les frères de son mari, accordant à l'aîné, à Alexandre Jannée, en même temps que sa main, la royauté et le suprême pontificat (3). Ce fut un règne de luttes incessantes.

Il s'en prit d'abord à la ville de Ptolémaïs dont les habitants appelèrent à leur secours Ptolémée X Lathyre, qui, écarté du trône d'Egypte par sa mère Cléopâtre, se contentait pour l'heure de régner sur les Chypriotes. Affectant d'entrer en pourparlers avec lui, Jannée négocia sous main avec Cléopâtre contre Lathyre. Mis au courant de ces menées, celui-ci reprit l'offensive et son armée, commandée par son général Philostophane, remporta une éclatante victoire en Galilée, sur la rive ouest du Jourdain, et dévasta la Judée (*Ant.*, l. XIII, ch. 12).

Seulement, les succès de son fils inquiétèrent Cléopâtre qui envoya contre lui des forces navales et une armée de terre, sous la conduite de deux généraux juifs : Helcias et Ananias. Ptolémée voulut opérer une diversion et profiter de la présence de cette armée en pays juif pour tenter de se faire reconnaître à nouveau en Egypte ; il fut trompé dans son calcul et obligé de passer l'hiver à Gaza.

---

(1) C'est ainsi qu'il faut comprendre ce que Josèphe (*Ant.* l. XIII, ch. 11, § 3) entend par « une partie du pays des Ituréens » ; car l'Iturée proprement dite située au Nord et au Nord-Est de la Galilée était, encore païenne à l'époque hérodienne. Cfr. SCHÜRER, I, p. 276.

(2) I, p. 216.

(3) C'est l'identité des noms : « Salomé Alexandra », étant à la fois ceux de l'épouse d'Aristobule et de l'épouse d'Alexandre Jannée, qui fait conclure que c'est une seule et même personne qui les portait.

A ce moment, Cléopâtre aurait pu se soumettre toute la Palestine, et c'est le conseil que lui donnèrent quelques-uns de ses courtisans, mais son général Ananias l'en détourna et elle conclut alliance à Scythopolis avec Jannée qui de la sorte eut à nouveau les mains libres. Dans la Transjordane il s'empara de Gadara et de la ville fortifiée d'Amathus (1), puis, en Philistie, de Raphia, Anthédon et en 96, après une année de siège, de Gaza, qui avait accueilli Lathyre (*Ant.*, l. XIII, ch. 13, §§ 1-3).

L'opposition entre la dynastie asmonéenne et la secte des Pharisiens s'accentua singulièrement sous le règne actuel; il s'en suivit pour Jannée une impopularité telle qu'à une fête des tabernacles, comme il sacrifiait à l'autel des holocaustes, les Juifs présents lui lancèrent à la tête des cédrats (2), que, selon les prescriptions rituelles, ils tenaient en main. Ils lui crièrent en même temps qu'il devait être écarté de la suprême sacrificature, vu que sa mère avait été jadis captive. Furieux de ces injures il fit massacrer six mille d'entre eux et se mit désormais à l'abri de leurs aménités en dressant une palissade du côté de l'autel visible au public.

Bientôt il s'engagea dans de nouvelles campagnes. Il se soumit les tribus arabes de Moab et de Galaad et s'attaqua à Obodas le monarque nabatéen du Djôlan (3). Tombé dans une embuscade, il s'échappa à grand'peine pour se réfugier à Jérusalem. Un soulèvement éclata contre lui, et durant six ans il dut guerroyer avec des troupes mercenaires de Pisidiens et de Ciliciens contre ses propres sujets, dont cinquante mille périrent au cours de ces luttes intestines. Ce désastre ne les rendit pas plus soumis, et alors que Jannée demanda leurs propositions de paix, ils lui répondirent qu'ils ne voulaient qu'une chose : sa mort. Ils appelèrent à leur secours, vers l'an 88, Démétrius III Eukairos (*Ant.*, l. XIII, ch. 13, § 5), qui à ce moment régnait sur une partie de la Syrie et de Damas.

Démétrius s'avança avec une armée jusqu'à Sichem, où une

---

(1) Aujourd'hui Ammâta au Nord du Jabbok.

(2) Espèce de très gros citrons.

(3) La leçon κατὰ τὴν Γαυλάνην de *Bell. Jud.*, l. I, ch. 4, § 4 est à adopter au lieu de celle κατὰ Γάδαρα κώμην τῆς Γαλααδίτιδος de *Ant.*, l. XIII, ch. 13, § 5. Cfr. Schürer, I, p. 281, note 17.

partie des Juifs s'unirent à lui. Dans l'engagement qui suivit, Jannée perdit toutes ses troupes mercenaires et n'eut plus qu'à se réfugier dans la montagne. Alors un revirement se produisit et six mille Juifs firent retour à leur roi : ce fait engagea Démétrius, qui lui aussi avait perdu un grand nombre des siens, à se retirer. Avec ceux qui lui étaient revenus, Jannée continua la lutte contre les rebelles obstinés, qui furent alors défaits coup sur coup. Les révoltés les plus en vue étant tombés entre ses mains, il les amena à Jérusalem, et, tandis qu'il festoyait avec ses concubines, il se donna le spectacle de faire crucifier huit cents des captifs dont il rendit l'agonie plus horrible en égorgeant sous leurs regards leurs femmes et leurs enfants. Cette vengeance atroce terrifia tellement ses adversaires qu'ils s'exilèrent, au nombre de huit mille, pour le reste de son règne, qui depuis ne connut plus d'agitations intestines (*Ant.*, l. XIII, ch. 14, §§ 1, 2).

Dans les luttes des derniers Séleucides, le roi arabe Arétas III venait de l'emporter sur Antiochus XII et d'étendre ses possessions jusqu'à Damas inclusivement. Son territoire confinait donc à celui d'Alexandre Jannée et il ne put s'empêcher de faire une incursion en pays juif; à Adida, à l'Ouest de Lydda, il infligea une défaite à Jannée qui ne se débarrassa de l'Arabe qu'au prix de transactions (*Ant.*, l. XIII, ch. 15, § 2).

Le prince juif compensa toutefois son échec par de nouvelles acquisitions en Transjordane. De 83 à 80 il s'empara de Pella, Dium, Gérasa, puis à l'Est du lac de Génézareth, des localités de Gaulana, Séleucie et Gamala. Ces succès lui valurent à son retour un accueil triomphal (*Ant.*, l. XIII, ch. 15, § 3).

Les excès de boisson auxquels il s'était livré, déterminèrent vers la fin de sa vie une fièvre quarte qui devait l'emporter après trois ans (en 76), mais elle ne l'empêcha pas de continuer ses entreprises guerrières ; il mourut en plein siège de Ragaba (1), après avoir recommandé à son épouse de se tenir en bonnes relations avec les Pharisiens, dont l'amitié lui assurerait le dévouement de toute la nation (*Ant.*, l. XIII, ch. 15, § 5). Alexandre Jannée avait encore agrandi sa patrie. Excepté Ascalon, ville libre depuis 104, toute la côte était tributaire

(1) Identification inconnue, la localité se trouvait dans le district de Gérasa.

des Juifs. Il en était de même de plusieurs villes de Transjordane : il est vrai que d'aucunes avaient été judaïsées de force et celles qui s'étaient montrées réfractaires, avaient été détruites. C'était notamment le cas de Pella et autres qui durent être rebâties par les Romains (Cfr. *Ant.*, l. XIII, ch. 15, § 4; l. XIV, ch. 5, § 3).

Selon les dispositions du défunt, ce fut sa veuve Alexandra qui prit en main le pouvoir et avec elle le parti pharisien devint maître dans le pays. Il est probable que sa représentation aura dès lors été nombreuse au sanhédrin, car la politique administrative prit une tournure tout opposée à celle du gouvernement précédent. Les coutumes pharisaïques abolies par Jean Hyrcan reprirent force de loi ; des exilés furent rappelés, des captifs libérés ; la réaction alla si loin qu'on mit à mort ceux qui avaient jadis conseillé à Jannée d'exécuter huit cents de ses principaux adversaires. Cette mesure provoqua toutefois de la part de la noblesse un mouvement d'opposition à la tête duquel se plaça Aristobule II, le plus jeune fils d'Alexandra. **Alexandra.**

A part une brève incursion de Tigrane, le monarque arménien, qui se désista du siège de Ptolémaïs, grâce à des présents, et plus encore à la nouvelle que le général romain Lucullus ravageait l'Arménie, le règne d'Alexandra fut extérieurement calme. Les traditions pharisaïques en font une ère de fécondité prodigieuse due, à la piété de la souveraine (1).

Pourtant le mécontentement des évincés de l'heure couvait ; il se déclara vers la fin de la vie d'Alexandra. Comme elle était gravement malade, Aristobule, craignant que Hyrcan II, son frère aîné, qui avait succédé à son père dans le pontificat et auquel allait revenir également la couronne, ne fût, à cause de l'indolence de son caractère, complètement sous la coupe des Pharisiens, jugea que le moment d'agir était venu. De nuit, il se rendit dans un endroit fortifié, où il savait se tenir des amis

(1) Le souvenir nous en est surtout conservé dans un petit écrit juif du premier siècle de notre ère la « Megillath Taanith » ou livre des jeûnes, dans lequel on mentionne les jours où, à cause d'un événement heureux qui s'y rattache, il n'est pas permis de jeûner.

de son père, et les gagna à sa cause. Fort de ce premier succès, il parvint au bout de quinze jours, à s'assurer la fidélité de vingt deux places fortes et à recruter une armée. A cette nouvelle Hyrcan son frère et les anciens du peuple allèrent trouver la reine pour qu'elle prît les mesures de répression voulues. Trop épuisée pour s'en occuper personnellement, elle leur permit de disposer de toutes les ressources prêtes en hommes et en argent et mourut peu de temps après, en 67, à l'âge de 73 ans, après un règne de neuf ans (*Ant.*, l. XIII, ch. 16).

Hyrcan II et Aristobule II.

Hyrcan II voulut ceindre la couronne, mais la lutte éclata aussitôt entre les deux frères et leurs armées se rencontrèrent à Jéricho. On eut vite la preuve que le régime pharisien en vigueur ces dernières années et qui menaçait de continuer avec Hyrcan, n'avait pas toutes les sympathies, car une bonne partie de l'armée d'Hyrcan passa dans le camp adverse et son chef délaissé courut s'enfermer dans la citadelle de Jérusalem. On en vint bientôt à un compromis : Aristobule II serait roi et grand-prêtre, mais Hyrcan continuerait de jouir de ses revenus pontificaux et vivrait en homme privé dans le palais d'Aristobule (*Ant.*, l. XIV, ch. 1, §§ 1, 2).

Cependant un nouveau personnage entrait en scène et ses agissements aboutiraient à faire tomber le sceptre en des mains étrangères.

Nous avons vu Jean Hyrcan judaïser complètement l'Idumée, qui depuis lors se trouvait totalement sous la mouvance des Juifs. Alexandre Jannée y avait préposé comme stratège un certain Antipater (1), puis, à la mort de celui-ci, son fils, qui portait le même nom, lui avait succédé dans cette charge. C'était un ambitieux et les circonstances lui semblaient favorables à ses desseins. Il eut bientôt compris qu'avec le caractère mou d'Hyrcan II il aurait la tâche plus facile qu'avec l'entreprenant Aristobule : il résolut d'évincer ce dernier. Il com-

(1) Les historiens anciens ne sont pas d'accord sur l'origine de cet Antipater. D'après Josèphe c'était un Iduméen appartenant à l'aristocratie de sa nation. D'après saint Justin, Jules l'Africain, Eusèbe, Epiphane et autres, ce serait un Ascalonite, amené très jeune comme captif en Idumée où plus tard il devint un personnage en vue.

mença par créer dans la noblesse juive un parti d'opposition au souverain régnant : il insista sur ce fait qu'après tout il occupait indûment le trône; il tâcha ensuite de faire accroire à Hyrcan que son frère méditait de se défaire de lui pour prévenir toute velléité de compétition ultérieure : mais, voyant que Hyrcan n'accordait pas grande créance à ces dires, il inventa toutes les calomnies possibles pour étayer ses affirmations. Il finit par le décider à se réfugier à Pétra auprès du roi nabatéen Arétas III. Antipater travailla si bien sur l'esprit des deux princes qu'il décida Arétas à rétablir de force Hyrcan sur son trône : en échange de ce service, douze villes, jadis enlevées au territoire nabatéen par Alexandre Jannée, y feraient retour (*Ant.*, l. XIV, ch. 1, §§ 3, 4).

Arétas marcha alors avec 50.000 hommes contre le frère de Hyrcan, et à la suite de la défaite qu'il lui infligea, une partie des troupes d'Aristobule se rangea du côté de Hyrcan qui eut également pour lui les sympathies du peuple.

Aristobule se fortifia avec les prêtres sur la colline du temple où il ne tarda pas à être assiégé.

Pompée.

A ce moment Pompée parcourait triomphalement l'Asie, étendant définitivement sur elle la domination romaine. Occupé lui-même en Arménie, Pompée envoya Scaurus en Syrie. Damas venait de tomber au pouvoir de Rome au moment où ce général y arriva; il est probable qu'il y apprit les troubles qui agitaient le pays juif, car, sans tarder, il se dirigea sur la Judée. Aussitôt les deux compétiteurs lui envoyèrent chacun une délégation pour avoir son appui. L'un et l'autre y mettaient le prix de quatre cents talents. Scaurus se fia davantage à Aristobule, mieux à même de tenir ses promesses, et intima conséquemment à Arétas l'ordre de cesser le siège sous peine d'être considéré comme ennemi des Romains. L'Arabe n'eut qu'à s'exécuter et Scaurus retourna à Damas. Mais Aristobule n'entendait pas laisser les choses ainsi; il se lança sur les traces de l'armée qui l'avait malmené et en tua six mille hommes, parmi lesquels un frère d'Antipater, Phallion (*Ant.*, l. XIV, ch. 2).

L'année suivante, Pompée vint lui-même en Syrie; il passa

l'hiver à Aspis (1) et se soumit, au printemps de 63, les petites principautés libanaises. Après quoi, il entra à Damas, où Aristobule, désireux de se concilier ses bonnes grâces, lui envoya un sarment de vigne travaillé en or et estimé à cinq cents talents (2). Une fois de plus, les deux partis juifs se firent représenter par une délégation pour exposer leurs griefs respectifs ; cette fois il s'y joignit un troisième groupe qui revendiquait la restitution d'un gouvernement purement pontifical et l'abolition de la royauté. Pompée, qui se préparait à une expédition dans le territoire nabatéen, répondit qu'il arrangerait leurs affaires, aussitôt après la campagne projetée et leur demanda de se tenir tranquilles en attendant.

Mais Aristobule manifesta si vivement son mécontentement que Pompée jugea nécessaire de surseoir à sa campagne contre Arétas et de mettre Aristobule à la raison. Suivi des troupes qu'il voulait mener chez les Arabes et des réserves qu'il avait en Syrie, le général romain revint de Dium où il se trouvait déjà, sur Pella et Scythopolis et s'avança jusqu'à Koréa (3); c'est de là qu'il fit sommer Aristobule, qui s'était enfermé dans la forteresse de l'Alexandrium (4), de lui livrer cette place. Aristobule s'y résigna finalement, mais il se retira immédiatement à Jérusalem pour s'y préparer à la résistance.

Il y fut suivi sans tarder par Pompée ; estimant alors sa cause perdue, il descendit à la rencontre du généralissime romain sur la route de Jéricho et demanda la paix, moyennant une rançon

(1) Identification inconnue.

(2) Le récit de Josèphe (*Ant.*, l. XIV, ch. 3, §§ 1-2) donne à entendre que Pompée serait venu deux fois à Damas, en 64 et en 63. Ce serait en 64 qu'Aristobule lui aurait fait ce présent. Schürer (I, p. 296 note 15) conclut à une information inexacte de la part de l'historien juif.

(3) L'actuelle Karawa, à deux heures au Nord du Karn-Sartabé ou Alexandrium.

(4) C'est la forteresse bâtie sur le Karn-Sartabé, mentionnée la première fois au temps d'Alexandra (*Ant.*, l. XIII, ch. 16, § 3). Elle aura été bâtie par Alexandre Jannée. Comme Machéronte, elle servait à enfermer les trésors qu'on voulait mettre en lieu sûr. La situation était forte, presque imprenable. Le 10 février 1910 nous en fîmes l'ascension; elle exige plus de deux heures et devient très raide à proximité du sommet. On y jouit d'une vue très étendue sur toute la plaine de Jourdain. Quelques arasements de murs et des vestiges d'ancienne tour sont les seules reliques du passé.

et la reddition de la ville. Pompée accepta, retint Aristobule auprès de lui et envoya Gabinius à Jérusalem pour exiger aussitôt l'accomplissement des conditions. Seulement les habitants lui interdirent l'accès de la ville, le forçant ainsi à retourner sans résultat auprès de son maître. Aigri par cet affront, Pompée fit retenir Aristobule sous bonne garde et mit aussitôt le siège devant la capitale juive. (*Ant.*, l. XIV, ch. 3, §§ 1-4 et ch. 4, § 1.)

En présence de ce danger les avis se partagèrent, les partisans de Hyrcan opinant pour la reddition immédiate, ceux d'Aristobule pour la lutte à outrance. Les premiers l'emportèrent et ouvrirent les portes à l'armée romaine; le parti de la résistance se retira sur la colline du temple, bien décidé à s'y défendre jusqu'au bout.

Fréquemment au cours de cette histoire, nous avons vu ce quartier offrir un abri sérieux à ceux qui l'occupaient. C'est qu'il était admirablement défendu par son emplacement même: à l'Est, la pente abrupte du Cédron; au Sud, la déclivité de l'Ophel; à l'Ouest, la crevasse du Tyropéon rendaient son accès fort difficile; ce n'est que du côté Nord qu'il était abordable de plain-pied : là de solides travaux de défense avaient été élevés. Pompée se décida pourtant à l'attaquer par ce point plus vulnérable. Il fit construire un remblai sur lequel furent dressées des machines de guerre venues de Tyr. Les assaillants avaient tôt fait de remarquer que les assiégés qui les refoulaient avec vigueur, n'empêchaient pas les travaux du siège le sabbat; aussi ne les attaquaient-ils pas ce jour-là, mais poussaient d'autant plus activement leur œuvre de circonvallation. Le siège dura trois mois, au cours desquels les prêtres continuèrent au temple toutes les cérémonies quotidiennes. A la fin de l'automne de 63 la chute de la plus forte des tours amena une brèche qui livra passage aux Romains. Ce fut un carnage effroyable, les uns tombant sous le glaive ennemi, des groupes de Juifs s'entretuant, d'autres se jetant à bas des remparts ou se brûlant dans leurs maisons; les prêtres, occupés à cette heure à sacrifier, se laissèrent tuer dans l'accomplissement de leurs fonctions. Il périt ainsi douze mille hommes et — horreur suprême ! — Pompée avec une partie de son escorte foulèrent le Saint des

Saints. Le vainqueur eut néanmoins la délicatesse de respecter tous les trésors y contenus ; le lendemain, il fit purifier le temple et rétablit Hyrcan comme pontife et chef du peuple en lui enlevant toutefois la dignité royale (1). Il porta désormais le titre d'ethnarque. Quant à ceux qui avaient poussé à la résistance, ils furent décapités. C'en était fini de l'indépendance et de l'expansion du pouvoir juif. Le pays fut rendu tributaire et la plupart des acquisitions territoriales faites par les Asmonéens lui furent enlevées.

Toutes les villes maritimes depuis Raphia jusqu'à Dora, les localités non juives de la Transjordane, dont l'ensemble prit le nom de Décapole (2), ainsi que Scythopolis et Samarie, récupérèrent leurs franchises communales et furent soumises à la juridiction immédiate du propréteur (3) de la nouvelle province romaine de Syrie. Pompée y laissa en cette qualité son général Aemilius Scaurus à la tête de deux légions, tandis que lui-même

---

(1) Cfr. *Ant.*, l. XX, ch. 10, p. 790, lignes 31 et 32, édition Dindorf. I.

(2) Ces villes auront probablement constitué entre elles une sorte de confédération. Originairement au nombre de dix, il s'en ajouta plus tard d autres, et les auteurs anciens ne sont pas toujours d'accord sur la désignation de celles qui en firent partie. Ce qu'on peut dire, c'est qu'à part Scythopolis, elles étaient toutes situées en Transjordane. PLINE (*Hist. Nat.*, l. V, ch. 18) nomme Damas, Philadelphie, Rhaphana, Scythopolis, Gadara, Hippos, Dium, Pella, Gérasa et Canatha. PTOLÉMÉE (*Geogr.*, l. V, ch. 14, § 18) mentionne sous une même rubrique les dix-huit villes de la Cœlé-Syrie et de la Décapole, sans spécifier davantage ; il est certain qu'Abila y a appartenu également. Comme elles devaient leur affranchissement à Pompée, presque toutes ces villes adoptèrent l'ère de Pompée : par quoi il faut entendre autant d'ères locales dont le commencement varie de 64 à 61.

Cfr. SCHÜRER, I, pp. 299, 300, note 25 ; II, pp. 148, ss.

VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, art. *Décapole*, II, col. 1333-1336.

(3) En 58, à cause des troubles incessants provoqués par les Arabes, il fut décidé d'y envoyer dorénavant un *proconsul*. C'était au Sénat de décider si une province devait être consulaire ou prétorienne, selon le plus ou moins d'importance qu'elle avait ou de difficultés qu'elle offrait, le propréteur ne disposant que d'une légion ordinairement, le proconsul de plusieurs.

Ces gouverneurs, tant le propréteur que le proconsul, exerçaient dans leur province le pouvoir suprême dans toute son étendue : législatif, exécutif, judiciaire et militaire : c'était l'*imperium*.

En 27, Auguste, qui avait d'abord obtenu l'imperium proconsulaire sur toutes les provinces, en céda dix au Sénat : deux consulaires, l'Afrique et l'Asie et huit prétoriales ; on eut dès lors la division en provinces impé-

retournait en Asie Mineure amenant avec lui Aristobule, ses deux filles, ses deux fils Alexandre et Antigone, — dont le premier réussit à s'enfuir, — et d'autres captifs qui, relâchés plus tard, devaient grossir la colonie juive de Rome.

Une dernière humiliation attendait Aristobule : celle de figurer sous les regards curieux et moqueurs des Romains au cortège de Pompée entrant triomphalement à Rome en 61. (*Ant.*, l. XIV, ch. 4, §§ 2-4.) Désormais les Juifs étaient vassaux des Romains.

---

riales et sénatoriales ; ces dernières dépendaient dans leur administration du Sénat, qui y nommait un proconsul ou un propréteur : les premières relevaient directement de l'empereur qui en touchait personnellement les revenus et y envoyait un gouverneur avec le titre de « legatus Augusti pro prætore ». La Syrie aussi devint alors province impériale.

Dans les provinces sénatoriales l'administration financière était confiée à des questeurs ; dans les provinces impériales elle l'était à des procurateurs.

SIXIÈME PÉRIODE

OU

PÉRIODE ROMAINE

**Depuis la conquête de Pompée
en 63 avant J.-C.
jusqu'à l'échec définitif de Barkokéba
en 135 après J.-C.**

SIXIEME PÉRIODE

Depuis la conquête de Pompée en 63 avant J.-C. jusqu'à l'échec définitif de Barkokéba en 135 après J.-C. [1]

Les premières années de la domination romaine s'écoulèrent paisibles pour les Juifs, sous l'autorité apparente de Hyrcan et la gestion effective d'Antipater. Celui-ci recherchait toutes les occasions d'obliger les Romains. Il profita de ses bons rapports avec les Nabatéens pour les déterminer à payer trois cents talents aux Romains ; grâce à cet incident, Scaurus, qui avait repris la campagne projetée contre eux par Pompée, put avantageusement finir une première fois les hostilités en 62 (*Ant.*, l. XIV, ch. 5, § 1) ; mais elles reprirent sous les propréteurs suivants, Marcius Philippus et Lentulus Marcellinus ; ces faits décidèrent le Sénat à envoyer dorénavant en Syrie un proconsul. Gabinius venait à peine d'y arriver en cette qualité (en 57), qu'il eut à intervenir en pays juif. Le fils d'Aristobule, Alexandre, qui s'était échappé lors de sa déportation à Rome, était parvenu à recruter une armée et à s'emparer des forteresses d'Hyrcania, d'Alexandreion et de Machéronte. Aussitôt Gabinius envoya son sous-ordre, le futur triumvir Marc-Antoine, et lui-même le rejoignit peu de temps après. Ils eurent bientôt raison du rebelle qui perdit trois mille hommes de ses troupes et dut rendre les citadelles conquises. La Palestine fut

---

(1) Pour cette dernière période nous avons aussi consulté, non sans profit, l'ouvrage du Dr Felten : *Neutestamentliche Zeitgeschichte*, 2 vol. Manz. Regensburg, 1910.

divisée en cinq συνέδρια, terme qui implique une administration judiciaire et administrative autonome; les chefs-lieux de ces cinq circonscriptions furent Jérusalem, Gadara, Amathus, Jéricho et Sepphoris. Cette mesure dépouillait Hyrcan de ce qui lui restait de pouvoirs politiques et son autorité se confina dès lors dans ses attributions pontificales. (*Ant.,* l. XIV, ch. 5, § 4.)

En 56, Aristobule parvint à s'enfuir de Rome avec son fils Antigone et tenta de récupérer le pouvoir dans sa patrie. Il courut à un échec et dut réintégrer sa prison; ses fils obtinrent la liberté.

Gabinius entreprit alors, sur l'injonction de Pompée et contre la volonté du Sénat, de rétablir sur le trône Ptolémée Aulète, renversé du pouvoir par une émeute éclatée à Alexandrie. Antipater vint à son aide, au moyen de secours en nature et en argent et non moins par son influence sur les Juifs d'Egypte qu'il rangea du côté de Gabinius. Le proconsul venait de rentrer de cette expédition en 55, lorsqu'il se heurta à de nouvelles troupes levées par Alexandre. Il le défit une seconde fois au pied du Thabor et, pour récompenser Antipater des services qu'il avait reçus de lui au cours de tous ces événements, il disposa au goût de son auxiliaire l'administration de Jérusalem (*Ant.*, l. XIV, ch. 6, §§ 1-4) (1). Après une campagne menée chez les Nabatéens et les Parthes, Gabinius rentra à Rome en 54, où il lui fut intenté un procès *de majestate*; il parvint à se justifier, mais ses nombreuses exactions lui valurent d'être condamné à l'exil.

Licinius Crassus le remplaça, peu avantageusement, cette même année, comme proconsul en Syrie. Court d'argent pour son expédition contre les Parthes, il pilla le trésor du temple : 2,000 talents en monnaie et 8,000 talents en objets d'orfèvrerie. Il fut défait et massacré en 53, au cours de cette campagne. Ce fut pour les Juifs mécontents l'occasion d'une rébellion; ils se levèrent sous la conduite d'un certain Pitholaus; mais le suc-

---

(1) Cette indication par trop vague est précisée *Ant.*, l. XIV, ch. 8, § 1, où Antipater est désigné comme ὁ τῶν Ἰουδαίων επιμελητής. Il aura donc été préposé à l'administration des impôts.

cesseur de Crassus, Cassius Longinus, en eut vite raison : trois mille de ces révoltés furent vendus comme esclaves, et, sur le conseil d'Antipater, Pitholaus fut exécuté. (*Ant.*, l. XIV, ch. 7, §§ 1 et 3.) Longinus (53-51) et son successeur Calpurnius Bibulus (51-50) continuèrent avec succès la lutte contre les Parthes. En 49 la guerre civile éclata entre Pompée et César : ces compétitions devaient avoir nécessairement leur répercussion en Syrie et en Palestine, comme dans les autres provinces, car toutes furent mises à contribution pour permettre aux deux partis de soutenir la lutte.

César.

Maître de Rome, César libéra Aristobule et l'envoya en Syrie avec deux légions pour y combattre les partisans de Pompée. Mais ceux-ci emprisonnèrent Aristobule et décapitèrent son fils Alexandre à Antioche. (*Ant.*, l. XIV, ch. 7, § 4.) Après le désastre de Pharsale le 9 août 48, Pompée tomba assassiné sur la côte d'Egypte le 28 septembre suivant. Hyrcan et Antipater jugèrent opportun de transférer leur allégeance sur César, et le soutinrent dans les luttes qu'il dut livrer à la population d'Alexandrie, soulevée par la garnison romaine hostile à César. Ils n'eurent qu'à se louer de leur attitude : car lorsque, pendant l'été de 47, le dictateur romain traversa en triomphe la Syrie, Hyrcan récupéra son autorité politique avec le titre d'ethnarque. Cette charge et celle de grand-prêtre lui furent concédées à vie, et rendues héréditaires ; il fut stipulé explicitement qu'elles comportaient tous les droits y attachés jadis, — donc aussi le droit de rendre la justice aux Juifs. Hyrcan et ses enfants furent déclarés officiellement amis et alliés des Romains, et il fut décrété que son pays n'aurait pas à laisser hiverner des troupes romaines ni à prélever des contributions pour leur entretien ; de plus, l'enceinte de Jérusalem put être rebâtie. D'autres faveurs furent ultérieurement concédées aux Juifs : les localités de la plaine d'Esdrelon et d'autres villes syro-phéniciennes, dont Joppé, qui avaient été en possession des Asmonéens, puis enlevées par Pompée, leur firent retour, et dans toute l'Asie Mineure les droits les plus larges leur furent reconnus. Quant à Antipater, il se vit octroyer le titre de citoyen romain, la franchise de tout impôt, et la dignité

d'ἐπίτροπος ou procurateur de Judée. (*Ant.*, l. XIV, ch. 8, §§ 1-5, ch. 10.)

En fait, c'était lui qui détenait le gouvernement. Il profita des pouvoirs qui venaient de lui être octroyés pour instituer son fils Phasaël stratège ou gouverneur de Jérusalem et un autre de ses fils, Hérode, alors âgé de 25 ans, gouverneur de la Galilée. Ce même Hérode fut, en outre, nommé gouverneur de la Cœlé-Syrie par le proconsul Sextus César. (47-46).

Marc-Antoine. Le 15 mars 44 César succomba, poignardé en plein Sénat romain: Marc-Antoine ayant peu après ouvert les hostilités contre les conspirateurs, un de ceux-ci, Cassius Longinus, qui avait déjà administré la Syrie (53-51) et que César lui-même avait désigné comme proconsul de ce pays pour l'année 43, s'y transporta aussitôt, malgré que Marc-Antoine lui eût assigné une autre province. Les armées romaines présentes en Syrie, encore que jadis césariennes, prirent le parti de Cassius. Mais il fallut à celui-ci des ressources considérables pour entretenir ces troupes et s'en assurer la fidélité. Il n'hésita pas à taxer la Palestine à concurrence de 700 talents, et pour la levée de cette somme, Antipater et Hérode se tournant du côté d'où soufflait le vent, témoignèrent de tout leur empressement. L'année 43 vit la fin tragique d'Antipater. Il périt empoisonné sur l'ordre d'un certain Malichos qui rêvait de le supplanter. Il fut vengé par Hérode qui fit assassiner Malichos près de Tyr.

Cassius quitta la Syrie en 42 ; Antigone en profita pour tenter de s'emparer du pouvoir. Hérode eut raison de lui ; mais les Tyriens réussirent à occuper plusieurs localités de la Galilée et à réduire en esclavage un grand nombre de Juifs. (*Ant.*, l. XIV, ch. 9, 11, 12.)

Vers la fin de 42 s'engagea à Philippes en Thrace la bataille entre les armées de Marc-Antoine et ses adversaires républicains. Cassius y laissa la vie et Marc-Antoine se vit maître de toute l'Asie. Pour Hérode et Phasaël, qui avaient complètement viré du côté de Cassius, la situation était par là-même d'autant plus critique qu'au commencement de 41 une délégation de Juifs vint trouver Antoine en Bithynie pour accuser les deux frères d'usurper le pouvoir. Hérode prévint si bien par ses

largesses Antoine en sa faveur, que le triumvir ne reçut même pas la délégation. Une nouvelle démarche, faite dans le même sens à Antioche, pendant l'automne de cette année, eut un effet tout opposé. Antoine, se souvenant que jadis sous Gabinius (57-55), il avait été l'hôte d'Antipater et voyant que Hyrcan, qui était devenu le beau-père d'Hérode, prenait le parti de son gendre, nomma Phasael et Hérode tétrarques du pays juif. Les adversaires des deux Iduméens ne se tinrent pas pour battus. Une députation d'un millier d'hommes vint trouver Antoine à Tyr. Mal leur en prit, car les armées romaines se jetèrent sur eux et en tuèrent un bon nombre. Réintégration dut être faite aussi par les Tyriens des territoires, biens et hommes, enlevés aux Juifs l'année précédente. (*Ant.*, l. XIV, ch. 12, §§ 1-5, ch. 13, §§ 1-2.)

La Palestine eut, comme les autres provinces d'Asie, à fournir sa contribution dans les sommes folles qu'Antoine dissipait par sa vie de dévergondage et de plaisirs.

Capté par l'amour de Cléopâtre, fille de Ptolémée XIII Aulète et depuis 51 souveraine d'Egypte, il devait perdre, dans les années de débauche qu'il passa avec elle, ses talents politiques et stratégiques et jusqu'à l'existence.

Antoine passa l'hiver de 41-40 à la cour de Cléopâtre, puis il partit pour la Grèce et l'Italie. Pendant ce temps l'Asie Occidentale se vit envahie par les Parthes.

Antigone crut l'occasion propice pour satisfaire enfin ses ambitions. Il sut gagner la faveur des chefs parthes, moyennant la promesse — jamais accomplie — de mille talents et cinq cents femmes ; mais déjà avant leur intervention il parvint à se créer à Jérusalem un parti qui lui fût dévoué, et qui livra des luttes quotidiennes aux forces de Phasaël et d'Hérode. Peu après, arriva un renfort parthe sous la conduite de Pacorus, fils du roi parthe Orosus, et du satrape Barzaphrane. Malgré les avertissements d'Hérode qui pressentait un piège, Phasaël et Hyrcan se laissèrent conduire en Galilée au quartier général de l'armée ennemie, sous prétexte d'y conclure une entente entre les divers intéressés. A peine y furent-ils arrivés qu'ils se virent prisonniers. Hérode, averti de cette trahison, n'eut que le temps de convoyer à la forteresse de Masada, défendue

par son frère Joseph, sa famille et sa domesticité, non sans avoir dû en même temps lutter contre les Parthes qui le poursuivaient, et contre une troupe de Juifs qui lui étaient hostiles. Lui-même se dirigea d'abord sur Pétra.

Les Parthes se payèrent leurs services en pillant le pays et livrèrent Hyrcan et Phasaël aux mains d'Antigone. Pour qu'il fût à jamais incapable d'exercer les fonctions pontificales, Hyrcan eut les oreilles coupées; Phasaël, sachant que la mort l'attendait, se brisa le crâne contre les parois de sa prison et Antigone se vit enfin, par la grâce des Parthes, roi et grand-prêtre des Juifs. (*Ant.*, l. XIV, ch. 13, §§ 3-10.)

Hérode roi des Juifs.

Hérode avait appris dans sa fuite qu'il ne serait pas accueilli par le roi des Arabes Nabatéens, Malchus, qui craignait des complications avec les Parthes; il parvint à gagner Alexandrie par Péluse, et s'embarqua sur Brindisi pour Rome, malgré les tempêtes auxquelles l'exposait la saison automnale. Cette même année 40, après s'être réassuré de la faveur d'Antoine, et avoir conquis celle d'Octavien, il fut proclamé par le Sénat « roi des Juifs ».

Restait à entrer effectivement dans l'exercice de la dignité obtenue. Les Parthes furent expulsés de Syrie en 39; quelques mois après, Hérode débarquait à Ptolémaïs (Akka) et les généraux romains, qui jusqu'ici avaient soutenu Antigone, se rangeaient aux côtés du protégé d'Antoine. Toutefois, de nouvelles incursions parthes et des soulèvements locaux empêchèrent Hérode d'être dès lors maître du pays, encore qu'il entreprît des expéditions couronnées de succès contre les brigands qui infestaient la Galilée.

Ce n'est qu'au printemps de 37, après les frimas de l'hiver, qu'il put mettre définitivement le siège devant Jérusalem. Il l'abondonna le temps voulu pour se marier avec Mariamme, une petite-fille de Hyrcan II (1). Après cet intermède, il continua l'attaque, avec l'aide d'une armée romaine sous le commandement du proconsul Sosius. Après cinq mois de résistance

(1) Mariamme était fille d'Alexandre (fils d'Aristobule II) et d'Alexandra (fille de Hyrcan II). Hérode avait déjà une première femme, Doris, qu'il répudia avant d'être roi et dont il eut un fils, appelé Antipater.

Jérusalem fut prise le jour de l'expiation au mois d'octobre. Antigone tomba aux mains des Romains et fut envoyé comme prisonnier à Antoine qui venait d'arriver à Antioche. Un massacre impitoyable décima les habitants et Hérode dut, pour empêcher le pillage de la ville et du temple, combler de cadeaux les auxiliaires de sa victoire. Antoine aurait bien voulu réserver Antigone pour son triomphe, mais, gagné par l'argent d'Hérode, il le fit exécuter à Antioche.

Ainsi finit la dynastie asmonéenne. Depuis trois ans, Hérode était roi des Juifs en titre ; depuis ce jour il le fut en fait. (*Ant.*, l. XIV, ch. 14-16.)

Les premières années de son règne, Hérode eut à combattre beaucoup d'éléments ennemis pour consolider son autorité. Son caractère énergique mais dur le servit à souhait. L'aristocratie de Jérusalem était généralement portée pour Antigone ; quarante-cinq de ses principaux membres furent exécutés et leurs biens confisqués. Alexandra, la mère de Mariamme, se montra particulièrement antipathique à son beau-fils. Hyrcan II était revenu de sa captivité chez les Parthes ; il continua à jouir des faveurs d'Hérode, mais, mutilé qu'il était, il lui était impossible de reprendre ses fonctions pontificales. Hérode installa alors comme grand-prêtre un certain Ananel, Juif babylonien de souche sacerdotale, mais absolument ignoré. Alexandra en fut piquée au vif et mit tout en branle pour faire octroyer cette dignité à son plus jeune fils Aristobule. Elle s'adressa à Cléopâtre, pour qu'elle agît sur Antoine qu'elle enlaçait de nouveau de ses amours ; de son côté Mariamme insista auprès de son mari en faveur de son frère : cédant à toutes ces instances, Hérode finit, au début de 35, par remplacer Ananel par Aristobule, âgé de 17 ans ; mais, jaloux de la faveur populaire dont ce jeune homme fut gratifié, il trouva moyen de le faire périr vers la fin de cette même année 35.

Alexandra obtint alors de Cléopâtre qu'Antoine demandât compte à Hérode de son forfait. Au printemps de 34, Antoine, dirigeant une nouvelle campagne en Arménie, manda effectivement Hérode à Laodicée (1) ; le roi juif s'y présentant les

(1) Sud d'Antioche maritime.

mains pleines, il parvint à arracher un verdict en sa faveur.

A son retour à Jérusalem il soupçonna son oncle et beau-frère Joseph (1), gouverneur de l'Idumée, d'avoir des rapports avec Mariamme et le fit mettre à mort (34).

Déjà nous avons vu Cléopâtre prendre parti pour Alexandra contre Hérode. A force de sollicitations, elle finit par obtenir d'Antoine, qu'elle avait accompagné jusqu'à l'Euphrate, la possession de nouveaux territoires, aux dépens du roi juif. Indépendamment d'une partie des terres nabatéennes de Malchus, elle devint souveraine de la côte philistine et phénicienne jusqu'au fleuve Eleuthérus (aujourd'hui le Nahr el Kébîr), — à l'exception toutefois de Tyr et de Sidon, — ainsi que de la plantureuse région de Jéricho (2).

Hérode n'eut qu'à s'incliner; moyennant deux cents talents à payer annuellement, il put toutefois garder en location les territoires ainsi enlevés, et, lors du retour de Cléopâtre en Egypte, force lui fut encore de ménager à cette reine un accueil royal.

L'astucieuse essaya bien à cette occasion de gagner le cœur d'Hérode, mais sans y parvenir. L'Iduméen songea même un instant à la faire périr, mais il en fut dissuadé et il l'accompagna jusqu'à la frontière égyptienne, non sans l'avoir comblée de présents.



Quadruple denier d'Antoine et de Cléopâtre.

A/ Tête de Marc Antoine.
ΑΝΤΩΝΙΟC ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΗ ΤΩΝ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ.

R/ Tête diadémée de Cléopâtre.
ΒΑCΙΛΙCCΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΘΕΑΝ CΩΤΕΡΑ.

Le despotisme passionné que Cléopâtre exerçait sur Antoine devait hâter la perte de son amant. Avant d'avoir rencontré la

---

(1) Ce Joseph était frère d'Antipater, le père d'Hérode, et avait épousé Salomé, sa nièce, une sœur d'Hérode.

(2) C'était, au dire des historiens et géographes de l'antiquité, une contrée extraordinairement fertile. Son climat sous-tropical permettait d'y cultiver en grand les palmiers et balsamiers, qui lui donnaient sa beauté enchanteresse et sa richesse de rapport. De nos jours, il en serait encore ainsi, si le gouvernement turc était moins décourageant pour les planteurs.

pharaone, Antoine s'était marié avec Octavia, la sœur d'Octavien, son collègue dans le triumvirat. La conduite qu'il menait en Orient irrita son épouse et son beau-frère. Il mit le comble à leur colère et à son insolence, lorsque, après sa dernière expédition en Arménie, il donna des provinces romaines en partage aux enfants de Cléopâtre, et envoya à Octavia ses lettres de divorce.

En 32, Octavien fit destituer, par un plébiscite, Antoine comme généralissime et déclarer la guerre à Cléopâtre. Hérode mit aussitôt ses troupes au service d'Antoine ; mais Cléopâtre, vindicative en même temps qu'intéressée, obtint de son amant aveuglé qu'Hérode fût chargé de combattre à nouveau l'arabe Malchus qui avait cessé de payer son tribut. Durant cette campagne, où les succès et les revers alternèrent, la Palestine fut secouée, au printemps de 31, par un tremblement de terre qui fit trente mille victimes. Hérode eut enfin raison de son adversaire, mais peu après, le 2 septembre 31, la bataille navale d'Actium se termina par le désastre complet de la flotte d'Antoine et de Cléopâtre. Tous deux s'enfuirent en Egypte, où ils essayèrent encore de résister, mais, poursuivis bientôt par Octavien et abandonnés de leurs troupes, ils finirent leur vie par le suicide au mois d'août de l'an 30.

César Octavien Auguste

Heureusement qu'Hérode n'avait pas eu l'occasion de se ranger parmi les adversaires avoués d'Octavien. Il put d'autant plus aisément virevolter et prouva aussitôt son attachement au nouveau maître, en s'opposant avec Didius, le nouveau proconsul de Syrie, à une troupe de gladiateurs de Cyzique, qui voulaient aller porter secours à Antoine en Egypte.

Puis, craignant une possibilité de compétition de la part du vieil Hyrcan, il le fit mettre à mort sous prétexte que le pauvre octogénaire avait conspiré avec le nabatéen Malchus ; après quoi il se rendit auprès d'Octavien, alors à Rhode, en route pour l'Egypte (printemps de 30). Il fut confirmé dans sa dignité royale, et, quand en automne de cette même année Octavien revint en triomphateur de l'Egypte, convertie par lui en province romaine, Hérode récupéra le territoire de Jéricho, ainsi

que les villes de Gadara, Hippos, Samarie, Gaza, Anthédon, Joppé et la tour de Straton.

Octavien régla les affaires d'Asie, puis au sixième mois de 29, (appelé depuis lors *Augustus*), il revint à Rome où il obtint *l'imperium* proconsulaire sur toutes les provinces, c'est-à-dire le pouvoir impérial. En 27, le Sénat lui décerna le titre d'*Auguste* que porteront dans la suite tous les empereurs. Malgré la bonne fortune d'Hérode, son entourage ne connut guère plus de tranquillité. Il soupçonna Mariamme et un certain Soème de rapports illicites et les fit mettre à mort en 29. Puis, pris de remords, il chercha à s'étourdir dans des distractions bruyantes, au point qu'il tomba mortellement malade à Samarie. Alexandra, croyant qu'il ne relèverait plus, voulut s'assurer la possession de la citadelle de Jérusalem, ainsi que celle du temple. Mais les commandants des deux forteresses prévinrent Hérode, et celui-ci donna ordre d'exécuter Alexandra (28). Le gouverneur de l'Idumée, Costobarus, marié à Salomé, la sœur d'Hérode, subit le même sort en 25, pour avoir abrité des parents éloignés appartenant à la dynastie asmonéenne. Ceux-ci furent également tués et ainsi disparurent les derniers compétiteurs possibles.

Le règne d'Auguste se caractérisa par une impulsion puissante donnée au commerce, à l'industrie, ainsi qu'aux travaux d'embellissement et d'utilité publique ; l'empire, maintenant en paix, avait d'ailleurs besoin de se remettre de la perturbation apportée les dernières années tant par les guerres à l'extérieur que par les guerres civiles. Dans toutes les provinces on rivalisa pour satisfaire le maître du monde dans l'accomplissement de ses desseins. Hérode témoigna d'une activité enthousiaste dans ce domaine et la Palestine connut une recrudescence de culture hellénique.

Jérusalem vit s'élever un théâtre, un amphithéâtre et un hippodrome ; en même temps le roi se bâtissait dans la ville haute un palais luxueux, défendu au Nord par les trois tours Phasaël, Hippicos et Mariamme (1). Déjà auparavant il avait

(1) Des noms du frère mort en 40, d'un ami et de sa femme. D'une de ces tours (probablement la tour Phasaël) il reste encore le soubassement,

transformé la forteresse qui dominait le temple au Nord-Ouest et l'avait appelée « Antonia » en l'honneur du triumvir.

Samarie fut splendidement restaurée et son nom changé en Sébaste; sur la côte il remplaça la tour de Straton par une ville entièrement neuve qu'il appela Césarée, au milieu de laquelle il éleva, en l'honneur de l'Empereur, un temple, visible à grande distance en mer; une jetée large et longue protégeait les navires entrant en rade. Il construisit en outre plusieurs villes nouvelles, qu'il appela du nom de ceux qui lui furent chers : Antipatris, Kypros, Phasaelis, Agrippeion (1); il décora deux forteresses de son nom : Hérodium (2); il restaura ou consolida les places fortes d'Alexandrium, Hyrcania, Machéronte et Masada, et installa plusieurs colonies militaires dans le pays. Sa générosité et sa munificence de bâtisseur dépassèrent d'ailleurs les étroites frontières palestiniennes (3), tout en demeurant finalement à charge à ses sujets. Il visa néanmoins à leur laisser un souvenir reconnaissant et admirateur en réédifiant dans des proportions grandioses et avec une magnificence particulière le temple de Jérusalem. L'entreprise fut commencée la dix-huitième année de son règne (20-19) et dédiée après neuf ans et demi; elle n'obtint toutefois son dernier achèvement qu'en 64 après J.-C., peu de temps avant sa destruction. Le traité *Middot* de la Mischna la décrit en détail et l'on se rappelle l'admiration des disciples devant ces constructions grandioses dont il ne devait pas rester pierre sur pierre. (Mat., XXIV, 1 ss., Marc., XIII, 1 ss.)

Hérode avait donc donné une certaine satisfaction à ses sujets juifs, par l'érection d'un temple à jamais mémorable; pour le reste il visa à témoigner, en toutes circonstances et par

---

appelé aujourd'hui « tour de David ». Ce palais occupait l'emplacement de la citadelle actuelle et d'une partie du grand jardin des Arméniens.

(1) Antipatris, du nom de son père, remplaça l'ancienne Kapharsaba; Kypros, du nom de sa mère, fut bâtie aux environs de Jéricho; Phasaelis, du nom de son frère, au Nord de la même localité; Agrippeion, du nom du gendre d'Auguste, remplaça l'ancienne Anthédon sur la côte, au Nord de Gaza).

(2) L'une au Nord de Thécoa, aujourd'hui le mont des Francs, l'autre dans la montagne, aux confins du royaume nabatéen.

(3) Cfr. SCHURER, I, p. 391; FELTEN, I, p. 121.

tous les moyens, de son esprit hellénisateur. Il ne se contenta pas de bâtir des cités et dans celles-ci des monuments publics et des temples païens; il institua, entre autres à Césarée et à Jérusalem, des jeux périodiques; dans sa résidence à Jérusalem il aménagea des parcs et des jardins traversés d'avenues, rafraîchis par des jets d'eau, et égayés par la présence de pigeons apprivoisés. En 23 il avait envoyé ses deux fils, Alexandre et Aristobule, faire leur éducation à Rome; il s'entoura d'hellénistes de premier ordre auxquels il confiait les charges les plus importantes et qu'il se plaisait à écouter : de ce nombre fut l'historien connu Nicolas de Damas. (*Ant.*, l. XVI et XVII *passim.*)

L'introduction de cette civilisation païenne lui valut — il n'y a pas lieu de s'en étonner — l'antipathie des Juifs. Le parti pharisien jouissait depuis Alexandra de la faveur populaire; encore qu'Hérode le ménagea à bien des égards, la façon dont il hellénisait et par suite paganisait tout son pays, ne pouvait que lui attirer leur réprobation. Aussi, lorsque vers l'an 20, il exigera du peuple un serment de fidélité à l'empereur et à sa personne, six mille d'entre eux le refuseront net, quittes à payer une amende d'importance. D'ailleurs le Sanhédrin, la grande autorité juive dûment reconnue, n'eut plus l'ombre de pouvoir; quant au suprême pontificat, Hérode en instituait ou en déposait le titulaire à son gré et selon ses caprices, ce qui n'allait pas sans profit pour sa caisse. Ajoutons que le parti sadducéen, étroitement attaché à la dynastie asmonéenne, le considérait comme un intrus, et l'on comprendra aisément que les hautes classes de la nation lui étaient franchement hostiles.

Il n'en allait pas autrement du petit peuple qu'il accablait d'impôts pour pouvoir couvrir toutes ses fastueuses dépenses (1) et qu'il faisait surveiller par ses espions, prêt à se défaire de quiconque lui paraissait suspect. Vers les années 25 il avait failli être victime du complot de dix citoyens qui avaient juré de le tuer au théâtre : leur entreprise éventée et avortée

---

(1) Le total annuel des impôts prélevés dans ses territoires comportait à la fin de son règne à peu près 1.200 talents juifs, somme équivalant à plus de 11 millions de francs. (Cfr. Felten, I, p. 125.)

leur avait coûté la vie; mais depuis lors il s'entoura de tant de précautions, usa de tant de voies d'intimidation que pareille tentative ne se répéta plus. Aux forteresses déjà existantes s'étaient ajoutées, comme nous l'avons dit, celles de Machéronte (1) et de Masada (2), intimidant autant les habitants mêmes du pays que les voisins; il avait à sa dévotion une armée de mercenaires étrangers, et il empêchait par des mesures de police interdisant le moindre rassemblement, toute tentative de révolte ou de conspiration. (*Ant.*, l. XV, ch. 10, § 4 et l. XVII *passim.*)

On comprend que toutes ces mesures n'étaient pas pour lui concilier les sympathies populaires, malgré que certains de ses gestes étaient de nature plutôt réparatrice : tels l'érection du temple de Jérusalem, la création du port de Césarée, la sécurité assurée au commerce et à la circulation (3), même par deux fois la remise d'une partie des impôts (4). Pour tout autre qu'Hérode ç'eurent été des motifs d'être acclamé; les griefs qu'on avait contre lui n'en furent aucunement diminués; il est vrai que de son vivant il ne rencontra plus de résistance ouverte, tant il avait terrorisé ses adversaires.

Si Hérode put se maintenir malgré l'antipathie de ses sujets, il ne réussit pas moins dans la sauvegarde de sa situation politique extérieure; c'est même par elle que son règne acquit le plus d'éclat. La condition d'un *roi allié*, tel qu'Hérode

---

(1) Alexandre Jannée y avait jadis élevé un fort, qui fut rasé par les Romains en 57; entre 25 et 13 Hérode le Grand bâtit sur cet emplacement une construction, à la fois forteresse pour s'opposer aux Nabatéens, et résidence d'agrément pour jouir du voisinage des eaux thermales de Callirrhoé et de Baarou.

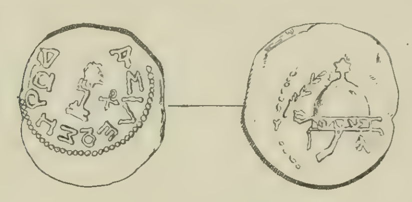
Cfr. Abel, *Une croisière autour de la mer Morte*, Paris, Gabalda, 1911, p. 33 ss.

(2) Le rocher de Masada, sur la rive gauche de la mer Morte, en face de la Lisân, était encore autrement inaccessible que Machéronte : c'est là qu'en 73 ap. J. C. les sicaires juifs opposeront une défense désespérée aux Romains. Voir détails sur cette place fortifiée : Abel, *op. laud.*, p. 108 ss.

(3) Vers l'an 19 il promulgua un édit condamnant les voleurs à être vendus comme esclaves à l'étranger : moyen d'ailleurs ingénieux d'accroître ses revenus. (*Ant.*, l. XVI, ch. 1, § 1.)

(4) En l'an 20 elle fut d'un tiers, en l'an 14 d'un quart. (*Ant.*, l. XV, ch. 10, § 4; l. XVI, ch. 2, § 5.)

et les autres souverains syriens, était essentiellement subordonnée et précaire. Leur pouvoir et leur titre de roi (1) devaient être expressément reconnus par l'empereur; pour passer à leurs héritiers il fallait un nouveau décret impérial qui fréquemment modifiait l'ordre de choses existant Ce vasselage impliquait diverses obligations et restrictions : la prestation d'un tribut au moins occasionnellement, l'appui de troupes contre les ennemis de l'empire, la défense de contracter des alliances étrangères ou d'entreprendre une guerre autonome, la frappe de la monnaie généralement limitée au billon. A part cela, l'administration interne du pays obtenait ses droits ordinaires dans l'exercice des pouvoirs judiciaire, financier et militaire. Toutes ces particularités se trouvèrent maintes fois vérifiées sous les dynastes iduméens, et Hérode s'entendit à merveille à exploiter les latitudes lui concédées, pour gagner les faveurs des Romains et s'en servir au bénéfice de l'extension de son pouvoir.



Bronze d'Hérode le Grand.

A/ Trépied. A gauche la date (illisible sur le dessin) L Γ (an 3).
A droite : monogramme.
Tout autour : (B)ΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔ.
R/ Casque avec jugulaire accosté de deux palmes.

Autant il était despote vis-à-vis des siens, autant il se montrait obséquieux envers le dominateur romain. Nous l'avons vu rechercher les bonnes grâces d'Auguste, alors que celui-ci avait eu l'avantage sur Antoine. Plus tard il ne manqua aucune occasion de lui rendre hommage, et jusqu'à trois fois il lui fit visite à Rome. Il se lia également d'amitié avec Agrippa, le familier devenu le beau-fils d'Auguste. Le résultat de ces liaisons fut une extension toujours plus grande de son royaume. Vers 23, il se vit octroyer la Trachonitide, la Batanée, et le Hauran; trois ans plus tard, il acquit l'Iturée (2) dans le

(1) Il fallait un territoire d'une certaine étendue pour constituer un *royaume*; l'appellation de *tétrarchie* était plus fréquente, sans que ce vocable impliquât, comme son étymologie le ferait croire, la réunion de *quatre* principautés.

(2) D'après I Chron., I, 31, Jétur était un des fils d'Ismaël. I Chron., V,

Liban, avec les districts d'Ulatha et de Panéas, et obtint de nommer son frère Phéroras tétrarque de la Pérée (1). Enfin, sa haute influence obtint aux Juifs de la diaspora d'être préservés de tous ennuis dans l'étendue de l'empire.

C'est l'éclat extérieur de son règne qui valut à Hérode d'être nommé « le Grand »; son impopularité auprès de ses sujets ne lui aurait pas décerné ce titre. Les misères familiales qui assombrirent surtout les neuf dernières années de sa vie, firent de lui le plus misérable des hommes.

Quand on saura qu'il avait épousé dix femmes (2), on ne s'étonnera pas qu'il dut se produire des rivalités entre tous ces ménages. Alexandre et Aristobule, les deux fils de Mariamme, la petite fille d'Hyrcan, avaient passé cinq années à Rome. (de 23 à 18 ans environ). De retour en Palestine, Alexandre

---

19-23, nous racontant les prises de possession par les tribus de Ruben, Gad et Manassé, mentionne parmi les peuplades vaincues les Ituréens et parle du territoire entre Basan jusqu'au Baal Hermon et à Sénir et à la montagne d'Hermon.

D'après Strabon (*Geogr.*, l. XVI, ch. 2, § 10) leur région est à placer à côté de la Damascène sur l'Anti-Liban, sa pente orientale, et dans une partie de la plaine située au-dessous.

Pendant la domination assyrienne l'Iturée fut occupée par des colons étrangers. Aristobule I reconquit une partie du pays en 104 et obligea les habitants à embrasser le judaïsme ou à s'exiler. Strabon (*loc. cit.*) semble leur donner pour capitale la ville de Chalcis dans le Liban. Lorsque Pompée s'empara du pays, les Ituréens faisaient partie d'une confédération qui avait pour chef un certain Ptolémée, fils de Mennée, dont le royaume comprenait les montagnes de l'Iturée et la plaine de Massyas (entre Liban et Anti-Liban vers Baalbek). Ptolémée devint vassal de Rome. Il eut pour successeur son fils Lysanias (40). A l'instigation de Cléopâtre, Antoine le fit mettre à mort. Cette région, après avoir passé en partie par les mains de Zénodore qui la reçut à ferme de Cléopâtre, fut donnée par Auguste à Hérode le Grand. Après sa mort l'Iturée passa à son fils Philippe, plus tard à Agrippa I et II. (Voir Vigouroux, *Dict. Bibl.* au mot *Iturée*, tome III, col. 1039-1042; — Rev. Bibl., 1898, pp. 278-79.)

(1) On nommait Pérée cette portion du royaume hérodien qui s'étendait du Jourdain à Philadelphie (Ammân) exclusivement, et de Pella à Machéronte. Abel, *op. laud.*, p. 33.

(2) *Doris* fut la première; il la répudia avant d'être roi. Il en eut un fils, nommé Antipater.

En 37, *Mariamme*, de la race des Asmonéens, devint la seconde; il en eût trois fils et deux filles. Le plus jeune des fils mourut à Rome; les noms des deux autres sont Alexandre et Aristobule. Ce dernier fut père d'Agrippa I,

épousa Glaphyra, une fille d'Archélaus, roi de Cappadoce. Aristobule se lia à sa cousine Bérénice, dont la mère Salomé était la sœur d'Hérode. Celle-ci vit de mauvais œil le retour des fils de Mariamme; elle ne cessa de les accuser auprès d'Hérode de tramer contre lui des projets criminels, et, comme Hérode était bien conscient qu'ils pouvaient venger la mort de leur mère (cfr. *supra* p. 286), il rappela près de lui un autre prétendant éventuel au trône : Antipater, le fils de Doris sapremière épouse, et l'envoya à Rome avec Agrippa en 13, pour le faire présenter à l'empereur. A peine de retour, Antipater profita de la situation pour évincer les fils de Mariamme en les calomniant de concert avec Salomé et Phéroras. D'ailleurs, Glaphyra, fière de sa lignée royale (*Bell. jud.*, l. 1, ch. 24, § 2), le prenait de haut avec Salomé et Bérénice se lamentait de ce que son mari lui en voulait de n'être pas fille de roi. (*Ant.*, l. XVI, ch. 3, § 1.)

Alexandre et Aristobule se plaignirent amèrement du changement qui s'opérait à leur égard et commencèrent à s'exprimer librement sur la mort de leur mère.

La tension devint telle entre les deux fils et le père, que celui-ci se décida à se rendre avec eux en l'an 12 à Aquilée, pour les accuser devant l'empereur. Mais l'aîné, Alexandre, se défendit en termes si nobles qu'Auguste lui-même voulut la réconciliation entre eux et leur père. (*Ant.* l. XVI, ch. 4, § 1-6.)

---

roi de Judée, d'Hérode, roi de Chalcis et d'Hérodiade, d'abord épouse de Philippe, puis amante d'Antipas.

La troisième (vers l'année 24) fut une autre *Mariamme*, fille de Simon, prêtre de Jérusalem, originaire d'Alexandrie. Elle lui donna un fils nommé Hérode, plus connu sous le nom de Philippe, époux d'Hérodiade.

De la quatrième et de la cinquième il n'eut pas d'enfants.

De la sixième, *Malthace*, une Samaritaine, il eut Archélaüs qui gouverna plus tard la moitié du royaume, et Philippe (qu'on appelle encore Antipas) qui épousa Salomé, fille d'Hérodiade.

De la septième, *Cléopâtre*, il eut deux autres fils, Hérode et Antipas (qui s'appella aussi Philippe). C'est lui qui tourna le Christ en dérision.

De la huitième, nommée *Pallas*, il eut un fils du nom de Phasaël.

De la neuvième, nommée *Phédra*, il eut une fille Rossana.

De la dixième, *Elpidie*, il eut une autre fille du nom de Salomé.

(Cfr. ZANECCHIA, *La Palestine d'aujourd'hui*. Paris, Lethielleux, 1899, T. I, pp. 157-158. — SCHÜRER, I, pp. 406-407.)

Elle ne pouvait guère durer, tous les membres de la branche iduméenne s'entendant à comploter la perte des fils de Mariamme. Bérénice transmettait à sa mère la moindre confidence lui faite par Aristobule, et Hérode fut accusé auprès d'Alexandre de rapports coupables avec Glaphyra. Les fausses dénonciations devinrent telles, que plusieurs partisans des deux frères furent mis à la torture, jusqu'à ce que l'un d'eux parla d'une accusation inventée par Alexandre, et d'après laquelle Hérode devait être dénoncé auprès de l'empereur comme entretenant des relations hostiles aux Romains avec Mithridate, le roi parthe. Là-dessus Alexandre fut mis en prison, mais l'intervention de son beau-père, Archélaüs, le roi de Cappadoce, réussit une fois encore à rétablir une courte entente. (*Ant.* l. XVI, ch. 8, §§ 2-6.)

Vers cette époque Hérode faillit encourir la disgrâce de l'empereur. Une quarantaine d'habitants de la Trachonitide, avaient ameuté ce pays, à cause de la sévérité avec laquelle Hérode administrait ce repaire de bandits, et ils s'étaient réfugiés auprès de Sylleus, roi des Arabes. N'obtenant pas leur extradition, Hérode, appuyé par Saturninus, le légat de Syrie, envahit le territoire arabe pour se faire justice. Mais Sylleus l'accusa à Rome de violation illicite de frontières, et lui fit effectivement perdre la faveur impériale. Une première ambassade, envoyée par le roi juif pour se justifier, ne fut même pas reçue. Il en fallut une nouvelle, conduite cette fois par Nicolas De Damas, pour plaider et gagner la cause du monarque. (*Ant.* l. XVI, ch. 9, § 4; cfr. *Fragm. hist. graec.*, t. III, p. 351.)

L'arrivée à la cour de Jérusalem d'un Spartiate du nom d'Euryclès, un ami d'Antipater, compromit définitivement les deux malheureux fils de Mariamme. Faussement accusés de comploter la perte de leur père, ils furent jetés dans les fers à Jéricho, et incriminés de haute trahison auprès de l'empereur. Celui-ci, fraichement réconcilié avec Hérode, lui donna plein pouvoir, tout en lui conseillant d'instituer un tribunal à Berytos (la moderne Beyrouth). A l'exception de Saturninus, de ses trois fils et de quelques autres, le reste des membres qui le composaient jugèrent les accusés dignes de mort. Un vétéran, appelé Téron, voulut intercéder en leur faveur ; lui et trois cents

soldats furent mis à mort, convaincus d'être des partisans des victimes : celles-ci furent pendues à Sébaste. (*Ant.*, l. XVI, ch. 10 et 11.)

Antipater avait maintenant le champ libre, mais son impatience d'arriver au pouvoir le perdit à son tour. Il s'entendit avec Phéroras pour précipiter la fin d'Hérode; or, celui-ci fut mis au courant par Salomé de ce qui se tramait. Toutefois le roi rejeta la faute sur l'entourage de Phéroras, composé en grande partie de Pharisiens. Ceux-ci furent exécutés, et Antipater envoyé à Rome pour y faire approuver le testament l'instituant héritier; il était prévu qu'en cas de décès d'Antipater, ce serait Philippe Hérode, fils de la seconde Mariamme (1), qui monterait sur le trône. Phéroras, renvoyé dans sa tétrarchie, y mourut bientôt.

On découvrit alors qu'Antipater lui avait remis du poison pour en finir avec le vieux roi. Peu après arriva à la même adresse un nouvel envoi de poison, ainsi qu'une lettre calomnieuse dans laquelle Antipater tâchait de perdre deux autres de ses frères : Archélaüs et Antipas-Philippe. (2) La domesticité de la maison de Phéroras acheva d'édifier Hérode sur les sentiments de son héritier présomptif. Une lettre des plus cordiales invita Antipater à un prompt retour. Ignorant que tout était découvert, il se laissa prendre au piège; à peine revenu, il fut saisi; acculé par l'évidence des témoignages, il fut jeté dans les fers et son cas dénoncé auprès de l'empereur. (*Ant.* l. XVII, ch. 1 à 5.)

Cependant la fin du monarque septuagénaire approchait. Une maladie des intestins se déclara qui fit croire à un dénoûment subit. Le roi modifia son testament en faveur de Philippe-Antipas, fils cadet de Malthace. Le mal empira rapidement. A l'ulcération des entrailles se joignit l'hydropisie et les vers rongeaient certains membres déjà en décomposition. Il se fit transporter aux sources thermosulfureuses de Callirrhoé (3), puis, n'en

(1) En même temps qu'elle devenait sa femme, son père était devenu grand prêtre vers l'année 24. Voir la note précédente.

(2) Archélaüs, fils aîné de Malthace la Samaritaine, et Antipas-Philippe, fils de Cléopâtre de Jérusalem.

(3) Sur la côte N.-E. de la mer Morte; localité identique à l'Aïn-az-Zârah

supportant plus l'action, reconduire à Jéricho. Les derniers jours s'achevèrent dans des ordres monstrueusement sanguinaires et dans des douleurs atroces. (1) Il reçut encore à temps le permis de l'empereur d'en agir à sa guise avec Antipater et l'ignoble fratricide périt peu avant la mort de son exécrable père. Un dernier changement testamentaire désigna Archélaüs comme roi, institua Antipas-Philippe tétrarque de Galilée et de Pérée, et assigna à Philippe-Antipas la tétrarchie de la Gaulanitide, de la Trachonitide, de la Batanée et de la région de Panéas. D'autres legs favorisaient sa sœur Salomé, ainsi que l'empereur et l'impératrice. (*Ant.*, l. XVII, ch. 6-8.) Il expira peu avant Pâque, l'an 750 de Rome, quatre ans avant notre ère, (2) et fut enterré sous la forteresse de l'Hérodium.

C'est vers la fin du règne de ce monstre que le Sauveur naquit à Bethléhem au milieu du concert angélique annonçant la paix au monde. (3) Connaissant le caractère soupçonneux

---

des Arabes. L'ouvrage déjà cité et si intéressant du Père Abel nous dispense de tenter une description de cet endroit. (Cfr. *op. laud.*, pp. 23-25.) Pour toutes les localités situées sur les bords de la mer Morte, nous renvoyons le lecteur à ce livre, et nous le faisons avec d'autant plus d'assurance, qu'ayant participé à cet inoubliable périple, nous avons trouvé dans le récit de notre docte compagnon de route une abondance et une justesse de souvenirs qui nous dispensent de nous servir de nos notes personnelles.

(1) Voir les détails *Ant.*, l. XVII, ch. 6, §§ 2-5. Cfr. SCHÜRER, I, pp. 413-14 FELTEN, I, p. 133.

(2) Voir détails FELTEN, I, pp. 134-136, note 5. SCHÜRER I, pp. 415-17, note 167.

(3) Le point de départ de l'ère chrétienne a été établi par un moine du sixième siècle, Denys le Petit (✝ vers 540); c'est pourquoi elle s'appelle encore l'ère dionysienne. Denys place la naissance du Sauveur en l'an 753 *ab urbe condita* : l'an 754 serait donc la première année de l'ère chrétienne. Pareille fixation est impossible. Il est certain que Jésus-Christ est né sous Hérode le Grand, lequel est mort au plus tard vers Pâque de l'année 750. Denys s'est donc trompé de 4 ans au moins. Le Sauveur doit être né en 748 ou 749 *ab u. c.* Pratiquement la fixation du moine Denys a été maintenue.

Une autre difficulté — classique elle aussi — est celle du recensement de Quirinius. La phrase de Luc II 2. αὕτη ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου est d'ordinaire traduite : « Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius commandait la Syrie » (trad. Crampon). Or, dit-on, Quirinius n'a fait de recensement qu'en l'an 6 après J.-C. (Voir plus loin). Plusieurs exégètes catholiques solutionnent la difficulté en disant que Quirinius a *terminé* un recensement commencé une dizaine

et cruel d'Hérode, la lâche tuerie des Saints Innocents contemporains du Seigneur (Mat., II, 1-12) n'a plus de quoi nous étonner. Terminons la biographie de ce sinistre personnage par

---

d'années plus tôt. (Voir la littérature à ce sujet : FELTEN, I, p. 139, note 3. SCHÜRER, pp. 508-09.) Cette explication nous paraît forcée.

Le Père Lagrange propose une tout autre traduction déjà donnée par Calmet, mais confirmée depuis par d'autres cas semblables. Il prend πρῶτος dans le sens comparatif pour πρότερος ou pour πρό ce qui donne un sens bien différent : « Ce recensement fut *antérieur* à celui qui eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie. » (Cfr. LAGRANGE : *Où en est la question du recensement de Quirinius?* Rev. Bibl., 1911, pp. 60-84, et spécialement pp. 80-83). Il est vrai que cette traduction suppose *deux* recensements; le premier sous Hérode, à l'occasion duquel la Sainte Famille se met en route ; le second, celui de Quirinius, en 6 de notre ère. Or Schürer, I, pp. 508-09, s'étend longuement à prouver que sous Hérode *rex socius* les Romains n'auraient pas pu procéder à une ἀπογραφή ou recensement, qui n'avait d'autre but que d'aboutir à un relevé du cens à percevoir sur les biens fonciers. Ceci n'aurait été possible qu'après la transformation de la Judée en province romaine, c. à d. en 6 après J.-C. C'est là une assertion gratuite, qui, de plus, a contre elle un passage de Tertullien, *Adv. Marcionem* IV, 19 : « *Sed et census constat actos sub Augusto nunc in Judæa per Sentium Saturninum apud quos genus ejus inquirere potuissent.* » De cette donnée Schürer ne tient aucun compte. Comme le fait observer le Père Lagrange, il est remarquable que Tertullien ait tenu en apparence si peu compte des termes de Saint Luc (s'il entendait la phrase de l'Evangéliste comme on le fait d'ordinaire) ; s'il s'est écarté de lui, c'est qu'il avait une source, et c'est pour cela qu'il est permis de se prévaloir de l'attestation de Tertullien (*art. cité*, p. 70). Or, ce Saturninus fut légat de Syrie de 9-6. Ce recensement, commencé avant 6, peut avoir été continué sous Varus de 6-4.

Schürer prétend aussi que l'histoire ignore un recensement universel de l'empire sous Auguste; Luc serait donc encore en défaut, quand il dit II 1 ἀπογράφεσθαι πᾶσαν τὴν οἰκουμένην. Ce recensement général est pourtant attesté par Cassiodore (480-575) et le lexicographe Suidas du 10e siècle (Voir textes SCHÜRER, I, pp. 520-21, note 47). A cela Schürer répond que leur témoignage est infirmé par le fait qu'ils étaient chrétiens !!! et qu'ils vivaient à une époque bien tardive. Mais l'argumentation de Schürer tendant à trouver l'Evangéliste en défaut ne serait-elle pas infirmée par sa mentalité rationaliste ? Il est vrai, les témoignages de Cassiodore et de Suidas sont tardifs, mais *l'antiquité des sources* compulsées par ces deux auteurs fait disparaître cet inconvénient. (Cfr. FELTEN, I, p. 141.) C'est précisément le détail donné par Luc que le recensement fut *universel*, qui accentue davantage encore sa diversité avec celui de Quirinius après l'an 6 de notre ère, qui, lui, fut local, et par là-même laissa un souvenir plus odieux et plus précis dans les mémoires juives.

D'ailleurs le troisième Evangéliste est particulièrement bien renseigné sur la famille d'Hérode, spécialement sur Hérode Antipas, au sujet duquel

l'appréciation qu'émettait sur lui l'empereur Auguste dont il avait tant recherché la faveur; il disait de lui : « *Melius est Herodis porcum esse quam filium* ». (1)

Le dernier testament avait besoin d'une validation impériale. Archélaüs était sur le point d'entreprendre le voyage *ad hoc*, lorsqu'éclata une sédition à Jérusalem qui fut étouffée dans le sang. (*Ant.*, l. XVII, ch. 9, § 1). (2) Confiant à Philippe l'administration du lot lui échu, il put enfin partir, mais fut suivi de près par Antipas, mécontent des dernières dispositions paternelles, et par d'autres membres de la dynastie hérodienne qui demandèrent d'être administrés immédiatement par un procurateur romain, sinon par Antipas au lieu d'Archélaüs. **Archélaüs.**

Sur ces entrefaites, une nouvelle révolte dut être arrêtée en Judée par le proconsul de Syrie, Quintilius Varus, qui caserna une légion à Jérusalem pour prévenir toute tentative ultérieure. Mais un certain Sabinus, y envoyé par l'empereur comme chargé d'affaires, en attendant que la succession d'Hérode fût réglée, exaspéra la population par ses mesures oppressives. A la Pentecôte, les Romains furent attaqués par les Juifs, précisément nombreux à l'occasion de la fête; ils réussirent toutefois à s'emparer du temple dont ils pillèrent le trésor. Mais ce geste déchaîna un soulèvement général tant en Galilée et en Pérée, que dans la Judée même, — soulèvement conduit d'ailleurs par des aventuriers qui y cherchèrent leur profit personnel en pillant et en terrorisant le pays. Varus, à la tête des deux légions dont il disposait encore, et secondé par les Nabatéens du roi Arétas IV, revint d'Antioche et eut bientôt raison des insurgés; deux mille des leurs expièrent leur forfait sur la croix, et Jéru-

---

il donne des détails qui lui sont propres, à l'exclusion des autres Synoptiques. Voilà qui n'est pas de nature à ébranler notre confiance, quand il nous raconte les faits passés sous Hérode le Grand (Cfr. la brochure de *Geloofsverdediging*, « De Volkstelling van Quirinius » par VAN TICHELEN, Anvers, 1911, p. 25).

(1) Cfr. MACROBE, *Saturnal.* l. II, ch. 4. Au même endroit Macrobe, fait de la mise à mort d'Antipater et du massacre des Saints Innocents une seule et même exécution.

(2) 3,000 hommes périrent.

salem resta occupée par une légion romaine. (*Ant.*, l. XVII, ch. 10, §§ 4-10).

Tandis qu'à Rome la cause des héritiers d'Hérode était encore pendante, une délégation de cinquante Juifs s'y présenta pour demander eux aussi de pouvoir vivre conformément à leurs lois, sous l'administration directe des Romains, et d'être délivrés du joug iduméen (1). De son côté, Philippe avait jugé bon de se rendre dans la capitale de l'empire, pour soutenir la cause d'Archélaüs et la sienne propre.

L'empereur convoqua les deux partis dans le temple d'Apollon. La requête des mécontents, appuyée par les huit mille Juifs de Rome, énumérait d'abord les griefs accumulés contre Hérode et Archélaüs; ensuite Nicolas de Damas plaida en faveur d'Archélaüs dont jadis il avait défendu le père : l'empereur prit quelques jours avant de communiquer sa décision, qui confirma presque dans toute sa teneur le dernier testament d'Hérode. Archélaüs retint donc la Judée, l'Idumée et la Samarie (2); il ne perdit que le titre de roi qu'il échangea contre celui d'ethnarque; Antipas devint tétrarque de Galilée et de Pérée, et Philippe tétrarque (3) de la Batanée, le Hauran, la Trachonitide et d'une partie de l'Iturée; Salomé conserva également les villes lui départies : Jamnia, Azot, Phasaëlis; elle reçut en outre le palais d'Ascalon et 500,000 pièces d'argent. Auguste remit même aux enfants d'Hérode les quinze cents talents que celui-ci lui avait légués. (*Ant.*, l. XVII, ch. 11, §§ 1-5.)

Poursuivons rapidement l'histoire des deux tétrarchies pour reprendre ensuite celle du territoire judéen.

Tétrarchie de Philippe. Les parties constituantes du territoire de Philippe sont souvent diversement désignées, ce qui provient de ce qu'elles étaient d'annexion récente au pays juif, et que leurs confins

---

(1) C'est à cette démarche que fait clairement allusion la parabole du divin Maître, Luc., XIX, 12-27.

(2) A l'exception des villes de Gaza, Gadara et Hippos, qui furent rattachées à la province de Syrie; par contre, il eut Joppé et Césarée.

(3) Sur l'importance des titres d'ethnarque et de tétrarque, voir SCHÜRER, I p. 423-24, note 12.

n'étaient pas toujours nettement limités. Elles s'étendaient du côté oriental du Jourdain, à peu près entre sa source et l'endroit où il reçoit le Yarmouk (1). Les habitants de ces régions étaient pour la plupart païens, tout en étant mélangés à des Juifs et des Iduméens. Philippe était, à l'encontre des autres membres de sa famille, d'un caractère pacifique, équitable et doux, et le Sauveur trouva plus d'une fois sur son territoire une sécurité dont il ne jouissait pas ailleurs. Élevé à Rome avec Archélaüs, il garda toute sa vie un souvenir fidèle de la famille impériale. A Panéas il bâtit la cité qu'il appela Césarée, en l'honneur de l'empereur, et transforma la vieille Bethsaïda en ville qu'il nomma Julias, du nom de la fille d'Auguste; il frappa également sur ses monnaies l'effigie d'Auguste et plus tard celle de Tibère. Marié sur la fin à la fameuse Salomé, la fille d'Hérodiade, il n'en eut pas d'enfants.

Il mourut en 33-34. Pour quelque temps sa tétrarchie fut incorporée à la province de Syrie, mais bientôt après, en 37, Caligula la donna à Agrippa I. (*Ant.*, l. XVIII, ch. 2, § 1; ch. 4, § 6; ch. 6, § 10.)

Tétrarchie d'Antipas.

Antipas, également appelé Hérode — et désigné sous ce nom sur ses monnaies et chez les auteurs du Nouveau Testament — avait davantage hérité du caractère paternel; orgueilleux, sensuel, fastueux et astucieux comme son père (Luc, XIII, 32), il avait reçu en partage les contrées de Galilée et de Pérée, dont le seul désavantage était d'être séparées par les villes de la décapole. Il obvia à cet inconvénient en restaurant et en fortifiant Sépphoris et l'ancienne Beth-Haram qui porta successivement les noms de Livias et de Julias. Pour avoir moins à craindre les incursions de ses voisins nabatéens, il épousa la fille de leur roi Arétas IV. Dans un site charmant, sur la rive occidentale de la mer de Génézareth, il se bâtit une capitale, appelée Tibérias en l'honneur de l'empereur alors régnant et l'organisa à la manière des villes helléniques; elle fut habitée par une population assez hétéroclite, car, son emplacement

(1) Sur ces différents territoires, voir Schürer, I, pp. 425-28, note 3.

occupant une ancienne nécropole, elle devait nécessairement souiller un Juif scrupuleux.

En divers points toutefois Antipas se conformait aux exigences de la loi juive, venant à Jérusalem pour certaines fêtes (cfr. Luc, XXIII, 7) et ne faisant frapper aucune effigie sur ses monnaies. Malgré cela, il ne devait pas jouir de beaucoup de sympathie, attendu que ses partisans étaient désignés, au rapport de l'Evangile, sous un nom particulier (cfr. Marc, III, 6, XII, 13; Matth., XXII, 16) et le contexte prouve bien qu'ils ne constituaient pas une majorité.

Lors d'un voyage à Rome, il fit la connaissance d'Hérodiade, une fille du malheureux Aristobule, épousée par son demi-frère Philippe-Hérode (2). Epris d'elle, il n'eut pas de peine à s'attacher cette créature cruelle et ambitieuse qui devait causer sa perte.

La fille d'Arétas, mise au courant de l'infidélité de son mari, n'attendit pas que celui-ci la répudiât; elle fit ses préparatifs et pria Hérode, à son retour, de la faire conduire à Machéronte. Celui-ci, ignorant qu'elle fût consciente de sa félonie, y consentit; mais, à peine arrivée à destination, elle lui brûla la politesse et se réfugia auprès de son père.

Ce dut être vers cette époque, en automne de l'an 26, la quinzième année de Tibère, que s'éleva la voix clamant dans le désert, dont la fière franchise reprocha au tétrarque son union illicite. Les Synoptiques nous apprennent qu'elle lui valut d'être emprisonné (3). Flave-Josèphe, dans la notice élogieuse qu'il consacre au saint Précurseur (*Ant.*, l. XVIII, ch. 5, § 2) nous dit qu'Hérode l'emprisonna par crainte que son influence sur les foules ne provoquât une révolte. En fait, les deux motifs auront concouru à abréger la carrière de celui qui devait dis-

---

(1) Pour plus de détails voir Schürer I, p. 433 et II, pp. 216-21.

(2) Le nom de Philippe nous est donné par Marc, VI, 17. D'après Flave-Josèphe, *Ant.*, l. XVIII, ch. 5, § 4, elle aurait été la femme de cet Hérode, fils de la seconde Mariamme, héritier éventuel selon le premier testament d'Hérode le Grand (cfr. p. 294) et qui finalement n'avait rien reçu. Selon Felten I, p. 173, cet Hérode était surnommé Philippe, un Philippe distinct du tétrarque. Schürer prétend à tort (I, p. 435) que deux fils d'Hérode ne pouvaient porter le même nom.

(3) Matth. XIV, 1 ss.; Mc. VI, 14 ss ; Luc, III. 1 ss.

paraître à l'avènement d'un plus grand que lui. Le caractère inquiet d'Antipas, et la haine sanguinaire d'Hérodiade se seront accordés sur cette mesure suppressive. Jean-Baptiste fut enfermé dans le palais fortifié de Machéronte, où il passa près d'une année (1), avec la latitude de recevoir des visiteurs. (Cfr. Matth., XI, 2 ss.) Hérode lui-même éprouvait pour le saint détenu une crainte respectueuse et le protegeait contre les tentatives occisives d'Hérodiade; mais la mégère veillait, et l'on sait comment finit celui que le Seigneur avait si magnifiquement loué.

Peu après, le lâche et superstitieux monarque, entendant parler des œuvres merveilleuses du Sauveur, crut sa victime ressuscitée et voulut s'en assurer. (Luc, IX, 7 ss.) Quand le ministère du divin Maître lui sembla également compromettant pour sa sécurité, il lui fit faire une commission d'intimidation par les pharisiens. (Luc, XIII, 31-33.) Ce n'est qu'au jour de la Passion que l'insolent adultère se rencontra avec la divine Victime dont le dédain suprême vitupéra à jamais sa mémoire. (Luc, XXIII, 7-11.)

L'infidélité conjugale de l'Iduméen n'allait d'ailleurs plus tarder d'être punie. Une contestation de frontières mit aux prises, en l'an 36, l'armée arabe avec celle d'Antipas. Cette dernière fut complètement défaite dans la région de Gamala (2) et le vaincu n'eut plus qu'à prendre son recours auprès de l'empereur. Tibère ordonna aussitôt à Vitellius, le légat de Syrie, de marcher contre Arétas. Tandis que l'armée romaine longeait la côte pour arriver à Pétra en contournant la Judée et en traversant l'Idumée, Vitellius piqua jusqu'à Jérusalem où l'on célébrait précisément la fête de Pâque (37). Le quatrième jour de son arrivée il apprit la mort de l'empereur, et comme il n'était pas fort porté pour Hérode (3), il donna ordre à son

---

(1) Voir justification de cette durée de l'incarcération : FELTEN, I, p. 177, note 7. Pour le récit évangélique consultez LAGRANGE, *Evangile selon Saint-Marc*, pp. 152-158. Sur Macheronte et la visite inoubliable que nous y avons faite, lire : ABEL, *Op. laud.*, p. 30 ss.

(2) S.-O. du lac de Tibériade.

(3) Voir le motif : *Ant.*, l. XVIII, ch. 4, § 5. Cfr. FELTEN, I, p. 180, note 3 et SCHÜRER, I, pp. 446-47.

armée de retourner à Antioche. C'était pour le monarque juif une première déconvenue.

Caligula, le nouvel empereur, un ami d'enfance d'Agrippa, le frère d'Hérodiade, avait peu après son avènement, donné à ce dernier la tétrarchie de Philippe (cfr. *supra* p. 299) et le titre de roi. Le favori arriva en Palestine l'année suivante en pompe royale. Jalouse de cette préséance, Hérodiade fit tant et si bien qu'Hérode se mit en route pour Rome avec elle, afin de solliciter en sa propre faveur le diadème royal. Mais Agrippa mit à ses trousses un affranchi, Fortunatus, chargé d'accuser le tétrarque de comploter contre les Romains avec les Parthes. Le fait était qu'Hérode avait armé 70,000 hommes, on ne sait trop dans quel but. Comme il ne put nier cet armement, il se vit pris en suspicion et exilé dans les Pyrénées (1), où Hérodiade, cause initiale de ses mésaventures, voulut le suivre. Son ethnarchie passa elle aussi au pouvoir d'Agrippa. (*Ant.*, l. XVIII, ch. 2, §§ 1, 3; ch. 4, § 5; ch. 5, §§ 1-3; ch. 7, §§ 1, 2.)

La Judée sous Archélaüs et les Procurateurs romains, jusqu'à 41 ap. J. C.

Le règne d'Archélaüs fut tyrannique et oppressif, au point qu'à son retour d'Egypte, Joseph n'osa se fixer sur son territoire. (Matth., II, 22.) Archélaüs répudia Mariamme, sa première femme, et épousa la veuve du malheureux Alexandre (cfr. *supra* p. 292), Glaphyra, qui, après la mort de son premier époux s'était mariée à Juba, le roi de Mauritanie, pour s'en séparer bientôt. Par cette alliance illégitime il heurta les conconsciences juives. Il se les aliéna encore davantage en déposant les grands-prêtres l'un après l'autre. Héritier du génie bâtisseur du vieil Hérode, il restaura magnifiquement le palais de Jéricho, planta une palmeraie au nord de cette ville, et construisit à douze milles plus loin, dans la même direction, la localité qui s'appela de son nom : Archélaïs. Tout cela ne le réconcilia pas avec ses sujets. Une délégation de notables Juifs et Samaritains alla le dénoncer auprès d'Auguste. Appelé pour se justifier, il fut déposé et exilé à Vienne en Dauphiné, dans la dixième année de son règne. (6 ap. J.-C.)

La Judée avec la Samarie et l'Idumée furent dès lors admi-

---

(1) Voir Felten, I, p. 181, note 3; Schürer, I, p. 448, note 45.

nistrées d'une manière spéciale, tout comme certaines autres contrées (Egypte, Thrace, Mauritanie), qui offraient des difficultés particulières et supportaient dès lors un régime différent de celui qui régissait les autres provinces. Au lieu d'un proconsul ou d'un propréteur, c'était un officier de rang équestre seulement qui en prenait la direction. Il avait le titre de *procurator*, ἐπίτροπος (dans le N. T. plus souvent ἡγεμών). Ce nom qui autre part désignait un administrateur des finances, comportait dans ces cas particuliers toutes les attributions gouvernorales des autres chefs de provinces. Toutefois, dans des circonstances extraordinaires, le procurateur de Judée relevait du légat de Syrie comme de son supérieur immédiat.

Sa résidence habituelle était Césarée; exceptionnellement, il séjournait à Jérusalem; dans l'une et l'autre de ces villes il occupait le palais construit par Hérode.

Le procurateur ne disposait que de troupes auxiliaires (1), dont l'infanterie était répartie en « cohortes », et la cavalerie en « ailes », chaque division s'appelant du nom ethnographique de ses composants. Comme les Juifs étaient dispensés du service militaire, les troupes palestiniennes étaient recrutées parmi les autres habitants du pays et réparties entre diverses localités.

Au point de vue judiciaire la compétence du procurateur s'étendait à toutes les peines et à toutes les personnes, sauf que quiconque avait le titre de citoyen romain, pouvait en appeler, même au cours du procès, au jugement de l'empereur. (Cfr. *Act.*, XXV, 10-12.) En Judée cependant, les cours judiciaires locales et le Sanhédrin continuèrent à fonctionner, à côté du tribunal romain, avec cette seule restriction qu'ils ne pouvaient exécuter une condamnation capitale. Enfin le procurateur avait encore l'administration financière à charge. Les impôts de Palestine étaient versés au fisc, ou caisse impériale; c'étaient l'impôt foncier et l'impôt personnel ou sur le revenu. A côté de cela, il y avait les douanes, l'octroi, les droits de péage pour frontières, ponts, routes, marchés, etc., et les

---

(1) Les légions seules étaient composées de soldats ayant le titre de citoyens romains. Elles constituaient l'armée régulière.

impôts particuliers prélevés par certaines cités autonomes, et par les dynastes locaux, à leur propre profit.

L'impôt foncier et l'impôt sur le revenu, destinés à la caisse impériale, étaient perçus par des agents de l'Etat, mais tous les autres l'étaient par des particuliers, les « publicains », qui prenaient cette perception en location. Quoiqu'il y eût des tarifs fixant les sommes dues, ils étaient trop peu précis pour ne pas donner lieu à l'arbritaire. Ce système de location était généralement rémunérateur pour ceux qui le prenaient à charge. Aussi les percepteurs d'impôts étaient-ils exécrés et mis au rang des pires pécheurs. (Matth., IX, 10 ss., XI, 19, XVIII, 17, XXI, 31 — Luc, V, 30, VII, 34, etc.) Le système sévit encore en Palestine de nos jours, avec tous ses inconvénients. (1)

On comprendra que dans ces conditions les impôts écrasaient fréquemment les tributaires et motivaient leurs plaintes; tout Juif avait à payer, en outre, le didrachme pour le temple.

Nonobstant ces attributions multiples des procurateurs, et malgré que ceux-ci abusèrent plus d'une fois de leurs pouvoirs, les Juifs se virent régis avec plus de liberté que sous le régime hérodien; c'est que le sanhédrin, et à sa tête le grand-prètre, avaient repris l'administration interne de la communauté juive. Il est vrai que cette situation n'était nullement garantie de façon légale, encore que de fait elle tâcha de s'imposer le plus possible.

C'est le moment de faire connaître de plus près la composition et l'autorité de ce corps sanhédrinal.

Le Sanhédrin de Jérusalem.

Un sénat aristocratique à Jérusalem, aux mains duquel était confiée l'administration du peuple juif en tout ou en partie, n'apparait qu'à l'époque hellénique. Les rabbins en rattachaient l'origine aux soixante-dix Anciens qui formaient le conseil de Moïse. (Num., XI, 16.) Seulement, pendant toute la période qui précède l'époque grecque, on n'en trouve aucune trace. Les Anciens du peuple qu'on voit mentionnés parfois, ne constituaient pas un corps organisé comme le sanhédrin, et le tribunal

(1) Voir détails sur les différentes attributions du procurateur, SCHÜRER, I. pp. 457-79.

suprême de Jérusalem, dont parlent le Deutéronome XVII, 8 ss., XIX, 16 ss., et 2 Chron., XIX, 8 n'est qu'un tribunal judiciaire et non un corps gouvernant. Aux temps de l'exil et à l'époque perse on trouve douze chefs du peuple, représentant probablement les douze tribus, mais leur action était commune seulement pour autant qu'ils le voulaient, les tribus constituant encore alors des clans assez bien séparés. (Esdr., II, 2, Néh., VII, 7) (1). Mais lorsque celles-ci se fondirent ensemble, on aura eu ce corps administratif que Josèphe appelle γερουσία. Mentionné pour la première fois à l'époque d'Antiochus le Grand (223-187) il doit cependant dater de la fin de l'époque perse, car il est *aristocratique* chez les Juifs, alors que dans les villes helléniques de fondation récente il était *démocratique*. Cette institution est donc vraisemblablement pré-hellénique, d'autant plus qu'à l'époque perse la situation était à peu près identique à ce qu'elle fut à l'époque hellénique. Au commencement de cette dernière époque ce furent, au témoignage d'Hécatée (2), les prêtres qui exerçaient l'influence dominante dans cette assemblée. A sa tête se trouvait l'ἀρχιερεύς : le grand-prêtre dont la fonction était héréditaire. Les attributions de ce corps législatif étaient très étendues, étant donné que les souverains grecs se contentaient en général de voir leur autorité reconnue et le tribut payé. A l'ancienne dynastie pontificale succéda celle des Asmonéens également héréditaire, mais la γερουσία se maintint, (3) quoique l'assomption du titre royal par les Asmonéens et le règne autocratique d'un Alexandre Jannée fussent faits pour amener une monarchie pure. Depuis Alexandra (76-67) les scribes entrèrent en grand nombre dans la γερουσία ; le vent soufflait d'ailleurs du côté du pharisaïsme.

Lorsque Pompée abolit la royauté, le grand-prêtre Hyrcan II conserva la προστασία τοῦ ἔθνους. Après une répartition tempo-

---

(1) Il est en outre parlé des anciens du peuple : Esdr., V, 5, 9 ; VI, 7, 14 ; X, 8. Néh., II, 16, IV, 8, 13, V, 7, 17, VII, 5.

(2) Historien de l'Egypte, contemporain de Ptolémée Lagus (323-285) Voir SCHURER, II, p. 240.

(3) 1 Mac., VII, 33, XI, 23, XII, 6, 35, XIII, 36, XIV, 20-28 ; 2 Mac., I, 10, IV, 44, XI, 27.

raire de la Judée sous Gabinius (57-55) en cinq συνέδρια, qui restreignit le pouvoir des Juifs, l'ancien état de choses fut restauré après une dizaine d'années sous César (47), qui nomma Hyrcan II ἐθνάρχης des Juifs. Vu qu'on considérait le sénat de Jérusalem avant tout comme un tribunal בֵּית-דִּין, on lui donna le nom de συνέδριον, mot qui n'est pas employé d'ordinaire pour désigner les sénats des villes. (1) Hérode le Grand commença son règne en faisant exécuter une grande partie des sanhédrites, membres de la vieille noblesse qui lui était hostile. Depuis lors beaucoup de pharisiens entrent aussi dans le sanhédrin.

Sous Archélaüs qui n'obtint que la Judée et la Samarie, la juridiction territoriale du sanhédrin fut réduite dans les mêmes limites; il en fut encore ainsi sous les procurateurs, mais sous eux son influence s'étendit, au point que Josèphe nous dit (2) qu'après la mort d'Hérode et d'Archélaüs, le corps dirigeant était l'aristocratie sous la haute direction des grands-prêtres, distinguant ainsi le régime actuel d'un sénat aristocratique du régime monarchique sous Hérode. Συνέδριον, πρεσβυτέριον, βουλευτής, βουλή sont les appellations du N. T. Il disparut après 70, car l'autonomie *relative* qui avait été laissée aux Juifs ne pouvait plus désormais leur être octroyée. Il est vrai que le peuple juif se reconstitua une בֵּית-דִּין à Jamnia, mais celle-ci usurpa des attributions juridiques, sans d'ailleurs jamais reprendre une direction politique. Le rabbinisme se rendit bien compte de la dissolution du grand sanhédrin : il n'exista plus de tribunaux au véritable sens du mot, fonctionnant d'une manière permanente.

La tradition juive représente le sanhédrin comme composé exclusivement de scribes, ce qui ne fut pas le cas avant 70. Josèphe et le Nouveau Testament s'accordent pour mettre à sa tête la plus haute aristocratie sacerdotale; originairement et essentiellement, c'était un corps aristocratique et non un corps

---

(1) C'est le sens de ce mot dans la grécité postérieure. Συνέδριον apparaît pour la première fois : *Ant.*, l. XIV, ch. 9, §§ 3-5.

(2) *Ant.*, l. XX, ch. 10, vers la fin.

savant. Mais le pharisaïsme gagnant tant d'influence, il obtint lui aussi ses représentants dans le sanhédrin; en outre, l'opposition d'Hérode à la vieille noblesse devait être nécessairement favorable au pharisaïsme.

A l'époque romaine il y a deux composants du sanhédrin : la vieille aristocratie sacerdotale à tendance sadducéenne, et le rabbinisme pharisaïque. Le nombre de ses membres est de septante et un d'après la Mischna et il semble être exact, car à Alexandrie on trouve aussi un conseil des anciens de septante et un membres. Contrairement à l'usage admis dans les sénats démocratiques des villes helléniques, dont les membres n'étaient élus que pour un an, ceux du sanhédrin, à raison de son caractère aristocratique, doivent l'avoir été pour un terme assez long, ou même à vie; ils n'étaient pas non plus choisis par le peuple, mais soit par les anciens membres, soit par les hautes autorités politiques (Hérode, les Romains). Il fallait être Juif de pur sang et l'entrée en charge se faisait par l'imposition des mains : סְמִיכָה (1).

D'après Josèphe et le N. T. on distinguait les ἀρχιερεῖς ou ἄρχοντες comme personnalités dirigeantes, désignant les membres principaux du sacerdoce; à eux revenait l'administration des affaires; après eux on a les γραμματεῖς, scribes, rabbins, connaisseurs de profession de la loi; ceux qui n'appartenaient pas aux classes précédentes, qu'ils fussent prêtres ou non, étaient appelés πρεσβύτεροι. Les deux partis, pharisiens (γραμματεῖς surtout) et sadducéens (ἀρχιερεῖς surtout) y étaient donc représentés. A l'époque romaine ce furent les pharisiens qui l'emportaient et, en fait, c'est à leur avis que devaient bien se ranger les sadducéens s'ils ne voulaient pas s'aliéner la faveur populaire. Cet accord, pour forcé qu'il fut, nous est montré sur le vif dans le N. T. où les ἀρχιερεῖς vont souvent de pair avec les φαρισαῖοι. Quant à la présidence, la tradition juive postérieure, qui ne voyait dans le sanhédrin qu'un collège de rabbins, l'a toujours dévolue à des scribes. Au contraire, Josèphe et le Nouveau Testament s'accordent pour la conférer au grand-prêtre; ce qui n'est pas étonnant, car, à l'époque hellénique le grand-prêtre

---

(1) Cfr. Num., XXVII, 18-23.

était chef politique, sous les Asmonéens il fut roi, et pour l'époque romaine Josèphe nous dit « τὴν προστασίαν τοῦ ἔθνους οἱ ἀρχιερεῖς ἐπεπίστευντο » (*Ant.*, l. XX, ch. 10 fin, allégation d'ailleurs confirmée par les faits.) (1).

A proprement parler, depuis la mort d'Hérode le Grand, la juridiction sanhédrinale ne s'étendait que sur la Judée, ce qui fait que ce corps n'avait aucune prise juridique sur Notre-Seigneur aussi longtemps que celui-ci resta en Galilée. (2) En un certain sens toutefois le sanhédrin était obéi dans toutes les communautés juives du monde (Actes IX, 2, XXII, 5, XXVI, 12); mais cela dépendait de la libre acceptation de celles-ci. A part certaines restrictions, le pouvoir du sanhédrin était, même en Judée sous les procurateurs, le pouvoir suprême des Juifs à tous points de vue : civil, religieux, criminel, répressif : (3) seule la peine de mort devait être confirmée par le procurateur. Sous cette réserve elle pouvait être appliquée à un non-Juif, et même pour un seul cas à un Romain : à savoir, s'il dépassait la borne du temple que pouvaient seuls franchir les Juifs; néanmoins le condamné ne devait pas être remis aux mains des Romains, comme on fit pour le Sauveur. Il suffisait que la condamnation à mort fût approuvée. La plus grande restriction au pouvoir sanhédrinal consistait en ce que les Romains pouvaient se réserver des cas particuliers, comme on fit avec S. Paul. (Act., XXV, 11, 12, 21.) Procurateur et tribun pouvaient convoquer le sanhédrin pour qu'il se prononçât sur un cas au point de vue de la loi juive.

Les tribunaux locaux siégeaient ordinairement le lundi et le jeudi. On ignore si le sanhédrin faisait de même : certainement, il ne siégeait pas les jours de fêtes ni le sabbat.

D'après Josèphe le local de réunion de la βουλή se trouvait dans le voisinage du Xystos, à l'Est de celui-ci, vers la colline du temple. Or, comme du Xystos il y avait un pont qui con-

(1) Là où JOSÈPHE parle de séances du Sanhédrin, on y voit le grand-prêtre présider : *Ant.*, l. XIV, ch. 9, §§ 3-5; l. XX, ch. 9, § 1. Cfr. Matth., XXVI, 3, 57. Act. V, 17 ss., VII, 1. IX, 1, 2, XXII, 5, XXIII, 2, 4, XXIV, 1.

(2) Il y avait néanmoins des tribunaux de moindre importance à côté du Sanhédrin, même à Jérusalem.

(3) Saisies de corps : Matth., XXVI, 47; Marc., XIV, 43; Act., IV, 3, 5, V, 21, 40.

duisait *immédiatement* à la colline du temple, il faudra le placer sur la colline même, du côté Ouest. Il était en dehors de la ville haute. La réunion chez le grand-prêtre dans le procès de Jésus s'explique parce que c'était la nuit, et qu'alors les portes de la colline du temple étaient fermées.

Depuis la seconde période de l'époque perse jusqu'à l'époque romaine, le grand-prêtre fut le chef religieux et civil. Quoique leur autorité fût restreinte d'une part par les dominateurs grecs, d'autre part par la γερουσία le fait d'occuper leur charge à vie et d'une manière héréditaire, leur donnait une grande force. Le souverain pontificat atteignit sa plus haute puissance sous les rois asmonéens postérieurs.

Mais la dynastie asmonéenne renversée, le pouvoir pontifical fut restreint. La charge ne fut plus conférée à vie et cessa d'être héréditaire. Hérode et les Romains démettaient les grands-prêtres à plaisir, et à cette instabilité s'ajoutait l'influence croissante du pharisaïsme. Malgré ces facteurs corrosifs de son autorité, le grand-prêtre conserva un pouvoir très étendu jusqu'en 70. Il se trouvait toujours à la tête de la communauté civile, et ce n'étaient que quelques familles de choix qui fournissaient les candidats. Ils représentaient encore toujours sous la domination romaine et sous celle des Hérodes une aristocratie très influente.

Comme pendant cette dernière période on les changeait fréquemment, il s'en trouvait toujours quelques-uns survivant à leur charge : ils gardaient une grande importance : tels Anne et son fils Jonathan.

Ces ex-pontifes conservaient leur titre d'ἀρχιερεύς avec certains droits et certaines obligations de la haute fonction.

Des personnages qui ne furent jamais grands-prêtres portèrent cependant le titre de cette dignité : cette charge étant en fait la prérogative de quelques grandes familles, l'appellation passa souvent à leurs fils, à d'autres parents. (Cfr. Act., IV, 6, XIX, 14.) Ceux-ci d'ailleurs ne s'en tenaient pas qu'au titre: ils prenaient souvent une participation effective à la direction des affaires. (Act., IV, 6 en grec.) (1)

---

(1) Sur le Sanhédrin voir : Felten, I, pp. 286-301 ; Schürer, II, pp. 237-77.

Comme l'indique la mesure prise contre toute violation du temple par un étranger, fut-il citoyen romain (voir texte dans les appendices), la religion juive était même protégée officiellement, et, par égard pour elle, on dispensa les Juifs du culte de l'empereur, son effigie ne fut pas frappée sur les monnaies de bronze propres au pays, et les étendards qui la représentaient n'étaient pas portés devant les armées sur le territoire juif. Mais malgré ces concessions faites à la conscience de la race élue, deux facteurs devaient contribuer à créer une animosité toujours plus grande contre la domination romaine. Le premier, c'est que parmi les procurateurs envoyés en Judée, plusieurs se rendirent odieux par leurs exactions, leurs mesures arbitraires et leur ingérence inopportune dans les affaires juives ; l'autre, ce fut l'idée chère aux pharisiens et qui allait être partagée de plus en plus par les masses : que la soumission à la Rome païenne du peuple qui se croyait appelé à la domination universelle, constituait un renversement des rôles, lequel ne pouvait tarder à être renversé à son tour. La suite de l'histoire juive se résume en ces deux mots : l'opposition à Rome jusqu'à la disparition du peuple juif comme nation.



Bronze de Coponius.

A/ **KAICA — POC** entourant un épi de blé.

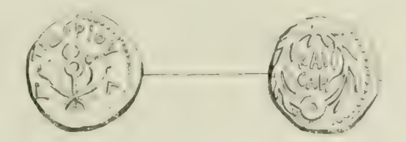
R/ Dattier en fruit L (1) Λ S = an 36 d'Auguste = 9/10 A. D.

(1) L est un signe égyptien indiquant que les lettres qui suivent expriment un nombre.

Le premier procurateur de Judée fut *Coponius* (6-9). En même temps que lui, était député comme légat de Syrie P. Sulpicius Quirinius : il avait déjà rempli ces fonctions dans les années 3 et 2 av. J.-C. Il avait entre autres pour mission de faire le recensement de la population dans l'ancienne tétrarchie d'Archélaüs, afin de fixer le montant des impôts. Cette mesure, qui prouvait nettement la sujétion immédiate aux Romains, indisposa à l'extrême certains esprits qui,sous la conduite du scribe Judas de Gamala et d'un pharisien Saddoc, poussèrent à la résistance ouverte. Judas paya l'aventure de sa vie (Act., V., 37), mais le courant d'idées qu'il avait créé, se continuera dans un groupe de pharisiens fanatiques appelés les « zélotes »; et les fils et les parents de

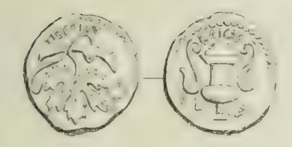
Judas se trouveront jusqu'à la fin à la tête des révoltés contre Rome.

Des deux successeurs immédiats de Coponius, *Marcus Ambibulus* (9-12) et *Annius Rufus* (12-15), nous n'avons rien d'intéressant à mentionner. Les deux suivants furent nommés par Tibère; conformément à l'habitude de cet empereur, ils restèrent longtemps en charge.



Bronze de Valerius Gratus.

A/ TIBEPIOV au-dessus de deux cornes d'abondance entre lesquelles un caducée.
LΓ = an 3 de Tibère = 16/17 A. D.
R/ KAICAP en deux lignes dans une couronne.



Bronze de Valerius Gratus.

A/ TIBEPIOV au-dessus d'un pampre.
R/ KAICAP au-dessus d'un vase à deux anses et à panse bombée.
L Δ = an 4 de Tibère = 17/18 A. D.



Bronze de Valerius Gratus.

A/ Une palme coupant dans le champ le nom IOY-ΛIA (mère de Tibère).
L E = an 5 de Tibère = 18/19 A. D.
R/ TIB. KAICAP en trois lignes dans une couronne.

Valerius Gratus (15-26) déposa le grand-prêtre Anne et installa quatre autres pontifes, dont Caïphe. Ce fut sous son administration, en 17, que les Juifs pétitionnèrent à Rome pour obtenir une diminution d'impôts. (Tacite, *Ann.*, II, 42.)

Ponce Pilate (26-36) est particulièrement et surtout peu avantageusement connu.

Agrippa I, dans la lettre que nous a conservée Philon, (1)

(1) *De legat. ad Cajum*, opera. t. II. p. 590.

le caractérise comme spécialement obstiné et dur, et lui impute ses vénalités, violences, rapines, vexations, exécutions arbitraires et toutes sortes de cruautés. Il avait peu de sympathie pour les Juifs, et il est probable que ces dispositions auront été prises en considération pour sa nomination par Séjan, le ministre judéophobe alors tout-puissant auprès de Tibère.

Peu après son arrivée, il fit entrer de nuit les troupes à Jérusalem avec les étendards portant l'effigie impériale. Ce n'est que sur les démonstrations les plus fermes de la part des Juifs qu'il se décida à les enlever. (*Ant.*, l. XVIII, ch. 3, § 1.)

Plus tard, il exposa dans le palais d'Hérode à Jérusalem, qu'il occupait pendant ses séjours dans la capitale juive, des boucliers dorés encerclant le nom de l'empereur. Une délégation, ayant à sa tête la noblesse et même les quatre fils du vieil Hérode, n'obtint pas leur disparition. Une pétition adressée à Tibère eut plus de succès : ordre fut donné de suspendre les boucliers dans le temple d'Auguste, à Césarée (1).

Pilate rencontra une opposition encore plus violente, lorsqu'il s'attaqua aux trésors du temple pour faire construire une conduite d'eau du S. O. de Bethléhem (2) à Jérusalem. Le rassemblement houleux qui l'attendit à cette occasion fut dispersé à coups de gourdins et de nombreux manifestants restèrent sur le carreau. (*Ant.*, l. XVIII, ch. 3, § 2.)

Les Evangiles nous donnent sur sa carrière de procurateur des détails analogues à ceux que fournissent les historiens juifs. Dans Luc XIII, 1, nous apprenons qu'il fit massacrer des Galiléens pendant qu'ils offraient au temple. Il se peut que ce fut là une des causes de sa mésintelligence avec Hérode Antipas. (Luc XXIII, 12.) L'histoire de la Passion nous représente Barrabas comme emprisonné pour meurtre et sédition (Marc XV, 7, Luc., XXIII, 19) et le procurateur romain peureux vis-

---

(1) Probablement le fait se passa-t-il après le 18 octobre 31, date de la mort de Séjan. Philon nous apprend, en effet, — *De legat.*, opera, t. II, p. 569, — que c'est après la mort de ce ministre que Tibère fut moins hostile aux Juifs.

(2) Du réservoir dit : les vasques de Salomon.

à-vis des Juifs le menaçant de la disgrâce impériale. (Joa., XIX, 12.)

Un nouvel acte de violence mit fin à sa carrière en Palestine. Un pseudo-prophète samaritain avait, en l'an 35, fait accroire à ses congénères qu'il allait leur exhiber les ustensiles sacrés cachés par Moïse au sommet du Garizim, croyaient-ils. Pilate ayant appris le dessein des Samaritains de s'y rendre en foule, le leur défendit. Mais eux passèrent outre à cette prohibition et y allèrent en armes. Pilate les fit alors attaquer par ses soldats qui en tuèrent et blessèrent un grand nombre, firent des prisonniers et exécutèrent les notables. Conscients de n'être pas des insurgés, ils firent accuser le procurateur par leur Sénat auprès de Vitellius, le nouveau légat de Syrie, qui envoya l'inculpé s'expliquer auprès de l'empereur. Quand, après une année de voyage, le procurateur arriva à Rome, Tibère était mort. D'après Eusèbe (*Hist. eccles.*, l. II, ch. 7),

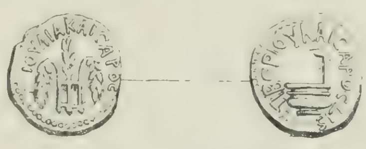


Bronze de Ponce Pilate

A/ TIBEPIOY KAICAPOC entourant un lituus.

R/ L I Z dans une couronne = an 17 de Tibère = 30/31 A. D.

Monnaie frappée après la mort de Julie qui n'est plus mentionnée.



Bronze de Ponce Pilate

A/ IOYAIA KAICAPOC entourant trois épis liés ensemble.

R/ TIBEPIOY KAICAPOC entourant un simpulum.

L I S = an 16 de Tibère 29/30 = A. D.

Pilate aurait mis fin à ses jours par le suicide (1). Vitellius le remplaça en Judée par *Marcellus* (36-37) (2).

Vitellius était arrivé en Syrie dans l'été de 35. A la Pâque de l'année suivante il se rendit à Jérusalem ; à cette occasion il fit remise de la taxe à prélever sur la vente des fruits et rendit l'habit d'apparat du grand-prêtre ; cet ornement était conservé depuis l'an 6 à la forteresse Antonia et ne pouvait en sortir jusqu'alors que quatre fois l'an.

---

(1) Voir les différentes versions sur la fin de Pilate : SCHÜRER, I, pp. 492-493, note 151 ; FELTEN, I, pp. 164-165, note 6.

(2) *Ant.*, l. XVIII, ch. 4, §§ 1 et 2.

Lorsqu'en 37 Vitellius reçut l'ordre de marcher contre Arétas IV (1), il montra de nouveaux égards aux Juifs en faisant longer la côte par son armée, afin que les étendards à effigie impériale ne dussent pas traverser la Judée.

Comme nous l'avons vu, lui-même était allé à Jérusalem où arriva bientôt la nouvelle de la mort de Tibère et de l'avènement de Caligula. Bien disposés envers le légat, les Juifs s'empressèrent de jurer fidélité au nouvel empereur et d'offrir des sacrifices à son intention; sous le nouveau règne ils devaient pourtant vivre de mauvais jours. Caligula en était arrivé à ce point d'infatuité de croire sincèrement à sa propre divinité; il devait donc considérer comme une injure personnelle le refus du culte impérial. Alors que dans toutes les provinces on rivalisait de dévotion envers lui, les enfants d'Israël s'en abstenant, furent bientôt réputés ses ennemis. Ce fut pour la population païenne d'Alexandrie une occasion d'assouvir sa haine contre les compatriotes juifs dont elle exécrait le voisinage et les privilèges. (Voir plus haut pp. 214-216) Le procurateur d'Egypte alors en fonction, Avillius Flaccus, était mal en cour auprès de Caligula, par là même qu'il avait été l'ami intime de Tibère. Il lui fallait donc à tout prix conquérir la faveur impériale. Au mois d'août 38, Agrippa I, venant de Rome, passa par Alexandrie pour se rendre dans les états palestiniens que Caligula lui avait donnés. Sa présence dans la grande cité égyptienne donna lieu à des manifestations d'ironie le visant. Quand il fut parti, les ennemis des Juifs, mis ainsi en humeur, exigèrent des mesures oppressives contre ceux-ci, et Flaccus crut l'occasion tout indiquée de se concilier les bonnes grâces de l'empereur. Déjà il avait retenu une missive adressée à Caligula par la communauté juive d'Alexandrie, où elle justifiait son abstention du culte impérial, tout en témoignant de sa déférence par d'autres hommages. Maintenant il permit la profanation des synagogues par l'érection de la statue impériale, déclara les Juifs étrangers : ξένους καὶ ἐπήλυδας (2) et laissa se déchaîner contre eux la fureur populaire. Les malheureux durent se réfu-

---

(1) Cfr. *supra*, p. 301.

(2) *Adversus Flaccum* : opera, t. II, p. 525.

gier dans un coin de la cinquième section, près de la mer; plus de quatre cents de leurs maisons et boutiques et même leurs vaisseaux qui étaient dans le port furent pillés, et plusieurs d'entre eux furent malmenés et tués. Le 31 août, anniversaire de la naissance de l'empereur, trente-huit membres de la γερουσία furent, sur l'ordre de Flaccus, flagellés en plein théâtre, pour avoir refusé de participer au culte impérial. La disgrâce de Flaccus n'en fut pas retardée. Dans l'automne de cette même année 38, il fut amené prisonnier à Rome, exilé dans l'île d'Andros, dans la mer Egée, et exécuté peu après. Une députation de cinq des principaux Juifs alexandrins, à la tête desquels se trouvait Philon, partit alors pour Rome, mais elle fut suivie d'une autre, conduite par le fameux rhéteur Apion, pour neutraliser l'effet de leur démarche. Les Juifs parvinrent à grand'peine à remettre une supplique à Caligula qui ne les reçut que beaucoup plus tard, probablement vers la fin de 40, après sa campagne dans les Gaules et en Germanie; il leur accorda une audience tandis qu'il visitait une villa. Au cours de cette entrevue, il ne cessa de se moquer d'eux et ils durent se retirer sans avoir obtenu la moindre satisfaction. Leur situation resta menacée à Alexandrie jusqu'à l'avènement de Claude (janvier 41), qui, sur les instances d'Agrippa et d'Hérode de Chalcis, leur rendit tous leurs anciens privilèges. Deux de leurs principaux adversaires, Isidore et Lampon, furent condamnés à mort.

La Palestine faillit être le théâtre de semblables persécutions. La ville de Jamnia avait été léguée par Salomé, la sœur d'Hérode, à l'impératrice Livia et était ainsi entrée dans l'apanage du fisc impérial. Son administrateur était, au moment qui nous occupe (automne de 39), un certain Hérennius Capito, peu favorable aux Juifs, qui pourtant constituaient la majorité de la population. La minorité païenne avait, par défi vis-à-vis de leurs concitoyens, érigé un autel de briques en l'honneur de l'empereur. L'indignation des Juifs l'avait renversé et Capito n'eut rien de plus empressé que de relater le forfait à Caligula. Aussitôt ordre fut donné d'ériger à Jamnia un autel autrement précieux et de placer une statue impériale dans le temple de Jérusalem. Le nouveau légat de Syrie, P. Pétro-

nius (39-42), fut chargé d'y donner suite et, comme une résistance était à craindre, il amena deux légions, ainsi que des troupes auxiliaires, d'Antioche à Ptolémaïs. Pétronius s'exécutait à regret; tout en confiant la fabrication de la statue à des artistes sidoniens, il manda les notables juifs à Ptolémaïs et tâcha de leur faire accepter de bonne grâce le caprice du maître. Il se heurta à un refus catégorique et bientôt des masses imposantes de tout âge vinrent de Palestine l'accabler de leurs supplications. C'était pendant l'été de 40. Touché de leur détresse, le légat essaya de différer l'accomplissement de la volonté de l'empereur. Il lui remontra que si on violentait de la sorte leur conscience, les Juifs seraient en état de détruire la moisson qui mûrissait et d'attirer ainsi la famine en Palestine; or, l'empereur projetait pour l'automne de cette même année 40, un voyage en Syrie; que d'ailleurs, l'achèvement de cette statue demandait du temps et que, par suite, il valait mieux ne pas se presser.

Caligula comprenait bien les intentions de son légat, mais, momentanément, il lui répondit de procéder à l'érection après les récoltes. Grâce aux tergiversations ultérieures de Pétronius et à une démarche personnelle d'Agrippa I à Rome, le projet finit par être abandonné, mais la désobéissance de Pétronius lui valut l'ordre de se suicider. Heureusement pour le légat, Caligula tomba assassiné le 24 janvier 41 et sa missive arriva environ un mois après (1). Un des premiers actes de Claude fut d'octroyer à Agrippa la Judée et la Samarie, réunissant à nouveau la Palestine entière sous un seul sceptre.

Hérode Agrippa I

La biographie de ce personnage tient de l'invraisemblable. (2) Né en l'an 10 avant notre ère, il était le fils aîné d'Aristobule (mis à mort en 7) et de Bérénice (3); il était donc petit-fils d'Hérode le Grand. Après la mort tragique de son époux, Bérénice était partie pour Rome, où elle se lia étroite-

(1) Ces événements sont rapportés par Philon : *De legat.*, opera, t. II, pp. 575-595; par Josèphe, *Ant.*, l. XVIII, ch. 8, §§ 2-9. Sur leur suite cfr. SCHÜRER, I, pp. 506-507, note 187.

(2) Cfr. *Ant*, l. XVIII, ch. 6, l. XIX, ch. 5-9.

(3) Fille de Salomé et de Costobare.

ment avec Antonia, la belle-sœur de Tibère (1). Le jeune Hérode fut élevé à la cour impériale, où il contracta de telles habitudes de frivolité et de gaspillage que, peu de temps après le décès de sa mère, il avait dépensé toute sa fortune et se trouvait criblé de dettes. La mort, par le poison, de Drusus le jeune, le fils de Tibère (23), le priva momentanément de tout appui à Rome et lui fit gagner la Palestine pour échapper à ses créanciers. Treize ans il vécut de divers expédients, jusqu'à ce qu'en 36 il reçut, — non sans avoir été d'abord éconduit, — un nouvel accueil à Capri auprès de Tibère, grâce à l'ancienne amie de sa mère, Antonia, qui l'aida à couvrir ses dettes. Ce lui fut l'occasion de s'unir d'amitié avec le petit-fils de sa bienfaitrice, Caius Caligula, le futur empereur (2). Sa sympathie pour lui se traduisit dans le vœu imprudemment émis qu'il pût succéder bientôt à Tibère. Rapporté au maître régnant, ce propos valut à Agrippa d'être jeté dans les fers. Mais six mois après, le 16 mars 37, Tibère mourait, et la fortune daigna sourire définitivement à l'aventurier. Caligula corrigea le déshonneur subi par son ami en lui donnant une chaîne d'or de poids égal aux fers qu'il avait portés et lui octroya la tétrarchie de Philippe et de Lysanias avec le titre royal; le Sénat lui accorda en outre le rang de préteur. Ce n'est qu'en l'automne de 38 qu'il prit possession de son territoire grossi bientôt de celui d'Hérode Antipas. Nous l'avons rencontré à Rome vers la fin de 40, et il s'y trouvait toujours quand Caligula tomba assassiné le 24 janvier 41. Les circonstances l'avaient préparé à contribuer au choix du nouvel empereur; il avait partagé l'éducation des deux fils d'Antonia : Germanicus († 19), le père de Caligula, et Claude, le frère cadet de Germanicus. C'est sur cet oncle de l'empereur défunt que se porta le choix des prétoriens et du Sénat qui souhaitait un maître peu despotique. Il s'agissait de décider le candidat, timide par tempérament et rendu plus craintif par la tournure tragique des derniers événements. C'est

(1) Antonia était alors veuve du frère de Tibère, Claudius Néron *Drusus* Germanicus, dit Drusus l'aîné, mort en 9 av. J.-C.

(2) Caius Caligula était le fils cadet de Germanicus († 19), lui-même fils d'Antonia. Le surnom de *Caligula* (petite botte) lui avait été donné dans son enfance par les soldats.

à cette tâche qu'Agrippa s'employa avec plein succès. En reconnaissance le nouveau César confirma toutes les possessions antérieures du roi juif, et y ajouta la Judée avec la Samarie; le Sénat lui conféra la dignité consulaire. La faveur dont jouissait Hérode ne profita pas qu'à lui seul : les privilèges dont avaient été privés les Juifs d'Alexandrie leur furent rendus, et même ils furent étendus à tous leurs coreligionnaires de la diaspora.

Remis ainsi en possession de l'héritage intégral du vieil Hérode, Agrippa débarqua bientot en Palestine. Son esprit d'accommodante souplesse aux situations lui fit chercher son appui auprès du parti pharisien qui avait les faveurs populaires. Il s'exhiba donc en juif accompli, satisfaisant à toutes les exigences de la Loi et montrant un zèle particulier à poursuivre ceux qui ne se conformaient pas au programme légal. C'est ainsi qu'il fit don au temple de la chaîne d'or qu'il avait reçue de Caligula, couvrit les frais de nombreuses offrandes tant au cours de son règne qu'à l'occasion de son avènement, et exigea que le fils d'Antiochus, le roi de Commagène, Epiphane, prétendant à la main de sa fille Drusilla, embrassât au préalable le Judaïsme. (1)

Encore, il fit citer au tribunal du légat Pétronius un groupe de jeunes gens qui avaient introduit une statue impériale dans une synagogue de Dora, et il persécuta les chefs de l'Église naissante. S. Luc saisit bien le mobile de sa conduite : après avoir maltraité quelques chrétiens et exécuté le fils de Zébédée, Jacques le majeur, le frère de Jean, *voyant que cela était agréable aux Juifs*, il ordonna encore l'arrestation de Pierre (Act., XII, 1-3). Les prières incessantes des fidèles lui arrachèrent sa victime (4-19).

Peut-être était-ce encore ce souci de plaire au parti national qui lui fit à deux reprises essuyer les affronts des Romains.

Le quartier N. E. de Jérusalem, le Bézétha, s'étant considérablement développé sous les Hérodes, Agrippa avait commencé à l'entourer d'un mur épais et élevé. Cette précaution

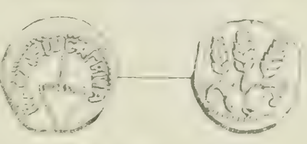
---

(1) Epiphane, par répugnance pour la circoncision, finit par renoncer à cette alliance.

inquiéta le successeur de Pétronius, Vibius Marsus (42-44), qui en référa à l'empereur : ordre fut donné de cesser les travaux.

Peu de temps après cette déconvenue, le même légat soupçonnant une conspiration, fit dissoudre un conciliabule de cinq rois vassaux de Rome (1), groupés autour d'Agrippa, à Tibérias.

Au reste, les scrupules pharisaïques du monarque juif ne l'accompagnaient pas dans les milieux païens. Comme tout membre de la dynastie iduméenne il favorisa la culture hellénique; son palais à Césarée était orné de colonnes statuaires représentant ses filles, et ses séjours dans cette ville marqués par des jeux au théâtre. Bérytos lui dut un théâtre, un amphithéâtre, des bains et des colonnades; ces constructions furent inaugurées par des combats de cirque, auxquels quatorze cents gladiateurs, ramassés parmi les criminels, durent prendre part. Quant à ses monnaies, excepté celles frappées à Jérusalem, elles portaient effigie.



Bronze d'Hérode Agrippa I

A/ Parasol orné de franges. Tout autour : ΒΑCΙΛΕΩC ΑΓΡΙΠΑ.
R/ Trois épis sortant d'une tige L S = an 6 de son règne = 43 A. D.

La fin de ce règne fut prématurée. Présidant une réunion (2) à Césarée au printemps de 44, au milieu des adulations de ses dévôts, il se sentit subitement pris de maux d'entrailles, et mourut cinq jours après, vraisemblablement de la même maladie qui avait miné son grand-père et qu'il avait contractée par sa vie de dévergondage. Avant tout judéophile, sa mort ne fut pleurée que par ses compatriotes; les gentils, en particulier ceux de Césarée et de Samarie, en manifestèrent ouvertement leur joie. Il laissait trois filles, Bérénice, Mariamme et Drusilla, et un fils de dix-sept ans, appelé lui aussi Agrippa. De ses deux frères cadets, Aristobule et Hérode, seul le dernier

(1) Les renseignements de quelque intérêt sur ces princes sont fournis dans SCHÜRER, I, pp. 556-559, note 34.

(2) D'après Josèphe, *Ant.*, l. XVIII, ch. 6, § 7, c'était une fête donnée en l'honneur de l'empereur, probablement à l'occasion de son heureux retour de Bretagne, où il avait mené une expédition de conquête. D'après Act., XII, 20 ss., il s'agissait d'une audience accordée à des Tyriens et Sidoniens venus en pacifistes. Pour le reste les deux récits concordent. Les Actes nous apprennent qu'il y faisait à ce moment un séjour quelque peu prolongé : διέτριβεν.

joua un rôle public comme roi de Chalcis dans le Liban, dignité qui lui fut conférée par Claude. Il n'hérita de son frère que le droit de nommer les grands-prêtres et d'exercer la haute intendance sur le temple et ses trésors; il mourut vers la fin de 48 (1).

Agrippa II

Marcus Julius Agrippa, le jeune fils d'Agrippa I, se trouvait au moment du décès de son père faire son éducation auprès de Claude. Celui-ci songeait à transmettre l'héritage paternel au jeune homme, mais on lui représenta qu'il n'était pas prudent de confier l'administration de ce pays à l'inexpérience d'un adolescent. Agrippa resta donc à Rome, où sa présence fut en maintes circonstances de grande utilité à ses compatriotes, et la Palestine fut de nouveau — entièrement cette fois — administrée par des procurateurs. Quelques années plus tard, Agrippa II fut dédommagé. La mort de son oncle Hérode (49) le mit en possession du royaume de Chalcis et de ses droits sur le temple et le souverain pontificat. En 53 il échangea cette petite principauté contre des territoires plus étendus : la tétrarchie de Philippe (cfr. *supra* pp. 298-299), celle de Lysanias ou l'Abilène (2) et l'Iturée. Néron y ajouta, en 55, les villes de Tibérias, Tarichée et Julias avec leurs banlieues. (3).

Le long séjour d'Agrippa II à Rome n'avait pas étouffé ses sentiments patriotiques, mais il avait pourtant conquis définitivement ses sympathies et même ses préférences pour les dominateurs de son pays.

---

(1) Hérode de Chalcis avait épousé en secondes noces sa nièce Bérénice, fille de son frère Agrippa I.

(2) Tétrarchie dont Abila était la capitale. Abila, aujourd'hui le Souk-Ouadi-Barada, à 29 kilomètres de chemin de fer de Damas, au milieu d'un vallon encaissé que traverse le Barada. L'Abilène comprenait probablement ce district du haut Barada, au-dessus d'Abila et s'étendait peut-être au Sud jusqu'à l'Hermon. En tout cas, elle renfermait à l'Ouest le versant oriental de l'extrémité méridionale de l'Anti-Liban et une partie des riches vallées arrosées par le Barada.

D'abord comprise dans les territoires soumis à Ptolémée d'Iturée, elle passa ensuite à Hérode le Grand; puis lorsque Philippe obtint l'Iturée, l'Abilène passa de nouveau à un tétrarque dont le nom — Lysanias — a été retrouvé sur une inscription en 1737 par Pococke. Plus tard elle fut donnée aussi à Agrippa I. Voir VIGOUROUX. *Dict. de la Bible* aux mots : *Abilène, Lysanias*.

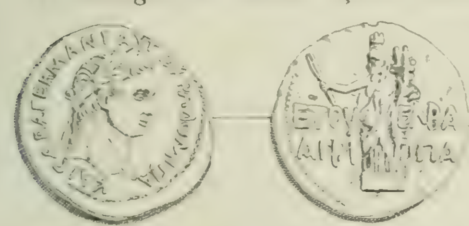
(3) Voir SCHÜRER, I, pp. 587-589.

Jérusalem lui dut un pavage de marbre blanc et les chantres du temple la concession de porter des robes de lin tout comme les prêtres. Il exigea de ses beaux-frères Azizus d'Emesa et Polémon de Cilicie qu'avant d'épouser ses sœurs ils se soumissent à la circoncision.

Pour le reste ses libertés d'allure irritèrent plus d'une fois l'opinion juive : il s'était avisé d'élever dans le palais des Asmonéens à Jérusalem (1) une espèce d'observatoire qui déroulait à ses regards un panorama immense, et d'où il pouvait suivre les cérémonies du temple; mais les prêtres lui interceptèrent cette vue par l'érection d'un mur, et ils eurent soin de se faire appuyer auprès de Néron par Poppée (2) contre les réclamations d'Agrippa.

Ses relations incestueuses avec sa propre sœur Bérénice, veuve d'Hérode de Chalcis, furent une autre occasion de scandale. C'est en compagnie d'elle que nous le trouvons, lorsque, venu à Césarée en 60, pour saluer le nouveau procurateur Festus, il entendit la plaidoirie du grand apôtre Paul. (Act. XXV, 13-XXVI, 32.) (3)

Il témoigna de toutes façons de son attachement à l'empire. En 54 il fournit des troupes pour une expédition contre les Parthes; le nom de sa capitale Césarée de Philippe fut changé en celui de Néronias ; Bérytos fut encore dotée par lui d'un nouveau théâtre et ornée de statues ; ses monnaies portèrent constamment l'effigie et le nom des empereurs.



Monnaie en bronze d'Hérode Agrippa II

A/ Tête laurée de Domitien. ΚΑΙCΑΡΑ ΓΕRΜΑΝΙ ΑΥΤΟΚΡΑ ΔΟΜΙΤΙΑ.

R/ Fortune. ΕΤΟΥ ΕΑ ΒΑ ΑΓΡΙΠΠΑ (la 35e année du roi Agrippa = 95 A. D.)

(1) Ce palais faisait face au temple dont il était séparé par le Tyropéon sur la colline occidentale.

(2) Ceci a dû se passer vers 60.

(3) Pour mettre fin aux bruits provoqués par cette cohabitation scandaleuse, Bérénice épousa Polémon de Cilicie, mais son union fut de courte

Mais ce fut surtout au cours de la guerre juive qu'il se déclara ouvertement pour les Romains.

Au début de la tourmente en 66 il essaya de tous les moyens pour faire rentrer le peuple dans la soumission : ce fut en vain; il dut quitter Jérusalem poursuivi à coups de pierres; il appuya alors de trois mille cavaliers le parti pacificateur à Jérusalem, mais celui-ci ayant eu le dessous, les immeubles d'Agrippa ainsi que ceux de Bérénice furent livrés aux flammes et les dernières attaches de leurs propriétaires avec la nation juive furent rompues. Il ne cessa de fournir des auxiliaires et des vivres à l'armée romaine, ce qui lui attira la défection des villes de Tibérias, Tarichée et Gamala. Il est vrai que les succès et la gratitude de ses puissants alliés, lui valurent non seulement leur restitution, mais encore un accroissement de territoire sur la frontière nord de ses États. En 75 Vespasien lui décerna le rang prétorien. On n'est pas fixé sur la date de sa mort, qui dut arriver entre 94 et 100. (1).

Retournons au théâtre principal de notre histoire; nous ne le quitterons plus et nous y assisterons aux convulsions suprêmes de cette tenace complexion, qui était celle du peuple juif.

Les procurateurs romains de 44 à 66

Le premier procurateur envoyé en Palestine après la mort d'Agrippa I fut *Cuspius Fadus*. Les circonstances au milieu desquelles il eut à remplir son mandat, constituèrent autant de froissements de la sensibilité juive. Chargé de reléguer dans le Pont les cohortes de Césarée et de Samarie qui avaient témoigné leur vive joie à la mort d'Agrippa I, il ne s'opposa pas à un recours en grâce auprès de l'empereur, et satisfaction leur fut donnée, au grand déplaisir des Juifs.

A son arrivée en terre israëlite, il avait trouvé les Juifs de Pérée en pleine hostilité avec les Philadelphiens à l'occasion

---

durée (63-66) et elle revint auprès de son frère. Lors de la présence de Titus en Palestine, elle devint sa maitresse; arrivée à Rome en 75, elle habita avec lui le Palatin, mais l'opinion publique flétrit à tel point ces amours que Titus la congédia.

(1) Cfr. FELTEN, I, p. 199, SCHÜRER, I, p. 599.

Comme sources à consulter sur Agrippa II, voir Josèphe, *Ant.*, l. XX et *Bell. jud.*, l. II, *passim.*

de contentions de frontières. Il dut rétablir la paix en châtiant les instigateurs des troubles qui se trouvaient avoir tort et être des Juifs. Il lui fallut aussi réprimer les brigandages exercés en Judée, en Idumée et en terre arabe par un certain Ptolémée qu'il fit exécuter.

On se rappelle que Vitellius avait remis au grand-prètre la possession et le libre emploi de ses ornements d'apparat; un caprice de Claude voulut les mettre de nouveau en dépôt à la forteresse Antonia. Heureusement qu'Agrippa II, alors à Rome, obtint satisfaction aux délégués des Juifs et que l'état de choses existant ne fut pas changé.

Fadus eut encore à mettre fin aux excitations d'un pseudo-prophète, du nom de Theudas, dont les menées messianisantes avaient massé les foules aux bords du Jourdain, qu'il se proposait de traverser miraculeusement, et mis les esprits en excitation; lui et nombre de ses partisans furent tués ou emprisonnés.

Au procurateur Fadus succéda *Tibère Alexandre* (probablement de 46 à 48), un neveu de Philon; il avait passé du judaïsme au paganisme. Sous son administration, il faut signaler la mise en croix des deux fils de Judas le Galiléen (1) : Jacques et Simon, — ainsi que la famine qui désola la Palestine et dont fait mention S. Luc, Act., XI, 27-30.

Il fut remplacé par *Ventidius Cumanus* (48-52) dont la gestion occasionna des conflits plus sérieux avec ses administrés.

Un soldat de garde au portique antérieur du temple lors de la fête de Pâque, s'était permis des gestes moqueurs à l'adresse de ceux qui venaient y accomplir leurs dévotions. Le procurateur ne donnant pas immédiatement satisfaction à la multitude irritée, en punissant le coupable, il s'en suivit un tel mouvement d'hostilité qu'il dut faire charger la foule ameutée, et nombreux furent ceux qui périrent dans la bagarre.

Peu de temps après, peut-être par revanche, un attaché de la maison impériale se vit totalement dépouillé sur la grand'route non loin de Jérusalem. Les coupables restant introuvables, Cumanus ordonna le pillage des villages environnants et, pour

---

(1) Celui qui avait poussé à la révolte lors du recensement de Quirinius (voir plus haut p. 310).

comble de malheur, un soldat lacéra sous tous les regards un rouleau de la Thora; il s'en serait suivi une révolte, si le sacrilège n'avait été exécuté sur l'ordre du procurateur.

Une dernière maladresse mit fin à sa carrière. Des pèlerins de Galilée en route pour Jérusalem avaient été assassinés à Ginéa (1). Comme Cumanus, acheté par les Samaritains, ne voulait pas donner suite à l'affaire, les Juifs se rendirent eux-mêmes justice, brûlant plusieurs villages de Samarie et massacrant les habitants. Cette fois Cumanus lança ses troupes contre les Juifs dont un grand nombre furent tués ou emprisonnés. Sur les instances des deux partis, le légat de Syrie Ummidius Durmius Quadratus (50-60) instruisit la cause. Il fit crucifier deux zélotes, Eléazar et Alexandre, qui avaient conduit les troupes vengeresses, ainsi que les principaux instigateurs d'entre les Juifs; puis il envoya les notables, tant Samaritains que Juifs, avec Cumanus lui-même, se faire juger au tribunal de l'empereur. Grâce encore une fois à la présence d'Agrippa II à Rome et malgré les puissants appuis qu'y trouvèrent les Samaritains et le procurateur, le verdict fut en faveur des Juifs et Cumanus s'entendit condamner à l'exil.

Sur les instances du grand-prêtre Jonathan (2), Claude préposa comme procurateur de la Palestine l'homme le moins recommandable qu'il pût y envoyer : *Antonius Félix*. Affranchi d'Antonia, la mère de Claude, il était frère du libertin Pallas, alors tout puissant à la cour (3). Sa conduite prouva que c'était un haut parvenu de basse extraction. Tacite (*Hist.*, l. V, ch. 9) dans son style lapidaire l'a magistralement caractérisé : « *Per omnem saevitiam ac libidinem jus regium servili ingenio exercuit* ». Il fut marié à trois reines (4) : entre autres vers 53/54 à Drusilla, la sœur d'Agrippa II, qu'il arracha à Azizus

(1) Aujourd'hui Djénîn, à mi-chemin entre Nazareth et Naplouse.

(2) Il était précisément au nombre des notables envoyés par Quadratus à Rome.

(3) Ce Pallas était également un affranchi d'Antonia et, en outre, le favori d'Agrippine, la fille de Germanicus et la mère de Néron, devenue la seconde épouse de son oncle Claude en 48.

(4) « *Trium reginarum maritum* ». Suet., *Claud.*, 28.

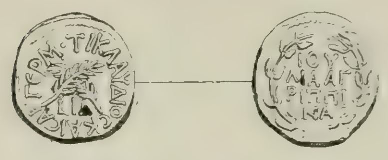
d'Emésa (cfr. *supra* p. 321). (1) On comprend qu'un pareil représentant de l'autorité romaine devait accentuer la tension existante. A côté d'abus de pouvoir sans nombre, son administration se signala par des répressions implacables des éléments en effervescence. On peut répartir ceux-ci en trois catégories assez distinctes. Il y avait d'abord les *zélotes*, qualifiés par Josèphe de « brigands ». (*Ant.*, l. XX, ch. 8, § 5.) Par là même qu'ils comptaient des partisans nombreux dans les diverses classes de citoyens, il est bien prouvé que leur brigandage était dirigé avant tout contre leurs adversaires politiques et visait surtout à entraver le plus possible le gouvernement du pays. Félix parvint à s'emparer par ruse de leur chef Eléazar et fit mettre en croix tous ceux de ses adhérents qui lui tombèrent sous la main; quiconque était soupçonné de sympathiser avec eux était rigoureusement puni. Une association d'obscurs assassins se substitua alors aux zélotes. C'étaient les *sicaires* (2), qui profitaient des cohues ou des rassemblements plus compacts dans certains endroits ou à certains jours de fêtes pour surprendre leurs victimes et disparaître aussitôt dans la foule. Tout en les poursuivant à outrance, Félix n'hésita pas à se servir d'eux pour se défaire impunément de Jonathan, l'ex-pontife qui lui reprochait amèrement sa conduite et qui était également odieux aux intégristes juifs.

Rien d'étonnant à ce que en pareilles circonstances le fanatisme religieux ait créé des *pseudo-prophètes* accomplissant la prédiction du Sauveur : « qu'il y en aurait beaucoup se faisant appeler Messie et trompant un grand nombre ». (Matth., XXIV, 5, 26.) Ils trouvèrent d'autant plus facilement créance que le despotisme oppresseur et vindicatif du procurateur rendait plus intolérable que jamais le joug païen imposé à la race élue, qui se croyait malgré tout appelée à dominer

(1) A ce moment elle avait tout au plus seize ans. Elle lui donna un fils nommé Agrippa, qui périt avec elle dans l'éruption du Vésuve en 79.

(2) De *sica* : poignard qu'ils dissimulaient habilement sous leurs habits.

les peuples et à inaugurer à bref délai l'ère du triomphe national (1).



Bronze d'Antonius Felix

A/ ΤΙ ΚΛΑΥΔΙΟϹ ΚΑΙϹΑΡ ΓΕΡΜ entourant deux palmes en sautoir.
LIΔ = an 14 de l'empereur Claude = 54/55 A. D.

R/ ΙΟΥΛΙΑ ΑΓΡΙΠΠΙΝΑ en quatre lignes dans une couronne.

Parmi les multiples prétendants à ce rôle particulièrement recherché, quoique Félix les traquât sans relâche, il faut citer le fameux Egyptien avec qui S. Paul faillit être confondu. (Act. XXI, 28, 38). Il avait promis à ses nombreuses dupes de les conduire au mont des Oliviers, de faire encercler de là les murs de la ville Sainte et d'envahir celle-ci en triomphateur.

Les troupes romaines prévinrent son essai en tombant sur la foule rassemblée ; plus de quatre cents personnes restèrent sur le carreau, mais l'Egyptien échappa.

Au milieu de ces troubles sans cesse renouvelés et grâce au régime d'arbitraire et de violences qui sévissait, le haut sacerdoce lui-même donna l'exemple de l'injustice en faisant accaparer de force sur l'aire même les dîmes des céréales qui revenaient de droit au clergé inférieur et constituaient sa subsistance.

A Césarée maritime également des troubles civils ensanglantèrent les rues. Les Juifs se réclamaient de la fondation de la ville par Hérode pour prétendre à des avantages sur leurs concitoyens syriens. Ce fut une occasion de plus pour le procurateur de sévir contre les Juifs jusqu'à ce que — l'émeute renaissant toujours — une représentation des deux partis fut envoyée à Rome pour faire trancher le différend.

La rumeur de ces scènes de désordre arrivait sans doute aux oreilles de S. Paul qui passa dans la prison de Césarée les deux dernières années de la procurature de Félix.

Forcément le contraste s'impose entre la figure souverai-

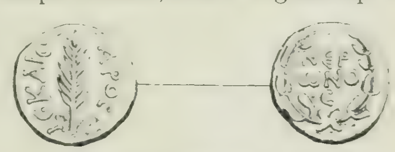
---

(1) A consulter LAGRANGE, *Le Messianisme chez les Juifs*, Paris, Gabalda, 1909, pp. 21-27 ; 145-147 ; 186-209.

nement noble du grand apôtre de Jésus-Christ et le crapuleux personnage devant lequel il eut à se présenter. Le hardi prédicateur parla à son juge « de la justice, de la continence, et du jugement futur », en termes tels que son auditeur se sentit troublé. N'empêche que celui-ci voulut exploiter la situation de l'illustre détenu pour lui soutirer de l'argent. N'y réussissant pas et voulant donner une tardive satisfaction aux Juifs, il laissa Paul en prison lors de son départ en 60 (1), après avoir exercé sa fonction pendant huit ans. (Act. XXIII et XXIV.)

Porcius Festus que Néron envoya alors en Palestine, avait un caractère essentiellement droit, mais le peu de temps que dura sa magistrature, ne lui permit pas de réparer les lourdes fautes de son prédécesseur.

Combattus par Pallas et par d'autres influences à la cour, les Juifs de Césarée perdirent leur cause. Festus dut, lui aussi, étouffer une nouvelle révolte soi-disant messianique et combattre la tourbe des sicaires. Tant s'en faut qu'il fût anti-israélite pour cela, car, malgré son amitié pour Agrippa II, il permit le recours des Juifs à Rome lors de leurs réclamations contre ce roi et son caprice de surveiller l'esplanade du temple (cfr. *supra* p. 321). Quant à l'attitude loyale qu'il prit vis-à-vis de Paul, elle témoigne de son souci d'impartialité et de justice. (Act., XXV-XXVII.) Il mourut avant l'expiration de son mandat, dans le courant de l'année 62. Quelque temps durant, ce fut le grand-prêtre Annas (fils de cet Annas qui fut mêlé à la passion du Sauveur), qui rendit prépondérante son autorité. Il est connu pour avoir fait lapider l'évêque de Jérusalem, S. Jacques le Mineur, le frère du Seigneur, (2) surnommé le Juste.



*Bronze d'Antonius Felix**

A/ LE KAICAPOC autour d'une palme (an 5 de Néron = 58/59 A. D.)

R/ NEPΩNOC en trois lignes dans une couronne.

* D'après Madden *op. laud.*, p. 185.
DE SAULCY : *Numismatique de la Terre Sainte*, Paris, Rothschild, 1874. p. 77, l'attribue à Porcius Festus.

Les deux derniers successeurs de Festus ache-

(1) Cette date communément admise se trouve confirmée par des études récentes. Cfr. BRASSAC, *Une inscription de Delphes et la chronologie de St-Paul*, Rev. Bibl., 1913, pp. 36-53; 207-217.

(2) *Ant.*, l. XX., ch. 9, § 1. Les raisons apportées par Schürer, I, pp. 581-

vèrent d'exaspérer le sentiment national en Palestine.

Sous *Albinus* (62-64) ce fut le régime de la concussion et de la vénalité, erigées en principe. Quiconque — partisan de l'ordre ou révolutionnaire — lui versait de l'argent, avait jeu franc; les biens privés ni même les caisses publiques ne furent à l'abri de sa cupidité. Par tout le pays et de la part de tous, y compris le haut sacerdoce, ce fut le brigandage et l'anarchie en plein. Lors de son rappel il fit exécuter les criminels les plus signalés et relâcher les autres moyennant finances, procédé qui vida les prisons et inonda le pays de brigands.

Celui qui clôtura la série des procurateurs devait dépasser tous les autres en impudence. Ce fut *Gessius Florus* (64-66). Redevable de son élévation à l'impératrice Poppée, il ne chercha dans l'exercice de sa charge qu'à assouvir son avarice et sa cruauté. Il ruina des villes entières, au point que des milliers d'habitants s'expatrièrent pour se mettre à l'abri de sa malveillance. D'un trait Tacite (1) caractérise le résultat de son infâme conduite : *Duravit patientia Judaeis usque ad Gessium Florum.*

Au dire de Josèphe (2), des signes précurseurs sinistres avertirent les Juifs des calamités imminentes; déjà, depuis la fête des tabernacles en 62, un nommé Jésus n'avait cessé de clamer — même sous les fouets — le malheur qui allait fondre sur Jérusalem. Sa voix ne devait s'éteindre qu'après sept ans et cinq mois, lorsqu'un projectile de siège atteignit le lugubre prophète. (3)

La guerre juive 66-73

Sans nous attarder à toutes les péripéties si terriblement dramatiques de cette guerre fameuse, nous en rappellerons seulement ici les faits les plus marquants (4).

582 pour taxer ce passage d'interpolation chrétienne ne sont pas péremptoires. Cfr. Felten, I, p. 213.

(1) *Hist.*, l. V, ch. 10.

(2) *Bell. Jud.*, l. VI, ch. 5, § 3.

(3) *Bell. Jud.*, l. VI, ch. 5, § 3. Sur les derniers procurateurs, consulter *Ant.*, l. XX, ch. 1, ch. 5-11; *Bell. Jud.*, l. II, ch. 11-14.

(4) La source principale est le récit d'un témoin oculaire : Flave-Josèphe, dans ses sept livres sur la guerre juive : Περὶ τοῦ Ἰουδαϊκοῦ πολέμου. Il utilisa principalement les notes prises pendant le siège de Jérusalem

La rapacité de Florus avait respecté les trésors du temple, jusqu'au moment où il s'avisa, au mois d'Artémisios de 66, d'en prélever dix-sept talents, soi-disant pour le compte de l'empereur. Une agitation extraordinaire s'en suivit, et un groupe de bouffons se mit à parcourir la ville avec des paniers, en vue de quêter « pour le pauvre Florus ». La rage de celui-ci déborda. Malgré les supplications des notables et même de Bérénice, présente à Jérusalem, il lâcha ses troupes dans la ville, dont un quartier fut livré au pillage et plus de trois mille citoyens suppliciés. Le lendemain, 17 Artémisios, nouvelles bagarres, au cours desquelles la populace parvint à se retrancher sur la colline du temple en détruisant la colonnade qui le rattachait à l'Antonia. Florus jugea prudent de quitter la ville. En même temps le légat de Syrie, Cestius Gallus (63-66), et Agrippa II furent informés de la situation. Agrippa se hâta de venir d'Alexandrie; il remontra au peuple quelle folie ce serait de s'engager dans une guerre contre Rome et il eût obtenu l'apaisement de la révolte s'il n'était allé jusqu'à exiger à nouveau obéissance à Florus. Poursuivi de railleries, le roi dut regagner ses États.

Non seulement la famille hérodienne, mais encore l'aristocratie sadducéenne ainsi que les plus avisés d'entre les pharisiens, mirent tout en œuvre pour conjurer le désastre qui menaçait la nation. Mais le peuple, fanatisé par les zélotes, ne voulut rien entendre. Ces meneurs eurent tôt fait de s'emparer de Masada, tandis qu'à Jérusalem ils manifestèrent leur rupture avec les autorités romaines en supprimant le sacrifice quotidien à l'intention de l'empereur. Le parti de l'ordre en appela à la force; avec l'aide de trois mille cavaliers dépêchés par Agrippa II, ils occupèrent la ville haute. Déjà les révolutionnaires avaient en leur pouvoir la ville basse et le temple.

---

auquel il assista, et l'exactitude de ses mémoires est vantée par ses contemporains Vespasien, Titus, Agrippa II. C'est également celui de ses ouvrages que la critique moderne a le plus épargné. Cfr. SCHÜRER, I, pp. 78, 79; 93, 94.

Agréable à lire, mais non dépourvu d'une certaine fantaisie, est le livre de DE SAULCY : *Les Derniers jours de Jérusalem*. Paris, 1866. Les événements sont bien résumés dans SCHÜRER, pp. 600-642; FELTEN, I, pp. 217-247.

Les palais du grand-prêtre Ananias, d'Agrippa, de Bérénice, ainsi que les archives, furent livrés aux flammes. Du haut de l'Antonia, qui tomba entre leurs mains dans le mois de Loos (= Ab = juillet-août) (1), les insurgés assiégèrent les troupes fidèles qui après peu avaient dû se barricader dans la résidence procuratoriale (palais d'Hérode). La résistance de celle-ci ne pouvait guère durer; l'armée d'Agrippa et les renforts indigènes obtinrent de se retirer, tandis que les cohortes romaines se protégèrent dans les trois tours du palais. Mais il fut incendié le 6 Gorpiaios (= Elul = août-septembre). Les soldats romains offrirent alors de déposer les armes sur garantie de sauf-conduit; seulement à peine sortis, ils furent tous massacrés. Toutes les villes de Palestine où se trouvaient des Juifs et des non-Juifs devinrent autant de théâtres de carnage et Alexandrie vit périr cinquante mille Israélites.

Au mois d'octobre 66, Cestius Gallus quitta Antioche à la tête d'une armée assez considérable, renforcée de contingents fournis par Agrippa, le roi de Commagène et celui d'Eméss. Il longea d'abord la côte, puis obliqua sur Antipatris, Lydda, Beth-Horon, Gabaon et arriva en face de Jérusalem sur le Scopus. Le faubourg du Bézétha fut brûlé et la colline du temple attaquée par le nord. Les forces dont disposait le légat étaient insuffisantes; il dut se replier et, poursuivi qu'il était par les troupes juives, sa retraite se changea en déroute. Le 8 Dios (fin d'octobre) les insurgés rentrèrent en triomphe à Jérusalem et forcèrent cette fois les soumissionistes à quitter la cité ou à se ranger de leur côté.

Comprenant que la résistance jusqu'au bout était arrêtée, les aristocrates restés dans le pays se résignèrent à la diriger. Le grand-prêtre Annas (2) — celui qui avait mis à mort Jacques le Mineur et avait été déposé par Agrippa II — assuma la direction des affaires à Jérusalem. Jésus ben Sapphias

(1) Tout en employant les noms macédoniens pour les mois, Josèphe suivait le calendrier juif, fixant p. ex. la Pâque (14 Nisan) au 14 Xanticos. (*Ant.*, l. III, ch. 10, § 5.)

(2) Voir plus haut p. 327. Ananias, celui qui avait fait souffleter S. Paul (*Act.*, XXIII, 2), avait été trouvé caché dans le palais du procurateur et fut tué par les émeutiers.

et Eléazar le fils d'Ananias partirent pour l'Idumée; les onze toparchies de la Judée eurent également leurs gouverneurs; quant à la Galilée, ainsi que la forteresse de Gamala dans la Gaulanitide, elles furent confiées à Josèphe, le futur historien juif, alors agé de vingt-neuf ans. Tout en organisant administrativement et militairement le pays qui lui était départi, Josèphe faisait violence à ses sympathies pour les Romains; il ne doutait d'ailleurs aucunement de leur succès final et tenait à se ménager leurs égards pour lors. Cette politique d'équilibre ne put échapper aux fanatiques de la résistance et il rencontra un adversaire acharné dans la personne de Jean de Giscala, riche parvenu qui terrorisait la Galilée à la tête d'une troupe de brigands. L'aventurier qui aspirait lui-même au commandement, mit vainement tout en œuvre pour faire révoquer Josèphe et attenter à sa vie.

Tandis que Jérusalem fortifiait son enceinte, se pourvoyait de munitions et s'exerçait aux armes, l'Idumée et la Judée connaissaient les mêmes troubles civils que la Galilée; luttes intestines qui devaient faciliter la tâche des Romains.

Néron confia la campagne en Palestine au général Vespasien, tout désigné par les succès qu'il avait remportés en Germanie et en Bretagne. Vespasien envoya son fils Titus lever la quinzième légion à Alexandrie. Lui-même rejoignit avec la cinquième et la dixième légion, vingt-trois cohortes auxiliaires et six ailes de cavalerie, l'armée des rois alliés (1) à Ptolémaïs.

On était au printemps de 67. Déjà sept mille hommes de troupes avaient eu, sous la conduite de Placidus, raison des forces de Josèphe et ravagé la Galilée; à l'arrivée de Vespasien, les armées juives se débandèrent, Josèphe se retira à Tibérias et demanda du renfort à Jérusalem; le renfort n'arrivant pas, le commandant de Galilée rejoignit le 21 Artémisios (commencement mai) ses bandes fuyardes à Jotapata (2), dont le siège fut entrepris le surlendemain par Vespasien. La résistance fut âpre et dura près de deux mois. Elle est longuement

---

(1) Agrippa II, Antiochus de Commagène, Soème d'Emésa, Malichos des Nabatéens.

(2) Kirbet Dschefàt, au nord de Sepphoris.

racontée dans *Bell. Jud.*, l. III, ch. 7, §§ 4-36. Trahie par un transfuge qui renseigna l'ennemi sur l'état d'épuisement de la garnison, celle-ci fut exterminée et la place rasée le 1er Panémos (aux premiers jours de juillet). Josèphe s'était réfugié dans une citerne avec quarante des défenseurs. Ceux-ci résolurent de se donner la mort, mais leur chef sut se dérober à ce moyen extrême et se rendit. Mené devant Vespasien, il le fléchit en lui prophétisant, ainsi qu'à son fils Titus, leur élévation à la dignité impériale. Cette prédiction lui valut provisoirement, sinon la liberté, du moins la vie sauve.

Pendant le siège de Jotapata, les Romains avaient encore fait d'affreux carnages à Japhia (1) et sur le Garizim. Après ces succès, Vespasien fut fêté pendant vingt jours par Agrippa II et Bérénice à Césarée de Philippe, puis il continua ses opérations militaires dans la Galilée et la Samarie qu'il soumit, ainsi que Gamala, avant la fin de 67. Les zélotes furent particulièrement éprouvés. Plus de quarante mille des leurs furent poursuivis à Tarichée sur le lac de Tibériade, dont les vagues rejetèrent six mille cinq cents cadavres ; douze cents des survivants furent exécutés et le reste déporté ou vendu ; toutefois, lors du siège de Giscala, leur fameux chef Jean qui défendait lui-même cette place, était parvenu à gagner Jérusalem avec ses hommes.

Convaincus qu'on devait attribuer les défaites subies jusqu'alors au manque d'enthousiasme patriotique de la part de ceux qui avaient dirigé la résistance, les fanatiques résolurent de conduire à eux seuls le mouvement et la lutte à outrance.

Dès ce moment la Ville Sainte allait être en proie aux factions et offrir le spectacle d'écœurants et effroyables massacres.

A la bande du principal meneur, Jean de Giscala, s'étaient adjoints d'autres révolutionnaires, venus de tous les coins du pays ; ils commencèrent par éliminer tous ceux qu'ils soupçonnaient de sympathie envers les Romains ou qu'ils pensaient simplement ne leur être pas assez hostiles. Ceux qui avaient quelque accointance avec la lignée des Hérodes furent exécutés ; les occupants des hautes charges sacerdotales destitués et un

(1) Actuellement Jâfâ, Sud-Ouest de Nazareth.

nommé Phannias, un prêtre de campagne, hissé par le sort au souverain pontificat. Éprouvant de la résistance de la part des autorités locales qui s'essayaient, non sans succès, à apaiser la populace, les zélotes appelèrent à leur aide les Iduméens, qui, au nombre de vingt mille, pénétrèrent de nuit dans la ville, à la faveur d'un violent orage. Le pillage et les assassinats frappèrent avant tout la classe aisée : Annas, Jésus ben Sapphias, Siméon ben Gamaliel, un pharisien de marque, furent successivement poignardés ainsi que douze mille autres suspects. Ces horreurs finirent par lasser même les Iduméens, au point qu'ils regagnèrent leur pays. La faction des zélotes put alors impunément terroriser Jérusalem ; ceux des chrétiens qui s'y trouvaient encore partirent pour la ville entièrement hellénique de Pella, en Pérée ; d'autres citoyens achetèrent leur exode à prix d'argent ; une des dernières victimes du parti modéré fut Joseph ben Gorion.

C'est ainsi que se passa l'hiver de 67-68. Cependant, Vespasien avait établi des garnisons romaines dans les localités soumises et en avait relevé plusieurs de leurs ruines ; il laissa les dissensions civiles opérer leur œuvre auto-destructive à Jérusalem, mais s'assura dès le printemps de 68, la pacification du reste du pays. La Pérée fut soumise jusqu'à Machéronte ; l'Idumée, la Séphélah et la côte garnies de corps d'occupation, ainsi que plusieurs localités de la Judée, de la Samarie et de la région du Jourdain.

Vespasien revint ensuite à Césarée pour y faire ses prépatifs en vue du siège de la capitale juive, lorsque la nouvelle de la mort de Néron (9 juin 68) arrêta l'exécution immédiate de son plan. En l'espace d'une année, en effet, trois empereurs se succédèrent. Proclamé à l'âge de soixante-treize ans, en juin 68, Sulpitius Galba se rendit odieux par sa sévérité et son avarice. Tué le 15 janvier 69, il fut remplacé par le candidat des Prétoriens : Marcus Salvius Othon. Celui-ci eut presque aussitôt comme concurrent Aulus Vitellius et se suicida en avril de cette même année 69.

L'instabilité de ces règnes avait forcé les armées en Palestine à se tenir prêtes à toute éventualité et créa ainsi un arrêt d'une année dans la poursuite des opérations. Elles furent for-

cément reprises par l'entrée en scène d'un nouveau meneur : Simon bar Giora, qui avait contribué à la défaite de Cestius Gallus en 66. Il profita de l'armistice forcé des Romains pour rassembler une troupe de quarante mille hommes avec lesquels il ravagea et pilla l'Idumée jusqu'à Hébron. Jérusalem s'était vue transformée par la tourbe de Jean de Giscala à la fois en lupanar et en repaire de brigands. (Cfr. *Bell. Jud.*, l. IV, ch. 9, § 10.) Simon fut appelé au secours de la ville. Il y entra au mois de Xanticos (mars-avril) 69 ; les zélotes se retranchèrent alors sur la colline du temple et les deux partis mirent par leurs rivalités le comble à la terreur des habitants.

Cette recrudescence des troubles força Vespasien à renforcer les garnisons de Judée, en même temps que le tribun Céréalis reprenait Hébron et mâtait l'Idumée.

En dehors de la capitale, il y avait encore aux mains des insurgés, Masada, Machéronte et l'Hérodium, mais, le sort de l'empire n'étant pas assez définitivement arrêté, les troupes revinrent à Césarée au mois de juin. A peine y étaient-elles, que, sous la poussée du légat Tibère Alexandre (1), les légions d'Egypte se refusèrent à reconnaître Vitellius, porté au pouvoir par celles du Rhin, et fixèrent leur choix sur Titus Flavius Vespasien.

Le légat de Syrie, Licinius Mucianus (67-69) fit reconnaître dans tout l'Orient le nouvel empereur, qui, acclamé avec enthousiasme par ses propres troupes, reçut à Bérytos l'hommage de nombreuses cités (mi-juillet 69). Sa prophétie s'étant si heureusement accomplie, Flave Josèphe fut remis en liberté.

Vespasien confia à Mucianus et à Antonius Primus, le légat de Mysie (2), de fortes armées pour le triomphe de sa cause en Italie et se rendit lui-même, accompagné de Titus et de Flave Josèphe, désormais son familier, à Alexandrie d'Egypte. Le 21 décembre, Vitellius tomba assassiné en pleine Rome qu'il avait, au cours de ses quelques mois de règne, mal édifiée par son dévergondage.

Vespasien attendit à Alexandrie les vents d'été pour faire

---

(1) Le même qui avait été procurateur de Judée jusqu'en 48.
(2) Celui-ci rallia les légions du Danube.

la traversée et chargea son fils Titus de mener, d'ici là, la guerre juive à bonne fin.

A Jérusalem, il s'était opéré une scission parmi les forcenés de Jean de Giscala sous la conduite du prêtre Eléazar, l'ancien chef des zélotes. Celui-ci s'était emparé du parvis intérieur du temple. Jean de Giscala occupait la colline qui y conduisait; quant à Simon ben Gioras, il était maître de la ville haute et d'une bonne partie de la ville basse. Des assauts réciproques et continuels de ces troupes irrémédiablement ennemies inondaient de sang les rues de la cité, non moins que l'esplanade de l'autel des holocaustes. Car les sacrifices s'offraient toujours et les projectiles de Jean de Giscala écrasaient souvent les sacrificateurs à côté de leurs victimes. Pour comble de démence, on incendia, au cours des sorties tentées dans les quartiers ennemis, les entrepôts pleins de blé qui s'y trouvaient.

Aux trois légions de l'armée de Vespasien s'était ajoutée la douzième (1), conduite par Cestius Gallus aux débuts de la guerre. Ces forces jointes à celles des alliés, se concentrèrent autour de Jérusalem quelques jours avant la Pâque de 70. Malgré les troubles qui ensanglantaient la Ville Sainte, des foules innombrables y étaient accourues de toutes parts pour célébrer la fête; la plupart devaient n'en plus sortir.

Dominant la ville au N.-N.-E., le Scopus fut occupé par les douzième et quinzième légions, tandis que la cinquième se tenait à trois stades en arrière; la dixième, venue de Jéricho, établissait ses retranchements sur le mont des Oliviers, quand elle fut furieusement assaillie par un détachement juif, que Titus refoula à grand'peine dans le lit du Cédron.

Le jour même de Pâque, une bande armée de Jean de Giscala se mêla aux pèlerins qui étaient venus faire leurs sacrifices au temple et s'empara des positions d'Eléazar, réduisant à deux les camps adversaires dans la ville.

Environnée de profondes vallées à l'Est, au Sud et au Sud-Ouest, Jérusalem devait être attaquée par le Nord et le Nord-Ouest. Titus approcha une division de son armée jusqu'à deux

---

(1) C'étaient donc la V[a] Macedonica; la X[a] Fretensis; la XII[a] Fulminata; la XV[a] Apollinaris.

stades du mur nord-ouest, en face de la tour Pséphina, établit l'autre à l'Ouest près de la tour Hippicus et laissa la légion Fretensis sur le mont des Oliviers.

Au préalable une demande de reddition fut tentée, mais en vain, par Josèphe, qui accompagnait l'armée romaine, et le siège commença. En présence de cette situation extrême, les deux partis ennemis de Simon et de Jean s'unirent enfin dans la résistance.

Après un assaut de quinze jours, repoussé à fréquentes reprises, le 7 Artémisios (fin avril), la troisième enceinte (1) céda et le Bézétha fut occupé. Cinq jours après, le second mur tomba, mais il ne fallut pas moins de quatre jours de combats acharnés avant que les Romains fussent maîtres du quartier devant la ville haute.

L'attaque du premier rempart intérieur et de l'Antonia nécessita la construction de quatre boulevards d'attaque (*aggera*) destinés à supporter et à élever les machines de siège. Au cours de ce travail, Josèphe essaya, une fois de plus inutilement, d'engager des pourparlers.

Jean de Giscala, qui défendait l'Antonia, trouva moyen de creuser des mines, soutenues au moyen de pilotis, sous les deux remblais qui devaient lui faire face; ceux-ci achevés, il mit le feu aux poutres de soutènement et le tout s'écroula. Simon incendia aussi les deux autres dressés contre la ville haute.

Pourtant la situation devenait de plus en plus désespérée; la famine avec toutes ses horreurs étreignait la malheureuse cité surpeuplée; à ceux des habitants qui étaient soupçonnés de recéler encore quelque réserve, on en arrachait l'indication par la torture; ceux qui se risquaient hors des remparts, en quête de quelques herbes, étaient saisis par les assiégeants, flagellés et crucifiés sous les yeux des assiégés : tel était leur nombre que bientôt on manqua de place pour les croix, et de bois pour ces instruments de supplice; et, scène horrible! les cadavres de ceux qui mouraient d'inanition étaient jetés dans les fossés des remparts.

---

(1) Commencée par Agrippa I, sa construction avait été arrêtée (cfr. *supra* pp. 318, 319) et n'avait été que hâtivement achevée au cours de la révolte.

Un mur en pierres encerclant toute la ville finit par empêcher toute tentative d'approvisionnement et toute sortie; puis de nouveaux remblais furent dressés dont l'érection exigea vingt et un jours, car il fallut déboiser les environs à une distance de quatre-vingt dix stades.

Le 5 Panémos (vers la mi-juin), l'Antonia tomba au pouvoir des Romains, qui la rasèrent douze jours plus tard pour rendre plus aisée l'attaque du temple. Ce même jour, 17 Panémos, l'offrande crématoire du matin et du soir cessa, faute de sacrificateurs.

L'esplanade du temple était, elle aussi, remarquablement fortifiée : l'immense rectangle était entouré d'un mur épais (1) et, ce mur franchi, une seconde enceinte protégeait le parvis intérieur. Pour éviter la destruction de ce monument, l'orgueil de la nation, Josèphe et les plus notables des transfuges voulurent négocier une fois encore avec les défenseurs de la place, mais ceux-ci s'obstinèrent décidément. Il fallut un nouveau siège, et, les béliers étant impuissants contre ces murs de granit, on mit le feu aux portes pour pénétrer ainsi dans les parvis. Les Juifs tentèrent alors des sorties, et c'est au cours d'une des refoulades qu'un soldat romain, parvenu dans le parvis intérieur et soulevé par un de ses compagnons, lança une torche dans un des appartements du temple même. Titus donna itérativement l'ordre d'éteindre l'incendie (2), mais la rage de ses hommes n'écouta plus que leurs instincts de vengeance contre l'ennemi qui leur avait opposé une si opiniâtre résistance et causa dans leurs rangs tant de ravages. Le général romain eut le temps d'entrer avec ses officiers dans le Saint des Saints avant que le feu le gagnât; puis cette merveille du monde, le seul temple légitime de l'ancienne alliance, s'abima, écrasant sous ses ruines les milliers de malheureux qui s'y étaient réfugiés, tandis que

(1) Le « mur des pleurs », où les Juifs vont encore se lamenter le jour du Sabbat, est le dernier vestige de cette construction aux blocs massifs si soigneusement joints.

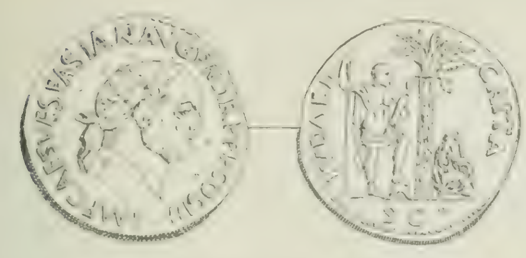
(2) C'est la version de Flave-Josèphe; d'après Suétone et Orose, Titus aurait au contraire ordonné la ruine complète du temple. Cfr. SCHÜRER, I, pp. 631-632, note 115.

les soldats massacraient impitoyablement quiconque leur tombait sous la main. C'était le 10 du mois de Loos (6 août). Au milieu de cet épouvantable carnage les étendards des légions furent plantés sur le parvis extérieur du côté du Cédron, et Titus décoré du suprême titre honorifique d'« imperator ».

Restait la ville haute, où Jean de Giscala et les survivants de ses zélotes étaient parvenus à se sauver. N'obtenant pas sortie libre pour tous les assiégés, Jean et Simon continuèrent la résistance. Le quartier autour du Xyste, ainsi que la ville basse, furent alors pillés et brûlés ; les constructions pour le siège de la ville haute prirent encore dix-sept jours, du 20 Loos au 7 Gorpiaios, après quoi les Romains purent sans trop de difficultés se rendre maîtres du quartier haut, qu'ils pillèrent et incendièrent comme le reste. Ceux qui — au nombre de quatre-vingt-dix-sept mille — échappèrent au massacre, furent destinés aux exploitations minières en Egypte ou aux combats des gladiateurs dans les cirques ; les plus beaux types furent réservés pour le triomphe de Titus à Rome et parmi eux les deux chefs de la révolte. De toute la ville on ne laissa subsister que les trois tours Hippicus, Phasaël et Mariamme, ainsi que le rempart ouest : le reste fut rasé.

Ce siège, — un des plus acharnés que l'histoire ancienne ait enregistré, — qui avait duré cinq mois, coûta au dire de Josèphe la vie à près d'un million cent mille Juifs, sans compter les vies des assiégeants sacrifiées en grand nombre au cours de ces terribles opérations.

Titus laissa la dixième légion avec quelques détachements de moindre importance à Jérusalem comme corps d'occupation et partit à la tête des autres troupes pour Césarée maritime, Césarée de Philippe, Bérytos, Antioche, et traversa les villes de Syrie jusqu'à Zeugma, à l'Euphrate, donnant partout des jeux et des combats publics dont les captifs faisaient les frais. Il se rendit ensuite à Alexandrie où il laissa ses légions et cingla vers Rome avec sept cents captifs de choix. En 71, la capitale du monde lui fit, ainsi qu'à son père et à son frère Domitien, un accueil triomphal, immortalisé par le fameux arc

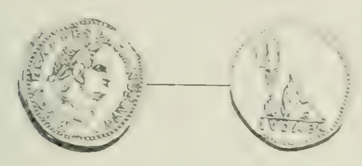


Double As de Vespasien.

A/ IMP. CAES VESPASIAN. AVG. P. M. T. R. P.P.P. COS. III.

Tête laurée de Vespasien.

R/ A droite, derrière un palmier, Vespasien en tenue militaire, tenant de la droite une lance, de la gauche un parazonium (courte épée); le pied gauche appuyé sur un casque. A gauche une femme assise sur une cuirasse, la tête appuyée sur la main. IVDAEA CAPTA S. C.



Aureus de Vespasien.

A/ Tête laurée de Vespasien IMP. CAESAP VESPASIANUS AVG.

R/ Femme symbolisant la Judée vaincue, assise aux pieds d'un trophée. En dessous IVDAEA.



Bronze de Titus.

A/ Tête laurée de Titus.
AYTOKP. TITOΣ KAIΣAP.

R/ Trophée de face; à terre, à gauche, une femme accroupie les mains derrière le dos (représentant la Judée humiliée); à droite une pelta. IOYΔAIAΣ EAΛΩKYIAΣ

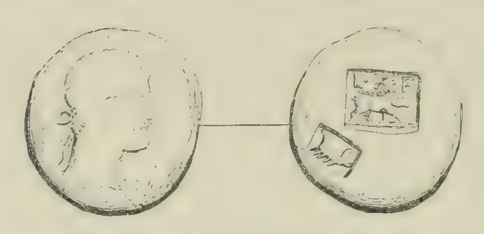
de Titus, au pied du Palatin.

La pacification du pays juif, achevée par la prise des trois forteresses de l'Hérodium, de Machéronte et de Masada, fut l'œuvre des deux légats impériaux Lucilius Bassus et Flavius Silva. L'Hérodium et Machéronte ne demandèrent pas trop d'efforts, mais il en fut autrement de Masada, occupée et défendue dès les débuts de la guerre par Eléazar, un descendant de Judas le Galiléen et l'un des fauteurs de troubles sous Varus après la mort d'Hérode le Grand. Silva dut déployer toute la stratégie romaine pour arriver au bout de ce siège, et, quand le 16 avril 73 les légionnaires s'élancèrent à l'assaut final, ils trouvèrent les défenseurs à l'état de cadavres ;

plutôt que de se rendre, ils s'étaient entretués (1).

Comme écho à l'affreuse tragédie de Palestine il y eut des soulèvements, bientôt réprimés, dans les juiveries d'Alexandrie et de Cyrène; le temple de Léontopolis fut alors définitivement fermé.

La Palestine devint domaine privé de Vespasien, c'est-à-dire province impériale, indépendante de la légation de Syrie et administrée non plus par un procurateur mais par un légat de rang sénatorial. Sa résidence fut Césarée, transformée en colonie romaine; mais la dixième légion resta à Jérusalem. C'en était fait des éléments sensibles, qui, malgré la domination étrangère, avaient jusqu'alors tenu si fortement rattachées les âmes juives, sans égards pour les tendances opposées et les dissensions intestines qui les divisaient; plus de sanhédrin, plus de temple, par suite plus de sacrifices ni de sacerdoce effectif; et, pour rendre cette dernière privation plus tangible et plus douloureuse, il fallut aux Juifs, o suprême amertume! verser désormais la capitation du didrachme pour le temple de Jupiter Capitolin.



Bronze de la Légion Xa Fretensis.

La pièce est fruste et les légendes devenues illisibles.

A/ Tête probablement laurée.

R/ Au milieu du champ contre-marque carrée offrant un porc en défense surmonté des lettres L. X. F.

Au-dessous et à gauche seconde contre-marque offrant une petite galère (fretum = détroit).

Pour ceux qui n'avaient pas voulu croire au changement d'alliance, ceux qui, n'admettant pas que le sacerdoce fut changé, n'admettaient pas non plus un changement de Loi (Heb., VII, 12), cette Loi entretint leurs dernières illusions. Ils s'y cramponnèrent comme à l'âme de la nation et, ne pouvant pas regarder la ruine comme définitive, ils tentèrent un suprême essai de restauration. Il aboutit à un échec radical.

---

(1) On lira avec intérêt l'histoire de ce fameux siège dans l'ouvrage du PÈRE ABEL : *Une Croisière autour de la mer Morte*, pp. 110-121.

La dernière tentative.

Les Romains n'ignoraient pas les espérances messianiques des Juifs, ils savaient que c'étaient ces rêves qui avaient été en partie la cause de la révolte et ils pouvaient craindre à bon droit que ces utopies ne conduisissent à de nouvelles tentatives d'insurrection.

Au dire d'Hégésippe (1), « Vespasien fit rechercher tous les descendants de David, afin qu'il ne restât plus chez les Juifs personne qui fût de race royale. Ce leur fut un nouveau sujet de très grande persécution ». D'après le même historien (2), Domitien (81-96) fit comparaître les petit-fils de Jude, le frère du Seigneur, dénoncés comme appartenant à la race de David, mais, voyant que c'étaient de pauvres laboureurs qui attendaient uniquement un royaume céleste, il les renvoya. Toujours d'après cet auteur (3), Siméon, fils de Clopas, le second évêque de Jérusalem, mourut martyr à l'âge de 120 ans, parce qu'il était de la race de David et chrétien, sous le règne de Trajan (98-117).

Déjà au début de la guerre en 68, des Juifs qui ne voulaient pas y participer, avaient formé, avec l'autorisation de Vespasien, des colonies à Jamnia et à Lydda. C'est dans ces deux localités que vinrent enseigner à la fin du premier siècle et au commencement du deuxième, les rabbins les plus fameux. Ils réunirent autour d'eux les Juifs notables échappés à la ruine. Comme le dit le Père Lagrange (4) : « Ce n'était plus un sanhédrin mais une académie. L'assemblée avait encore une » autorité considérable, surtout dans l'ordre spéculatif; elle » s'efforça de maintenir l'unité du judaïsme, d'exercer une » juridiction, d'empêcher les Romains de s'immiscer dans les » affaires de la nation. Mais elle ne pouvait prétendre à une » action politique et ces exégètes n'avaient ni estime ni goût » pour le métier des armes ». En fait, ce collège de rabbins à Jamnia devint une espèce de tribunal suprême aux déci-

---

(1) EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, l. III, ch. 12. Edition Grapin.

(2) Ibid., ch. 19 et 20.

(3) Ibid., ch. 32.

(4) *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 303, ouvrage qui fournit sur cette période ultime de précieux renseignements.

sions duquel tout le monde se soumettait et où les espérances messianiques se maintinrent. (1)

Jérusalem quoique détruite et profanée par le campement de la dixième légion, ne cessa pas d'exercer sur les restes de la race juive un irrésistible attrait. Des vieillards et quelques femmes étaient restés pour pleurer sur ses ruines (2); elle devint bientôt un lieu de pélérinage douloureux, mais, malgré tout, sollicitant. Eusèbe (3) nous apprend qu'une église judéo-chrétienne y eut jusqu'en 135 des évêques « de la circoncision » qui s'y succédèrent régulièrement. Elle s'était donc repeuplée, et dès lors on peut y admettre a fortiori, à côté de cette chrétienté, une population purement juive. La Palestine avait reçu quelques fondations nouvelles exclusivement païennes, telles la colonie militaire d'Emmaüs, Flavia Néapolis sur l'emplacement de l'ancienne Sichem, et Capitolias dans la décapole (4). Pour le reste ses villes avaient gardé leurs habitants juifs à l'exception de ceux que le désastre de la capitale avait enlevés.

Le règne si prospère et si glorieux de Trajan qui s'était soumis et avait converti en provinces romaines la Dacie, l'Arabie transjordane, l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie (royaume parthe), se termina par une levée de boucliers de la part des Juifs sur plusieurs parties de l'empire.

Tandis que l'empereur menait sa campagne dans le pays de l'Euphrate et du Tigre en 115, les Juifs d'Egypte et de Cyrène s'en prirent à leurs concitoyens païens. De cause bien précise les contemporains n'en assignent point, mais comme les troubles éclatèrent à plusieurs endroits, on peut dire que c'était la soif de venger l'humiliation infligée à toute une race par l'anéantissement de ce qui lui était cher dans la mère-patrie et sans doute aussi un réveil intempestif des espérances messianiques.

En Egypte le mouvement s'étendit jusqu'à la Thébaïde et le légat Rutilius Lupus ne parvint pas à l'enrayer. Les Hellènes partout défaits, s'enfuirent alors à Alexandrie : ils y exercè-

---

(1) Cfr. Schürer, I, pp. 656-661.

(2) *Bell., Jud.*, l. VII, ch. 8, édition Dindorf, II p. 330 à la fin.

(3) *Hist. Eccl.*, l. IV, ch. 6, § 4.

(4) Aujourd'hui Beth-er-Râs.

rent un tel carnage que pas un Juif n'échappa et la ville dut être restaurée sous Hadrien. La revanche fut prise à Cyrène. Elle fut d'une cruauté inimaginable; au témoignage de Dion Cassius les Juifs y firent deux cent vingt mille victimes : plusieurs d'entre elles furent sciées du haut en bas, on cuisit leurs chairs, on se ceignit de leurs entrailles et on se couvrit de leur peau (1). Eusèbe (2) nous dit que leur chef Loukouas (3) avait pris le titre de roi, ce qui à cette époque trahit indubitablement des visées messianiques; auparavant déjà la démence et la fureur des sicaires, nous dit Josèphe (4), avaient envahi la Cyrénaïque comme un mal contagieux.

Trajan envoya en Afrique, à la tête d'une armée et d'une flotte, un général de première valeur : Marcius Turbo. Il lui fallut toute l'année 116 et des combats acharnés pour réprimer ce soulèvement; il ne le put d'ailleurs complètement qu'en 117, aux débuts du règne d'Hadrien.

L'île de Chypre fut le théâtre des mêmes tueries que Cyrène; les Juifs massacrèrent deux cent quarante mille insulaires et détruisirent la capitale Salamis. Tel fut le ressentiment des habitants que, même longtemps après, la mort attendait tout Juif qui s'aventurât sur l'île (5).

En Mésopotamie, où les fils d'Israël étaient nombreux, la révolte éclata, tandis que Trajan était en marche sur Ctésiphon, la capitale parthe. Le général Lusius Quietus, un prince maurétanien, dut s'emparer de Nisibe et d'Edesse et mena une guerre d'extermination dans toute la province; après quoi, il fut nommé légat en Palestine. Là aussi les esprits se rebellaient (6). Schürer (7) n'admet pas une guerre bien caractérisée dans ce pays; malgré cela, les détails donnés par les sources juives, qui nous parlent d'une guerre de Quietos, enca-

(1) *Hist. Rom.*, l. LXVIII, ch. 32.
(2) *Hist. Eccl.*, l. IV, ch. 2, § 4.
(3) Dion Cassius l'appelle André.
(4) *Bell. Jud.*, l. VII, ch. 11, § 1.
(5) Dion Cassius, Ibid.
(6) SPARTIEN, *Vita Hadriani*, ch. 5. *Aegyptus seditionibus urgebatur, Libya denique ac Palaestina rebelles animos efferebant.*
(7) I, pp. 667-668.

drée entre celles de Vespasien et d'Hadrien, s'entendent mieux d'une campagne menée en Palestine que bien de celle en Mésopotamie. Tout ce qu'on peut accorder à l'historien allemand c'est que l'agitation n'y eut ni l'importance ni l'extension qu'elle avait prises dans d'autres contrées (1).

Elle fut d'autant plus formidable peu d'années après sous Hadrien. Cette dernière guerre palestinienne ne le céda pas en durée et en horreurs à celle de Vespasien, soutenue qu'elle fut par les juiveries du monde entier (2).

Généralement on assigne comme causes à ce soulèvement ultime contre la domination romaine les deux faits suivants (3) :

1° La défense rapportée par Spartien : *moverunt ea tempestate et Judaei bellum, quod vetabantur mutilare genitalia* (4). Domitien avait prohibé antérieurement la castration (5) et Hadrien voulut donner à ce délit la même gravité qu'au meurtre; la circoncision aurait été considérée comme un cas analogue et, dès lors, cette prohibition menaçait un rite essentiel du judaïsme;

2° Dion Cassius (6) assigne un autre mobile, notamment la fondation par Hadrien à Jérusalem d'une colonie romaine et la transformation de cette cité en ville entièrement hellénisée et paganisée par l'érection d'un temple à Jupiter.

Ces deux motifs sont récusés par le Père Lagrange (7). Schürer lui-même n'admet pas que l'interdiction d'Hadrien ait été dirigée *expressément* contre les Juifs (I, p. 677), et quand les empereurs postérieurs ont formellement défendu la circoncision, ils ont eu soin d'excepter les Juifs. Dès lors « l'interdire sans songer aux Juifs eût été une insigne étourderie; braver les Juifs, une imprudence et un crime politique »; conséquemment, le docte dominicain rejette le témoignage du biographe

---

(1) Cfr. LAGRANGE, *op. laud.*, pp. 306-308
(2) DION CASSIUS, *Hist. Rom.*, l. LXIX, ch. 13.
(3) Entre autres auteurs : SCHÜRER, I, pp. 674-682; FELTEN, I, pp. 279-281.
(4) *Vita Had.*, ch. 14.
(5) DION CASSIUS, *Hist. Rom.*, l. LXVII, ch. 2.
(6) *Hist. Rom.*, l. LXIX, ch. 12.
(7) *Op. laud.*, pp. 309-315.

d'Hadrien, comme incompatible avec la prudente politique de cet empereur.

La transformation brusque de Jérusalem en cité païenne s'appuyait sur l'activité bien connue d'Hadrien, dont le règne réalisa un programme systématique de « restitutor », ainsi que quantité de ses monnaies en témoignent (1). Seulement, fait remarquer le Père Lagrange (p. 313), Jérusalem était redevenue une ville juive; la paganiser n'allait pas sans soulever toute la population et il est peu vraisemblable qu'Hadrien, qui, pour en finir avec les révoltes de l'Orient, avait renoncé à l'Arménie et à la Mésopotamie, ait provoqué les Juifs, dont la guerre de Trajan avait prouvé l'audace et la concorde.

Il est possible toutefois, et le Père Lagrange l'accorde, qu'il y ait eu un projet de rebâtir et peut-être un commencement d'exécution de la part d'Hadrien; peut-être, ajouterons-nous, la défense de la castration *inquiéta-t-elle* les Juifs, par crainte de voir s'étendre la défense également à la circoncision? Ces deux considérants auront pu motiver les causes assignées par le savant maître : « l'extrême exaltation des Juifs et leurs espérances messianiques surexcitées par leurs malheurs » (p.315).

La sédition qui couvait pendant les séjours que fit l'empereur en Egypte et en Syrie, éclata lorsque, en 132, il fut parti pour la Grèce.

Le légat de Palestine Tineius Rufus eut beau « tuer des masses serrées d'hommes, de femmes et d'enfants et dépeupler leurs habitats (2) », l'insurrection gagna tout le pays et fut encouragée par les sympathies ardentes de la diaspora, au



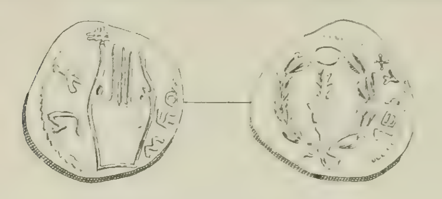
Sicle de Barkokébas.

A/ Ethrog et loulab.
Ecriture archaïque לחרות ירושלם (délivrance de Jérusalem).

R/ Temple tétrastyle surmonté d'une étoile. Au centre signe conventionnel de la porte dorée.
Ecriture archaïque שמעון (Simon)

(1) Cfr. SCHÜRER, I, p. 681, note 93.
(2) EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, l. IV, ch. 6, § 1.

point que l'univers entier se trouva en émoi (1). Jérusalem tomba bientôt aux mains des révolutionnaires et sa délivrance fut proclamée officiellement par la frappe de monnaies au nom de « Simon » à l'avers, et la légende « lechêruth Jeruschalem » au revers.



Dichalque de Bar-Kokébas.

A/ Lyre à trois cordes. Ecriture archaïque שמעון (Simon).

R/ Palme à folioles serrée dans une couronne. Ecriture archaïque לחרות (à la délivrance).

C'est sur ce Simon que se concentrèrent une fois encore les aspirations messianiques de ce peuple qui dans son aveuglement avait rejeté le seul « qui fut venu au nom du Seigneur. »

Simon, nommé dans les sources rabbiniques Bar Kozêba (2) n'était qu'un voleur et un assassin (3), mais il sut exploiter les illusions de ses compatriotes et s'imposa d'abord aux masses par de grossières supercheries (4).



Dichalque de la dernière révolte.

A/ Palmier portant fruits. Ecriture archaïque שמע (Simon).

R/ Feuille de vigne. Ecriture archaïque שבלחרישאל (2me année de la délivrance d'Israël).

Le célèbre rabbin Aqiba ben Joseph lui appliqua la prophétie de Balaam (Num., XXIV, 17), en jouant sur les mots et en disant : כוזבא (Kozêba) sortira de Jacob, au lieu du texte original כוכב (kôkab : étoile). D'où son changement de nom en Bar-Kokéba : « le fils de l'étoile » que lui donnent les sources chrétiennes et

(1) DION CASSIUS, *Hist. Rom.*, l. LXIX, ch. 13.

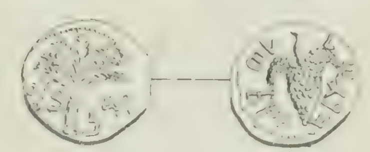
(2) Probablement du lieu de sa naissance (Akzib, près de Bêt-Nettif?).

(3) EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, l. IV, ch. 6, § 2.

(4) *Ille Barchochabas, auctor seditionis judaicæ, stipulam in ore succensam anhelitu ventilabat, ut flammas evomere putaretur.* HIERON., *Adv. Rufinum*, III, 31.

qu'elles empruntent nécessairement à une tradition ancienne.

Cette exégèse d'un maître aussi célèbre eut sans doute plus d'un adhérent; elle fut certainement admise par une autre lumière rabbinique du temps, Eléazar de Modin, l'oncle de Simon. C'est ainsi que « par son nom, dit Eusèbe (*loc. cit*), il en imposait à ces hommes serviles ».



Chalque de la dernière révolte.

A/ Palmier; en dessous lettres archaïques = שמעון (Simon).

R/ Grappe de raisins. Tout autour en lettres archaïques : לחרותירושל (délivrance de Jérusalem).

Cette monnaie date probablement de la première année de la seconde révolte.

Les renseignements que nous avons sur cette tentative de restauration ne sont ni nombreux ni étendus ; ils nous prouvent néanmoins que l'acharnement fut grand de part et d'autre.

Par certaines monnaies de Simon, nous apprenons qu'il s'intitula prince (nasi) d'Israël, que sa capitale était délivrée et qu'en même temps que lui, mais *sous* lui, un grand-prêtre (Eléazar) détenait le pouvoir.

Messie jaloux et farouche, « il faisait subir aux chrétiens les derniers supplices s'ils ne reniaient et ne blasphémaient Jésus-Christ » (1).

Du côté juif il y eut aussi des martyrs parmi les rabbins, qui, sans avoir pour cela pris part à l'insurrection, tombèrent victimes de la vindicte romaine (2).

La répression avait été confiée à un général renommé : Julius Severus, rappelé expressément de Bretagne; il semble que le terrain dut être reconquis pas à pas : c'est du moins ce qui ressort de la notice de Dion Cassius (3) qui ne parle pas de grands engagements, mais nous dit qu'il fallut forcer 50 forteresses défendues, ravager 985 localités et que le nombre de ceux qui périrent par le fer seul fut de 580,000; une quantité

---

(1) JUSTIN, 1e *Apol.*, ch. 31, § 6.

(2) Les sources rabbiniques sont indiquées dans SCHÜRER, I, p. 697, note 138.

(3) *Hist. Rom.*, l. LXIX, ch. 13-14.

innombrable de survivants fut vendue comme esclaves sur les marchés d'Hébron, de Gaza et d'Egypte.

Bar-Kokéba fut tué au siège de Béther (1) qui résista en tout dernier lieu.

La guerre avait duré trois ans et demi (commencement de 132 au milieu de 135), mais la victoire coûta cher.

L'empereur s'en rendait bien compte : notifiant au sénat l'issue de cette campagne, il n'osa se servir de la formule habituelle en pareille occasion « que lui et l'armée étaient en bon état ».

La Palestine était devenue un véritable désert. Jérusalem, reprise à nouveau sur les Juifs et rasée, fut totalement transformée en colonie romaine et reçut le nom de Colonia Aelia Capitolina (2).

D'après le Chronicon Pascale (3), on y voyait deux bains publics, un théâtre, des fontaines et autres constructions helléniques.

Sur l'emplacement de l'ancien temple on en érigea un nouveau dédié à Jupiter Capitolin et l'on y plaça une statue d'Hadrien; sur le tombeau du Christ, fut élevé un sanctuaire d'Aphrodite ; les monnaies d'Aelia représentent encore d'autres divinités : Bacchus, Sérapis et les Dioscures. Sur la porte Sud qui regardait Bethléhem on sculpta un sanglier dans le marbre.

Il fut défendu, sous peine de mort, aux Juifs d'approcher de la ville et cette prohibition était encore en vigueur du temps d'Eusèbe (4). Les ethnico-chrétiens toutefois s'y rétablirent et ce sont leurs traditions qui assignèrent aux pèlerins des âges postérieurs les précieux souvenirs relatifs à la passion et à la glorification du Sauveur.

Sans patrie, les Juifs ne seront plus désormais que des

---

(1) Aujourd'hui Bittir, sur la route du chemin de fer de Jaffa à Jérusalem, à 11 kil. de celle-ci.

(2) *Aelia* du nom de famille de l'empereur : *Publius Aelius Hadrianus ; Capitolina* en l'honneur de Jupiter Capitolin.

(3) Migne, P. G., tome XCII, p. 614.

(4) *Hist. Eccl.*, l. IV, ch. 6, § 3.

étrangers dans le monde entier, mais le rabbinisme ne fera que se développer et s'imposera de plus en plus. Religieusement écouté, il isolera la race juive d'entre toutes les autres par le maintien de la circoncision et le culte de la Loi.

Notre tâche est achevée.

Nous nous sommes associé à toutes les situations de la petite tribu ignorée, partie d'Ur en Chaldée et devenue ce peuple opiniâtre, mêlé à tous les bouleversements de l'ancien Orient, survivant à chacun d'eux et finalement disséminé au milieu de toutes les nations sans perdre ses particularités dans aucune.

Admirant la providence particulière de Dieu dans l'élection et la conservation de la race élue, nous nous sommes réjoui des promesses qui lui étaient faites. Mais, plus d'une fois aussi, nous avons éprouvé avec l'Apôtre « une grande douleur et une angoisse de cœur (1) » devant les prévarications auxquelles elle s'est livrée. Son aveuglement et ses catastrophes finales nous ont profondément touché, car « c'étaient des Israélites, c'est à eux qu'appartiennent l'adoption et la gloire et les alliances et la Loi et le culte et les promesses et les pères, c'est d'eux que le Christ est issu selon la chair » (2).

Nous ne pouvons oublier que « leur rejet a été la réconciliation du monde et que, si leur endurcissement doit durer jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée, leur réintégration sera la résurrection des morts » (3).

Ce n'est pas sans émotion que nous nous rappelons les avoir vus maintes fois à l'angle Sud-Ouest du Ḥaram, pleurer et se lamenter auprès du seul pan de mur encore debout de leur ancien Temple.

---

(1) Rom., IX, 2.
(2) Rom., IX, 4, 5.
(3) Rom., XI, 15, 25.

Ce souvenir nous inspire de leur adresser l'invitation d'Origène, « à rechercher la Jérusalem céleste au lieu de pleurer la Jérusalem de la terre » (1). Et, du fond de l'âme, nous redisons la prière de l'Eglise au jour anniversaire de leur déicide :

Omnipotens, sempiterne Deus, qui etiam Judaicam perfidiam a Tua misericordia non repellis : exaudi preces nostras, quas pro illius populi obcaecatione deferimus ; ut, agnita veritatis tuae luce, quae Christus est, a suis tenebris eruantur.

(1) Migne, P. G., tome XII, col. 910.

APPENDICES

APPENDICES

I

Une lettre d'Abd-Ḫiba d'Urusalim à Aménophis IV (1)

Au roi, mon Seigneur Abd-Ḫiba, ton serviteur. Aux pieds de mon Seigneur sept fois et encore sept fois je me prosterne. Qu'ai-je fait contre le roi, mon Seigneur? On me calomnie devant le roi, mon Seigneur (quand on dit) : Abd-Ḫiba a fait défection au roi, son Seigneur. Vois, ce n'est ni mon père ni ma mère qui m'ont établi en ce pays. C'est le bras puissant du roi qui m'a mis en possession du territoire paternel. Pourquoi commettrais-je alors un délit contre le roi, mon Seigneur? Aussi vrai que le roi vit, c'est parce que je dis aux fonctionnaires du roi, mon Seigneur : pourquoi favorisez-Vous les Ḫabiru et faites-Vous du tort aux rois vassaux locaux (2), voilà pourquoi ils me calomnient auprès du roi. C'est parce que je dis : il s'écroule, le territoire du roi, mon Seigneur, c'est pour cela qu'ils me calomnient auprès du roi, mon Seigneur.

Qu'il le sache le roi, mon Seigneur, que le roi, mon Seigneur, avait placé des garnisons, mais les a enlevées... Janḫamu (3) ... Égypte... roi, mon Seigneur... il n'y a plus là de garnisons.

Que le roi prenne soin de son pays, que le roi prenne soin de

---

(1) D'après WINCKLER, *K. I. T.*, pp. 4-6. Cet auteur donne encore cinq autres lettres du même roi au même destinataire, pp. 6-13.

(2) Il oppose les Ḫabiru « nomades » aux ḫazanûti « chefs locaux sédentaires ».

(3) Janḫamu était préposé à certaines contrées du delta et du pays de Canaan.

son pays : il a fait défection le territoire entier du roi, mon Seigneur. Ili-milku (1) fait tomber tout le territoire du roi. Pour cela qu'il prenne soin le roi, mon Seigneur, de son pays. Je pense : je vais me rendre à la cour auprès du roi, mon Seigneur, et contempler les yeux du roi, mon Seigneur, mais les ennemis sont puissants contre moi et je suis dans l'impossibilité d'aller à la cour, auprès du roi, mon Seigneur. C'est pourquoi qu'il le trouve bon le roi, mon Seigneur, d'envoyer des garnisons afin que je puisse me rendre à la cour et contempler les yeux du roi, mon Seigneur.

Aussi vrai que le roi, mon Seigneur vit, quand il sort (2) un fonctionnaire, j'ai soin de dire toujours : il s'écroule le pays du roi. Si Vous ne m'écoutez pas, ils sont tous perdus les rois vassaux, et le roi, mon Seigneur, n'aura plus de rois vassaux. C'est pourquoi qu'il songe, le roi, aux troupes (3), qu'il en vienne des troupes d'archers du roi, mon Seigneur. Il ne possède plus de territoire, le roi. Les Ḫ̌abiru ravagent tout le territoire du roi. S'il y a présentes des troupes cette année, il restera le territoire au roi, mon Seigneur, mais s'il n'y a pas de troupes, alors le territoire du roi, mon Seigneur, est perdu.

Au secrétaire du roi, mon Seigneur : Abd-Ḫ̌iba, ton serviteur. Transmets les paroles non falsifiées au roi, mon Seigneur : il croule le territoire entier du roi, mon Seigneur.

---

(1) Sans doute un roitelet révolté contre le pharaon et un ennemi d'Abd-Ḫ̌iba.

(2) Quand on vient d'Egypte en Canaan.

(3) A envoyer des troupes.

II

Inscription de Mésa.

1. Je suis Mésa, fils de Camos... roi de Moab, le Dibonite./

2. Mon père a régné sur Moab durant trente ans, et moi, j'ai régné

3. après mon père./ Et j'ai fait ce sanctuaire à Camos de Qorkha/ en signe de salut,

4. car il m'a sauvé de toutes mes chutes et il m'a fait triompher de tous mes ennemis./ Omri,

5. roi d'Israël, fut l'oppresseur de Moab durant de longs jours, car Camos était irrité contre son pays ;/

6. et son fils lui succéda, et il dit, lui aussi : J'opprimerai Moab !/ C'est de mon temps qu'il parla ainsi,

7. et j'ai triomphé de lui et de sa maison/ et Israël a péri pour toujours. Or, Omri avait pris possession du pays

8. de Madaba et [Israël] y demeura durant ses jours et le terme des jours de ses fils, durant quarante ans, et

9. Camos [nous] l'a rendue de mon temps./ Et j'ai bâti B'aalmé'on, et j'y ai fait la piscine, et j'ai bâti

10. Qaryathen./ Or, les gens de Gad habitaient dans le pays d''Aṭaroth de toute antiquité, et le roi d'Israël s'était bâti

11. 'Aṭaroth./ Et je combattis contre la ville, et je la pris, et je tuai tout le peuple

12. de la ville, spectacle pour Camos et pour Moab !/ Et je m'y emparai de l'autel de son Génie et

13. je le traînai devant Camos à Qiriyath./ Et j'y fis habiter les gens de Saron et de

14. Makharath. Et Camos me dit : Va ! prends Nébo sur Israël ! et j'allai

15. de nuit, et je combattis contre elle depuis la pointe de l'aurore jusqu'à midi, et je la pris

16. et je tuai tout, sept mille hommes et jeunes garçons/ et femmes et jeunes filles

17. et servantes,/ car je l'avais vouée à l'anathème envers 'Astar-Camos, et je pris de là

18. les autels (? ou les vases ?) de Jahvé, et je les traînai devant Camos./ Or, le roi d'Israël avait bâti

19. Jahas, et il y demeurait alors qu'il me faisait la guerre,/ mais Camos le chassa devant moi, et

20. je pris de Moab deux cents hommes, toute son élite,/ et je les portai contre Jahas, et je la pris

21. pour l'annexer à Dibon./ C'est moi qui ai bâti Qorkha, le mur des jardins et le mur

22. de l'arrière-ville,/ et c'est moi qui ai bâti ses portes, et c'est moi qui ai bâti ses tours,/ et

23. c'est moi qui ai bâti le palais, et c'est moi qui ai fait la double piscine pour l'eau au milieu

24. de la ville;/ et il n'y avait pas de citerne au milieu de la ville, à Qorkha, et j'ai dit à tout le peuple : Faites-vous

25. chacun une citerne dans sa maison ! et c'est moi qui ai fait creuser les fossés de Qorkha par les prisonniers

26. d'Israël,/ et c'est moi qui ai bâti 'Aro'er, et c'est moi qui ai fait la route de l'Arnon./

27. C'est moi qui ai bâti Beth-Bamoth, car elle était détruite./ C'est moi qui ai bâti Beser, car elle était en ruines

28. avec les gens de Dibon, au nombre de cinquante, car tout Dibon était enrolé/ et j'ai placé le

29. nombre complet de cent [hommes] dans les villes que j'ai annexées au pays./ Et c'est moi qui ai bâti

30. Madaba et Beth-Diblathen/ et Beth-Ba'almé'on, et j'y ai porté les pasteurs.

31. ... troupeaux du pays./ Et Khoronên où habitait...

32. ... et Camos me dit : Descends, combat contre Khoronên !/ et je suis descendu...

33. ... [nous l'a rendue] Camos de mon temps. Et... de là... dix...

34. ... année... et c'est moi.

Traduction Lagrange.

Revue Biblique, 1901, pp. 524-525.

III

Une des lettres d'Eléphantine.

1. A notre seigneur Bagohi, gouverneur de Judée, tes serviteurs Jedoniah et ses confrères, prètres dans la cité de Jêb.

2. Que le Dieu du ciel salue bien des fois en tout temps notre seigneur, et qu'il t'établisse en faveur auprès du roi Darius

3. et des fils de la cour mille fois plus encore que maintenant, et qu'il te donne une longue vie, et sois heureux et stable en tout temps.

4. Maintenant ton serviteur Jedoniah et ses confrères s'expriment ainsi : Dans le mois de Tammouz de l'an 14 du roi Darius, lorsque Archam

5. était sorti et s'était rendu auprès du roi, les prêtres du dieu Khnoub de la cité de Jêb [firent] accord avec Widrang, qui en était Parthadac,

6. en ces termes : Le sanctuaire du dieu Jahò dans la cité de Jêb, qu'on l'enlève de là ! Ensuite, ce Widrang

7. détestable a écrit une lettre à Naphiân son fils, qui était chef de troupes dans la cité de Syène, de cette sorte : Ce sanctuaire de la cité de Jêb,

8. qu'on le détruise ! Ensuite Naphiân a conduit des Egyptiens avec d'autres troupes ; ils sont venus à la cité de Jêb avec leurs carquois (?)

9. ils sont arrivés à ce sanctuaire et l'ont détruit jusqu'au sol, ils ont brisé les colonnes de pierre qu'il y avait là ; même, il arriva encore que des portes

10. de pierres au nombre de cinq, construites en pierres de taille, qui étaient dans ce sanctuaire, ils [les] ont détruites, et ils ont enlevés leurs vantaux et les armatures

11. de ces vantaux en bronze, et la toiture en bois de cèdre, tout entière [qui ?], avec le reste de la décoration et les autres choses qu'il y avait là,

12. ils ont brûlé dans le feu : et les coupes d'or et d'argent, et tout ce qu'il y avait dans ce sanctuaire, ils l'ont pris

13. et se le sont approprié. Or, dès le temps du roi d'Égypte, nos pères ont bâti ce sanctuaire dans la cité de Jêb, et lorsque Cambyse est arrivé en Égypte,

14. il l'a trouvé ce sanctuaire bâti, et ils ont renversé tous les sanctuaires des dieux de l'Égypte, et personne n'a rien abîmé à ce sanctuaire.

15. Et après que tout cela fut accompli, nous, avec nos femmes et nos enfants, nous avons revêtu des sacs et nous avons jeûné et prié Jahô, le dieu du ciel,

16. qui nous a donné de voir [la perte de] ce Widrang ; les chiens ont fait sortir les muscles de ses pieds, et tous les biens qu'il avait acquis ont péri, et toutes les personnes

17. qui ont voulu du mal à ce temple ont toutes été tuées, et nous avons eu le spectacle [de leur perte]. Or, avant cela, au temps où ce mal nous fut

18. fait, nous envoyâmes une lettre [à] notre seigneur, et aussi à Jehokhanân le grand-prêtre, et à ses confrères les prêtres de Jérusalem, et à Ostan, le frère

19. d''Anani, et aux principaux des Juifs ; une lettre, ils ne nous ont pas envoyée. Or, depuis le mois de Tammouz de l'an 14 du roi Darius

20. jusqu'à ce jour, nous avons revêtu des sacs et jeûné ; nos femmes sont devenues comme une veuve, nous n'avons pas employé de parfums,

21. et nous n'avons pas bu de vin. Or, depuis lors et jusqu'au jour de l'an 17 du roi Darius, ni sacrifice non sanglant, ni encens, ni holocauste

22. n'ont été offerts dans ce sanctuaire. Maintenant, tes serviteurs Jedoniah et ses confrères et tous les Juifs citoyens de Jêb, nous disons :

23. S'il paraît bon à notre seigneur, qu'il soit résolu, au sujet de ce sanctuaire, de le rebâtir, puisqu'on ne nous a pas laissés le rebâtir ; voici donc : les personnes

24. qui sont bien avec toi et en amitié avec toi, qui [sont] ici en Égypte, qu'une lettre de ta part leur soit envoyée au sujet de ce sanctuaire du dieu Jahô,

25. pour le rebâtir dans la cité de Jèb, comme il était bâti auparavant ! et des sacrifices non sanglants, et d'encens et des holocaustes seront offerts

26. sur l'autel du dieu Jahô en ton nom, et nous prierons pour toi en tout temps, nous et nos femmes et nos enfants, et tous les Juifs

27. qui sont ici, si on en agit ainsi, jusqu'à ce que ce sanctuaire soit rebâti. Et il y aura en ta faveur, une redevance auprès de Jahô, Dieu

28. du ciel, de quiconque lui offrira un holocauste et des sacrifices pacifiques d'une valeur égale à la valeur de mille talents d'argent, et en plus de l'or; sur ce,

29. nous avons mandé et fait connaître. Or, nous avons mandé toutes choses dans une lettre en notre nom à Delaiah et Chelemiah, fils de Sanaballat, gouverneur de Samarie.

30. Or, de tout ce qui nous est arrivé, Archam n'a pas eu connaissance. Le... de Markhechwan l'an 17 du roi Darius.*

Traduction Lagrange.

REVUE BIBLIQUE, 1908, pp. 326-327.

---

* DARIUS II (424-404).

IV

La défense faite aux Gentils de franchir l'enceinte sacrée du Temple[1].

ΜΗΘΕΝΑΑΛΛΟΓΕΝΗΕΙΣΠΟ
ΡΕΥΕΣΘΑΙΕΝΤΟΣΤΟΥΠΕ
ΡΙΤΟΙΕΡΟΝΤΡΥΦΑΚΤΟΥΚΑΙ
ΠΕΡΙΒΟΛΟΥΟΣΔΑΝΛΗ
ΦΘΗΕΑΥΤΩΙΑΙΤΙΟΣΕΣ
ΤΑΙΔΙΑΤΟΕΞΑΚΟΛΟΥ
ΘΕΙΝΘΑΝΑΤΟΝ

Μηθένα ἀλλογενῆ εἰσπορεύεσθαι ἐντὸς τοῦ περὶ τὸ ἱερὸν τρυφάκτου καὶ περιβόλου. Ὃς δ'ἂν λήφθῃ ἑαυτῷ ἄιτιος ἔσται διὰ το ἐξακολουθεῖν θάνατον.

Qu'aucun étranger (à la religion juive) n'entre à l'intérieur de la barrière et de l'enclos qui entoure le sanctuaire. Celui qui sera saisi sera cause à lui-même que la mort s'en suivra.

(1) Cette inscription gravée sur pierre est conservée au Musée de Constantinople.

V

Noms des Mois. *(Voir note page suivante.)*

Assyro-Babylonien.	Vieil Hébreu ou Phénicien	Hébreu	Calendrier Macédonien	Calendrier Julien
Nisaannu	'Abhîbh	Nisan	Ξανθικός	Mars/Avril
Airu	Živ	Ijjar	'Αρτεμίσιος	Avril/Mai
Sivanu		Sivan	Δαίσιος	Mai/Juin
Duuzu		Tammuz	Πάνεμος	Juin/Juillet
Abu		Ab	Δῷος	Juillet/Août
Elulu		Elul	Γορπιαῖος	Août/Septembre
Tasritav	Èthânîm	Tischri	Ὑπερβερεταῖος	Septembre/Octobre
Araah Samma	Bûl	Marheschwan	Δῖος	Octobre/Novembre
Kisilivu		Kislev	'Απελλαῖος	Novembre/Décembre
Tibituv		Tebeth	Αὐδυναῖος	Décembre/Janvier
Sabatu		Schebât	Περίτιος	Janvier/Février
Addaru		Adar (Veadar)	Δύστρος	Février/Mars

L'année juive était lunaire. Le commencement du mois n'était pas calculé d'une manière astronomique, mais de façon purement empirique; sa durée n'était pas fixée d'avance; elle était de 29 ou de 30 jours. Aussitôt la nouvelle lune aperçue, des témoins dignes de foi l'annonçaient au Sanhédrin à Jérusalem (plus tard à Jabné) et, le mois comprenait-il une fête, on envoyait immédiatement des courriers en tous sens pour notifier l'ouverture du nouveau mois. Cette fixation empirique faisait osciller l'année juive entre 352 et 356 jours, alors que de fait l'année lunaire en comprend 354-355.

Pour mettre l'année lunaire en rapport avec l'année solaire, il fallait intercaler un mois tous les deux ou trois ans (trois fois en huit ans). Cette intercalation n'était pas non plus fixée d'avance. Pendant tout le mois d'Adar on pouvait encore délibérer pour savoir si l'année suivante serait intercalaire ou non. La règle sur laquelle on s'appuyait pour cette intercalation était la suivante : La fête de Pâque qui était fixée au jour de la pleine lune (le 14 donc) du mois de Nisan, devait toujours être postérieure au jour où commençait le printemps, c. à d. au jour de l'équinoxe, quand le soleil se trouve dans la constellation du bélier. Ce mois intercalaire prenait aussi le nom d'Adar (Veadar). On comprend que la correspondance des mois juifs avec ceux du calendrier julien ne peut être dès lors qu'approximative.

Pour les dates données par Josèphe dans son récit de la guerre juive, il est à remarquer que tout en employant les noms macédoniens, il a compté très probablement d'après le calendrier juif.

L'année liturgique juive commençait au printemps, l'année civile en automne; mais les désignations des mois étaient les mêmes.

VI

Monarques Chaldéens, Babyloniens et Assyriens (1).

I. — Monarques Chaldéens antérieurs au vingt-deuxième millénaire.

A. — *Rois de Kiš.*
Me-silim.
Ma-an-iš-tu-su.
B. — *Première dynastie de Lagaš.*
E-an-na-tum.
Uru-ka-gi-na.
C. — *Rois d'Agadé.*
Sargon l'Ancien.
Narâm-sin.
D. — *Deuxième dynastie de Lagaš.*
Gu de-a.
E. — *Rois d'Our.*
Dungi
F. — *Rois d'Isin.*
Lipit-Ištar.
G. — *Rois de Larsa.*
Rîm-Sin.
H. — *Rois d'Erech.*
Lugal-zag-gi-si.

II. — Monarques Babyloniens.

A. — *Premier empire babylonien.*
Šumu-abu . . . . vers 2150
Sin-muballit 2060-2040
Ha-am-mu-ra-bi 2040
Samsou-ditana.

(1) Nous ne donnons que les noms cités dans le corps du livre.

B. — *Dynastie « du pays de la mer »* (1).

C. — *Dynastie Kassite* . . . . (1800-1178)

Gandiš 1800

D. — *Souverains de diverses « Bîtâti » et de diverses origines.*

Mardoukabaliddina (Mérodach-Baladan) II 721-710

Mardouk-zakir-Šouma . . . . 704 1 mois

Mérodach-Baladan II . . . 9 mois 704-703

Ašour-nadin-Šouma (fils de Sennachérib) . 700

Nergal-ušezib . . . . jusqu'en 693

Šu-zu-bu (Mušezib-Mardouk) 692

Asaraddon (fils de Sennachérib) 689

Šamaš-Šouma-oukin (fils d'Asaraddon). 669-649

E. — *Deuxième empire babylonien.*

Nabopolassar (Naboubalouzour). . . 620-604

Nabuchodonosor II 604-561

Évilmérodach 561-559

Nériglissor 559-555

Labaši-Mardouk . . . . 555 9 mois

Nabounaïd (Nabonide) 555-539

Balthazar (Bêl-Šar-oušour) 548-532 interrègne pendant la folie de Nabonide; tué en 539.

F. — *Les Monarques perses de Babylone.*

Cyrus 539-529

Cambyse II 529-522

Oropastès, le faux Bardiya . . . . . 522-521 usurpateur

Darius I 521-485

Compétition de Nabuchodonosor III (Nadin-tavbel) 521-520

Xerxès I 485-465

Artaxerxès I 465-425

Xerxès II . . . . 425 45 jours

Sogdianos . . . . 425-424 6 mois 1/2

Darius II (Ochos) 424-404

Artaxerxès II 404-362

Artaxerxès III (Ochos). 362-338

Darius III Codoman 338

(1) Golfe Persique.

III. — Monarques Assyriens.

Ilou-šoumma . . . . vers	2150
Adad-nirari I	1325-1290
Toukoulti-Ninib I	1260-1240
Téglath-Phalasar I (Tikoulti-Pileser) .	1100
Ašournazirabal II	1060
Rammân-nirari II	893
Salmanasar III	860-825
Rammân-nirari ou Adad-nirari IV . .	812-782
Salmanasar IV	782-772
Assourdan ou Asaraddon II. . . .	772-754
Téglath-Phalasar III	745-727
Salmanasar V	727-722
Sargon	722-705
Sennachérib	705-681
Asaraddon III (Ašur-aḫa-iddin) . .	681-669
Assourbanipal	672-625 (corègne 3 ans.)
Ašour-êtil-ilâni	625-620
Šin-Šarra-iškoun.	620-607

VII

Rois d'Elam.

Kutir-Naḫḫunte I	vers 2285	
Kudur-lagamar	2041	
Khoumbanigash	+ 717	
Shoutrouknakhounta	717	
Khalloudoush	vers 701	
Koutournakhounta II	» 700	3 mois.
Oummanminanou	» 700	
Ḫoumbanḫaldaš I	689-681	
Ḫoumbanḫaldaš II	681-675	
Ourtakou (frère de Ḫoumbanḫaldaš II)	675-664	
Tep-Ḫoumban » » .	664-660	
Ḫoumbanigaš II (fils d'Ourtakou) . .	660-650	
Tammaritou » . . .	650	
Indabigaš	650	
Oummanaldasi	vers 647	
Oumbaḫaboua	» 647	
Tammaritou . . . une seconde fois	647-640	

VIII

Les dynasties égyptiennes (1).

I. — Période Archaïque
(1re-10me dynastie.)

A. — *Empire Thinite.*

1re	dynastie :	Thinite	5000-4750
2me	»	»	4750-4450

B. — *Empire Memphite.*

3me	dynastie :	Memphite	4450-4240
4me	»	»	4240-3950
5me	»	Eléphantite	3950-3700
6me	»	Memphite	3700-3500
7me	»	»	3500
8me	»	»	3500-3350
9me	»	Héracléopolitaine	3350-3200
10me	»	»	3200-3100

II. — Période Thébaine
(11me-14me ; 17me-20me dynastie.)

A. — *Ancien Empire Thébain.*

11me	dynastie :	Thébaine	3100-3050
12me	»	»	3050-2840
13me	»	»	2840-2500
14me	»	Xoïte	2500-2350

B. — *Invasion des Hycsos.*

15me	dynastie :	Hycsos et Thébaine	2350-2062
16me	»	Hycsos	2062-1750

C. — *Nouvel Empire Thébain.*

17me	dynastie :	Hycsos et Thébaine	1750-1600
		Ahmosis	1730

(1) L'accord est loin d'être fait sur la chronologie des dynasties égyptiennes et des différents règnes. *En général*, nous adoptons celle donnée par M. Maspero dans son ***Guide to the Cairo Museum***, Cairo, 1908.

Tout en énumérant les diverses dynasties, nous n'insérons que les noms des pharaons dont il a été question au cours de notre ouvrage.

18me dynastie : Thébaine	1600-1368
Thoutmosis III	1501-1447 ?
Aménophis II	1461-1436 ?
» III	
» IV	
19me dynastie : Thébaine	1368-1250
Ramsès II	1350?
Ménephtah I	1300-1250 ?
20me dynastie : Thébaine	1250-1080
Ramsès III	1250?
» XII	1120
Ḥriḥor, pharaon et grand-prêtre d'Amon.	

III. — Période Saïte.

(21me-26me ; 27me-30me dynastie.)

A. — *Première période Saïte.*

21me dynastie : Tanite et Thébaine	1080-950
22me » : Bubastite	950-800
Sheshonq	
23me dynastie : Tanite	800-721
Psamouti	
24me dynastie : Saïte	721-715
Tafnakhti	
Bocchoris (Boukounrinif)	
25me dynastie : Ethiopienne et Saïte	715-662
Sabacon	715-703
Shabitkou	703-693
Taharqou	693-666
Tanouatamanou (Tanout-Amon)	666-662
26me dynastie : Saïte	662-525
Psammétique I	662-611
Néchao II	611-595
Psammétique II	595-589
Apriès (Hophra)	589-569
Ahmasis	569-526
Psammétique III	525 quelques mois.

B. — *Période Perse.*

27me dynastie : Perse		525-332
Cambyse		525-522
Darius I		521-485
Xerxès I		485-465
Artaxerxès I		465-424
Xerxès II		424 45 jours.
Sogdianos		424 6 mois 1/2.
Darius II (Ochos)		424-404
Artaxerxès II		404-362
Artaxerxès III (Ochos)		362-338
Darius III (Codoman)		338-332

C. — *Deuxième période Saïte.*

28me dynastie : Saïte	vers	400
Amyrtée	règne	6 ans.
29me dynastie : Mendésienne		394 environ-378
Néphoritès		
Hakoris		393-380
30me dynastie : Sébennytique		378-342
Nectanébo I		378-361
Tachos		361-358
Nectanébo II		358-342

IV. — Alexandre de Macédoine. 332-323

V. — Les Lagides.

Ptolémée	I Soter I	323-285
»	II Philadelphe	285-247
»	III Evergète I	247-222
»	IV Philopator	222-204
»	V Epiphane	204-181
»	VI Philométor	181-146

De 170-163 trirègne de Ptolémée VI, de son frère Ptolémée VII Physcon, Evergète II (170-117) (*) et de leur sœur Cléopâtre.

(*) Sous le long règne de Ptolémée VII Physcon, Evergète II, il y eut plusieurs corègnes et compétitions.

Ptolémée VIII Néos Philopator.	130-127
Ptolémée IX	127-117
Corègne de Cléopâtre, veuve de Ptolémée IX et de son fils Ptolémée X, Soter II (Lathyre)	117-106
Expulsion de Ptolémée X. . .	106
Corègne de Cléopâtre et de son fils Ptolémée XI, Alexandre I	106-88
Retour de Ptolémée X Soter II.	88-81
Ptolémée XII Alexandre II . .	81-80
Ptolémée XIII Néos Dyonisius (Aulète)	80-52
Corègne de Ptolémée XIV et de sa sœur Cléopâtre, enfants du précédent	51-47
Ptolémée XV	47-45 } avec la corégence de Cléopâtre.
» XVI César	45-44 }
Cléopâtre	44-30

En 30, l'Egypte devient province romaine.

IX

Rois Juifs [1].

Samuel et Saül	1100-1020
David	1020-980
Salomon	980-938

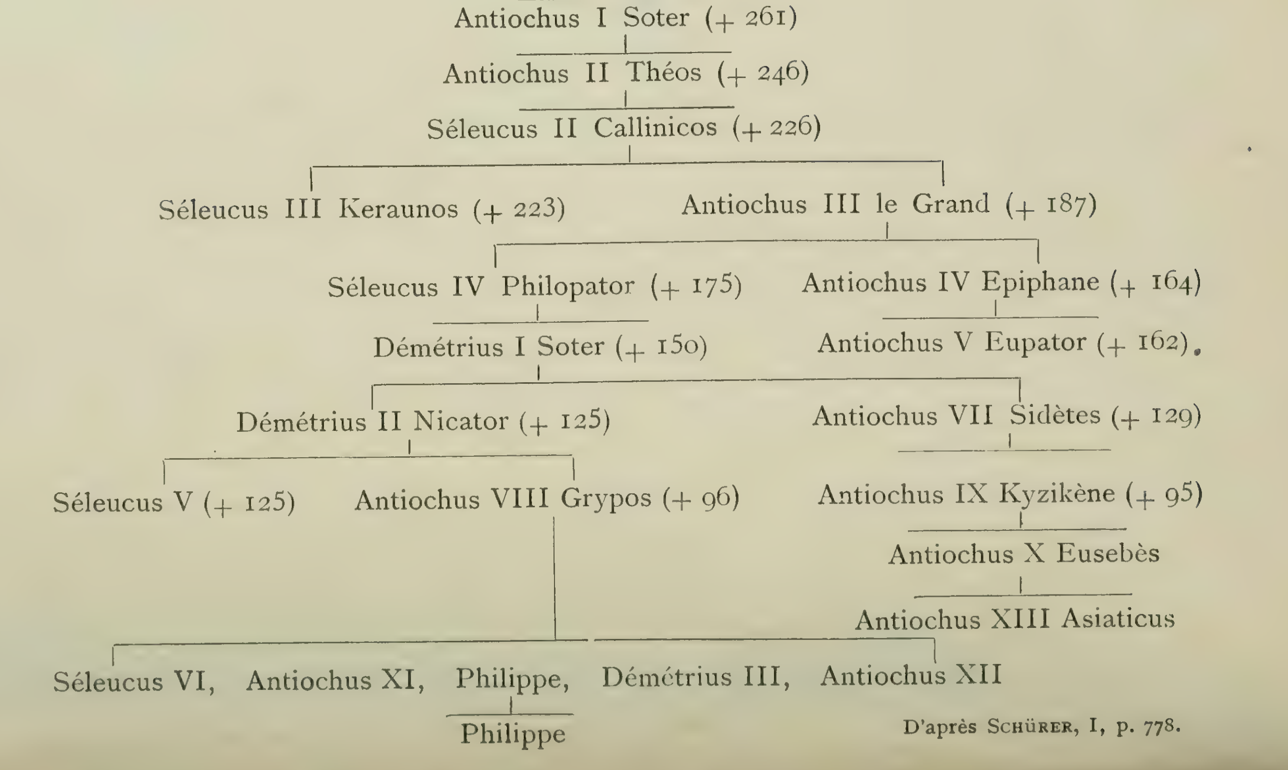
	Royaume du Nord.		*Royaume du Sud.*	
I.	(2) Jéroboam	935-912	Roboam	938-921
			Abias	921-914
			Asa	914-870
	Nadab	912-910		
	Basa	910-887		
	Ela	887-885		
III.	Zamri	885		
IV.	Omri	885-873		
	Achab	873-852	Josaphat	870-849
	Ochozias	852-850		
	Joram	850-843	Joram	849-844
V.	Jéhu	843-820	Ochozias	844-843
			Athalie	843-837
	Joachas	820-804	Joas	837-800
	Joas	804-787	Amasias	800-791
	Jéroboam II	787-746	Ousias ou Azaria	791-740
	Zacharie	746-745		
VI.	Selloum	745		
VII.	Menahen	745-735	Joathan	740-735
	Péquahia	735-734		
VIII.	Péquah	734-732	Achaz	735-727
IX.	Hoshéa ou Osée	732-722	Ezéchias	727-698
			Manassé	698-643
			Amon	643-640
			Josias	640-608
			Salloum ou Joachaz	608 3 mois
			Eliakim ou Joïaqim	608-597
			Joïakhin ou Jéchonias	597 3 mois
			Sédécias (Mattanias)	597-586

(1) Ici encore la chronologie des règnes n'est le plus souvent qu'approximative. Nous suivons habituellement celle qu'adopte M. Van Hoonacker dans : *Les douze petits prophètes*, pp. XVII ss.

(2) Les chiffres romains indiquent les différentes dynasties.

X

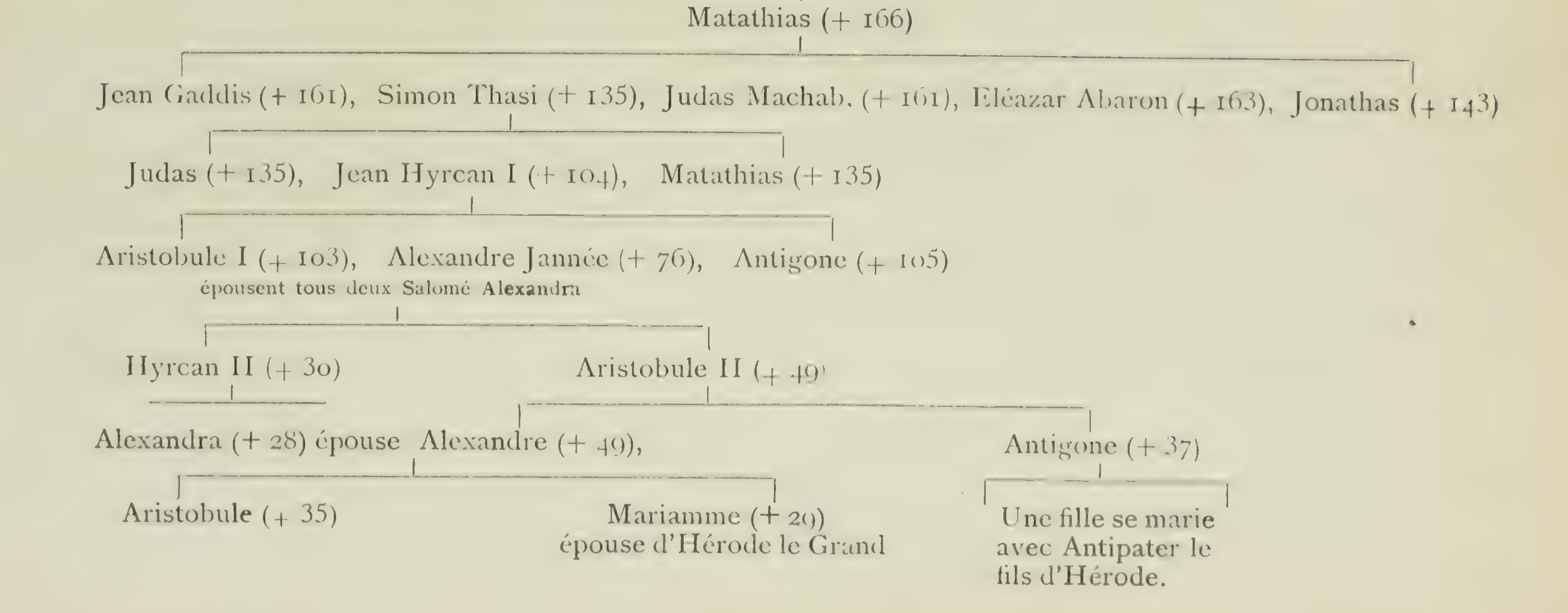
Les Séleucides.



D'après Schürer, I, p. 778.

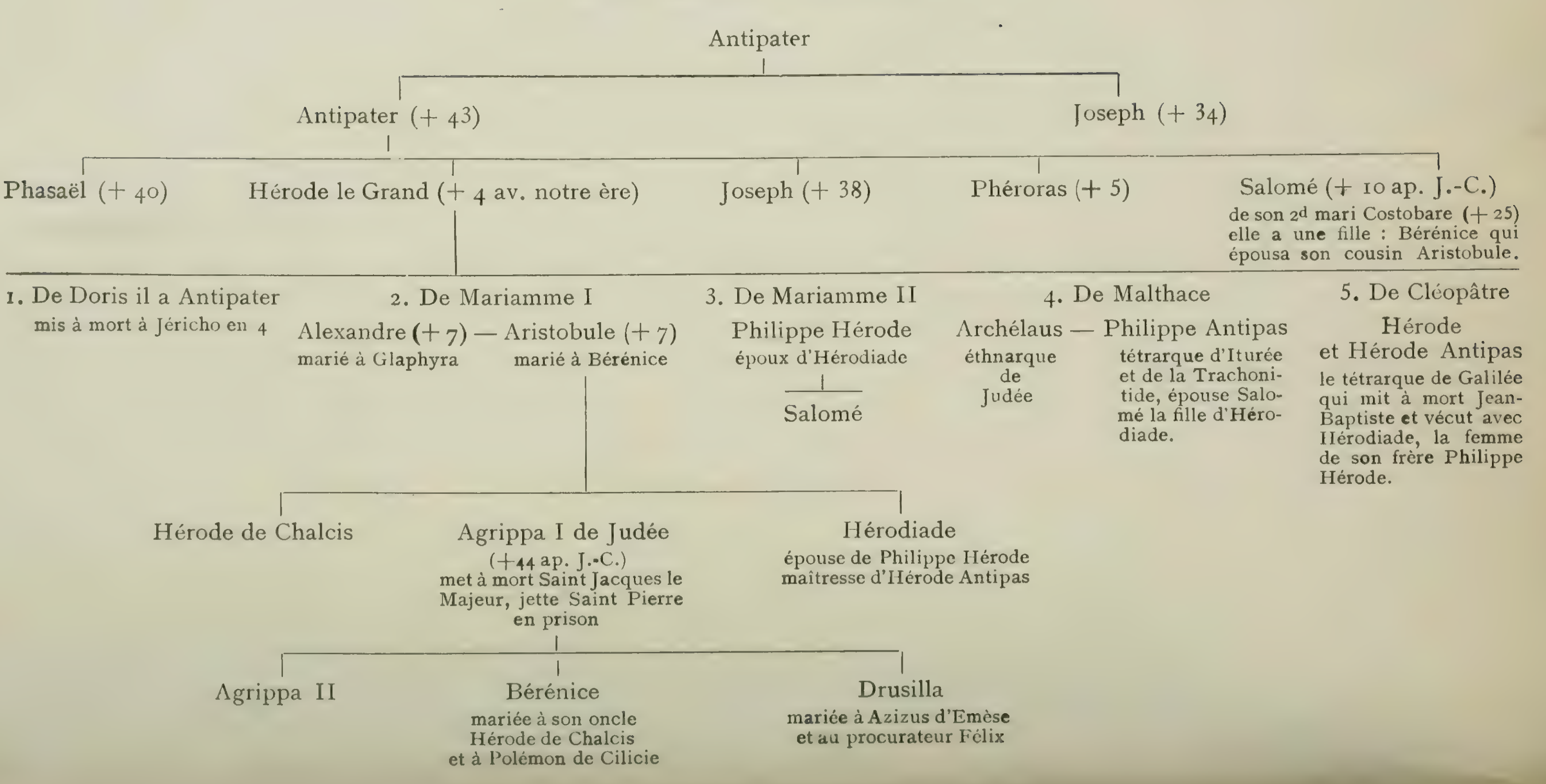
XI

Les Asmonéens.



XII

La dynastie Hérodienne.



XIII

Officiers romains en Syrie et en Palestine intéressant l'histoire du peuple Juif.

A. — *Les légats de Syrie.*

1. Sous Pompée (65-48).	
Aemilius Scaurus	65 et 62
Marcius Philippus	61-60
Lentulus Marcellinus	59-58
Gabinius	57-55
Licinius Crassus	54-53
Cassius Longinus	53-51
Calpurnius Bibulus	51-50
Vejento	50-49
Metellus Scipio	49-48
2. Sous César (47-44).	
Sextus Caesar	47-46
Cœcilius Bassus	46
Antistius Vetus	45
Statius Murcus	44
3. Cassius Longinus	44-42
4. Sous Marc-Antoine (41-30).	
Decidius Saxa	41-40
Ventidius	39-38
Sosius	38-37
Munacius Plancus	35
Calpurnius Bibulus	32-31 ?

5. Empereur Octavien Auguste (30 av.- 14 apr. J.-C.).

Didius	30
Mesalla Corvinus	29
Tullius Cicero	28 ?
Varro	28-23 ?
Agrippa	23-13
Titius	10
Sensius Saturninus	9-6
Quintilius Varus	6-4
Sulpitius Quirinius	3-2?
Caesar	1 av.- 4 apr. J.-C. ?
Volusius Saturninus	4-5
Sulpitius Quirinius	6 ss.
Cœcilius, Creticus, Silanus	12-17

6. Empereur Tibère (14-37).

Calpurnius Piso	17-19
Sentius Saturninus	19-21
Aelius Lamia	?-32
Pomponius Flaccus	32-35
Vitellius	35-39

7. Empereur Caligula (37-41).

Petronius	39-42

8. Empereur Claude (41-54).

Vibius Marsus	42-44
Cassius Longinus	45-50
Ummidius Quadratus	50-60

9. Empereur Néron (54-68).

Domitius Corbulo	60-63
Cestius Gallus	63-66
Licinius Mucianus	67-69

B. — *Les procurateurs de Judée.*

Coponius	6-9
Marcus Ambibulus	9-12
Annius Rufus	12-15
Valerius Gratus	15-26
Pontius Pilatus	26-36
Marcellus	36-37
Marullus	37-41
Cuspius Fadus	44- ?
Tiberius Alexander	? -48
Ventidius Cumanus	48-52
Antonius Felix	52-60
Porcius Festus	60-62
Albinus	62-64
Gessius Florus	64-66

C. — *Les légats de Palestine.*

Vettulenus Cerealis Lucilius Bassus	70-73
Flavius Silva	74-80
Salvidenus	vers 80
Pompeius Longinus	» 86
Atticus	» 107
Pompeius Falco	» 107 ss.
Tiberianus	» 114
Lusius Quietus	» 117
Tineius Rufus	» 132
Julius Severus	» 135

Cfr. Schürer, I, pp. 304-337, 487-507, 564-585, 643-649.



TABLES

TABLE ONOMASTIQUE

DES

PERSONNAGES HISTORIQUES

Nous ne donnons pas les noms des auteurs cités, si ce n'est lorsqu'ils sont mêlés activement aux événements mêmes. Cette table néglige les noms figurant dans les appendices.

TABLE

DES

CITATIONS BIBLIQUES

Psaumes.

Ecclésiaste.

Cantique.

Sagesse.

Ecclésiastique.

Isaïe.

TABLE

DES

NOMS GÉOGRAPHIQUES

MENTIONNÉS

SUR LA CARTE

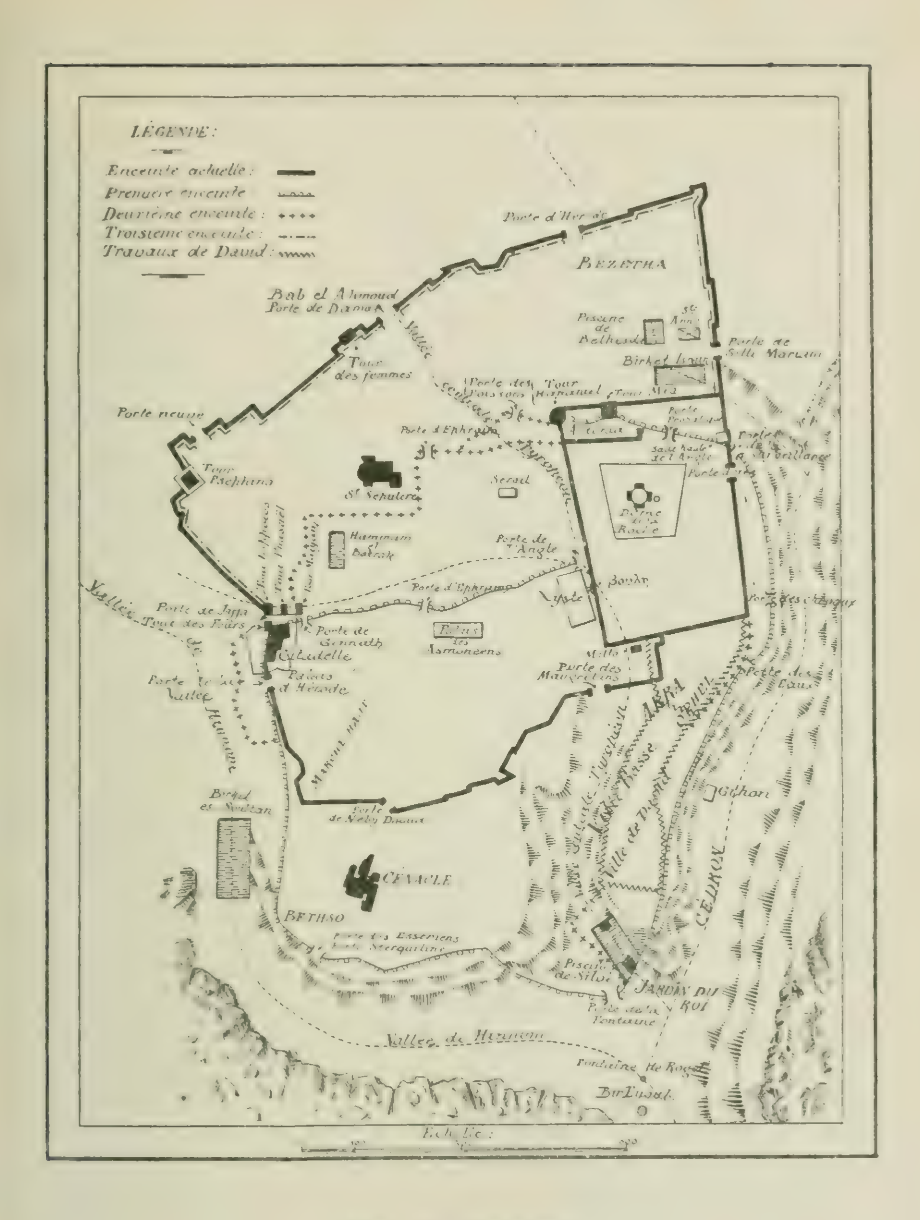
Les lettres majuscules A, B, C, renvoient aux segments de la carte générale, les minuscules a, b, c, à ceux de la carte de Palestine placée à l'angle gauche de la grande carte.

(*) Sur la carte on a, par erreur, identifié Naplouse avec Samarie.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES



PLANCHES

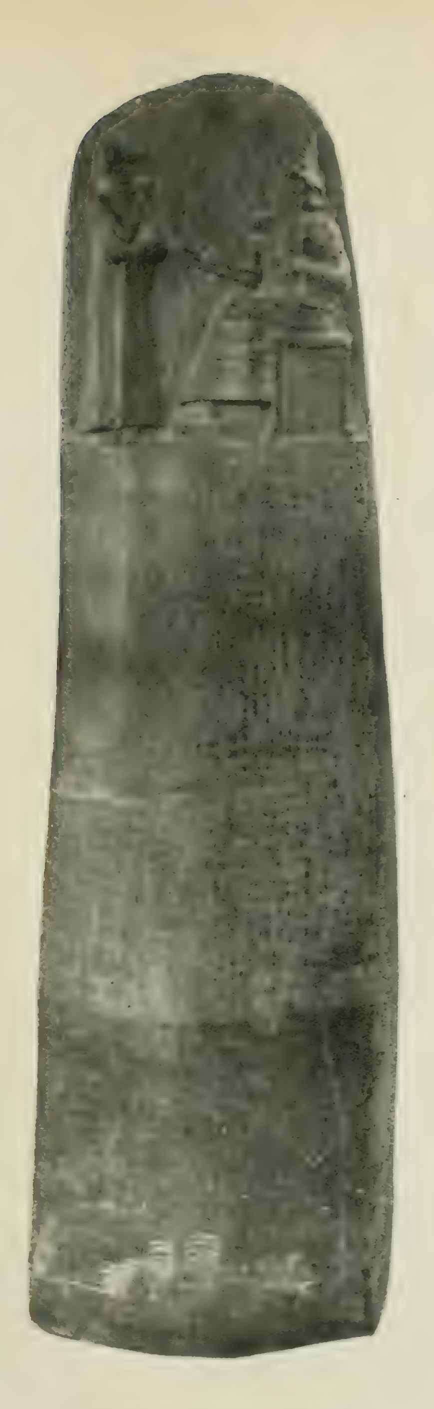


Plan de Jérusalem.



Obélisque de Ma-an-iš-tu-su.

Le plus ancien monument considérable de la littérature cunéiforme. Original au Louvre. Photographie du premier moulage exécuté pour le Musée biblique de l'Université catholique de Louvain. Cfr. p. 4.



Code de Hammourabi

Bloc de diorite noir découvert par M. de Morgan
dans les fouilles de Suse
en décembre 1901 et janvier 1902.
Hauteur : 2m25. Pourtour à la base : 1m90
Original au Louvre.
Cfr. pp. 6 et 13-14.



Un habitant de Canaan

Céramique palestinienne d'avant le XXe siècle. Provenance : Bittir. Musée biblique. Université Louvain. Cfr. pp. 8-9.



Soldats hittites

Bronze. Art hétéen (XIIe siècle?) Provenance : Alep. Musée biblique Université Louvain. Cfr. pp. 12-13.



Taureau. Dieu Hadad ?

Bronze. Art hétéen. XIIe-Xe siècle. Provenance inconnue. Musée biblique, Université Louvain. Cfr. pp. 12-13 et 52.



Une tablette de Tell-el-Amarna.

British Museum Cfr. pp. 19-20, note 4.



Le nom d' « Israël » sur la stèle de Ménephtah.

Cette stèle, découverte en 1895, près de Thèbes, par M. Flinders Petrie, est conservée au Musée Egyptien du Caire. Elle est en granit de Syène et mesure 3m12 de haut, 1m62 de large sur 0m335 d'épaisseur. (Cette photographie nous a été obligeamment communiquée par M. Capart, conservateur aux Musées royaux du Cinquantenaire, à Bruxelles.) Cfr. pp. 21 ss.



La Stèle de Mésa, roi de Moab.

Original au Louvre.

Cfr. p. 57.



Astarté.

Céramique juive du VIIIe siècle
provenant de Sébastîyeh.
Musée biblique de l'Université de Louvain.
Cfr. pp. 52-53, note.



L'Obélisque noir de Salmanasar III.

Original au British Museum.

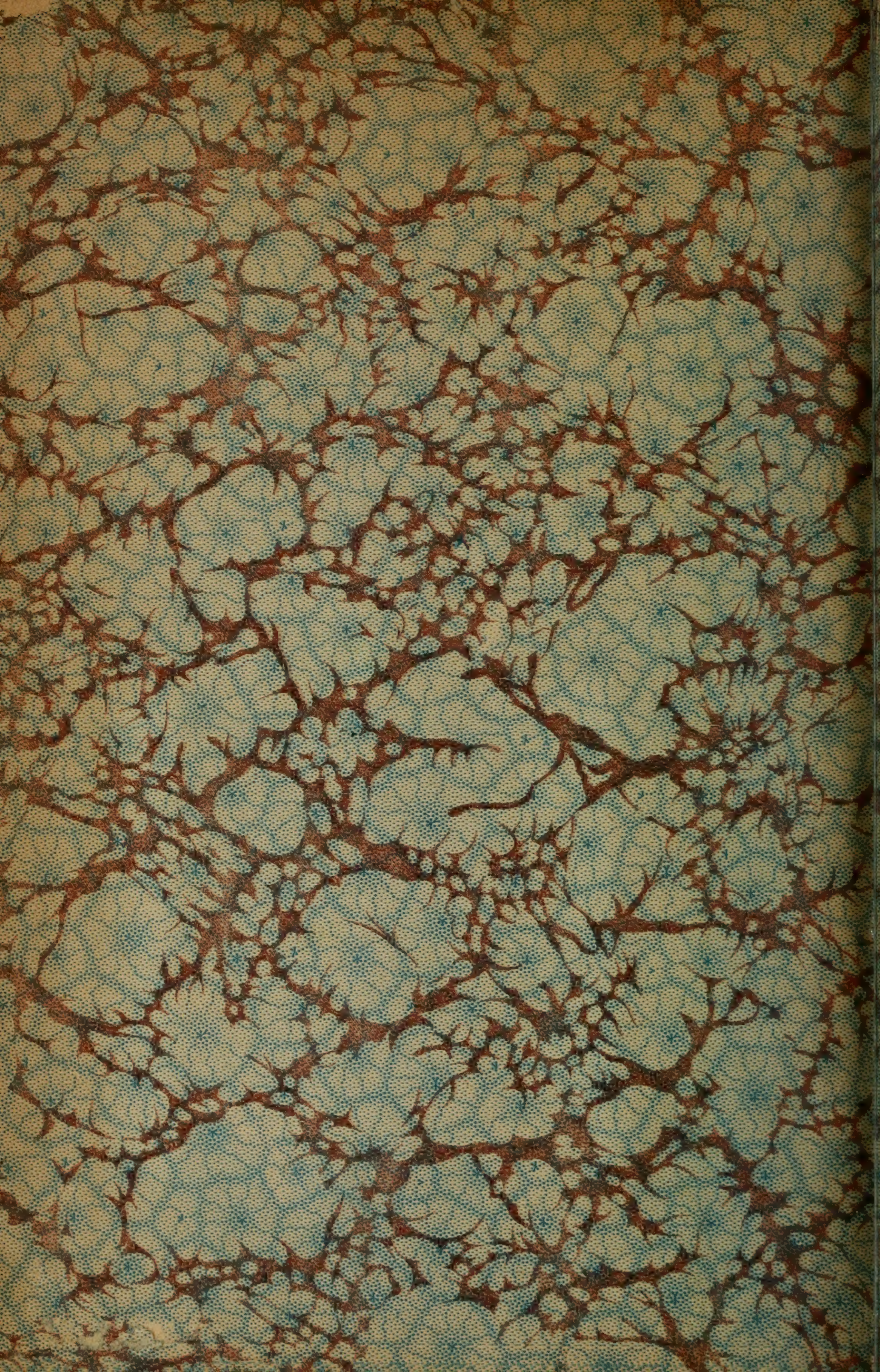
Cfr. p. 60.

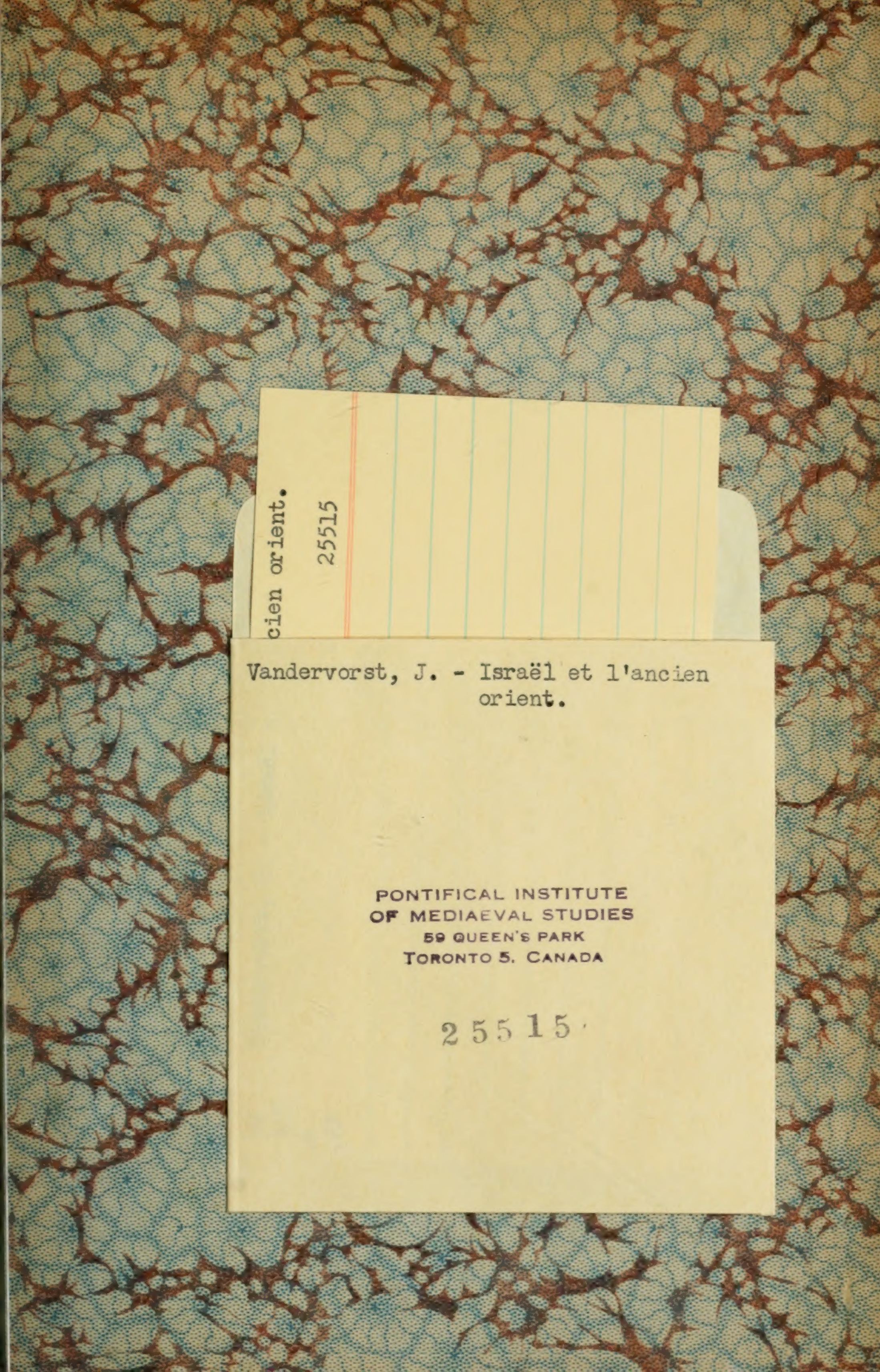


Buste de l'Empereur Auguste

D'après un camée conservé au British Museum

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
LE 27 JUILLET 1915
PAR
A. LESIGNE
BRUXELLES





ancien orient.
25515
Vandervorst, J. - Israël et l'ancien orient.
PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5. CANADA
25515

